

Marin Ledun

Au fer rouge

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Marin Ledun

Au fer rouge

Marin Ledun

Au fer rouge

Roman

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Caroline Lamoulie

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre National du Livre

© Marin Ledun, 2013.

© Ombres Noires, 2015.

ISBN : 978-2-0813-3488-5

À Luz.

« Lorsque j'ai accroché mon enseigne au coin d'une rue de cette ville malpropre [...], j'ai entendu pas mal de lamentations. J'ai alors compris que cette ville qui ressemble à une montagne d'ordures était un nid de cris réprimés. Chaque fois j'ai pensé qu'il ne suffisait plus d'écouter, qu'il fallait agir. »

Soji SHIMADA, Tokyo Zodiac Murders,

1987.

« Les hommes nous enseignent la manière de les traiter. »

Don WINSLOW, Savages, 2010.

Le type était encore en vie quand ils l'enfermèrent dans une valise et le larguèrent en haute mer, au large de la côte basque.

Joyeux anniversaire et retour au bercail :

Le soir même, il prévoyait de fêter ses vingt-sept ans avec sa petite amie dans son appartement de Vallecas, au sud-est de Madrid, après un aller-retour express de près de mille bornes Espagne-France-Espagne en Ford Mondeo. Cent cinq kilos de cocaïne étaient planqués dans les portières, le coffre et les doublures des sièges, pour une valeur marchande totale d'environ six millions d'euros.

Deux coéquipiers. Le premier avec lui, l'autre au volant d'une Clio « sentinelle » immatriculée dans les Pyrénées-Atlantiques qui ouvrait la route à deux kilomètres de distance. Le type ne les connaissait ni l'un ni l'autre et il ne voulait rien savoir sur eux. Conduire pour les autres et fermer sa gueule, c'est ce qu'il faisait de mieux.

Depuis leur départ, six heures plus tôt, il n'avait qu'une chose en tête : dix-huit mille euros de prime de risque à se partager à l'arrivée, plus le règlement de ses trois dernières livraisons.

Encaisser le pactole à Bayonne et retourner dare-dare à Madrid souffler ses bougies avant une bonne partie de baise sur un matelas de billets.

Ça, c'était le plan.

Le type était parfaitement clean. Les papiers de la Mondeo étaient en règle, il n'avait pas bu une goutte ni tiré sur un joint depuis trois jours – ¡ Muuuy profesional, comme attitude, cabrón !

Le trajet aller se passa comme sur des roulettes. Pas l'ombre d'un flic sur la route ou à la douane, radio en sourdine, un véritable parcours de santé. Juste ce qu'il faut de nerfs à vif et d'adrénaline pour rester concentré sur le volant.

Sauf qu'il n'y eut pas de retour.

Ni pour lui, ni pour ses coéquipiers.

Les intermédiaires les attendaient à Bayonne dans un petit garage automobile. Quatre hommes déterminés et sûrs d'eux, munis de deux

semi-automatiques et d'un pistolet Walther P38 calibre 9. Leur attitude exprimait clairement qu'ils n'avaient jamais eu l'intention de payer quoi que ce soit. Ils nourrissaient d'autres projets pour eux, du genre ambitieux.

Ils voulaient tout : les commissions, la dope, les bénéfices futurs et aucun témoin.

Celui que les trois autres appelaient « chef » sourit :

— Fin de l'aventure pour vous, les gars.

Ils les firent monter dans une BMW aux vitres teintées, leur enfilèrent des sacs en tissu sur la tête et les emmenèrent vers le nord, jusqu'à une planque. Quand on leur retira les sacs, ils étaient déjà prêts à vendre leur mère et faire une croix sur leur prime de risque. Ils inspirèrent un grand coup et ouvrirent grand leurs yeux.

En face, ils n'étaient plus quatre, mais six. Les nouveaux étaient des policiers français en uniforme. L'un d'eux était officier. Deux galons blancs trônaient sur ses épaules.

Le chauffeur de la Ford regarda autour de lui. Ils se trouvaient dans une cave d'une trentaine de mètres carrés sans fenêtre. Le mobilier se composait de trois chaises et d'une table. Les deux flics étaient appuyés contre un mur, près de la porte.

Il demanda :

— On est où, là ?

Le chef leva son index devant ses lèvres et murmura :

— Chuuut !

Le type pensa à sa petite amie, aux dix-huit mille euros et fut pris d'une furieuse envie de pisser. Il se dandina sur sa chaise en jetant des coups d'œil nerveux en direction des rouleaux de chatterton noir et de fil électrique bleu que le plus jeune de leurs ravisseurs agitait devant son nez.

Il se méprit sur leurs motivations.

— Laissez-moi sortir d'ici. Je n'ai piqué que dix grammes, pas plus. Ils sont dans ma poche, reprenez-les ! Passez l'éponge et je vous promets de me faire oublier.

— Oooh ! railla le chef.

L'air de dire : « Dix grammes, c'est mal. Vraiment très mal. »

Les cinq autres se marrèrent et commencèrent à sectionner des longueurs d'un mètre de fil électrique avec une tenaille et à préparer des bandes de ruban adhésif en prenant tout leur temps.

Le conducteur de la Clio paniqua pour de bon et se mit à brailler comme un veau.

— Allez vous faire foutre, hijos de puta !

Il gesticula et cria comme un beau diable jusqu'à ce que ceux d'en face l'immobilisent, enroulent du fil électrique autour de ses poignets et ses chevilles et lui clouent le bec avec le chatterton. Ils renouvelèrent l'opération pour le type et son passager.

Le chef dit :

— Le 18 février 2013, trois passeurs de nationalité espagnole ont été arrêtés avec cinquante kilos de cocaïne, alors qu'ils s'introduisaient sur le territoire français. À soixante euros le gramme à la revente au détail et trente au prix de gros, le montant total de la prise peut être estimé à près de trois millions d'euros.

Il marqua une pause pour apprécier l'effet de son annonce auprès des prisonniers. Il ironisa :

— J'aurais juré qu'il y en avait au moins le double, pas vous ?

Les autres s'esclaffèrent. Le chef attendit qu'ils se calment pour poursuivre.

— Au moment de l'interpellation, deux d'entre eux ont pris la fuite et le troisième a ouvert le feu sur les forces de police à plusieurs reprises pour défendre son butin, heureusement sans faire de blessés.

Le chef brandit le P38 et le pointa en direction du chauffeur de la Clio.

— Je crois que cet homme armé, c'était toi. J'ai dans l'idée que tu devrais avouer et nous donner le nom de tes complices et de tes fournisseurs. On peut t'arranger une réduction de peine.

Le chauffeur émit des paroles incompréhensibles. Il se débattit et tira sur ses liens jusqu'à ce que ses poignets soient en sang.

Le chef se tourna vers les policiers français en levant les mains au ciel.

— L'accusé refuse de coopérer, vous êtes témoins.

Les deux flics haussèrent les épaules et sortirent de la pièce en riant, comme si tout ça n'était qu'une mauvaise blague.

Dehors, une voiture démarra et s'éloigna.

Aussitôt, l'ambiance se refroidit considérablement. Les traits du chef se durcirent. Les armes, les rouleaux de fil électrique et d'adhésif disparurent dans un sac, comme par enchantement. Ses hommes s'écartèrent pour laisser les prisonniers admirer les trois grosses valises empilées dans le fond. Ces derniers écarquillèrent les yeux d'horreur et comprirent que la plaisanterie était loin d'être terminée.

Le chef sortit ensuite un flacon d'Estazolam, un autre de Secobarbital, deux puissants sédatifs, et une seringue de la poche de sa veste. Il fit son petit mélange et en injecta une bonne dose dans le cou de chaque prisonnier.

L'effet fut quasi immédiat : ralentissement de leur respiration, somnolence et enfin, inconscience.

La fête était finie.

Les quatre hommes s'activèrent. Ils soulevèrent les prisonniers et les installèrent comme ils purent dans les valises.

Chacun la sienne :

Le chauffeur de la Clio dans la numéro 1, monsieur Ford Mondeo dans la 2, et son passager dans la 3.

À la tombée de la nuit, les quatre hommes chargèrent les valises à l'arrière d'une fourgonnette et les transportèrent vingt kilomètres plus loin, à proximité de Capbreton, puis ils attendirent. Vers 3 heures du matin, ils sortirent cannes à pêche, glacière, casquettes de marin et s'habillèrent comme des amis prêts pour une belle partie en mer. Ils chargèrent les valises sur le pont d'un vieux Gib'sea 28, quittèrent le port de plaisance avant les premiers pêcheurs et prirent le large.

Le soleil n'était pas encore levé quand ils les jetèrent pardessus bord.

Le chef déclara :

— Mes amis, c'est jour de paie !

Puis ils montèrent leurs cannes et se préparèrent pour la pêche au gros.

L'histoire ne faisait que commencer :

Au lieu de couler à pic, la valise numéro 2 et son contenu dérivèrent entre deux eaux, embarqués pour un Grand Voyage.

Six jours durant, les vents violents de l'Atlantique les poussèrent vers le sud, face à la Galice, aux rivages espagnols de Santander, de Gijón et aux rochers du cap Ortegal, puis les rejetèrent plein nord, au-dessus des eaux profondes et glacées du golfe de Gascogne.

Les grandes marées de février firent le reste du travail et les ramenèrent à nouveau vers les côtes françaises.

Ironie de l'histoire, elles abandonnèrent leur chargement sur la plage du Penon, dans le sud des Landes, à quelques kilomètres seulement de son point de départ.

Un jeune couple de touristes anglais le découvrit à marée haute. La femme trouva la valise jolie. L'homme força la serrure.

Comme ça, pour lui faire plaisir.

Pour voir.

Et il vit.

Puis il composa en vitesse le 17 sur son portable pendant que sa petite amie piquait une crise de nerfs.

Ils s'attendaient peut-être à un putain de trésor de pirates, pensa l'officier de police judiciaire Simon Garnier après avoir écouté la déposition du touriste.

Il se massa la nuque en examinant la plage. Un ciel bleu délavé d'hiver. Fin d'après-midi. Une barrière de nuages noirs au large masquait le soleil couchant. Pas une once de vent. Des déchets plastiques et végétaux s'amoncelaient par couches successives sur le sable autour d'eux, abandonnés à chaque reflux de l'océan. Des promeneurs du dimanche le long du rivage au sud, des pêcheurs au nord ; des dizaines de curieux reniflant la mort et les emmerdes.

— Ceux qui ont fait ça ne connaissaient rien aux courants marins, déclara le flic qui l'accompagnait.

L'OPJ Garnier acquiesça nerveusement. Il s'aperçut qu'il transpirait. L'odeur de putréfaction était difficilement supportable. Il alluma une Chesterfield light, inspira deux bouffées et s'accroupit devant la valise béante pour la deuxième fois en s'efforçant de ne pas croiser le regard de son subalterne.

Garnier était enquêteur à la police judiciaire de Bayonne. Fraîchement placé à la section antiterroriste par la direction de l'UCLAT de Bordeaux. Parachuté serait le mot exact – il n'avait rien demandé et sa nomination semblait tombée du ciel. Quarante-deux ans, un grade de lieutenant, excellents états de service. Jamais de questions intempestives, toujours sur la brèche.

Son credo, quatre mots magiques auxquels il restait fidèle quoi qu'il advienne :

Lutter. Contre. Le. Terrorisme.

Suivis de trois autres : Si. Ça. Rapportait.

Quand il intercepta l'appel concernant le cadavre de la plage sur la fréquence radio des voitures de police, il comprit tout de suite de quoi il s'agissait.

Garnier fit ce qu'on attendait de lui : il se pressa pour être le premier sur les lieux, priant en chemin pour qu'un miracle ait lieu.

Il n'y eut pas de miracle.

L'homme de la valise était un adulte de type méditerranéen, costaud, assez grand – un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-cinq. Du chatterton noir lui recouvrait le bas du visage, du fil électrique bleu entravait chevilles et poignets. Pour le reste, l'eau salée avait suffisamment fait de dégâts pour qu'un test ADN soit nécessaire pour l'identification.

À ce stade, le problème n'était plus de trouver le nom du cadavre – merde, tout le monde le saurait bien assez tôt !

Sa présence ici était le problème.

L'officier de police Garnier ferma les yeux et se souvint :

Six jours plus tôt, le 18 février.

La scène se déroulait à Labenne, dans l'une des planques de l'Unité de coordination de la lutte antiterroriste. Garnier avait vu trois types comme lui entravés avec du fil électrique et du chatterton. Matériel et procédés identiques. Même couleur de cheveux.

Ces trois-là étaient en vie.

Et aux dernières nouvelles, ils étaient supposés le rester.

Garnier sentit un poids de deux tonnes lui opprimer la poitrine. Il se redressa et s'éloigna à grandes enjambées en tirant sur sa cigarette.

Une fois à l'écart, il sortit son portable, vérifia que personne ne l'écoutait et composa le numéro de l'unique responsable de ce merdier.

*

Javier Cruz répondit à la première sonnerie.

— J'attendais votre appel.

— Vraiment ? Dans ce cas, expliquez-moi pourquoi l'un des types que vous interrogiez lundi dernier se retrouve à l'état de macchabée devant moi, après un long, très long voyage en mer.

— Comment le saurais-je ?

— Parce qu'il y a votre nom et votre adresse tamponnés sur la valise, au-dessus de l'inscription : Retour à l'expéditeur, et sous la mention : Attention, fragile – Ne surtout pas sortir de l'eau. Ne me prenez pas pour un con !

Cruz se marra, mais son rire sonnait faux.

— J'imagine qu'il est encore possible de le renvoyer d'où il vient.

Garnier hurla dans le combiné.

— Bon sang, j'espérais que vous auriez quelque chose d'un peu plus constructif à me proposer que ce tissu de conneries.

— Ne soyez pas si nerveux.

— J'étais censé couvrir l'interrogatoire musclé de trois trafiquants de drogue, pas un triple meurtre.

Cruz ne répondit pas.

— Dites-moi que je me trompe, supplia Garnier.

Cruz garda le silence. Garnier vit deux Land Rover estampillés Police nationale apparaître au sommet de la dune. Ils se garèrent à côté de la scène de crime et sept policiers en descendirent. Parmi eux, il reconnut la silhouette du médecin légiste et celles de deux collègues de la judiciaire.

Il dit :

— Qu'est-ce que je fais ?

— Vous ne changez rien à votre déposition officielle.

— Ne faites pas semblant de ne pas comprendre ma question ! J'étais là pendant votre interrogatoire et je n'étais pas seul. Quelqu'un parlera et un enquêteur plus malin que les autres remontera forcément jusqu'à vous et vos méthodes.

— Ne me faites pas rire.

— Jusqu'à moi, dans ce cas !

Cruz soupira et récita sa leçon, d'une voix teintée d'agacement :

— Lundi 18 février 2013, vous avez déclaré avoir procédé, aux alentours de midi, à l'interpellation de trois trafiquants qui ont pris la fuite après avoir tenté d'abattre l'un de vos hommes. Les suspects sont activement recherchés par les forces de police françaises et espagnoles. Leur signalement est affiché dans tous les commissariats et les gendarmeries des deux côtés de la frontière. Fin de l'affaire en ce

qui vous concerne. La version que vous avez présentée à votre hiérarchie est la seule plausible.

— Quelqu'un pourrait la contredire.

— Qui ? Je n'étais pas là, mes hommes non plus. Vous ne nous avez pas vus et ce cadavre ne parlera plus. Vous avez touché un joli paquet pour raconter cette belle histoire, verdad ?

— On parle de meurtre !

— De quel côté êtes-vous, lieutenant ?

Garnier manqua de s'étouffer.

— Pardon ?

Cruz demanda :

— Avec les terroristes ou avec nous ?

— Ces types n'étaient pas des poseurs de bombes ! Juste des pauvres connards qui risquaient quinze ou vingt ans fermes pour passer la frontière avec quelques kilos. Vous étiez supposés leur donner une bonne leçon, point barre.

— Laissez-moi vous dire autre chose, dans ce cas. En interpellant ces hommes et leur cargaison, vous permettez à des milliers d'enfants de ce pays de ne pas céder aux effets destructeurs de la drogue. Vous êtes un authentique lieutenant de police patriote qui accomplit sa mission avec professionnalisme et efficacité. La vérité, c'est qu'aux yeux de tous, vous êtes un putain de héros de la lutte antidrogue.

— Nom de Dieu...

— Vous êtes impliqué, que vous le vouliez ou non, lieutenant. Vous étiez là, vous avez tout vu, vous saviez ce que mes hommes et moi faisions. Pourtant vous avez accepté le fric que je vous ai donné sans poser de questions. Alors expliquez-moi pourquoi vous venez m'emmerder avec vos états d'âme !

Garnier se ratatina sur lui-même. Il avait l'impression que tous les flics et les promeneurs de la plage ne regardaient que lui. Une vague plus grosse que les autres vint lui lécher le bout des chaussures. Il proféra un juron et s'écarta.

Cruz dit :

— Vous éprouvez des remords ?

Garnier n'était pas stupide, il savait lire entre les lignes. À la place du mot remords, il perçut distinctement une menace à peine voilée :
Veux-tu toi aussi, Simon, faire une petite croisière gratuite en valise quatre étoiles sur l'océan Atlantique ?

Garnier chercha une parade mais rien ne lui vint à l'esprit d'autre que :

— Allez vous faire mettre !

— À la bonne heure, conclut Cruz en riant avant de raccrocher.

Garnier se retint de balancer son portable dans l'océan. Il ferma les yeux pour réfléchir, mais tout ce qu'il vit, c'était un cadavre gonflé d'eau de mer et bouffé par le sel qui criait son innocence et le suppliait d'intercéder auprès de Dieu pour implorer son pardon et le ramener à la vie.

Quand il émergea, le médecin légiste se tenait face à lui, les mains calées sur les hanches.

— C'est toi qui prends l'affaire ?

Garnier le dévisagea comme s'il était une apparition diabolique.

Bayonne, 26 février 2013. L'affaire du macchabée retrouvé sur la plage excitait le commandant de police Axel Meyer au plus haut point depuis que, par ordre chronologique, sa hiérarchie lui avait demandé de jeter un coup d'œil à l'affaire et que les résultats des tests ADN étaient tombés.

Il entra dans la salle de réunion, se présenta brièvement et balança une pile de photocopies devant Emma Lefebvre et Simon Garnier, les lieutenants de la section criminelle qu'on lui avait refilés pour former son équipe.

Il dit :

— Servez-vous et lisez.

Lefebvre fronça les sourcils, attrapa les feuillets et se cala contre son dossier. Elle portait une chemise échancrée et un jeans noir moulant qui mettait en valeur ses hanches et la finesse de sa taille. Une mèche blonde lui barrait le front. Ses yeux brillaient au moins autant que ceux de Meyer.

Garnier rafla les photocopies qui restaient et partit les lire devant la fenêtre, dos tourné à la pièce. Il transpirait comme un bœuf.

Meyer leur laissa dix minutes, puis il récita à voix haute :

— Augusti, Domingo. Sexe masculin, nationalité : espagnol, type méditerranéen – né le 18 février 1986 à Madrid – Le type meurt le jour de son anniversaire ! – 1,83 m, 81 kg, yeux marron, cheveux bruns. Signes particuliers : cicatrices de blessures par arme à feu à l'épaule gauche et à la jambe droite, cicatrices de blessures par arme blanche à la tempe et à la main gauches, antérieures au décès.

Il fixa ses coéquipiers et ajouta :

— Notre cadavre aux fils électriques bleus et au chatterton noir a désormais un nom : Domingo Augusti.

L'air de dire : Ça ne me suffit pas, je veux plus de détails, aidez-moi à en savoir plus.

Le dossier d'Augusti racontait l'histoire d'un jeune Espagnol de vingt-sept ans, ancien militaire, connu des services de police français pour

trafic de cocaïne et de cannabis. Arrêté à trois reprises mais non condamné. Domingo avait également été entendu dans une affaire d'enlèvement, le 10 février 2007, celui d'un jeune militant basque nommé Oihan Borotra, dix-sept ans, supposé appartenir à ETA. Soupçons de complicité dans des actes de torture – Borotra affirma qu'Augusti conduisait le véhicule à bord duquel il avait été emmené. Quarante-huit heures de garde à vue, officiellement à titre de témoin de l'interpellation de Borotra, relâché et plus jamais inquiété.

Armée, trafic de drogue, enlèvement, torture. Un palmarès impressionnant pour un type aussi jeune.

Meyer résuma :

— Aucune condamnation.

Lefebvre précisa :

— Visiblement, quelqu'un a décidé de faire payer Augusti à sa façon pour l'un ou l'autre de ses crimes présumés.

— Possible.

— On privilégie la piste de la drogue ou celle d'ETA ?

Garnier s'étira et bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— On ne peut pas imputer à ETA tous les cadavres qui atterrissent sur la côte Atlantique.

Lefebvre se tourna vers lui, agacée.

— Très bien, qu'est-ce que tu proposes ?

— Augusti est espagnol. Je suis d'avis qu'on le refile aux autorités compétentes de son pays. Qu'ils se démerdent et basta !

— Dans ce cas, il y a un problème.

— Ah ouais, lequel ?

— Il a été retrouvé de ce côté-ci de la frontière.

Garnier tapa sur la table du plat de la main.

— Le trafic de drogue, c'est le bordel. Ce type peut avoir été tué pour mille raisons. Un gang concurrent désireux de reprendre les affaires,

un règlement de comptes interne, un fournisseur mécontent, un revendeur insatisfait, une histoire de famille ou de rivalité amoureuse ou que sais-je encore. Merde, vu son casier, ça pourrait être n'importe quoi.

Garnier compta sur ses doigts.

— Et nous ne sommes que trois pour trouver une aiguille dans une botte de foin.

Meyer grimaça. Il partageait l'opinion du lieutenant. Il fit glisser sur la table l'agrandissement d'un portrait d'Augusti.

— Cette belle gueule rappelle-t-elle quelque chose à quelqu'un ?

Garnier leva les yeux au ciel et se rapprocha. Il regarda la photo, s'assit en secouant la tête et entreprit de se curer les ongles de la main droite avec un trombone. Lefebvre saisit le cliché et prit son temps pour observer chaque détail.

— Faut voir, dit-elle.

Meyer se pencha pour récupérer l'agrandissement et le fit pivoter vers lui. Domingo Augusti fixait l'objectif du flic qui l'avait pris en photo au moment de sa dernière garde à vue. Il semblait parfaitement détendu. Comme s'il se fichait des conséquences.

Il dit :

— Pourtant, un truc me chiffonne.

Garnier ricana :

— Sans blague !

Meyer tourna les feuilles de son dossier jusqu'au rapport du médecin légiste. Lefebvre l'imita. Garnier s'attaqua aux ongles de son autre main.

Les conclusions de l'autopsie étaient sans équivoque.

Les poumons d'Augusti étaient remplis d'eau de mer, ce qui signifiait qu'il était mort noyé. Mais les prélèvements avaient également révélé la présence d'urine. Son urine. Dopée aux barbituriques. Ce qui ne pouvait vouloir dire qu'une seule chose : il était vivant et sans doute dans les vapes quand la valise avait été jetée à l'eau.

L'analyse des parois intérieures avait montré que le prisonnier s'était sommairement débattu, probablement au moment où l'eau avait commencé à s'infiltrer autour de lui et l'avait tiré du sommeil chimique dans lequel il était plongé. Juste avant de comprendre qu'il allait mourir.

— Putain de merde ! lâcha Lefebvre.

Meyer leva les yeux et les posa sur elle. L'expression qu'il vit se dessiner sur son visage lui était familière. Un mélange d'incrédulité, de dégoût et de colère.

*

Meyer connaissait bien ces sentiments. Il les avait éprouvés pour la première fois l'année de ses dix ans.

C'était en juin, peu avant le début des vacances d'été, à la sortie des classes. Axel Meyer franchit le portail du collège et se faufila dans la ruelle qui menait à une rue piétonne. Sa mère l'attendait là-bas. Le surveillant était occupé avec un groupe d'élèves et lui tournait le dos. Un redoublant de cinquième, peut-être de deux ou trois ans son aîné, l'interpella et lui fit signe de le rejoindre. Il souriait. Il était plutôt bien sapé. Il fumait une cigarette. Il avait l'air cool. Meyer n'avait jamais eu affaire à lui, ni de près, ni de loin. C'était juste un redoublant.

Meyer-adulte revoyait très nettement Meyer-enfant s'avancer, confiant – il crevait d'envie de lui dire « N'y va pas, fais comme si tu ne l'avais pas remarqué », même s'il savait que ses pensées étaient vaines.

Dès que Meyer fut à sa portée, le redoublant tira une bouffée sur sa cigarette qu'il tenait entre le pouce et l'index, expira la fumée par le nez, puis il l'attrapa violemment par le poignet et lui écrasa le bout incandescent sur l'avant-bras. Il le tint ainsi un temps indéfini, sans doute quelques secondes à peine, sans jamais cesser de sourire. Tétanisé, Meyer n'appela pas à l'aide ni ne cria. Malgré la douleur. Malgré la honte aussi – la plupart des élèves présents n'avaient probablement rien vu d'autre que deux gamins en train de discuter ; d'ailleurs, personne n'intervint pour les séparer.

Sans pouvoir retenir ses larmes, il demanda :

— Pourquoi fais-tu ça ?

L'autre le dévisagea, hilare, avant de le relâcher et de s'éloigner, tranquillement, sans même prendre la peine de lui répondre.

Comme s'il n'avait aucune explication à lui fournir pour justifier son geste.

Parce qu'il n'en avait aucune.

Il l'avait choisi par hasard. Un genre de loterie. Trois cent cinquante élèves dans le collège et Meyer avait tiré le ticket gagnant. Rien de prémédité. Rien de personnel non plus.

Personne ne pouvait deviner. Personne ne comprenait vraiment. Pas même ce redoublant de cinquième.

Ni Meyer, aujourd'hui ; il y avait pourtant repensé à maintes reprises depuis.

C'était un fait : les salauds n'étaient pas forcément d'anciens enfants battus, des fils d'alcooliques, des victimes de pédophiles ou élevés dans un environnement familial, psychique ou social instable ou défavorisé. Les salauds étaient des salauds. Point.

C'est ce qui avait le plus frappé Meyer, ce jour-là : le fait que le redoublant ait agi comme ça, sans raison.

Pas par plaisir, du moins pas consciemment – ça viendrait peut-être plus tard.

Par méchanceté gratuite.

Trente-cinq ans après, la cicatrice était encore là, sur le bras de Meyer, pour le lui rappeler. Sa première vraie leçon de vie. Certains actes ne s'expliquaient pas. Il n'y avait pas nécessairement une raison à tout.

Aussi stupide que cela puisse paraître, les salauds écrasaient des cigarettes sur les avant-bras de gamins plus fragiles qu'eux depuis toujours.

Ou enfermaient des types vivants dans des valises larguées au large de la côte basque.

*

Le lieutenant Emma Lefebvre faisait les cent pas dans l'espace réduit du bureau. Garnier était à contre-jour. Il levait de temps à autre les yeux dans sa direction comme pour lui faire comprendre que son agitation lui donnait mal au crâne et pour la supplier de s'arrêter et de revenir s'asseoir.

Meyer plissa les yeux et demanda :

— Gueule de bois ?

Garnier ironisa :

— Vous croyez sérieusement que je suis le genre de flic qui picole pour chasser les images de cadavres décomposés ?

— Cette affaire n'a pas l'air de vous emballer, je me trompe ?

— C'est peut-être parce que je ne vois aucune raison de me réjouir.

— Vous m'avez mal compris.

Garnier se redressa et regarda son supérieur d'un air étonné, comme s'il découvrait seulement maintenant sa présence.

Il dit :

— On perd notre temps.

— C'est un constat ou une promesse ?

— Faites-moi confiance, je connais bien ces conneries.

— J'ai envie de bosser sur cette affaire, pas vous ?

— Non.

— Vous voulez que je demande à ce que vous soyez sorti de l'équipe ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Meyer fit Oh ! avec la bouche. Garnier chercha un truc à répondre, mais Lefebvre s'interposa et se pencha vers Meyer, interrompant leur échange.

— Ceux qui ont fait ça à Augusti voulaient le punir de quelque chose.

— Une vengeance ?

— Ou des tarés qui s'amuse à faire souffrir ceux qu'on leur a demandé d'éliminer, poursuivit Lefebvre.

— Ou les deux.

Garnier sortit un paquet de Chesterfield froissé de la poche de sa veste

et le brandit comme un trophée au-dessus de sa tête :

— Ça vous dérange si je fume ?

Meyer chassa sa question d'un geste de la main et afficha un sourire satisfait.

— Je crois que nous allons former une équipe fantastique. Garnier regarda ses coéquipiers à tour de rôle, puis il fit claquer son briquet et alluma sa cigarette. Lefebvre soupira, se leva et vint se poster de l'autre côté de la table pour échapper à la fumée.

Elle dit :

— Comment nous répartissons-nous le travail ?

Garnier répondit du tac-au-tac :

— Fait chier.

Plan de bataille.

Chacun son rôle. D'abord, les pistes prioritaires. Lefebvre creuserait le cas Domingo Augusti. Garnier n'était détaché sur l'enquête qu'à cinquante pour cent de son temps. Lui s'occuperait de contacter les stupés et de voir avec eux si d'autres enquêtes étaient en cours concernant des règlements de comptes entre trafiquants, d'éventuelles saisies.

Meyer avait d'autres chats à fouetter. Il passa plusieurs coups de fil à différents services de la maison pour qu'un bureau équipé soit mis à la disposition de son équipe. Il ne l'obtint pas et dut se contenter de la salle de réunion. Il appela ensuite sa hiérarchie. Il évoqua les résultats de l'autopsie et la complexité de l'affaire, on lui répondit : « Faites au mieux, commandant. » Il demanda un agent supplémentaire à plein-temps – est-il utile de préciser qu'il ne l'obtint pas non plus ?

Meyer n'était pas dupe.

Il savait pertinemment pourquoi on l'avait placé, lui, sur cette affaire. La consigne était claire : ne pas faire de vagues. À Toulouse, Meyer passait pour un policier discret et travailleur. Il avait fait ses preuves. Dans les couloirs, ses collègues le surnommaient « le janséniste » à cause de ses tenues sombres et son apparente capacité à se taire. Capitaine à trente-huit ans, commandant à quarante-deux – bientôt commissaire ?

Mais il avait reçu une deuxième consigne qui le laissait perplexe.

*

La veille de son détachement sur Bayonne, le commissaire divisionnaire Maldjian se pointa à son bureau. Il lui demanda de bien vouloir le raccompagner jusqu'à sa voiture.

Maldjian demeura silencieux pendant le trajet, un sourire poli aux lèvres. Il portait un costume Armani sombre et des mocassins à huit cents euros, ses ongles étaient manucurés. Le parking du commissariat était quasiment vide. Il pleuvait à verse.

Ils s'installèrent dans sa C5 noire et claquèrent les portes. L'habitable empestait le cuir neuf et le tabac froid. Le commissaire regarda ses mains et les frotta l'une contre l'autre, comme si elles étaient maculées

de terre. Il fixait un point imaginaire situé quelque part derrière le pare-brise. Il s'éclaircit la gorge.

— Comment vont Marie-Line et les garçons ?

— Très bien, je vous remercie.

— J'ai entendu dire que vous déménagiez dans le nord de Toulouse.

— C'est ça.

— Un appartement plus grand ?

— Une villa.

— Bien, bien.

Maldjian frotta à nouveau ses mains, puis il se tourna brusquement vers Meyer. Le ton amical dans sa voix s'atténua.

— Le nom de Jokin Sasco vous dit-il quelque chose ?

— L'etarra(1) disparu il y a quelques années et retrouvé dans une morgue à Bordeaux ?

— C'est bien lui.

— J'ai suivi ça de loin. Je ne connais pas les détails. Pourquoi ?

Maldjian ignore sa question.

— Vous ne connaissez rien au Pays basque.

— Je ne demande que ça.

Meyer se retint d'ajouter : Allez, mon vieux, arrêtez de tourner autour du pot !

— L'affaire Sasco est un sujet sensible là-bas, poursuit Maldjian. Très sensible. Cette histoire d'enlèvement a fait beaucoup de bruit en 2009 et a fichu un bordel noir dans nos rapports déjà crispés avec les politiques locaux et l'Espagne. ETA raconte partout que des policiers espagnols et des mercenaires auraient enlevé et torturé Sasco avec la complicité des autorités françaises, puis l'auraient enterré quelque part.

— J'en déduis que ce n'est pas le cas.

Maldjian leva les yeux au ciel.

— Cet activiste était un tueur de flics ! Au début des années 1980, il a assassiné un policier à la retraite. Dieu merci, il a été condamné pour ça, mais à sa sortie, il a repris ses fonctions au sein d'ETA.

— Puis il est mort...

— De mort naturelle ! Ce type souffrait d'une grave tumeur cérébrale qui l'a tué. Dix jours après sa disparition, son corps a été découvert en plein centre-ville de Bordeaux, sans papiers, puis transporté à l'institut médico-légal de l'hôpital Pellegrin. Évidemment, ils ont prétendu le contraire. Le fantasme d'un retour de la guerre sale des années 1970-80 alimente depuis les communicants des nationalistes basques. Ils ont raconté partout un tissu de mensonges. Les activistes enlevés et torturés ont fleuri comme par miracle sur toute la côte basque. L'organisation a mis sur pied des manifestations de soutien dans lesquelles les services de police sont les cibles de toutes les suspicions. ETA gagne une nouvelle légitimité auprès des plus jeunes et l'opinion basque réclame à juste titre des explications. Les guerres se gagnent bien souvent sur le terrain de la propagande et à ce petit jeu-là, ils ont toujours eu une longueur d'avance sur nous.

— Deux journalistes ont également perdu la vie dans cette affaire, non ?

Le visage de Maldjian vira à l'écarlate.

— Conneries ! Il s'agit de deux histoires isolées que les nationalistes ont tenté de récupérer alors qu'ils étaient mouillés jusqu'au cou.

— Ça n'a pas pu être prouvé ?

— L'enquête a été classée.

Meyer ne jugea pas utile de répondre. Il laissa son supérieur se calmer avant de demander :

— Quel rapport avec un type retrouvé mort sur une plage ?

L'autre grimaça.

— Aucun, j'en suis sûr.

Son regard disait plutôt : Assurez-vous que ce ne sera jamais le cas.

Maldjian toussa, sortit un mouchoir de sa poche et s'essuya les lèvres

et le front.

— Je voulais juste vous mettre en garde, commandant. Le processus de paix, le désarmement d'ETA, les mauvaises habitudes des années fric, la grande erreur de Mitterrand qui avait promis un département aux Basques et qui a fait volte-face une fois réélu, le retour des socialistes au pouvoir en mai dernier, les guéguerres entre services, les bruits de couloirs sur certains policiers qui ne respecteraient pas les lois de la République... Tout est politique, là-bas. Vous allez mettre les pieds dans un sacré panier de crabes.

— Discrétion.

Maldjian opina d'un air satisfait.

— Vous avez tout compris. Pas de décisions inconsidérées, pas de déclarations intempestives à la presse. Vous vous méfiez de tout le monde. Naturellement, vous me tenez au courant de l'avancée de votre enquête.

Pensant que la discussion était close, Meyer posa la main sur la poignée de la portière. Maldjian le retint par le bras.

— Le nouveau procureur de la République de Bayonne, Stéphane Boyer, est un ami. C'est un type sympa. En cas de problème, vous pouvez compter sur lui. Il est au courant pour votre enquête.

Meyer hocha la tête.

— J'y songerai.

Le commissaire lui donna une tape amicale sur l'épaule.

— Vous voulez que je vous dépose quelque part ?

Meyer jeta un coup d'œil aux gouttes de pluie qui s'écrasaient sur le pare-brise, hésita, mais il fit non de la tête et sortit. La berline démarra aussitôt et s'éloigna vers la barrière de sécurité.

Une fois seul sous la pluie, il se demanda pourquoi Maldjian avait pris le temps de lui raconter cette petite fable sur Jokin Sasco si c'était au final pour lui conseiller de ne plus s'en préoccuper. Ses oreilles bourdonnaient de façon étrange. Devait-il prendre ses avertissements pour argent comptant ou fallait-il plutôt les considérer comme des encouragements à faire l'inverse – une sorte de message subliminal dont Sasco était le mot de passe ?

Le commissaire voulait lui donner un conseil : discrétion, discrétion, ne faites pas de vagues, l'affaire Sasco est morte et enterrée et ne doit jamais refaire surface.

Ou au contraire un avertissement : méfiance, commandant, fouinez, fouillez, reniflez dans tous les coins comme le bon clébard que vous êtes, faites le ménage, suivez toutes les pistes, rendez-moi des comptes avec discrétion et cherchez l'ombre de Sasco partout où vous pourrez la trouver.

Sous-entendu, pour tuer dans l'œuf toute possibilité de récupération par le camp d'en face.

Question : qui est ce camp d'en face ?

Meyer opta évidemment pour la seconde hypothèse avant de réaliser que ses pieds baignaient jusqu'à mi-talon dans une flaque d'eau et qu'il claquait des dents. Il courut se mettre à l'abri.

*

Discrétion et méfiance.

De retour dans la salle de réunion, Axel Meyer fit du rangement. Il aéra pour chasser l'odeur des Chesterfield de Garnier et poussa quelques cartons dans les coins. Pour finir, il tira la table et une chaise près du radiateur afin d'éplucher une nouvelle fois le dossier de feu Domingo Augusti.

Ce pauvre Domingo.

Foutue misère : passeur, chauffeur, trafiquant et bourreau à ses heures perdues.

Jamais condamné.

Jugé innocent, mais dégazé en pleine mer comme un témoin gênant.

Meyer ne trouva rien d'autre que ce que Lefebvre et lui avaient évoqué quelques heures plus tôt, c'est-à-dire presque rien. Il s'intéressa donc au militant basque qui avait accusé Augusti d'avoir participé à son enlèvement, Oihan Borotra.

Le jeune homme devait avoir dans les vingt-trois ans à présent. La fiche le concernant se limitait à la portion congrue : synthèse du dépôt de plainte par sa famille le 13 février 2007 et avis d'abandon de la

procédure par le tribunal supérieur de justice de Bilbao. Pas de photo de la victime, pas de rapport médical. Une adresse d'époque, à Irún, et un numéro de portable.

Meyer le composa et – ô miracle ! – une voix d'homme répondit.

— ¡ Diga !

— ¿ Señor Oihan Borotra ?

— Sí.

*

L'ombre de Jokin Sasco.

Borotra fut bref au téléphone. Manque de confianza. Il se réjouissait de la mort de Domingo Augusti et regrettait de ne pas avoir été là pour y assister. Il parlait à toute allure et mêlait le basque et l'espagnol. Oui, il refusait de parler à un policier français, et non, il n'avait aucune idée des responsables de l'assassinat de son bourreau. Il accepta néanmoins de donner les coordonnées de l'avocat basque qu'avaient embauché ses parents à l'époque.

Maître Raul López Sáenz était plus prolix que son client. Plus délicat aussi. Il feignit d'être peiné en apprenant la nouvelle du décès d'Augusti. Il était prêt à coopérer et il parlait couramment français. Il demanda une adresse mail où lui envoyer la totalité du dossier d'inculpation d'Augusti. Meyer insista pour avoir le compte rendu exact de l'enlèvement. López Sáenz répondit :

— ¡ Sí, sí !

— Et le rapport du médecin ?

— Tout est dans le dossier.

— Je vous tiendrai au courant, s'il y a du nouveau. Au revoir.

La voix de l'avocat se teinta d'étonnement.

— Vous ne voulez pas les autres dossiers ?

— Quels autres ?

— Vous êtes sérieux ?

— Je ne comprends pas.

— Vous n'enquêtez pas sur les crimes de Domingo Augusti ?

Au tour de Meyer d'être surpris.

— Si, pourquoi, vous avez d'autres clients dans le cas d'Oihan Borotra ?

— Bien sûr.

— Combien ?

— Sept.

Meyer manqua de s'étouffer.

— Augusti est impliqué dans huit affaires d'enlèvement !

— De ce côté-ci de la frontière. J'ignore ce qui se passe chez vous, en France.

— Vous vous foutez de ma gueule.

— Absolument pas.

— Comment se fait-il qu'on ne trouve rien de tout ça dans le dossier que j'ai sous les yeux ?

Sifflement ironique à l'autre bout du fil.

— Pourquoi les rapports de police sont-ils si succincts sur les affaires de séquestration et de violences sur des membres présumés d'ETA impliquant des policiers espagnols ? Madre de dios, commandant, figurez-vous que je me pose la question à chaque procès et après chaque non-lieu.

Meyer pensa au commissaire Maldjian et à ses consignes bizarres. Il eut soudain la gorge sèche. Il déglutit avec difficulté et changea le combiné d'oreille. Maître Raul López Sáenz se racla la gorge pour rappeler sa présence.

— Vous les voulez ou pas, ces dossiers ?

Meyer s'entendit dire :

— Oui.

— No problema, commandant.

Avant de raccrocher, Meyer lança, à tout hasard :

— Jokin Sasco ?

López Sáenz éclata d'un rire franc.

— Les renseignements de la police française ne sont pas si incomplets que ça, tout de même, si ?

*

Visage tuméfié, hématomes sur les bras, le ventre et le dos, agrandissement sur une boule de sang grosse comme le poing au niveau de la cage thoracique. Oihan Borotra était méconnaissable. Sur les photos prises par ses proches à sa libération, il pouvait avoir vingt ou cinquante ans.

Meyer mit les clichés de côté et se concentra sur les rapports et les expertises.

Oihan Borotra fut interpellé samedi 10 février 2007, à midi, lors d'un contrôle routier – officiellement mené par la Guardia Civil, mais le jeune homme prétendit que tous n'étaient pas des policiers – au sud d'Irún, dans la province de Guipuzcoa. Il fut admis aux urgences de l'hôpital public de San Sébastian le lendemain, le 11 février, aux alentours de 6 heures du matin. Les « policiers » accusaient Oihan d'être membre d'ETA. Domingo Augusti était parmi eux. Il conduisait le véhicule de police mais participa aussi aux violences physiques. À la question « Comment pouvez-vous être certain qu'il s'agit bien de lui ? », Borotra répondit à trois reprises : « Tout le monde connaît ce fils de pute au Pays basque sud. »

Il refusa d'en dire plus.

Borotra détaillait ensuite les sévices qui lui avaient été infligés : coups de poing et de pied au visage, au thorax, à l'abdomen et aux parties génitales. Il était arrivé aux urgences par ses propres moyens et avait été placé aussitôt sous perfusion parce qu'il avait perdu de grosses quantités de sang. Il présentait des hématomes sur tout le corps, quatre côtes cassées, une importante entrée d'air dans le poumon droit et une oreille gonflée et sanglante.

Selon la version officielle, diffusée par les agences de presse espagnoles et françaises, l'arrestation avait eu lieu le dimanche vers 17

heures. Les policiers affirmaient avoir eu recours à la force pour maîtriser l'adolescent, lequel aurait opposé une grande résistance, avant d'être placé en détention, quinze minutes plus tard, dans un état jugé bon. Toujours selon la version officielle, ce serait Oihan Borotra qui se serait infligé ses blessures pendant la nuit pour faire croire à une agression ou pour se suicider, les avis divergeaient d'un policier à l'autre – certains se félicitaient même d'être intervenus avant que l'adolescent ne parvienne à mettre fin à ses jours.

Un tour de passe-passe :

Confronté aux quatre policiers venus témoigner devant le juge, Borotra jura ne les avoir jamais vus de sa vie et prétendit qu'il s'agissait d'usurpateurs. Il n'y eut jamais de confrontation entre lui et Domingo Augusti.

Une plainte fut déposée le 13 février 2007, mais la procédure abandonnée le 6 janvier 2008. Les policiers ne seraient jamais inquiétés.

« Et pour cause ! pensa Meyer. Ces quatre-là n'étaient peut-être même pas sur les lieux de l'enlèvement. »

Il referma le dossier Borotra et le mit de côté. Il s'arracha de son siège, fit un aller-retour à la machine à café du troisième étage, puis passa aux sept autres noms : Patxi Errecart, Bixente Hirigoyen, Julen Bertiz, Iñaki Goya, Txomin Zunda, Elea Viscaya et Andoni Sarasola, un ancien champion de surf cadet.

L'expresso était infect.

Le contenu des dossiers, propagande ou pas, encore pire.

Meyer termina sa lecture à la nuit tombée. Il était épuisé, son crâne prêt à exploser. Il attrapa sa bouteille d'eau et en siffla le contenu d'une traite. Il ferma brièvement les yeux et crut sentir l'odeur du formol et de la mort. Il les rouvrit. Il se souvint qu'il avait encore un hôtel à trouver et qu'il devait joindre Lefebvre et Garnier pour savoir s'ils avaient avancé de leur côté. Il décida d'appeler Marie-Line d'abord.

Elle décrocha à la première sonnerie.

— Allô ?

— C'est moi.

— Comment ça s'est passé aujourd'hui ?

— Cette affaire me plaît déjà énormément, chérie.

Elle rit et son rire lui fit l'effet d'une bouffée d'air pur. Il réfléchit et ajouta :

— Moi vivant, jamais nos enfants ne feront de surf.

Elle rit encore plus fort.

Madrid. Jeudi 11 mars 2004. Emma Lefebvre somnolait dans l'un des trains de banlieue quand les dix bombes explosèrent.

11-M : c'était le moment décisif, celui où une vie basculait.

Emma était alors étudiante en première année à la faculté de droit de Lyon et profitait d'une semaine de vacances pour rendre visite à une amie espagnole. Touchée à la jambe, elle vécut l'horreur et le deuil national. Elle vit les corps suppliciés, entendit les cris des blessés, les sirènes hurlantes et les scies circulaires découpant la tôle pour dégager les cadavres. À la télévision, le Premier ministre espagnol accusa ETA et tout le monde y crut, elle la première. Des manifestations contre ETA fleurirent spontanément à travers tout le pays. Les présentateurs vedettes répétaient en boucle : « Exactement 911 jours et 19 heures après les attentats du 11 septembre 2001. » Emma fut rapatriée dare-dare avec les autres survivants français et soignée dans un hôpital militaire lyonnais. Plan Vigipirate ROUGE dans les gares et les aéroports, drapeaux en berne pendant trois jours sur les bâtiments officiels. Là, on lui apprit qu'elle était une miraculée. 1 400 blessés, 191 décès, dont 37 rien que dans le wagon du cercanía dans lequel elle se trouvait. Près de 1 500 innocents. Elle découvrit plus tard qu'ETA n'était plus en cause. Les responsables venaient d'ailleurs – des islamistes marocains d'Al-Quaïda avaient revendiqué l'attentat, c'était la nouvelle version politico-médiatique – mais il était trop tard dans l'esprit d'Emma Lefebvre. La haine y avait opéré une césure définitive, un fossé séparant l'empire du Mal d'un côté et 1 500 civils innocents de l'autre.

Peu importaient les raisons et le pourquoi. Seuls comptaient le comment, les conséquences et la manière de les combattre.

L'action et la punition.

Quatre ans plus tard et contre l'avis de ses parents, sociaux-démocrates et antimilitaristes convaincus, Emma passait avec succès le concours d'entrée dans la police. Le jour de son grand oral, sa vibrante envolée lyrique sur la nécessité d'éradiquer « coûte que coûte » et « par tous les moyens » le terrorisme n'y fut pas étrangère. Là encore, 1 500 candidats, pour seulement une trentaine de postes externes à pourvoir dans le corps de commandement.

Emma vit dans ces chiffres un signe du destin qui renforça sa

conviction.

Elle débuta comme stagiaire en banlieue lyonnaise et y fit ses armes deux ans durant. Elle n'était ni la meilleure, ni la plus mauvaise, mais ses collègues s'accordaient à dire d'elle que sa détermination valait toutes les qualités. Elle en bava, se tapa toute la merde, mais elle tint bon et obtint ses deux galons blancs de lieutenant de police le 11 mars 2010, encore un signe, six ans jour pour jour après les attentats de Madrid.

Emma était superstitieuse.

Et elle n'oubliait pas les scies circulaires, les sirènes et les cris stridents des survivants. Ni ces trois lettres gravées dans sa mémoire – elle ne pensait même qu'à ça : E.T.A.

Le 22 juin 2011, sa demande de mutation dans le sud-ouest de la France fut enfin couronnée de succès. Ce serait Bayonne dans les Pyrénées-Atlantiques. Le lendemain de l'arrestation manquée dans le Petit Bayonne d'une militante basque soupçonnée de terrorisme par les juges espagnols et sous le coup d'un mandat d'arrêt européen.

Le jeune lieutenant Emma Lefebvre fut affecté au service des délits mineurs mais elle se passionna pour l'affaire sur son temps libre, au grand dam de Roberto son fiancé d'origine espagnole, infirmier à la clinique Saint-Étienne, service chirurgie plastique, reconstructrice et esthétique.

Emma était superstitieuse et cartésienne. Elle passait pour une parfaite illuminée, mais elle s'en moquait éperdument.

Emma avait la foi.

Elle transforma le bureau de leur appartement de Bayonne Ouest en centre de documentation. Elle punaisa des cartes, des photos et des articles de presse sur les murs, traça des cercles et des flèches au feutre rouge. Elle établit des fiches, qu'elle glissa dans des dossiers, classés par ordre chronologique et thématique. Elle apprit par cœur le vocabulaire, les sigles, l'histoire du Pays basque, les affaires connexes et les noms des principaux protagonistes. Chaque attentat, chaque explosif utilisé, chaque modus operandi. Elle imprima les portraits des etarras recherchés, les punaisa sur les murs et mémorisa les visages. Les trêves et les trahisons, les affaires et les magouilles. Les barbares et les héros. La Ley de partidos(2), les pourparlers, les commandos spéciaux, José Pardines Arcay, Luis Carrero Blanco, les GAL et Jokin Sasco.

Elle ne comprenait pas tout – elle n’était qu’un simple lieutenant de police et la théorie n’avait jamais été son point fort – mais le mirage de l’abondance d’informations valait pour elle tout autant que les résultats.

Lorsque le cadavre de Domingo Augusti fut retrouvé sur la plage du Penon, elle y vit l’occasion qu’elle attendait depuis de longs mois de mettre en pratique le savoir accumulé. Des mots magiques résonnèrent un instant dans son cerveau : cadavre, torture, Pays basque. Elle fit aussitôt des connexions déraisonnables avec d’autres mots : terrorisme, règlement de comptes, guerre, ETA, 11-M. L’air lui manqua, elle fut prise d’un vertige, vacilla, puis bondit sur son téléphone et composa le numéro de la ligne directe de son supérieur pour le supplier de la mettre sur l’enquête. Il accepta, non pas pour ses compétences, mais parce qu’il n’avait pas d’autre volontaire.

D’abord, elle fut déçue de découvrir le peu d’envergure de l’équipe qu’elle intégrait. Sa première fois, elle l’imaginait autrement. Garnier passait pour le roi des connards dans le commissariat et Meyer lui était parfaitement inconnu.

Elle vit alors les photos du cadavre, le sang sur les parois de la valise, le fil électrique et le chatterton. Son excitation monta de deux crans quand elle eut sous les yeux le portrait de Domingo Augusti vivant. Son corps entier se mit à vibrer.

Le lieutenant de police Emma Lefebvre connaissait cette sale tête.

*

— Faut voir, parvint-elle à articuler sans trahir le trouble qui l’animait.

Meyer récupéra la photo d’Augusti et, à sa demande, lui en fournit une copie. La fin de la réunion de travail fut pour elle un supplice mêlé d’une délicieuse impatience.

*

Une fois libérée par Meyer, Emma se rua jusqu’à sa voiture et fila à son domicile, à peu près certaine de retrouver le visage du cadavre d’Augusti dans l’un ou l’autre de ses dossiers. Finalement, ce qu’elle cherchait était punaisé sur l’un des murs du bureau, juste là, sous ses yeux depuis des mois – un signe supplémentaire.

Elle sortit la copie donnée par Meyer et la compara avec la sienne.

La ressemblance physique était évidente. Même front bas, même implantation de cheveux, même colère dans les yeux. Les deux hommes avaient le même âge, mais ce n'était pas le même homme, bordel de Dieu ! Le visage punaisé devant elle lui faisait de l'œil et se foutait ouvertement de sa gueule.

Emma arracha la photo du mur et lut le nom et la courte biographie qui figurait au dos.

Ettore Iraola. Policier de la Guardia Civil espagnole, inculpé pour meurtre dans deux attentats à la voiture piégée sur des membres présumés d'ETA en 1983, arrêté en 1986, jugé et condamné la même année à trente ans de réclusion, puis retrouvé pendu dans sa cellule au centre pénitentiaire de Séville, le 7 avril 1989.

Aucune mention de Domingo Augusti sur sa fiche.

— Parle-moi, Ettore, murmura-t-elle.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? semblait rétorquer le diable dans le regard du policier.

— Dis-moi que tu as un frère.

— Je suis mort, Mujer.

— Livre-moi tes petits secrets.

— Mort et condamné à l'enfer pour mes péchés.

— Dis-moi ce que je veux savoir.

— Misterio...

Elle plia la photo, la fourra dans sa poche et refit le trajet en sens inverse.

*

Emma fouilla dans les fichiers informatiques du commissariat, mais ne trouva rien. Elle appela ensuite tous les journaux du coin, mais les lois antiterroristes votées de part et d'autre de la frontière menaient la vie dure à la presse basque militante. Nombre d'entre eux ayant dû fermer manu militari, elle n'apprit rien de plus. Pas mieux sur Internet. Elle n'avait ni les connexions, ni les relations gradées pour creuser cette piste.

L'idée d'aller demander conseil à Meyer lui traversa l'esprit, mais elle la chassa aussi sec en pensant à toute la paperasse qu'il lui faudrait remplir pour obtenir de la justice espagnole le dossier complet d'Iraola – il y avait une chance sur combien pour qu'Iraola et Augusti soient simplement des sosies ? Une sur un million ? Sur dix millions ? Sur cent ? Un sacré signe du ciel, pas vrai ? Meyer et Garnier risquaient de se payer sa tête si elle se trompait.

Emma se décida finalement à appeler la section antiterroriste de Bordeaux. Elle prononça le nom d'Axel Meyer et on lui passa directement le préposé aux archives.

Elle attaqua bille en tête :

— Que savez-vous d'Ettore Iraola ?

Le type au bout du fil avait le même timbre de voix flegmatique et irritant que Garnier. Il ne prit même pas la peine de cacher son agacement.

— Quelle année ?

— Le jugement date de 1986, dit Emma.

Le type éclata de rire.

— Alors c'est inutile de lancer une recherche. Vous aurez plus vite fait de demander directement à l'intéressé.

— Il a été retrouvé dans sa cellule au bout d'une corde, il y a vingt-quatre ans.

— Où ça ?

— Séville.

— Votre problème est résolu dans ce cas.

Emma cala le combiné entre son oreille et son épaule et tendit le bras pour saisir son gobelet de déca.

— Iraola était flic.

— Raison de plus.

— Je fais comment, alors ?

— Contactez directement les familles des victimes ou ETA, rétorqua le type sur un ton ironique, mais je doute qu'ils vous filent un coup de main pour retrouver un patriote basque dans son genre.

Le type rit, visiblement content de sa blague. Emma porta le café à ses lèvres tout en réfléchissant. Il était froid et manquait de sucre.

Elle balança le gobelet à moitié plein dans la poubelle, éclaboussant le bas du bureau.

— Et si le gars était impliqué dans une autre affaire française, il serait dans vos cartons ?

Le type des archives soupira.

— Rien n'était informatisé à cette époque-là.

— Mais c'est possible.

— En théorie, oui. Si cette affaire a quoi que ce soit à voir avec le terrorisme.

— Vous pouvez regarder ?

Soupir prolongé.

— Je vais voir.

— Je reste en ligne.

— Je vous rappelle.

Il raccrocha sans tenir compte de ses protestations.

*

Emma descendit au premier étage, dans l'espoir de trouver un truc sucré à se mettre sous la dent au distributeur des officiers. Devant les portes de l'ascenseur, le commissaire divisionnaire Kleber était en train de se faire mousser auprès d'un type imposant en costume qu'elle ne connaissait pas. Elle marmonna un « bonjour commissaire » de politesse et se faufila en regardant ses pieds, mais Kleber l'alpagua et insista pour la présenter à son visiteur.

— Lieutenant, voici le procureur de la République, Stéphane Boyer.

Emma serra la main qui se tendait.

— Enchantée.

— Tout le plaisir est pour moi.

La voix était arrogante. Emma leva la tête et leurs regards se croisèrent. Le procureur était bel homme. Il sentait l'eau de toilette de qualité et l'autorité. Il accentua sa pression sur sa main tout en la dévorant des yeux.

— Etienne me dit que vous êtes l'un de ses meilleurs éléments.

Le compliment était grossier et mensonger, mais elle était impressionnée. Elle hocha la tête, incapable de bouger. Il sourit sans la lâcher. Ses dents étaient blanches et impeccablement alignées, son haleine mentholée et son rasage parfait.

— Vous travaillez sur une affaire délicate ?

— Un cadavre retrouvé sur une plage, au Penon. Domingo Augusti.

— Il faudra m'en dire plus.

Il s'écarta, mit un pied dans la cabine d'ascenseur, comme pour dire : Cette conversation promet d'être passionnante, mais il faut vraiment que j'y aille, maintenant.

Le magistrat sortit une carte de visite de sa poche. Il la lui tendit en souriant de plus belle.

— Si je peux vous être utile en quoi que ce soit.

Il se pencha vers elle et précisa, au cas où elle n'aurait pas compris l'allusion :

— Passez au bureau, un de ces jours.

Kleber feignit de ne rien avoir entendu. Il pénétra dans la cabine, Boyer le suivit et les portes se refermèrent. L'appel d'air fit frissonner Emma. Elle passa la minute suivante à essayer de se souvenir de ce qu'elle était venue faire à l'étage.

*

Emma glissait une pièce de deux euros dans le distributeur quand son téléphone sonna. Elle se baissa pour saisir la barre chocolatée et décrocha. C'était le type des archives.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Elle dit :

— Tout.

— Je ne suis pas le bon Dieu, lieutenant. Il va falloir faire des choix.

Emma gagna l'escalier de service et s'assit sur les marches glacées.

— Iraola a-t-il un frère cadet ou un jumeau ?

— Mauvaise question.

— Un fils ?

Le type s'esclaffa.

— Bingo !

Le cœur d'Emma fit un bond dans sa poitrine.

— Domingo Augusti ?

— Merde, vous êtes douée à ce jeu-là ! À quoi je sers, moi, maintenant ?

Emma croqua dans sa barre chocolatée et poursuivit, la bouche pleine :

— Dites-moi quelque chose que je ne sais pas.

— Le petit Domingo n'était pas né au moment de l'arrestation de son père. Il porte le nom de famille de sa mère, Maria Augusti, qui, une fois libérée de ses obligations conjugales, estima que l'héritage paternel risquait d'être un poil trop lourd à porter. Je n'ai rien d'autre sur lui.

— Comment vous avez retrouvé Ettore Iraola ?

— En 1987, il a été cité comme témoin dans sa propre affaire.

— Qui était le deuxième inculpé ?

— Un dénommé Adis García, plusieurs fois incarcéré en France pour violences, détention illégale d'armes et trafic de stupéfiants entre 84 et 87. Il était aussi recherché pour le meurtre d'un civil soupçonné

d'appartenir à ETA. Il a été arrêté et jugé un an après Iraola. Il semblerait que ce dernier l'ait vendu pour tenter de négocier sa peine, en expliquant qu'ils œuvraient à deux.

— Et ?

— García a prétendu le contraire. Il travaillait seul et n'avait rien à voir avec Iraola. Sa participation à l'assassinat des deux etarras n'a jamais pu être prouvée. Bilan des courses : chacun purge sa peine de son côté. Iraola se pend deux ans plus tard et García est libéré en novembre 2003 sans avoir jamais donné le nom d'un complice ni de ceux qui l'ont payé pour tuer et lui ont fourni les armes pour le faire. Il a alors quarante-six ans. Il meurt dans des circonstances troubles en 2009.

Une porte s'ouvrit un étage plus bas. Deux agents en uniforme grimpèrent les marches et la saluèrent en se marrant. Emma fit semblant de ne pas voir le geste obscène que l'un d'eux mima à son collègue après l'avoir dépassée. Elle enfourna le reste de sa barre chocolatée en cherchant mentalement un lien entre les activités de Domingo Augusti et celles de son père et de ce mercenaire, Adis García. Respectivement morts en 2013, 1989 et 2009. Le mot vengeance s'inscrivit en lettres d'or devant ses yeux, en même temps qu'un avertissement : Une histoire de vengeance ? Mais ces types-là n'ont pas d'honneur ! Pourquoi diable voudrais-tu qu'ils cherchent à se venger ?

Elle dit :

— Donc a priori aucune preuve des liens entre Iraola et García.

— Non.

— Ni entre Augusti et García.

— Le dossier d'Ettore Iraola que j'ai sous les yeux est grand ouvert et il n'y a rien d'écrit à ce sujet.

— Dans ce cas, ouvrez celui d'Adis García.

Le type des archives ne répondit pas tout de suite.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Confidentiel. Secret défense.

Il articula Secret défense comme s'il s'agissait d'une formule magique. Emma avala ce qu'il lui restait de chocolat dans la bouche.

Elle murmura :

— Intéressant.

Bayonne, rue Baltet. Un orage s'abattit sur le cimetière Saint-Léon et dispersa la procession. L'air était chargé d'injustice. Gaizka Etxandi ravala ses larmes et rattrapa en courant Jean-Christophe Giraud, l'ancien employeur de son père, avant qu'il ne grimpe dans sa Mercedes.

Il hurla :

— Assassin !

Giraud pivota, en même temps que ceux qui n'avaient pas encore eu le temps de se mettre à l'abri. Gaizka vint se planter devant lui et le toisa, fou de rage. Giraud ne lui arrivait même pas au menton. Son chauffeur se rapprocha avec un parapluie.

— Tout va bien, monsieur ?

Sans quitter Gaizka des yeux, le sexagénaire lui fit signe de l'attendre dans la voiture. Son geste était froid et autoritaire.

Gaizka cracha par terre.

— Même aujourd'hui, n'est-ce pas ! Même le jour de son enterrement, il fallait que tu montres que c'était toi, le patron !

— J'étais très attaché à votre père, monsieur Etxandi. Son départ nous affecte tous.

— Mon père est mort du cancer qu'il a attrapé dans ta putain d'usine, connard !

— La douleur...

— Tu savais les risques qu'il courait. Tu savais depuis le début mais tu as laissé faire parce qu'il fallait que tu t'en mettes toujours plus dans les poches.

— Je suis sincèrement désolé. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser.

Gaizka vit rouge. Il le saisit par le col et le plaqua contre la portière.

— Assassin.

— Lâche-moi.

Gaizka se figea. La pluie s'intensifia. Giraud tourna la tête vers la mère de Gaizka qui s'approchait. Sans paraître le moins du monde affecté par la situation, il attendit tranquillement que ce dernier suive son regard.

Il chuchota :

— Lâche-moi tout de suite...

Gaizka raffermi sa prise et leva le poing, prêt à cogner.

— Redis-moi ça !

— ... ou ta mère pourra s'asseoir sur le paquet de fric que j'ai promis à ton père pour la retraite de sa veuve.

Gaizka chancela, recula et se laissa tomber dans les bras de sa mère. Giraud esquissa un sourire devant ce tableau touchant, alluma une cigarette et s'engouffra à l'arrière de son véhicule.

Rhaaaaa !

Macrina donna un ultime coup de reins et attendit patiemment que le visage rubicond de son client vire au bleu, au vert, puis, après un dernier râle ridicule, au rose vif.

Elle ferma les yeux, compta mentalement jusqu'à dix et bascula sur le côté.

Jean-Christophe Giraud, sexagénaire au crâne dégarni, lui administra une petite claque sur le cul.

— On se revoit quand ?

*

Le mari de Yaiza Gonzáles prenait son pied à mater des vidéos lesbiennes sur Youporn à 2 heures du matin. Il ne s'intéressait à la chatte de sa femme qu'après les soirées bien arrosées.

Monsieur œuvrait dans le secteur des assurances et doublait son salaire en primes, en part variable et en détournement de fonds. Il collectionnait les extras après le travail pendant que sa femme cirait et briqueait le parquet de leur appartement du Barrio Salamanca, torchait le fruit de leur amour et priait la Vierge Marie chaque samedi à la cathédrale de l'Almudena. Pour sauter ses clientes, il choisissait en général la suite royale du Gran Hotel Velasquez, à deux cents mètres du domicile conjugal.

Trop amoureuse et surtout trop occupée avec le parquet, les couches et la Vierge pour avoir le temps de se douter de quoi que ce soit, Yaiza Gonzáles ignorait tout de l'orgasme et de la suite royale du Gran Hotel Velasquez.

Quand monsieur plaqua femme et enfant, trois ans après la naissance de la petite, pour convoler en secondes noces avec la comptable du service assurances vie de sa société, Yaiza Gonzáles était enceinte du deuxième. Elle se fit avorter, alla cracher le jour même sur la statue en plâtre de la Sainte Vierge de l'église la plus proche et sentit naître en elle une boule de haine et de colère.

Une fois calmée, elle réalisa qu'elle n'avait aucune source de revenus et que monsieur avait vidé le plan épargne logement familial. Elle

tenta de mettre à profit son diplôme dans le tourisme mais ne parvint à dénicher qu'un boulot à mi-temps de caissière au supermarché du coin. Comme cela ne suffisait pas à payer le loyer, les factures et les crayons de couleur de la petite Lihuen, elle suivit les conseils d'un magazine féminin qui prônait la confiance en soi, les crèmes amincissantes et la thérapie antidépression par le sexe. En avril 2010, elle décida d'embrasser la très lucrative profession d'escort-girl.

Yaiza Gonzáles devint Macrina.

Deux à trois jours par semaine, dix jours par mois, douze mois par an.

Son temps libre était pour sa fille.

Comme terrain de chasse, elle opta pour les beaux quartiers de Bayonne, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz, à cinq cents kilomètres de son domicile, pour préserver Lihuen et cacher son activité à ses parents.

Elle créa un site Internet, mit en ligne des annonces sur le site gratuit Vivastreet et attendit.

Pas longtemps.

L'argent se mit à tomber dans sa poche comme s'il en pleuvait.

Yaiza Gonzáles ne connaissait du sexe que les joies de l'enfantement, la levrette trimestrielle de son ex-mari et les films de Pedro Almodóvar. Macrina devint une bombe sexuelle spécialisée dans les politiciens volages, les septuagénaires cotés au CAC 40 ou à l'IBEX 35 et les entrepreneurs catholiques pratiquants. Sa fiche Internet annonçait vingt-six printemps et son état civil, trente et un.

Comme ligne de conduite, elle appliquait scrupuleusement la règle des quatre P – Pas de mac, Pas de mec, Pas d'emmerdes, Préservatifs – et celle des trois R :

Rentabilité,

Rentabilité,

Rentabilité.

Macrina avait de l'éducation, de la classe et parlait trois langues couramment. Macrina les emmerdait tous. S'il lui arrivait de s'afficher en compagnie d'un homme politique, d'un notable – parfois avec la femme de ce dernier – ou d'un acteur célèbre dans les tribunes du

stade Jean-Dauger ou au casino Barrière de Biarritz, elle préférait de loin la discrétion des hôtels de luxe ou des villas de location.

Et quand l'un de ses clients se hasardait à lui demander si elle avait un vrai travail avant d'être escort, elle répondait invariablement :

— J'avais un mari.

*

Macrina cligna deux fois des paupières. Elle faisait toujours cet effet-là aux types comme ce riche entrepreneur bayonnais. La montagne de pognon sur laquelle ils dormaient ne leur suffisait jamais. Pire, elle leur brûlait les doigts. Il leur fallait quelqu'un d'autre que bobonne avec qui la partager. Une sorte de réaction chimique inversée sans laquelle leur or redevenait plomb.

Elle consulta sa montre-bracelet.

— J'ai juste le temps de me préparer pour mon prochain rendez-vous.

Giraud se renfroigna.

— Si c'est une histoire de fric...

— C'est toujours une histoire de fric.

Elle ponctua sa réponse d'un long soupir. Giraud tendit la main pour lui caresser la cuisse. Ses doigts grimpèrent jusqu'à son sexe. Macrina réprima un frisson de dégoût. Elle se redressa, replia ses jambes et s'assit en tailleur, plantant ses yeux dans ceux de son client. Elle n'y lut que concupiscence et mensonge. En conséquence de quoi, elle décida que la séance avait assez duré et qu'il était temps pour elle de mettre les voiles.

Elle se leva, enfila ses sous-vêtements et se dirigea lascivement vers le fond de la pièce pour récupérer ses vêtements, son sac et l'enveloppe que Giraud avait préparée pour elle sur la commode.

Giraud se leva et l'attrapa par le bras :

— Je peux doubler ton salaire.

Macrina se dégagea doucement pour ne pas le brusquer et se força à sourire.

— Ça ne marche pas comme ça et tu le sais.

— Le tripler ?

— Ne dis pas de bêtises, voyons.

— Combien ?

Elle gloussa.

— Tu deviens insultant.

— Et ton nom, princesse ? Donne-moi au moins ton vrai nom.

Elle tapota de l'ongle le cadran de son bracelet-montre.

— Ton conseil d'administration t'attend.

Son client s'apprêtait à la supplier de rester encore un peu quand on frappa à la porte. Son regard se durcit et il redevint en une fraction de seconde l'homme de pouvoir qu'il était avant de se perdre et de jouir entre les cuisses de Macrina.

Jean-Christophe Giraud retira le préservatif de son sexe flasque, le balança par terre d'un geste rageur et enfila un peignoir.

Il aboya :

— Qu'est-ce que c'est ?

La porte s'ouvrit en grinçant sur son secrétaire.

— Un homme qui prétend être votre ami est en bas, monsieur.

Sans un regard pour Macrina, l'homme s'avança vers son patron et lui tendit une carte de visite sur laquelle étaient inscrits République française sous le drapeau tricolore, le nom de Javier Cruz et le sigle de la sous-direction antiterroriste de Bordeaux.

— Il s'agit d'un policier.

— Je ne suis pas aveugle ! Il veut quoi ?

— C'est à propos des entrepôts de stockage de monazite.

Giraud se raidit. Son cerveau carburait à plein régime.

— Fais-le attendre dans le petit salon.

Le secrétaire disparut aussitôt.

Giraud décrocha le téléphone de la table de nuit, composa un numéro, tourna le dos à Macrina et lui dit, sans se retourner :

— Passe par-derrrière et évite de te faire remarquer. Je te rappelle dans la semaine.

L'escort-girl lui fit un doigt d'honneur dans le dos et minaуда :

— Quand tu veux, chéri.

Elle s'habilla prestement, rafla les mille euros qu'elle glissa dans son sac et se faufila dans le couloir. Lorsqu'elle referma la porte, Giraud était en train de se laver la bite au savon avant d'aller serrer la main au flic espagnol.

Javier Cruz rayonnait.

La société Sargentis Transports Atlantique Adour, une ancienne unité de stockage de monazite en provenance des terres brunes de Madagascar, représentait l'emplacement idéal.

Le terrain vague s'étalait sur neuf hectares face au port de Bayonne. L'échangeur d'autoroute et la gare les plus proches étaient situés à cinq minutes en voiture, le plus gros centre commercial du département à deux. Le panorama était magnifique. L'océan Atlantique, ses plages de sable fin et ses vagues à surfeurs d'un côté, un territoire plein de promesses de bénéfices futurs de l'autre.

Son rêve basque : les futurs immeubles, les résidences de location, les parkings, les pelouses verdoyantes et les allées bordées de tamaris et de massifs de cannas multicolores poussaient comme par magie devant ses yeux.

Cruz descendit de son véhicule, une 207 Peugeot grise de location. Il remonta le col de son manteau, rabattit la capuche pour se protéger de la pluie et rejoignit en trotinant Jean-Christophe Giraud. Une fois à ses côtés, il ouvrit les bras en grand.

— Waouuuuh !

— Je serais vous, j'évitais de trop exposer mes poumons.

Giraud désigna du doigt une flaque d'eau boueuse sur laquelle dansaient des reflets verts fluorescents et brunâtres.

— Ici, le taux de radioactivité est quatre cents fois supérieur à la norme autorisée.

Cruz émit un sifflement admiratif.

— Où sont les experts qui ont réussi à couvrir ça, que je les félicite en personne ?

Il se tapa le front du plat de la main et éclata de rire. Giraud le dévisagea d'un air dégoûté comme s'il était le type le plus bizarre de la terre. Il haussa les sourcils, sortit une liasse de papiers de sa serviette en cuir et la tendit à Cruz.

— Tout est en règle.

Cruz redevint sérieux un instant et les parcourut rapidement du regard.

— Merveilleux, conclut-il.

— Ne manquent que l'avis de la commission chargée du plan local d'urbanisme et le refus signé du droit de préemption par la mairie.

— Ils demandent combien ?

— Vingt-cinq pour cent.

Cruz fit un rapide calcul. Un million d'investissement d'argent sale et deux cent cinquante mille de commission pour sept cent cinquante de beaux billets parfaitement blanchis en retour.

Il s'exclama :

— Vive la France !

— Neuf hectares de terrain constructible saturé de monazite contaminé au thorium pour moins d'un million d'euros.

— Une affaire en or.

— Une putain d'affaire radioactive.

Cruz exhiba un stylo.

— Où est-ce que je signe ?

*

Quatre ans plus tôt, l'affaire Sasco qu'il avait pilotée de A à Z avait tourné au fiasco intégral. Après la découverte du corps de l'etarra dans les frigos de l'hôpital Pellegrin de Bordeaux en 2009, Javier Cruz avait dû revoir l'intégralité de ses activités. Il perdit deux de ses meilleurs éléments, Adis García et Alirio Pinto, et des journalistes durent être éliminés. Lasse, sa hiérarchie le mit au vert en Espagne quelque temps et, comme si ça ne suffisait pas, une partie des fonds spéciaux alloués depuis 2007 à son « champ d'investigation » furent supprimés.

Cruz rongea son frein et guetta dans l'ombre.

Nouvelle présidence, nouveau gouvernement, nouvelles ambitions : un

vent d'air frais souffla côté français et son téléphone finit par sonner.

La voix au bout de la ligne dit :

— Nous devons faire mieux que nos prédécesseurs.

— Oui, monsieur.

— Si vous me permettez l'expression, señor Cruz, foutez-leur dans le cul à ces terroristes !

— Certainement, monsieur. Avec quel argent ?

— Aïe !

— Pardon, monsieur. Je voulais dire : quel est le plan de financement ?

— C'est que... nous manquons un peu de liquidités, ces temps-ci.

Cruz compatit :

— C'est la crise, monsieur.

Long, long soupir attristé.

— Vous avez mille fois raison, señor Cruz.

— Mais les idées et les bonnes volontés ne manquent pas.

— Alors, soyez inventif !

Et Cruz le fut.

Son statut d'officier détaché à la section antiterroriste de Bordeaux lui fournissait la couverture idéale. Il était flic, il œuvrait pour la sécurité des citoyens français et espagnols. Il s'apprêtait à révolutionner l'industrie de la lutte contre le terrorisme – la vie n'était-elle pas formidable ?

Tout ça de façon presque légale.

Avec la bénédiction de Dieu lui-même, du roi d'Espagne et de l'Élysée.

*

Son plan était d.i.a.b.o.l.i.q.u.e.

Nom de baptême : opération tempête des montagnes.

Le modèle économique des enlèvements, de la torture et des aveux extorqués était déficitaire. Il rapportait plus d'emmerdes que de résultats, c'était un fait. Pour y remédier, Javier Cruz s'inspira directement des techniques américaines et anglaises développées en Irak et en Afghanistan en matière de sécurité et les appliqua au Pays basque.

Des nationalistes conspiraient, fomentaient, s'armaient, assemblaient des bombes et empêchaient les entreprises françaises et espagnoles de prospérer ? Qu'à cela ne tienne, Cruz répondait : « Sécurisons la zone basque, favorisons le libre-échange et donnons du travail aux autochtones pour qu'ils fassent tourner nos nouvelles usines. »

Comment ?

Depuis 2001, la lutte contre le terrorisme représentait le nouvel eldorado des États démocratiques occidentaux. Tous aspiraient à bouffer du méchant terroriste au petit déjeuner. Tous voulaient leur part du fric que ce nouveau marché générerait. Or, sur le papier, la lutte contre le terrorisme connaissait de profondes mutations. Elle se transformait en un business propre, droits de l'homme et du consommateur obligent. Place aux méthodes du troisième millénaire et bienvenue dans le capitalisme postmoderne !

Cruz décida donc d'investir dans un secteur en pleine expansion, très très lucratif : la peur.

Recruter n'était pas un problème. Cruz n'avait qu'à sortir un ou deux billets de sa poche pour que des dizaines d'anciens policiers ou militaires reconvertis en mercenaires accourent – ce qu'il leur proposait n'était rien de moins que la sécurité de l'emploi et l'accès légal à des cotisations retraite, une première dans leur branche ! Une douzaine de sociétés de sécurité made in Pays basque fleurirent ainsi en quelques mois de Bilbao à Bayonne. Gardiennage, surveillance rapprochée, vidéosurveillance, agences de détectives privés, soutien logistique aux opérations policières, centres d'entraînement avec gîte et couvert, salles de sport : le champ d'activité semblait infini. Tout le monde avait des clients, des intérêts ou des produits de consommation à protéger, à commencer par les États français et espagnol. La peur était le principal moteur du moment. Elle pouvait rapporter gros.

À condition d'en prendre soin.

Et de l'arroser régulièrement.

C'était précisément là qu'intervenait l'idée de génie numéro deux.

Javier Cruz se voyait en bienfaiteur du Pays basque. Il en voulait encore plus. Il savait que pour éradiquer le terrorisme et, au passage, se faire plus de fric, il devait attaquer le mal à la racine. Pour cela, il lui fallait un spécialiste en même temps que quelqu'un capable de gérer le business de la sécurité.

Il fit venir d'Andalousie le mercenaire qui l'avait aidé à nettoyer les traces compromettantes laissées dans l'affaire Jokin Sasco. Ancien repris de justice, l'homme était un petit malin doublé d'une ordure intégrale. Il était jeune, en pleine forme physique, dévoré par l'ambition et accessoirement spécialisé dans le trafic de stupéfiants entre le Maroc et l'Espagne.

Aarón Sánchez débarqua à la gare de Bayonne par le TER de 18 h 24, le 2 juin 2012, juste après l'arrivée des premiers wagons d'estivants espagnols et l'ouverture des plages surveillées. Pendant le trajet, son casier judiciaire avait été miraculeusement purgé de toutes les condamnations passées et en cours. Un compte courant avait été ouvert à son nom au Crédit Lyonnais et cent soixante mille euros y avaient été déposés.

Cruz le rejoignit au bar de son hôtel le lendemain matin. Il posa un chéquier et une carte Visa flambant neuve sur le comptoir. Sánchez cessa de siroter sa bière pression.

Cruz dit :

— Il me faut de la drogue.

— Combien ?

— De quoi doper tous les terroristes basques.

Juin 2012. Le décor : des bureaux vides, en pleine zone industrielle, à San Sebastián, Saint-Jean-de-Luz, Bayonne, Pau ou Bilbao.

Trois semaines durant, Cruz et Sánchez prospectèrent et visitèrent des locaux professionnels à louer pour leur futur empire. Ils cherchaient à s'implanter dans des endroits tranquilles, peu fréquentés la nuit et faciles d'accès, à proximité des grands axes routiers. Leurs nouvelles affaires nécessitaient discrétion et professionnalisme.

Le mercenaire n'en revenait pas. Dès le premier soir, il demanda :

— Des sociétés de sécurité ?

— C'est ça.

— Pour offrir une couverture légale à nos activités et blanchir l'argent de la drogue ?

— Encore exact.

Cruz était épaté par l'esprit de déduction de sa jeune recrue prodige.

Sánchez était dubitatif.

— Pourquoi pas des bars, des pizzerias ou des boîtes de nuit ? Ce n'est pas ce qui manque, ici.

— C'est dépassé, tout ça. La côte basque est saturée de discothèques. En ouvrir de nouvelles reviendrait à inscrire en grosses lettres « blanchiment d'argent sale » sur les baux commerciaux. C'est le premier endroit où se pointerait les stups.

— Mais ce sont vos amis.

Cruz secoua poliment la tête.

— Pas si simple.

— Ah ouais ?

— Ouais.

— Qui protégerons-nous ?

— Tous ceux qui ont peur des méchants terroristes.

Sánchez se frotta les yeux.

— Ça fait un sacré paquet de monde. Ils n'ont peut-être pas tous envie de mettre la main à la poche.

— Crois-moi, ils le feront.

— Pourquoi ?

— Parce que nous leur offrons la paix au Pays basque.

— Mais vous la leur avez déjà promise des dizaines de fois en quarante ans, vous et vos prédécesseurs, et ces enfoirés de Basques tiennent à leur pays plus qu'à tout l'or du monde.

Cruz ne répondit pas. Il siffla son J&B en grimaçant et en commanda un autre. Sánchez tendit la main et la posa à plat sur son verre pour signifier que c'était assez pour lui.

Il dit :

— Laissez-moi deviner... Ils sont au courant pour la drogue, c'est ça ?

— Plus ou moins.

— Et ils laissent faire ?

— Pour l'instant.

— Comment leur avez-vous vendu un truc pareil ?

Cruz croisa les bras et se pencha vers lui.

— Réfléchis.

Sánchez sourit. Il connaissait la musique.

— La drogue, c'est tout bénéf pour eux. Ils n'ont plus de fric à déboursier et c'est un formidable outil de contrôle des jeunes Basques.

— Disparition des frontières, libre circulation des marchandises, de nouveaux moyens de pression et de discrédit des mouvements les plus radicaux et les plus combatifs. Le cannabis et la cocaïne doivent couler à flots pour pas cher : voilà le nouveau mot d'ordre. La drogue devient une arme de guerre au service de la lutte contre le terrorisme.

— On va avoir tous les dealers du coin aux fesses !

Cruz rit.

— Tu vas avoir les dealers aux fesses et tu leur expliqueras qu'ils ont intérêt à négocier leur part du gâteau. Tu embaucheras du monde. Il te faut de la main-d'œuvre pour faire tourner les agences de sécurité et pour revendre la drogue, comprendes ? C'est pour ça que je te paie.

— Vous vous fournirez où ?

— Ne t'inquiète pas trop. Chaque foutu détail de mon foutu plan...

Cruz tapota sa tempe de l'index.

— Tout est là-dedans.

Sánchez bâilla. Une femme d'une cinquantaine d'années passa à côté d'eux et rejoignit un type en costume dans le fond du bar. Elle portait un manteau en fausse fourrure et des talons hauts. Cruz se demanda comment elle faisait pour ne pas se casser la gueule en marchant.

— Ses talons doivent bien mesurer dans les quinze centimètres, non ?

Sánchez la suivit du regard en hochant la tête, puis il se leva. Il sortit un billet de cinquante de la poche arrière de son jeans, le déplia et le posa en évidence à côté de son verre.

— Cruz, la croix, tout un symbole...

— Tu l'as dit.

— Comme celle du Christ.

Cruz leva la main droite.

— Je plaide coupable. Jésus est mon unique modèle. Mon mentor. Mon guide. Ma lumière. Comme lui, je porte un fardeau bien trop lourd pour mes seules épaules, mais je le fais dans la joie parce que c'est pour le bien de l'humanité. Et puis je ne suis plus seul dans cette tâche ; désormais, tu es mon disciple.

— Amen.

— ¡ Viva el Rey y viva España !

— L'amour du fric en plus.

Cruz acquiesça tristement, les mains jointes en signe de prière.

— Il n’y a plus de valeurs, mon ami.

Herm, département des Landes, samedi 2 mars 2013. La cocaïne braquée deux semaines plus tôt était prête à l'emploi, allongée à quarante pour cent avec du bicarbonate de soude. Aarón Sánchez avait monté un petit laboratoire de chimie dans le sous-sol d'une planque située à deux pas d'un accès à la RN10. Il y stockait la drogue, la coupait et confectionnait les doses à revendre. Tout le confort moderne, eau, électricité, VMC, toilettes et douche à l'étage. Le nec plus ultra.

Sánchez composa un numéro, laissa sonner deux fois et raccrocha.

Javier Cruz rappela aussitôt.

— L'heure a sonné, guarda jurado(3).

Sánchez alluma une cigarette.

— La presse raconte que l'une des valises serait remontée à la surface.

— Et après ?

Sánchez soupira et demanda :

— Laquelle ?

— Ce brave Domingo était décidé à faire parler de lui une dernière fois.

— Dois-je m'en inquiéter ?

Cruz éluda la question.

— Écoute, tu as bien bossé et maintenant, nous allons récolter le fruit de ton travail.

— J'ai sué sang et eau.

— La cocaïne est bonne ?

— C'est la meilleure du marché.

— J'aime t'entendre parler comme ça. Redis-le-moi encore.

— Y a pas mieux, patron.

— Sûr ?

— Les accros vont en avoir pour leur fric.

— Les accros et ceux qui le seront bientôt.

— Inch'Allah.

— Dès demain, nous inonderons tout le pays.

Sánchez chercha un cendrier du regard et jeta un œil à sa montre. L'aiguille indiquait minuit passé de deux minutes.

— Techniquement, nous inondons dès aujourd'hui.

Cruz toussa, signe que la conversation touchait à sa fin.

— Et la sécurité, tout baigne ?

— Les entrepreneurs basques n'ont jamais eu aussi peur de toute leur vie. Ils me demandent même d'installer des caméras dans les toilettes pour femmes.

Cruz rit.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit.

— Je suis le roi, patron. Je ne manque de rien.

— Alors, inondez bien, votre majesté.

*

En huit mois, Sánchez n'avait pas perdu son temps. Désormais, il était agent de sécurité. Il avait baptisé son affaire : Empire de la peur. Officiellement, elle s'appelait País Vasco Seguridad. Il adooorait son nouveau costume de président-directeur général. Il ne se lassait pas d'admirer son reflet dans les baies vitrées de son bureau bayonnais.

Il s'éclatait comme un dingue.

L'Empire de la peur, c'était six officines ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans tout le Pays basque, générant huit cent mille euros annuels de chiffre d'affaires, douze hommes sous ses ordres, un comptable et une secrétaire particulière avec culottes de soie rouge et porte-jarretelles assortis, qui roulaient pour lui – rien que pour lui, putain ! Cruz était leur rabatteur. Il faisait marcher ses contacts à

fond. Tous ses amis avaient reçu les mêmes consignes : Vous êtes patriotes, vous voulez protéger vos affaires, votre voiture, votre femme et vos enfants ? Faites appel à Aarón Sánchez ! Et ça fonctionnait. Les clients affluaient comme s'il en pleuvait. Politiques, industriels, héritiers, joueurs de foot, tennismen, plus personne ne pouvait se passer de ses services.

En dehors de la sécurité, Sánchez avait mille activités. C'était l'homme à tout faire de Javier Cruz. Il possédait le don d'ubiquité. Les bonnes fées s'étaient penchées sur son berceau et avaient fait tourner leurs baguettes magiques au-dessus de sa tête. Il était la courroie de transmission entre la voie légale et son application version Cruz.

Les juges Garzon et Marlaska de l'Audience nationale renouvelaient la fermeture des herriko tabernak(4) ? Sánchez faisait des descentes chez les récalcitrants avec des crânes rasés d'extrême droite embauchés une heure plus tôt pour foutre le bordel, casser des verres et des miroirs – sept ans de malheur, nous sommes vraiment désolés !

Sánchez et ses amis se déguisaient aussi en skinheads. Ils se mêlaient aux militants anti-avortement dans les rues de Bayonne. Ils hurlaient en marge des manifestations contre le mariage pour tous, brisaient des vitrines pour s'amuser et tabassaient des militants autonomistes basques dont Cruz lui avait dressé la liste au préalable.

Cruz ordonnait.

Sánchez exécutait.

Le comptable trafiquait les comptes de son Empire de la peur afin que Sánchez ait de quoi faire ses courses de Noël et payer ses petites barbouzeries d'un jour. Il n'avait qu'à ouvrir la caisse et y plonger la main pour en ressortir des liasses de beaux billets parfaitement propres. Tant qu'il s'agissait de lutter contre l'engeance terroriste basque, Javier Cruz avait donné comme consigne « Pas de limites. À l'attaaaaaque ! »

Les activistes recherchés d'ETA avaient droit à des traitements de faveur. Pour eux, Sánchez faisait des tas d'heures supplémentaires. Dans son laboratoire, il préparait à leur intention de grosses quantités d'amonitol, un puissant explosif composé de nitrate d'ammonium, de poudre d'aluminium et de nitrométhane. La nuit venue, il en glissait cinq ou six kilos dans un sac, avec câble déclencheur de contact, minuteur et téléphone portable, et déposait le tout dans une grange, une villa ou la remise d'un restaurant réputés pour être des lieux de

rendez-vous de groupes d'etarras. Puis il passait un coup de fil anonyme et les petits amis policiers de Javier Cruz s'en donnaient à cœur joie. Il laissait ensuite passer un bon mois et remettait ça. Re-appel anonyme. Re-arrestations en cascade. Les preuves matérielles, il n'y avait que ça de vrai. Vive la démocratie ! À la potence, les méchants terroristes !

À présent, la messe était dite. La cocaïne était prête à être distribuée et dans moins de quinze heures, ses hommes viendraient récupérer la marchandise pour la revendre aux dealers avec qui ils travaillaient.

Sánchez aurait dû être content. Pourtant, ce n'était pas le cas. Cette histoire de valise le tracassait.

Pas lui !

Pas cet enfoiré de Domingo Augusti !

Ce cadavre-là n'aurait pas dû être retrouvé. Même mort, Augusti connaissait beaucoup trop de choses sur ses petites affaires. Il savait pour les projets de Cruz. Pour la drogue et les agences de sécurité. Pour les enlèvements et la torture. Pour l'affaire Sasco. Augusti était du genre bavard. Il aurait pu parler avant sa mort et les flics remonteraient ensuite jusqu'à Sánchez. Cruz jouait avec le feu. Il prétendait toujours maîtriser la situation, mais en vérité, les emmerdes l'excitaient. Pas Sánchez. Les valises et leur largage en haute mer étaient précisément le moyen de résoudre de manière définitive le problème Domingo Augusti. Et putain, ça avait foiré !

En 2009, l'affaire Sasco avait commencé comme ça, elle aussi. Une bête erreur de dosage pendant que Cruz et ses agents le torturaient, et le type était mort. Et à partir de là, tout le monde s'était déchaîné et il y avait eu des morts de part et d'autre. Trop de morts. Trop de soucis et des kilos d'énergie et de fric dépensés pour tenter de rattraper le coup.

Ça ne devait pas recommencer.

Il était temps de prendre des initiatives.

*

Sánchez retira ses gants de chirurgien, se dévêtit et jeta ses fringues dans l'incinérateur. Il grimpa à l'étage et se doucha en prenant soin de n'oublier aucune parcelle de peau où aurait pu se nicher cette saleté de poudre. Une fois habillé, il récupéra son pistolet .40 Smith &

Wesson, fourra deux chargeurs de neuf balles dans un sac, retira vingt billets de cinquante de sa réserve personnelle et inspira un grand coup.

Il calcula que l'aller-retour Herm-Madrid lui prendrait moins de douze heures. Il goba deux cachets d'amphétamines et sortit la Rover du garage.

Chatterton et fil électrique.

Le cerveau de Simon Garnier tournait au ralenti. Sa conscience le titillait là où ça faisait mal. Il carburait au Lexomil depuis une semaine, sans parvenir à chasser l'image du cadavre décomposé de Domingo Augusti et ça le rendait dingue.

Il se répétait comme un mantra qu'il était un soldat engagé dans une guerre et que le passeur était une ordure impliquée dans une affaire de torture, mais cela n'y changeait rien et le renvoyait au contraire d'autant plus violemment face à ses propres actes.

Javier Cruz avait acheté son silence. Garnier ne valait pas mieux qu'Augusti. Il avait beau tourner ça dans tous les sens, il ne voyait pas comment se tirer du merdier dans lequel il s'était enfoncé, sans foutre sa vie ou sa carrière en l'air.

Les volets n'étaient pas fermés. À la lueur des lampadaires, l'averse qui s'abattait sur la rue Maubec avait des allures de tempête. Les grandes marées hivernales n'en finissaient pas de s'étirer sur les plages de la côte. La chambre sentait l'humidité et le tabac froid. Garnier s'assit sur le bord du lit en frissonnant, jeta un coup d'œil au cadran du réveil et saisit son paquet de Chesterfield.

4 h 03.

La fille avait dit de rappeler vers 6 heures.

Garnier se frotta les yeux. Il gagna la cuisine en traînant des pieds et réchauffa dans une casserole un fond de café, puis il alluma une cigarette et tira une chaise.

*

La brigade des stupés de Pau possédait un dossier plutôt épais sur Augusti. Elle avait transmis à Simon Garnier une liste non exhaustive des différents endroits où il avait été vu au cours des deux dernières années. Augusti allait et venait entre la France et l'Espagne comme bon lui semblait. Les yeux des douaniers et des flics impliqués dans la lutte contre le trafic de stupéfiants se détournaient sur son passage comme par magie. D'après leurs sources, l'endroit où il créchait devait se trouver quelque part dans la banlieue sud-est de Madrid.

Trois jours durant, Garnier harcela les bars et les boîtes de nuit madrilènes où Augusti avait ses habitudes. En dépit de sa maîtrise approximative de l'espagnol, il finit par apprendre que son cadavre fréquentait une pute de vingt ans répondant au nom de Nina Benitez. Son numéro figurait dans le bottin. Il appela le samedi soir, aux alentours de 21 heures, et tomba sur Eva, sa colocataire, également prostituée. Les deux filles faisaient les trois huit et partageaient le même nid douillet, un studio donnant sur la Calle de la Sierra Vieja, à deux rues de la gare de Vallecas.

Garnier se présenta comme un ami de Domingo. Eva était un vrai moulin à paroles.

— Cet enfoiré a des amis français, maintenant ?

— J'aimerais parler à Nina.

— Vous lui voulez quoi ?

— Je le lui dirai moi-même, si ça ne vous dérange pas.

— C'est encore un coup tordu de Domingo, c'est ça ? Ce cabrón n'a pas réapparu depuis deux semaines. Nina querida se fait un sang d'encre pour lui. Elle avait annulé tous ses rendez-vous et lui avait préparé un beau gâteau d'anniversaire. Évidemment, il ne s'est pas pointé. J'ai beau lui répéter qu'il ne mérite pas une fille comme elle, qu'il trempe dans des affaires louches, c'est peine perdue. Mentiras ! elle répond. Mentiras ! Son Domingo adoré, c'est le meilleur type que la terre ait jamais connu, un putain d'ange tatoué descendu du ciel juste pour ses beaux yeux, et tout ce qu'on raconte sur lui, c'est rien que des conneries. Tu parles ! Les beaux yeux de Nina, ils sont juste bons pour pleurer et son ange remonte tout droit de l'enfer qu'il n'aurait jamais dû quitter. Depuis mardi dernier, elle verse toutes les larmes de son corps en cherchant dans Madrid son « Domiiingo, Domiiingo, Domiiingo ! ».

Garnier pensa au chatterton et au fil électrique. Il opta pour une semi-vérité.

— Je sais où il se trouve.

— Eh bien qu'il y reste ! Hijo de puta ! Il ne manque à personne, ici.

— Vous savez quand Nina sera là ?

— Demandez à son mec.

— Vous ne répondez pas à ma question.

Eva soupira.

— Elle rentre en général à la fermeture de la boîte où elle bosse, vers 6 heures.

— Très bien.

— Et surtout, dites à Domingo de lui foutre la paix. S'il remet les pieds ici, je...

Garnier se retint de lui balancer que cela ne risquait pas d'arriver. Il laissa ses coordonnées au cas où Nina rentrerait plus tôt, puis il raccrocha avant qu'Eva ne le harcèle de questions.

*

La sonnerie du téléphone le réveilla. Il s'était assoupi sur la table. La cuisine empestait le café brûlé. Il jura et se précipita pour couper le gaz et balancer la casserole brûlante dans l'évier, avant de saisir le combiné. Le numéro qui s'affichait provenait d'Espagne. Garnier décrocha.

— Nina Benitez ?

Une voix d'homme :

— ¿ Quién es ?

Garnier se tut, hésitant. Il se leva, fit deux fois le tour de la table et finit par s'appuyer contre l'évier. L'homme au bout du fil se présenta alors comme un officier du corps national de la police espagnole. Garnier comprit que son interlocuteur s'était contenté de composer au hasard le numéro qu'Eva avait noté sur une feuille à l'intention de Nina. Il déclina sa véritable identité et baragouina des explications autour de la mort d'Augusti et de sa petite amie. Celle-ci devait justement le rappeler ce matin. Le policier lui apprit qu'elle venait d'être assassinée de deux balles de 9 mm, une dans la tête, une autre dans le cœur, moins d'une heure auparavant. Du travail soigné. Une exécution. Des traces de coups au visage et sur le torse. La jeune femme avait subi un interrogatoire en règle. Eva Duque, sa colocataire, l'avait trouvée en rentrant, étendue sur son lit, poignets et chevilles attachés aux montants au moyen de bandelettes de draps déchirés. Interrogé, un voisin certifiait avoir vu un type se tirer à bord d'une Rover noire immatriculée en France à l'heure du crime.

Garnier se dit : chatterton et fil électrique.

Il pensa aussitôt : Javier Cruz continuait de faire le ménage derrière Domingo Augusti.

Il s'efforça de ne plus réfléchir pour que cessent les tremblements de ses mains et alluma maladroitement une Chesterfield.

Le policier voulut ensuite en savoir plus sur les progrès de l'enquête française. Garnier réalisa soudain qu'il avait déjà trop parlé pour obtenir des renseignements sur le meurtre de Nina Benitez. S'il le sondait davantage, le policier finirait par se renseigner sur lui. Il remonterait alors jusqu'à Meyer qui le sonderait en retour.

Ou pire : jusqu'à Javier Cruz.

Cruz ferait alors le lien et viendrait rendre visite à Garnier avec dans ses poches des rouleaux de chatterton et de fil électrique.

Le policier espagnol demanda s'il était encore en ligne. Garnier bégaya :

— Une urgence. Je... je dois vous laisser. Je vous rappelle plus tard.

Il coupa. Ses poumons lui faisaient un mal de chien. Il écrasa sa cigarette sur le rebord de l'évier et jeta le mégot encore fumant dans la bonde. Il voulut en rallumer une autre, mais ses mains tremblaient de plus en plus. Le paquet lui échappa et tomba dans la casserole de café brûlé.

Garnier avait peur du grand méchant Cruz.

Mais il redoutait encore davantage les messages d'alerte rouge que lui envoyait sa conscience. Leur contenu était : complicité de meurtre.

Il courut jusqu'à sa chambre et ouvrit l'armoire en grand. Il se hissa sur la pointe des pieds, attrapa une boîte en carton qui se trouvait sur la plus haute étagère et en vida le contenu sur le lit. Il s'empara des sachets de cocaïne pure, les vida dans les toilettes et tira la chasse à trois reprises. Il soufflait comme un animal blessé et traqué. Il rafla ensuite les dix mille euros en billets de vingt et de cinquante, donnés par Cruz, les jeta en vrac dans l'évier de la cuisine, y ajouta la boîte et mit le feu. Le papier s'embrasa en un rien de temps. Garnier mit en marche la hotte au-dessus de la gazinière pour absorber la fumée et la régla au maximum.

Quand ce fut terminé, il lava l'évier à la javel, rinça, rejavellisa et rerinça, démontra la bonde pour vérifier qu'aucun morceau de billet calciné ne s'y était coincé. Il prit ensuite une douche et frotta, frotta jusqu'à ce que disparaisse l'odeur âcre de la peur sur sa peau, puis il enfila des vêtements propres.

Les tremblements cessèrent enfin.

Garnier prit son arme de service et descendit récupérer sa voiture au parking.

— Personne ne m'achète, grogna-t-il en tournant la clef dans le démarreur.

Histoire de se persuader que ce n'était pas déjà le cas.

Gaizka se faufila le long du grillage jusqu'à un point invisible depuis la route d'accès. Il portait à bout de bras une pince coupante et sa petite amie, un compteur Geiger-Müller et un caméscope. Des foulards recouvraient le bas de leurs visages. La pluie ruisselait sur leurs parkas.

Ils s'immobilisèrent et retinrent leur souffle.

Gaizka dit :

— Le champ est libre.

Belen lui saisit la main, serra fort et l'embrassa furtivement. Malgré le tissu, Gaizka sentit la chaleur de ses lèvres. Il releva la tête et balaya du regard l'espace derrière la clôture.

Il ne restait des entrepôts dans lesquels son père avait laissé sa vie et trente-cinq ans de sueur qu'un terrain vague détrempé et envahi par les mauvaises herbes et les ronces. Des squelettes d'acacias battus par le vent pointaient çà et là.

Gaizka se rembrunit.

Il se revit gamin, courant avec d'autres gamins de son âge dans l'entrepôt numéro 3, quelque part sur sa droite, jouant à cache-cache entre les silos. L'été. Une fête était donnée pour le départ d'un collègue de son père. De la musique, une odeur de saucisses grillées et de menthe coupée, des voix de femmes. Gaizka se rappelait s'être couché sous une machine pour échapper au regard de ses camarades. Il s'était endormi, sans s'inquiéter des traces de terre brune sur son short. Plus tard, la colère incompréhensible de son père qui l'avait trouvé là et avait frotté, frotté son short, en vain, puis le lui avait retiré – roulé en boule et jeté dans les braises de l'un des barbecues. Leur départ précipité de la fête, les larmes de sa mère qui murmurait « Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! ». Sa honte à lui, en slip, devant tout le monde, ses cuisses maigrichonnes, les autres gamins qui se bidonnaient en le montrant d'un doigt moqueur. Aujourd'hui, un colosse, quand son père n'était plus qu'une ombre famélique bouffée par son cancer, vers la fin de sa vie.

À l'époque, les familles ignoraient tout, mais son père et la plupart des autres ouvriers savaient déjà. Eux, comme les médecins, n'avaient rien

dit – et pour quoi, bordel de merde ? Pour remplir les caisses de la Sargentis ? Pour payer la piscine et la Mercedes de Giraud ? Qui d'autre était au courant ? Et qui continuait à empêcher la vérité d'éclater ? Aitor Etxandi était déjà le troisième à mourir, et combien d'autres malades en phase terminale ? Harnachés à leur lit et shootés à la morphine...

— Gaizka ?

Belen le tira de ses pensées d'une caresse sur l'épaule.

— On y va ?

Il sourit.

— Je veux des enfants de toi.

— Combien ?

— Deux ou trois, pour commencer.

— Rien que ça !

Elle rit.

— Tu crois que tu en seras capable ?

— J'emmerde le destin.

Elle leva les yeux au ciel, genre : on verra, petit Basque vaniteux, on verra.

Gaizka pensa à son père que trente-cinq ans de monazite avaient rendu stérile, à sa mère qui avait rêvé longtemps de lui donner des frères et sœurs. Il brandit la pince.

— Prête ?

Elle hocha la tête, mit le caméscope en marche et zooma sur lui avec, en arrière-plan, une pancarte Propriété privée.

— Jo(5) !

Gaizka découpa le grillage sur deux lignes perpendiculaires et se glissa à l'intérieur.

L'écran affichait 675 Micro Sievert. La sonnerie du système d'alarme de l'appareil, réglé sur 200, avait déjà sonné des dizaines de fois. D'un point de vue légal, la dose annuelle de contamination tolérée était largement dépassée.

Loin, très loin des chiffres officiels affichés dans les expertises fournies par Giraud, à la demande des familles.

Gaizka cracha :

— Deabru gezurtia(6) !

Belen et lui avaient passé le terrain au peigne fin deux heures durant, sous la pluie. Ils avaient inspecté chaque flaque d'eau, chaque monticule de terre, chaque plaque de béton. Ils n'avaient trouvé que des taux de contamination supérieurs à 100 mSv, frôlant souvent la barre des 700. Ils étaient trempés des pieds à la tête, mais toute cette eau venue du ciel ne leur faisait que du bien. Elle lavait leurs cheveux et leurs vêtements des particules radioactives.

Gaizka vérifia une deuxième fois le dosimètre. Il serra les dents et le tourna vers le caméscope.

Il dit :

— Imagine le niveau de contamination quand mon père bossait encore ici, il y a dix ans.

— Je sais.

Gaizka secoua la tête.

— Tu ne sais pas.

Il esquaissa un sourire et tapota l'objectif du caméscope.

— On trouve du thorium extrait de la monazite qui a tué mon père dans les verres optiques de l'appareil que tu tiens entre les mains.

Belen écarta son œil du viseur et recula, mal à l'aise.

— Tu veux que j'arrête de filmer ?

— Non, continue.

Gaizka maintint le caméscope contre son visage d'un geste autoritaire.

— Tout le monde doit être au courant.

— Je sais.

— Peut-être, finalement.

— Ils vont payer pour leurs actes.

— J'y compte bien.

Il demanda à Belen de ne pas bouger, puis il fit volte-face et s'éloigna. Il contourna une mare de boue et s'approcha de l'entrée. Il sortit un drapeau basque de sa poche, le déplia et le fixa sur le portail. Histoire de montrer que son action dépassait le cap de la vengeance personnelle.

Gaizka tombait dans le mélodrame.

Mais ici comme ailleurs, les gens étaient davantage sensibles aux symboles qu'aux pauvres ouvriers cancéreux.

Une sorte d'exorcisme pour annuler le mauvais sort jeté contre les ouvriers de la Sargentis par ce salaud de Giraud.

Comme pour dire :

Ce n'est que le début, deabru gezurtia ! Faites-moi confiance, vous allez payer. Mais nous ne nous arrêterons pas là, et vous paierez encore et encore, jusqu'à ce que toute cette saloperie de terre brune soit lavée. Et vos âmes impures avec.

Belen filma toute la scène. Gaizka revint ensuite vers elle et s'immobilisa à deux pas.

Il leva le poing.

— Personne ne mourra plus ici.

Le nez dans les cartons du déménagement, tout le weekend, avec Marie-Line. Thomas et Iwan étaient enfermés dans leur chambre, les yeux rivés à leur écran d'ordinateur. Des cris et des claquements de fusils-mitrailleurs filtraient derrière leur porte. Putains. De. Jeux. De. Guerre.

La tête à trois cents kilomètres de là, dans les dossiers Augusti, Borotra, Sasco, Viscaya...

Tout le weekend également.

Une pile de livres à la main, Axel Meyer épiait sa femme en cachette. Il ne se lassait pas de l'admirer. Le tissu de son jeans, tendu sur ses cuisses et ses hanches. Ses petits seins à peine dissimulés sous le pull informe du dimanche-bricolage-à-la-maison. Ce grain de beauté qu'elle avait, derrière l'oreille gauche, et qu'elle révélait machinalement à chaque fois qu'elle se recoiffait. Il bénissait le jour où il l'avait rencontrée.

C'était en 1998. Il enquêtait sur un vol à main armée dans une bijouterie toulousaine. Marie-Line était une employée modèle et rieuse. Ses boucles rousses lui avaient tapé dans l'œil. Il avait fait du zèle. Au bout de la septième audition, elle avait fini par prendre le taureau par les cornes.

— Je vous ai déjà tout raconté des dizaines de fois, lieutenant.

— Un détail nous aurait peut-être échappé.

— Nous ?

Elle s'était recoiffée. Il avait vu son grain de beauté pour la première fois.

— Vous me draguez ou vous m'interrogez ?

— Un peu des deux, je crois.

Il avait rougi. Deux ans plus tard, ils se mariaient à la cathédrale Saint-Étienne. Il n'avait jamais retrouvé le braqueur. Aujourd'hui encore, c'était un sujet de plaisanterie entre eux.

Meyer termina de remplir son carton et le scella avec du scotch.

L'image des poignets de Domingo Augusti, entravés au chatterton, lui traversa brièvement l'esprit. Lui succédèrent d'autres clichés, tous issus de son imagination et des rapports concernant les huit cas de torture de militants basques auxquels le cadavre de la plage était mêlé. Affaires définitivement enterrées par les justices française et espagnole. Sept hommes. Une femme. Il avait lu et relu un dépôt de plainte de particulier : Elea Viscaya, enlevée le 17 juin 2008, à 10 heures, par quatre hommes cagoulés en civil, puis menottée, déshabillée, battue, torturée, violée, pendant quatre jours, pour ses idées politiques, retrouvée et identifiée le 22 juin 2008, errante, vêtue des mêmes jeans, baskets, tee-shirt blanc et pull à capuche gris qu'elle portait le jour de son enlèvement, sur un trottoir, dans les quartiers Est de Saint-Jean-de-Luz.

Meyer se dit : Heureusement que Marie-Line n'avait pas d'idées politiques. Mais il eut aussitôt honte de cette pensée et, pour le punir, son cerveau tordu lui imposa l'image de sa femme, menottée, affamée, couverte d'hématomes et en larmes. Marie-Line aurait pu être Elea. Elea aurait pu être Marie-Line. Qui décidait de ces choses-là ?

Le rouleau de scotch lui échappa des mains et roula sur le parquet.

Sa femme releva la tête.

— À quoi tu penses ?

Il la rejoignit, la prit dans ses bras et l'embrassa dans le cou. Elle lui rendit son baiser et lui caressa l'entrejambe. Meyer fit mine de hurler à la mort, comme un loup.

— Je pense à nous, bien sûr.

— Nous ?

Elle rit. Il feignit d'être blessé par sa réponse. Elle rit de plus belle. Il cligna des yeux et toutes ses visions morbides disparurent. Il chercha les mots pour traduire le sentiment de paix qui l'habitait à nouveau et les trouva.

Il dit :

— Est-ce que tu m'aimes ?

*

Plus tard.

En début d'après-midi, les garçons étaient sortis jouer chez des copains. Il pleuvait, mais ils avaient tenu à emporter leurs skateboards. Marie-Line prenait une douche. Meyer l'attendait dans le couloir. La porte de la salle de bains était entrouverte. Sa silhouette de profil se reflétait dans le miroir, au-dessus de l'évier. Il n'en perdait pas une miette. Il croisait son regard de temps à autre. Il avait envie d'elle.

Son portable sonna.

— Merde.

Sans quitter le miroir des yeux, il le sortit de sa poche et décrocha.

— Quoi ?

Simon Garnier déclara :

— J'ai besoin d'un ordre de mission pour consulter les enregistrements vidéo de la frontière douanière de Txingudi.

— Vous bossez le dimanche, vous ?

— C'est à propos de Domingo Augusti.

— Ça ne peut pas attendre demain ?

— À vous de voir.

Meyer soupira et s'arracha de sa position à regret.

— Une piste sérieuse ?

— La petite amie madrilène de Domingo Augusti a été assassinée.

Meyer ne put retenir un sifflement de surprise.

— Quand ?

— Cette nuit.

L'eau avait cessé de couler dans la salle de bains. Meyer gagna la cuisine pour que Marie-Line n'entende pas le contenu de leur conversation. Il ne bandait plus du tout.

Il chuchota :

— Ça a un rapport avec notre affaire ?

— Je n'en sais encore trop rien.

— Cette petite amie...

— Nina Benitez.

— Elle était impliquée dans le trafic de cocaïne ?

— Elle était pute.

— Et ?

Garnier prit son temps pour répondre.

— C'est un métier à risques, pas vrai ?

Simon Garnier était sur le coup.

Il était branché sur toutes les fréquences de police du département depuis le matin. Il surveillait les dépêches et les signalements suspects. Il avait passé des dizaines de coups de fil.

À 14 heures, le vigile d'une grande surface de Guéthary, une ville située au sud de Biarritz, avait signalé une Rover noire en flammes – « Juste devant mes yeux, sur le putain de parking dont j'ai la charge ! » Le véhicule était immatriculé dans les Pyrénées-Atlantiques et avait été volé deux jours plus tôt dans le quartier de la gare, à Dax. Sa carcasse fumait encore à l'arrivée de la police sur les lieux. Évidemment, aucune trace d'un calibre 9 mm dans la carcasse.

Garnier avait tout lieu de croire qu'il s'agissait de la même Rover noire aperçue à Madrid, au pied de l'immeuble de Nina Benitez, neuf heures plus tôt. La coïncidence était pour le moins troublante.

Restait à savoir comment la voiture s'était retrouvée de ce côté-ci de la frontière.

Et qui la conduisait.

*

Liesse générale au poste de Txingudi. Une saisie de plus d'une tonne de fleurs de cannabis séchées. La cargaison voyageait à bord d'un semi-remorque qui transportait depuis des semaines des carottes périmées en provenance du sud de l'Espagne. Vu l'état de décomposition avancée des légumes, le manège durait depuis des semaines. Le chauffeur niait en bloc. Il prétendait avoir pris du retard dans ses livraisons à cause d'un problème de carburateur. Le transporteur polonais était aux abonnés absents. Les douaniers français et espagnols ne parlaient que de ça depuis la veille – « Hé, les gars, vous croyez que les carottes fermentées donnent un goût spécial à la beuh ? Hi-han, hi-han ! »

Garnier buvait un café dans une salle aux murs tapissés d'écrans de vidéosurveillance. Il cherchait sa Rover noire parmi les dizaines de milliers de véhicules qui franchissaient la frontière quotidiennement, sous la houlette d'un adjudant-major des douanes qui devait peser dans les cent trente kilos.

L'obèse caressa amoureusement la tranche de son clavier du bout des doigts comme si son geste avait des pouvoirs magiques.

Il annonça :

— Bienvenue dans le XX^e siècle ! Inutile de nous user les yeux. Cette bécane fait le boulot pour nous. J'entre le numéro d'immatriculation dans le logiciel et c'est parti !

Il pianota un moment, pressa la touche entrée, puis se cala enfin contre le dossier de son siège d'un air victorieux.

Garnier demanda :

— Il y en a pour combien de temps ?

L'obèse haussa les épaules et sortit d'un tiroir une revue porno vintage des années 1970. Il l'ouvrit à la page centrale et la retourna pour faire profiter son interlocuteur d'un gros plan sur le cul, le sourire coquin et la permanente de Linda Lovelace.

— Je collectionne les vieux magazines.

— Je vois ça.

— Un spécial tournage de Gorge profonde datant de 1972, ça t'intéresse ?

Garnier grimaça.

— Non, merci.

— Ce sont les poils qui te gênent ? Si tu veux mon avis, l'épilation a tué le mystère. Mais j'ai des trucs plus récents...

Garnier glissa une cigarette entre ses lèvres et se dirigea vers la porte.

— La machine à café, c'est où ?

*

En matière de cyber-surveillance, le XX^e siècle c'était : trop d'information tue l'information. La « bécane » du douanier obèse moulina sept heures durant pour dégotter le petit clip vidéo du passage de la Rover noire au poste frontière. Sept heures à supporter ses commentaires circonspects sur l'évolution des canons esthétiques dans le porno américain ou les détails du budget de Pirates 2. La

vengeance de Stagnetti.

Il lui fallut moins d'une minute pour zoomer sur le conducteur et copier le tout sur une clef USB. Une minute de délivrance.

— Tu es sûr, tu ne veux pas une copie ? Bon sang, il faut l'avoir vu au moins une fois ! Ce film a révolutionné le genre, tu sais.

— Combien de fois faudra-t-il que je vous le dise ? Non, merci !

— C'est dommage, vraiment...

— Je m'en remettrai.

L'obèse hocha la tête. Ses yeux firent l'aller-retour de Garnier au conducteur de la Rover, sous-entendu : « Ah, okaaay, je comprends mieux maintenant pourquoi tu ne t'intéresses pas au septième art hétérosexuel de qualité ! »

Il dit :

— Comme tu voudras.

Garnier se retint de l'arracher de son siège et de lui faire bouffer l'une de ses revues de merde. Au lieu de ça, il sourit, empocha la clef sans faire de commentaire et fila. Il était tard, il était crevé et il avait faim.

Une fois chez lui, il sortit une pizza du congélateur, la balança dans le micro-ondes et s'affala sur le canapé-lit pour se repasser l'enregistrement sur son ordinateur portable.

Lecture, pause. Lecture, pause.

Exactement seize secondes d'une netteté irréprochable, le dimanche 3 mars 2013, entre 13 h 21 min 03 s et 13 h 21 min 19 s. L'image était de qualité. La caméra, suffisamment puissante pour isoler un moucheron écrasé sur la calandre du véhicule. Le pare-brise était sale et battu par la pluie, mais entre deux va-et-vient d'essuie-glaces, on distinguait le buste d'un homme entre vingt-cinq et trente-cinq ans. Il portait un col roulé noir. Cheveux bruns, coupe militaire et mâchoire carrée, rasé de près. Ses lèvres bougeaient, comme s'il chantonnait ou parlait à quelqu'un. Peut-être un téléphone portable ou une oreillette. Garnier appuya sur pause, puis il se leva pour aller récupérer sa pizza, prit deux bières dans le frigo et revint s'asseoir. Il attrapa une part, la croqua à pleines dents et fixa l'écran en réfléchissant.

Le conducteur de la Rover volée avait un visage, mais pas de nom. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau à l'un des hommes de Javier Cruz présents le 18 février dans la planque de Labenne, le jour où les trois passeurs avaient été torturés et jetés à la mer. Il était impliqué dans le meurtre de Domingo Augusti et probablement dans celui de sa petite amie madrilène, Nina Benitez. Il y avait donc de fortes chances pour que Cruz le soit également. Cela signifiait au moins deux choses. Un, le meurtre des trois passeurs n'était pas qu'une simple question d'abus de pouvoir policier sur des trafiquants de drogue – qu'est-ce que c'était, dans ce cas ? Deux, Domingo Augusti et Nina Benitez étaient au courant de ce « quelque chose d'autre » et Cruz les avait fait taire définitivement pour protéger ses arrières. La nouvelle énigme était désormais : quels seraient les prochains sur la liste ?

Garnier avala le reste de sa part de pizza et but la première bière à petites gorgées en se disant que le plus simple serait sans doute de poser directement la question à Cruz. Sauf que dans son propre intérêt, l'officier espagnol était la dernière personne à qui il devait parler de sa petite enquête parallèle sur Domingo Augusti. Garnier en conclut que Nina Benitez et monsieur Rover resteraient pour le moment son petit secret.

Patience, patience, l'heure des grandes révélations n'avait pas encore sonné.

Garnier éteignit l'ordinateur, siffla la deuxième canette d'une traite et s'attaqua aux derniers morceaux de pizza, puis il ouvrit le canapé-lit, se déshabilla, régla son réveil et s'allongea. Il ne tarda pas à sombrer dans un demi-sommeil peuplé de fantômes.

Dans l'un de ses rêves, ce brave Domingo, monté comme un âne, chevauchait sa petite amie par-derrière sur un lit à baldaquin face à une armée de caméras de vidéosurveillance. Le pubis de Nina était intégralement rasé. Elle tenait une carotte à la main qu'elle s'enfonçait par intermittence dans le vagin en gémissant. Linda « Lovelace » Boreman entraînait dans le champ et se glissait entre eux pour une partie à trois. Nina et elle se lançaient ensuite dans une partie de broute-minou qui excitait Domingo au plus haut point. L'objectif zoomait alors sur le trio, révélant l'état de décomposition avancée de leurs corps. Des vers blancs à tête noire sortaient de leurs orifices et couraient sur leurs membres décharnés. Les caméras et le lit avaient disparu, remplacés par une valise voguant sur un océan déchaîné. Il pleuvait dru. Garnier se tenait à distance sur un dinghy et observait la scène, impuissant. Le moteur tournait à plein régime mais le courant, trop violent, l'empêchait d'atteindre la valise qui s'éloignait

inexorablement. Il était nu et les embruns glacés claquaient sur sa peau, semblables à des décharges électriques.

Nina Benitez pointait un index accusateur sur lui.

— Tu as envie de moi, Simon ?

— Non.

— Tu ne veux pas jouer ?

Elle montrait son cul et celui de Linda.

— Alleeez, c'est gratuit ! Toi aussi, tu y as droit ! Viens et participe à la grande enculade organisée par Javier Cruz.

Il était 10 heures passées de douze minutes. Meyer détestait être en retard. Il poussa la porte du bureau et balança sa serviette sur la table. Le lieutenant Emma Lefebvre prenait des notes sur un cahier, plongée dans l'exploration de dizaines de classeurs. Avec ses cheveux parfaitement lissés, ses lunettes et son tailleur gris anthracite, elle ressemblait à une étudiante en droit, révisant ses partiels. Elle était seule dans la pièce.

Meyer dit :

— Garnier est déjà reparti ?

Lefebvre regarda autour d'elle d'un air étonné, comme si la question lui rappelait l'existence de son collègue. Elle revint sur le papier qu'elle était en train de lire à son arrivée et annonça :

— J'ai un nom.

Une lueur brillait dans ses yeux. Meyer ôta son manteau et se planta derrière elle.

— Montrez-moi ça.

*

L'ombre d'Adis García planait au-dessus de l'assassinat de Domingo Augusti. L'homme avait été condamné en 1987 pour le meurtre d'un civil lié à ETA, puis libéré en 2003 pour bonne conduite. Le procès avait été émaillé d'incidents impliquant la famille de la victime et des nationalistes.

Un putain de foutoir.

À la barre, des témoins avaient affirmé que des officiers de police français et espagnols avaient fourni un soutien logistique, voire qu'ils étaient les commanditaires du meurtre. Il ne s'agissait que de suppositions non étayées de preuves matérielles. Il était établi que García possédait un CV chargé. Le jugement du tribunal faisait état d'activités liées au trafic de drogue et à la vente illégale d'armes au début des années 1980, assorties de peines de prison mineures. García avait le profil idéal du mercenaire ayant appartenu aux célèbres groupes antiterroristes de libération, les GAL. En 1987, il était soupçonné d'avoir agi avec Ettore Iraola, le père d'Augusti, même si

cela n'avait jamais pu être prouvé.

Meyer demanda :

— Domingo Augusti a repris les petites affaires paternelles, à ton avis ?

Lefebvre tapota un classeur de la main.

— Je n'ai rien qui permette de le dire.

— Ni de l'informer.

— Exact.

— Mais il aurait pu être en rapport avec García, après 2003 ?

Elle sourit.

— Possible.

Elle se leva et agença sur la table une série de documents qu'elle avait numérotés et annotés.

Elle dit :

— À sa sortie de prison, Adis García disparaît de la circulation jusqu'en 2009 où son nom est cité dans l'affaire Jokin Sasco. Rien de formel, mais la propagande nationaliste basque fait courir le bruit que des présomptions d'actes de torture et de meurtres pèsent sur lui dans différentes affaires d'arrestations d'activistes d'ETA entre 2006 et 2009.

— Dont celle de Sasco.

— C'est ça.

Meyer se figea. Il saisit sa serviette et en sortit une liste de noms qu'il tendit à Lefebvre.

Il précisa :

— Cette liste a été divulguée au public.

Elle lut à haute voix :

— Patxi Errecart, Bixente Hirigoyen, Julen Bertiz, Iñaki Goya, Txomin

Zunda, Elea Viscaya et Andoni Sarasola.

Meyer vit la lueur dans ses yeux gagner en intensité. Il demanda :

— L'un de ces noms vous dit quelque chose ?

Lefebvre compulsa ses papiers et établit trois correspondances, en plus de celle de Sasco.

— Patxi Errecart, Txomin Zunda et Elea Viscaya.

Le cerveau de Meyer carburait à présent à plein régime. Il exhiba un deuxième document de sa serviette qu'il fit glisser sur la table devant Lefebvre.

— Il s'agit de la plainte déposée par la famille d'Oihan Borotra contre Augusti, le 13 février 2007.

Lefebvre vit tout de suite où il voulait en venir.

— Vous pensez qu'Adis García pourrait avoir participé à l'enlèvement de Borotra lui aussi ?

— Ou qu'il œuvrait dans le même groupe que Domingo Augusti.

— Le même groupe ? Dois-je comprendre : une sorte de milice ?

Meyer se massa la nuque.

— Vous allez me dire que d'autres que nous auraient déjà fait le lien, n'est-ce pas ?

— C'est peut-être le cas.

— Voilà une accusation grave, lieutenant.

Lefebvre pinça les lèvres.

— Il y a ces deux journalistes qui enquêtaient sur la disparition de Sasco.

— Marko Elizabe et Iban Urtiz.

— Oui. D'après ce que je sais, avant de mourir, ils auraient pointé du doigt l'existence d'une sorte de milice plus ou moins chapeautée par des flics français et espagnols à laquelle appartenait García. Du grand n'importe quoi, si vous voulez mon avis. Ces journalistes étaient

basques et ça ne m'étonnerait pas qu'ils aient agi sous influence. Bref, il y a quand même eu cet article de presse signé Elizabe qui a fait pas mal de bruit, à l'époque.

— Il contenait des preuves solides ?

— Non. Uniquement des allégations. La maison d'Elizabe et ses archives auraient brûlé à ce moment-là, comme par hasard.

Meyer se pencha pardessus la table.

— Mais ?

— García disparaît dans la nature à peu près au moment de leur décès. Avouez qu'il est difficile de ne pas faire le rapprochement.

— Ce qui accrédirait la thèse de la milice.

— Oui.

— Et vous vous dites que si Elizabe et Urtiz ont prétendu que cette milice secrète existait, ceux qui enquêtaient sur leur mort l'auraient forcément su et auraient cherché du côté de García.

— Oui.

— Or, personne n'a vérifié.

— Pas que je sache.

— Il s'agissait peut-être de deux enquêtes différentes.

Lefebvre tiqua.

— Je n'y avais pas pensé. Je vérifierai.

Meyer réfléchit.

— Où avez-vous eu toutes ces informations ?

— Internet, presse basque en ligne.

— Même pour les deux journalistes ?

— Juste une recherche rapide. Je n'ai pas encore vraiment eu le temps de m'en occuper.

— Et sur García, rien dans nos archives ?

Elle secoua la tête.

— Rien d'officiel.

Meyer fronça les sourcils.

— C'est-à-dire ?

— J'ai appris par l'antiterrorisme de Bordeaux qu'il existait un dossier sur lui.

— Ils ne vous l'ont pas transmis ?

— Il est classé secret défense.

— Je vois.

Lefebvre se racla la gorge.

— Il faudrait insister.

Meyer se retint d'éclater de rire. La manœuvre de Lefebvre pour le pousser à user de son grade afin d'obtenir l'information qu'elle désirait était grossière, mais il partageait sa conclusion.

— Je m'en occuperai.

— Peut-être y trouverons-nous la trace de Domingo Augusti ?

— Ça fait beaucoup de peut-être...

Lefebvre parcourut sa documentation des yeux en se passant la main dans les cheveux.

— Je sais, concéda-t-elle.

Meyer la dévisagea longuement en silence. L'ampleur de son implication dans ses recherches était impressionnante. Le lieutenant Lefebvre était une nouvelle recrue qui posait de bonnes questions et qui n'hésitait pas à prendre des initiatives. Pourquoi une belle jeune femme comme elle passait-elle l'intégralité de ses soirées et de son weekend sur une enquête a priori mineure, au lieu de vivre sa vie et de profiter de son salaire ? Par ambition, pour des motivations d'ordre personnel, par idéalisme ? Il ne parvint pas à se décider pour l'une ou l'autre de ces raisons.

Il dit :

— Votre petit ami ne se sent pas lésé ?

— Pardon ?

— Le temps libre, c'est plutôt pour la vie de couple, les promenades, les courses, les soirées entre amis, le sexe... Pas pour le travail.

Elle rougit. Meyer se demanda si c'était parce qu'il évoquait sa vie privée ou simplement à cause du mot sexe. Il s'apprêtait à la relancer sur le sujet quand Simon Garnier fit irruption dans la pièce.

— Désolé pour le retard.

Meyer et Lefebvre échangèrent un rapide coup d'œil. Sans quitter son manteau dégoulinant d'eau de pluie, Garnier traversa la pièce et s'affala sur un siège de l'autre côté de la table en reniflant.

— Temps de merde.

Meyer le fixa.

— Les vidéos de la douane ont-elles donné quelque chose ?

Garnier soutint son regard et répondit avec aplomb.

— Que dalle !

*

Midi, tribunal de grande instance de Bayonne. L'heure des rendez-vous entre deux audiences. Le procureur de la République Stéphane Boyer daigna sortir de son bureau king size pour accorder deux minutes d'entretien à Meyer dans un couloir à courants d'air.

Boyer aimait les beaux costumes, les sonneries de portable « m'as-tu-vu » et les ronds de jambe. Teint hâlé, brushing impeccable, épaules larges et bras puissants. Dès qu'il franchit le pas de la porte, Meyer le classa dans la catégorie « homme à grosses cylindrées, régime macrobiotique et petits culs d'avocates », option « Ne surtout jamais remuer la merde, au risque de tomber le nez dedans ».

Le procureur serra mollement la main qu'il lui tendit.

— Dites-moi tout, lieutenant Meyer.

— Commandant.

Boyer lui servit son sourire dents saines et blancheur éclatante. Il jeta un coup d'œil rapide à sa montre et dit, en articulant chaque syllabe :

— Commandant Meyer.

— J'enquête sur le meurtre d'un trafiquant de drogue retrouvé à Seignosse le Penon, dans les Landes, il y a une semaine. Le commissaire divisionnaire Maldjian m'a conseillé de prendre contact avec vous si je rencontrais des difficultés.

— Il m'a prévenu.

Meyer précisa :

— Je rencontre une difficulté, monsieur.

— Voyez-vous ça.

— Je ne parviens pas à obtenir l'accès au dossier d'un ancien détenu espagnol résidant sur le territoire français qui s'appelle...

Meyer feignit de chercher le nom dans sa mémoire. Boyer consulta sa montre et son secrétaire qui patientait trois mètres plus loin. Meyer leva l'index devant ses lèvres, genre : J'ai trouvé, eureka !

— Adis García.

L'effet sur Boyer fut immédiat – à l'évidence, il savait de qui il s'agissait. Il regarda sa montre, son secrétaire, à nouveau sa montre, puis son secrétaire, le bout de ses Weston rutilantes et enfin Meyer. Le sourire émail diamant grimpa de deux crans sur l'échelle de la mauvaise foi.

Il déclara :

— Je vais voir ce que je peux faire.

Meyer comprit tout de suite que sa réponse signifiait exactement l'inverse. García devait être un gros, très gros client pour qu'un procureur de la République connaisse son dossier, quatre ans après sa disparition des écrans radars. C'était aussi une information précieuse, même si ça ne le faisait pas avancer d'un pouce.

Il dit :

— Vous me rendez un immense service, monsieur.

— Bon, bon.

Boyer fit un pas de côté et consulta avec insistance sa montre et son secrétaire – l'un et l'autre devaient être reliés par un mécanisme invisible.

— Je dois y aller.

— À bientôt, monsieur.

Meyer regarda le magistrat s'éloigner et disparaître par une porte latérale, flanqué de son secrétaire. Une fois seul, il composa le numéro direct du bureau de Maldjian. La ligne était occupée. Il ricana et raccrocha sans laisser de message.

C'était presque trop beau pour être vrai : l'opération « Cocaïne À Volonté » avait débuté sous les meilleurs auspices.

Javier Cruz était sur tous les fronts depuis la veille. De la planque de Labenne, il supervisait les mouvements de ses hommes. Ses trois lignes téléphoniques sécurisées tournaient à plein régime. Il suçait des pastilles pour la gorge goût mandarine, histoire de préserver ses cordes vocales. Il frissonnait et claquait des dents à cause du stress et du froid qui régnait dans son bureau.

Le soldat Aarón Sánchez lui rendait des comptes par téléphone toutes les heures et Cruz rendait à son tour des comptes toutes les deux heures. San Sebastián, Bilbao, Saint-Jean-de-Luz, Bayonne et Biarritz constituaient le gros de leurs premières cibles. Ils revendaient au prix de gros aux dealers locaux. Leur prix et leur qualité défiaient toute concurrence. La petite équipe montée par Sánchez n'avait eu aucun mal à persuader sa nouvelle clientèle.

En échange de quoi, Cruz avait également obtenu de sa hiérarchie un transfert de fonds : soixante-dix mille euros virés sur le compte courant de la société País Vasco Seguridad. C'était le budget officiel pour les trois prochains mois de conseil en sécurité, formation et soutien logistique aux équipes de l'antiterrorisme – « Un trafic de cocaïne et une enquête sur un cadavre encombrant retrouvé ligoté dans une valise, vous dites ! Quelle cocaïne ? Quel cadavre encombrant ? Et nom de Dieu, de quelle putain de valise parlez-vous, señor policía Cruz ? »

Avec cet argent, Cruz avait de quoi payer ses informateurs et les pots-de-vin aux élus chargés de revoir pour lui le plan local d'urbanisme – dans moins d'un mois, la vente de drogue rapporterait suffisamment et le terrain de la Sargentis passerait en zone constructible. Il avait même commandé sur Internet un petit radiateur électrique d'appoint de 1 500 watts pour se réchauffer les pieds.

Malgré ça, Javier Cruz était fébrile.

Il attendait encore autre chose.

*

Son informatrice à la mairie de Bayonne, une secrétaire de direction

qui briguait un poste au-dessus de ses compétences, appela avec une heure de retard. Cruz se servit une tasse de café et décrocha.

— Des bonnes nouvelles pour moi, mon petit ?

— Je ne sais pas trop.

— Vous savez comment ça marche.

— Oui.

— Pas de bonnes nouvelles, pas de coup de pouce pour votre promotion.

— Je sais.

Cruz but une gorgée de café.

— Alors dites-moi ce que j'ai envie d'entendre.

— Comme prévu, la commission de l'urbanisme a bien émis des réserves.

— Oui, oui. Continuez, mon petit. C'est exactement ce que j'ai envie d'entendre.

— Mais le conseil municipal hésite.

Cruz souleva ses jambes et posa ses pieds sur le bureau.

— Non, non.

— Le maire veut préempter.

Cruz explosa.

— Qu'est-ce qu'il y connaît, ce connard, en investissement immobilier ?

Son interlocutrice tenta de se justifier.

— Je n'y suis pour rien.

Cruz attendit que son rythme cardiaque ralentisse.

— Vous avez raison.

— Il va peut-être changer d'avis.

— J'y compte bien.

— Je vous rappelle dès que j'en sais plus. Je dois vous laisser, à présent. J'ai rendez-vous pour une échographie.

— Toutes mes félicitations.

Cruz siffla sa tasse d'une traite avant de poursuivre. Le café brûlant attisa sa contrariété.

— Garçon ou fille ?

— Nous préférons avoir la surprise.

— Comme c'est touchant.

La femme s'excusa encore une fois et raccrocha. Cruz poussa un cri de rage et se retint de balancer le combiné à travers la pièce.

*

Jean-Christophe Giraud n'était évidemment pas joignable. Au téléphone, son secrétaire particulier ne faisait aucun effort pour renseigner Cruz.

— Je peux prendre un message ?

Cruz bouillonnait intérieurement.

— Ton patron a-t-il un garde du corps ?

— Pardon ?

— Je te demande si l'enfoiré qui te sert d'employeur et qui refuse de prendre mon appel le jour où il me fait un enfant dans le dos paie quelqu'un pour le protéger quand il dort ?

Le secrétaire toussa.

— Vous voulez que je transmette des menaces à monsieur Giraud ?

Cruz s'offusqua sur un ton soudainement amical.

— Non, voyons !

— Que dois-je dire, dans ce cas ?

— Je m'inquiétais juste pour lui. Toute cette pression, ces activistes

basques, ces rumeurs de radioactivité sur son terrain... Un de mes très bons amis est propriétaire d'une agence de sécurité et il est justement à Bayonne pour affaires ces jours-ci. Je pourrais lui passer un petit coup de fil.

— Ce ne sera pas la peine.

Cruz manqua de s'étouffer.

— Je me permets d'insister.

Macrina s'essuya les lèvres et remit le téléphone que lui tendait Jean-Christophe Giraud sur son socle. Elle retira elle-même le préservatif souillé et le jeta au pied du lit, puis elle attrapa sa bouteille d'eau minérale pour faire passer le goût désagréable du lubrifiant.

Elle demanda :

— Un emmerdeur ?

— Mon secrétaire.

— Je sais bien que c'était ton secrétaire...

— Alors qu'est-ce que tu me fais chier avec ça ?

— Le type dont vous parliez...

— Ce ne sont pas tes oignons !

Elle leva les yeux au ciel.

— Je disais ça pour faire la conversation. Tu as l'air contrarié, c'est tout.

Giraud ignore sa remarque et se retourna sur le ventre.

— Masse-moi, s'il te plaît.

Macrina enfila une culotte et se mit à califourchon sur lui. Elle passa avec dégoût la main dans les poils qui constellaient le dos et les épaules du sexagénaire – ¡ Mierda ! Ce fils de pute était aussi velu qu'un singe !

Giraud grogna de plaisir.

— J'aurais besoin de tes services mercredi soir.

Macrina suspendit son geste. Elle pensa : pas le jour de ma fille.

— Chéri, je ne prends jamais de clients le mercredi, tu sais bien.

— Ton petit mari rentre de sa tournée ce jour-là ?

— Ouais, ouais, c'est ça...

— Le pauvre travailleur a besoin de tirer son coup.

Giraud pivota légèrement et se tordit le bras pour lui caresser le cul. Macrina grimaça et reprit son massage pour qu'il retire ses sales doigts.

— Pas le mercredi.

— S'il te plaît, ma belle. J'ai vraiment besoin de toi sur ce coup-là. Un ami organise une petite soirée festive.

— Les partouzes, c'est pas mon truc.

— Non, non, tu n'y es pas. Deux, trois types comme moi et leurs maîtresses, bonne bouffe, gros cigares et cognac en causant affaires, mais pas de baise. Juste des jolies femmes pour nous tenir compagnie, histoire que tout le monde soit bien détendu, les yeux et le nez dans vos magnifiques décolletés, tu vois le genre.

Macrina voyait très bien, inutile de lui faire un dessin. Ce fric, elle en avait besoin, mais elle s'était fixé des règles et elle devait s'y tenir.

— Ne me demande pas ça.

— S'il te plaît ! C'est important pour moi. Je ne serai pas ingrat, tu verras. Tu auras droit à une prime très confortable.

— Non.

Giraud agrippa sa fesse gauche de la main et serra suffisamment fort pour lui faire mal.

— Hé !

L'homme raffermi sa prise. Macrina essaya de se dégager, mais il parvint à se retourner et à la plaquer contre son bas-ventre. À présent, sa respiration était bruyante, comme s'il venait de courir un cent mètres. Son regard exprima la satisfaction que lui procurait le fait de pouvoir la dominer aussi aisément. Macrina sentit son sexe durcir à travers sa culotte.

Elle feignit de laisser entendre que, pour elle, il s'agissait d'un simple jeu sexuel, mais elle n'apprécia pas le ton qu'il employa quand il déclara :

— Rends-moi ce service.

Macrina engagea la Renault Laguna sur le chemin qui menait à la plage et se gara au sommet de la dune. L'océan était en vrac. Les bourrasques de vent se déchaînaient sur le pare-brise et la carrosserie de la voiture, mais le vacarme ne suffisait pas à calmer la tempête qui l'agitait de l'intérieur. Salaud, salaud ! Macrina fixa l'horizon barré de nuages noirs zébrés d'éclairs en priant pour qu'une vague plus haute que les autres grimât jusqu'à elle et l'emportât en rugissant. Dans son esprit, les vannes s'ouvrirent brutalement, elle cessa de retenir ses larmes et redevint Yaiza.

Plus tard, une fois calmée, elle sélectionna sur son portable le numéro de son domicile et pressa la touche appel.

Sa mère décrocha à la cinquième sonnerie.

Elle riait parce que la petite venait de lui raconter sa sortie au zoo de la Casa de Campo avec l'école et sa rencontre avec les pandas.

Macrina lui demanda comment s'était passée sa journée, écouta la réponse d'une oreille distraite et enchaîna, d'une voix faussement joyeuse :

— Passe-moi Lihuen, s'il te plaît.

Son Empire de la peur – prononcez EM-PIRE-DE-LA-PEUR – était une affaire qui roulait.

Aarón Sánchez se nourrissait de succès et de sandwiches au thon.

Le temps lui manquait pour :

Faire de l'exercice,

Dormir,

Baiser.

Ça viendrait quand le navire aurait atteint son rythme de croisière ; jouer au businessman était un emploi à plein-temps.

Le nez sur la poudre – pas touche à cette saloperie ! – et sur les écrans de vidéosurveillance, Sánchez n'avait pas vu passer les trois premiers jours de la semaine. Tout le monde réclamait ses prestations en matière de sécurité rapprochée et sa cocaïne, parfois les deux. Le fait que tout cela soit quasiment légal le déroutait et l'excitait en même temps. Le fric coulait à flots, Sánchez avait dû s'improviser banquier par la même occasion. Déjà près de six cent cinquante mille euros en petites coupures à répartir habilement sur les comptes des différentes agences de País Vasco Seguridad. Un travail d'orfèvre dans lequel son comptable maison excellait : fausses factures, employés fantômes, frais de bouche et d'hôtels bidons.

Le nez sur la poudre, sur les écrans et la machine à compter les billets, Sánchez faisait face à des accès de panique et des hallucinations capitalistes bourgeoises. Il était partagé entre deux modes de vie. Le travail de bureau n'était pas son truc. Il se prenait à regretter l'époque des virées dans les bois en cagoule avec des activistes tenus en laisse, les électrodes sur les parties génitales des types, l'exercice physique. Il frissonnait de plaisir en se remémorant sa petite visite madrilène improvisée à Nina Benítez.

Mais il se disait aussi :

« Bordel de merde, faire des affaires et se remplir les poches, c'est aussi con que ÇA ? Pourquoi diable ne m'y suis-je pas mis plus tôt au lieu d'user mes semelles à courir après les terroristes ? »

Mercredi en fin de matinée, le bon petit soldat businessman Sánchez reçut la visite impromptue du grand manitou chef d'entreprise Javier Cruz, pour son premier rapport quotidien.

De retour de sa tournée des points de vente, courbé sur sa table de travail, il terminait de classer les billets gris, rouges, bleus, orange, verts – et tiens, deux jaunes de 200 euros ! – par paquets de vingt.

Cruz le félicita, d'un air satisfait et saisit une liasse qu'il glissa dans la poche intérieure de sa veste. Sánchez profita de l'occasion pour poser LA question à six cent cinquante mille euros moins une liasse.

— Pourquoi de la cocaïne, patron ?

— Ne m'appelle pas comme ça. Nous sommes associés sur ce coup-là.

Sánchez ne voulait pas le contredire. Il reformula poliment sa question :

— Pourquoi ne cherchons-nous pas à vendre de l'héroïne, associé ?

Un sourire amusé aux lèvres, Cruz répondit par une autre question.

— Tu ne vois pas ?

Sánchez laissa pisser. Il passa à l'autre question du jour.

— Que dois-je faire de l'argent, une fois celui-ci plus blanc que blanc ?

Cruz tira un tabouret et s'assit en face de lui. Il contemplait à présent les piles de billets parfaitement alignées sans répondre.

Sánchez insista :

— Nos réserves de poudre fondent comme neige au soleil. Dois-je établir les contacts nécessaires en vue de constituer un nouveau stock ?

Cruz sourit.

— Tu t'exprimes comme un véritable homme d'affaires, associé.

Il tendit la main et divisa les piles en deux parts à peu près égales.

Il dit :

— Utilise la moitié de droite pour racheter de la cocaïne et payer tes employés.

— Et l'autre ?

— Tu la blanchis, tu m'appelles dès que c'est fait et je la récupère.

Sánchez ne chercha pas à dissimuler son étonnement.

— On ne réutilise pas tout pour la drogue ?

— Non.

— Merde, on en fait quoi, alors ? Des armes ?

Cruz secoua la tête.

— Changement de programme.

— On reprend les enlèvements ?

— Hum, hum ! De quoi parles-tu ?

Cruz ricana pour lui-même, comme s'il s'agissait d'une vieille blague qu'on lui faisait tout le temps.

Il déclara d'un ton solennel :

— La cocaïne, c'est un moyen. Le gros du fric, on l'investit dans l'immobilier et on prépare l'avenir.

— Quoi ?

— On s'enrichit.

Cruz leva enfin les yeux sur lui, comme s'il émergeait d'un rêve et découvrait sa présence. Il sortit une photo de sa poche, la retourna et griffonna un nom et une adresse au dos, puis il la fit glisser sur la table.

— Voici Jean-Christophe Giraud.

Sánchez jeta un œil au cliché sans y toucher.

— Connais pas.

— Une des plus grosses fortunes de Bayonne. Il possède un terrain qui m'intéresse et qu'il rechigne encore à me céder.

— Votre projet immobilier, c'est ça ?

Cruz posa le doigt sur la photo.

— À partir de maintenant, ce connard est ton meilleur ami. J'aimerais que vous vous rencontriez dès ce soir, si tu es libre. Rien que lui et toi.

— Vous ne venez pas ?

— Pour être franc, j'imaginai quelque chose de plus intime entre vous.

*

Bayonne, derrière les grilles en fer forgé du quartier des Arènes : résidences chics, forteresses imprenables « Attention, chiens méchants ! » et berlines luxueuses garées dans les allées. Noyée au milieu des pins parasols, la villa de Jean-Christophe Giraud dépassait en taille celles du voisinage.

Sánchez faisait le guet dans une Honda Accord d'occasion achetée comptant un peu plus tôt dans l'après-midi pour remplacer la Rover. Le poste radio réglé sur France Info, il fêtait d'une lampée de bière sa nouvelle acquisition et la mort de l'ex-président vénézuélien Hugo Chávez. Les jérémiades du chroniqueur et les enregistrements des cris désespérés de la populace vénézuélienne et des leaders gauchistes français le faisaient doucement marrer – madre de Dios, le cancer avait réussi là où treize années de lobbying américain avaient échoué.

Renseignements pris, madame Giraud suivait sa cure annuelle de trois semaines à Majorque et le couple n'avait pas d'enfant. Aussi, sur le coup des 9 heures du soir, Sánchez ne fut pas surpris de voir se présenter devant le portail une Laguna immatriculée dans la province de Madrid et en sortir une splendide jeune femme en tenue de soirée. Elle s'avança vers l'interphone, susurra quelques mots, puis le portail s'ouvrit dans un déclic et elle retourna s'installer au volant.

Après une brève hésitation, Sánchez se dit qu'après tout, il tenait là sa chance de rencontrer Giraud dans un contexte qui lui était favorable. Il attrapa le sac qu'il planquait dans la boîte à gants, se glissa prestement hors de la Honda et traversa la rue à larges enjambées pour rejoindre la Laguna. Il ouvrit la portière côté passager au moment où elle redémarrait et s'engouffra dans le véhicule.

— ¡ Hola !

La jeune femme sursauta et plongea la main dans son sac à main coincé entre les deux sièges. Sánchez lui saisit le bras et la contraignit à lâcher une petite bombe aérosol d'autodéfense.

— Mauvaise idée.

Son index effleurait ostensiblement la crosse du .40 Smith & Wesson qui dépassait de la ceinture de son jeans.

Il demanda :

— Je peux te lâcher ?

Elle obtempéra. Il lut dans ses yeux qu'elle ne mentait pas. Satisfait, il désigna du regard le portail à présent ouvert puis le volant et lui fit signe de s'engager dans l'allée. Il profita du trajet pour l'observer. Brune, la trentaine distinguée, parfum discret, robe échancrée de marque et porte-jarretelles. La jeune femme était d'une beauté à couper le souffle que la peur sublimait. Il sourit pendant qu'elle se garait au pied du perron.

Une fois la manœuvre terminée, il se pencha, coupa le contact et retira les clefs. La conductrice frissonna quand il effleura volontairement sa cuisse de la main. Il s'était trompé, elle ne portait pas de bas.

Il ordonna :

— Tu ne bouges pas.

Il caressa à nouveau le S&W et ajouta :

— J'en ai pour deux minutes.

— Va te faire foutre !

Il chercha un instant quoi répondre à son compliment mais il se ravisa. Il empocha les clefs, s'extirpa hors de la voiture et claqua la portière. Il grimpa les marches du perron et sonna. Jean-Christophe Giraud apparut peu après, en smoking. Quand il l'aperçut, sa mine de vieux gâteaux libidineux et béat vira au vert en une fraction de seconde.

Sánchez ne lui laissa pas le temps de s'énervier. Il tendit la main.

— Je suis le P. -D.G. de País Vasco Seguridad. Javier Cruz vous a parlé de moi, je crois.

Giraud vira du vert au gris. Ses épaules s'affaîssèrent, puis ses yeux s'écarquillèrent quand il vit la crosse du pistolet.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Sánchez secoua la tête.

— Je suis désolé d'interrompre votre soirée, mais mon associé m'a chargé de vous remettre un message concernant l'affaire qui vous lie.

— Merde, je ne peux rien faire !

Sánchez secoua encore la tête et s'arrangea pour que le regard de Giraud s'attarde encore sur le S&W.

Il déclara d'une voix glaciale :

— Ce n'est pas ce que mon associé prétend.

— Et qu'est-ce qu'il en sait, lui, hein ?

Sánchez haussa les épaules.

— Il sait, je sais et vous savez que vous avez touché une forte somme et fait une promesse en retour.

— Putain de merde !

— Le genre de promesses sur lesquelles on ne revient pas sans qu'il y ait des conséquences.

— Putain de merde !

Sánchez s'adossa à la porte d'entrée et agita la main comme s'il faisait la leçon à un enfant.

— Vous manquez de vocabulaire, monsieur.

Comme le sexagénaire ne répondait pas, il posa le sac qu'il avait apporté à ses pieds.

— Vous trouverez là-dedans les conclusions d'une expertise indépendante que mon associé a fait réaliser hier et qui pointe, comment dire, les faiblesses de votre dossier concernant la Sargentis en matière de radioactivité.

— Du chantage ?

— Croyez-moi, je ne peux pas être plus persuasif que ces bouts de papier.

Giraud ouvrit la bouche pour réagir, mais rien ne vint. Il s'accroupit et ramassa le sac d'un air résigné. Sánchez sourit.

— À la bonne heure, mon ami !

— Je ne suis pas votre ami.

Sánchez acquiesça et lui tendit un portable.

— Avec ça, vous serez en contact avec moi à tout moment, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mon numéro est préenregistré.

Comme si cela signifiait : « Formidable la technologie, non ? »

Giraud grimaça :

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

Sánchez lui fourra le portable dans la poche et précisa :

— À partir de cette minute, je m'occupe de veiller sur vos affaires en personne. Ma société s'engage dès demain à équiper vos biens immobiliers du dernier cri en matière de vidéosurveillance et à assurer votre protection le temps que dureront les transactions.

— En échange ?

— Nous attendons que vous régliez notre problème maintenant.

— Là, tout de suite ?

— Je crains que ça ne presse.

Sánchez tourna le regard vers la Laguna.

— Votre maîtresse devra se passer de vous ce soir et dans les prochains jours.

Giraud ricana avec dédain.

— Cette fille n'est pas ma maîtresse.

— Qui est cette beauté, alors ?

— Rien.

— Comment ça, rien ?

— Juste une pute.

Les lèvres de Sánchez dessinèrent un Oh ! parfaitement circulaire, l'air de dire : « Tu es le genre de mec à sortir main dans la main avec une pute et une alliance au doigt, toi ? Ta femme est plutôt tolérante, pas vrai ? C'est même la femme la plus cool de toute la ville. »

Il dit :

— Elle a déjà été payée, pour ce soir ?

Jeudi 7 mars. Dans son bureau du commissariat de Bayonne, Meyer carburait à la caféine pour enrayer les effets dévastateurs d'une nuit blanche. Le téléphone de Maldjian sonnait occupé depuis vingt-quatre heures. Emma Lefebvre allait et venait, le front barré d'un pli soucieux. Simon Garnier était la définition même du courant d'air. Il ne restait jamais plus de cinq minutes dans la même pièce qu'eux. Il émanait de lui une odeur étrange de tabac froid, de sueur aigre et de « sauve-qui-peut ».

Vers 10 heures, Meyer téléphona à Marie-Line pour lui annoncer qu'il risquait de ne pas pouvoir rentrer ce weekend. Il tomba sur le répondeur. Il laissa un message bref qui se terminait par un coupable « Tu me manques, ma chérie ».

C'était la merde.

Mais c'était bigrement stimulant.

Sa petite enquête de plage – Oh, tiens, une valise contenant un cadavre au milieu des coquillages et des crustacés ! – prenait des allures d'opération Mur de l'Atlantique – Sortez l'artillerie lourde ! Le masque qui recouvrait le visage del señor Domingo Augusti se drapait de mystère et changeait d'aspect chaque minute. Tantôt Matamore tueur d'etarras frondeurs ou soldat poltron, tantôt bourreau ou victime.

Meyer tentait de démêler une équation à dix, vingt, cent inconnues. Il dévorait la presse locale, relisait les éléments d'enquête et prenait des notes. Les embryons d'hypothèses toutes plus bancales les unes que les autres s'emboîtaient et se déboîtaient à toute vitesse dans son cerveau en ébullition. Des bribes de sa conversation avec Maldjian sur l'affaire Sasco se mêlaient à son casse-tête chinois.

Jokin Sasco et ETA.

Adis García et sa milice, en guerre contre Jokin Sasco et ETA.

Domingo Augusti, membre de cette milice.

Aucun lien officiel entre les deux, seulement des allégations d'activistes basques. Aucun lien officiel non plus entre Augusti et l'affaire Sasco.

Adis García, protégé, puis éliminé – protégé et éliminé par qui, pourquoi ? – et jamais retrouvé.

Domingo Augusti, protégé, jamais condamné, puis éliminé – protégé et éliminé par qui, pourquoi ? – et retrouvé par accident sur la plage du Penon le 24 février dernier. Dommage collatéral : sa petite amie, Nina Benitez, éliminée le dimanche 3 mars – par qui et pourquoi ?

Toutes les pistes que Meyer explorait le conduisaient de façon systématique sur la pente savonneuse de l'explication politique. Or, ça ne collait pas avec le contexte global. Les prisonniers politiques basques réclamaient leur rapprochement, les etarras rendaient les armes, promis, juré, craché, la lutte armée n'était plus qu'un lointain et mauvais souvenir, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer. Inflexibles, les parangons de vertu gouvernementaux poursuivaient les arrestations et les coups tordus, mais globalement, le processus de paix se concrétisait chaque jour un peu plus et l'heure était à la dé-ten-te !

Conséquence numéro un : l'existence de milices paramilitaires était en parfaite contradiction avec les faits.

Conséquence numéro deux : tout laissait penser que l'activité principale de Domingo Augusti depuis 2009 était le trafic de drogue, ce qui concordait parfaitement avec la conséquence numéro un.

Conséquence numéro trois : oui, mais...

Meyer ne pouvait s'empêcher de penser qu'il ne connaissait rien à la question du terrorisme basque. Il existait des officiers de police judiciaire mille fois plus compétents que lui pour enquêter sur le cas Domingo Augusti. De toute évidence, il existait aussi des OPJ mille fois plus compétents que le lieutenant Simon Garnier et la jeune et inexpérimentée Emma Lefebvre. Leur bureau ressemblait à la cour des miracles. Ils étaient les acteurs d'une comédie éternelle qui jouaient la partition malhabile de l'antiterrorisme avec les armes d'agents de la circulation.

Marie-Line rappela sur les coups de midi trente.

— Et le déménagement ?

— Je suis désolé.

— Les petits ont un match de foot, j'ai besoin de toi. Tu fais chier !

— Je sais.

— Tu me fais marcher.

Meyer jura que ce n'était pas le cas. Marie-Line râla pendant cinq minutes et déclara :

— Je te retrouve à ton hôtel, ce soir.

Il rit et raccrocha.

Emma se connecta à Internet, tapa Adis García dans la barre de recherche et attendit que la page se charge. Le débit était effroyablement lent dans cette partie de la ville.

Elle jeta un œil à Meyer, pendu au téléphone. Il s'était aménagé un coin bureau dans le fond de la pièce. Sa femme et lui n'arrêtaient pas de s'appeler. Leur apparente proximité amoureuse et les roucoulements de plaisir de Meyer l'agaçaient prodigieusement et lui renvoyaient la relative platitude de sa propre vie de couple. Elle lui en voulait d'afficher publiquement son intimité et s'agaçait que ça l'affecte autant. Mieux, elle ne comprenait pas comment, après toutes ces années de mariage, un homme physiquement aussi quelconque – taille moyenne, traces d'acné sur le front et autour de la bouche, calvitie précoce et léger embonpoint – pouvait susciter autant de désir chez une femme qu'elle jugeait plutôt attirante, si elle en croyait la photo de famille que Meyer avait cru opportun d'épingler sur l'armoire à côté de son bureau. Beuark ! Cet étalage de bons sentiments la rendait malade.

La veille au soir, elle avait surpris son fiancé dans l'entrée de leur appartement, une valise pleine à craquer dans chaque main.

Il fixait le bout de ses chaussures.

— Je ne t'attendais pas aussi tôt.

— Je vois ça.

— Eh bien...

— Tu comptais me prévenir quand ?

— Seigneur, ne rends pas les choses plus compliquées qu'elles ne le sont déjà.

Emma avait ravalé ses larmes et serré les dents.

— Elle s'appelle comment ?

— Je te jure que...

Elle ne se souvenait plus exactement de la suite de leur discussion, sinon un échange de banalités et une succession de questions –

réponses pragmatiques sur leurs prêts en cours, le partage des meubles, ce genre de conneries. Elle s'était trouvée très digne jusqu'à son départ et la première moitié de la bouteille de Gordon's qui traînait dans le placard du salon. Le gin lui avait ensuite fait perdre la tête et elle s'était réveillée la bouche pâteuse, aux alentours de 3 heures du matin, vêtue d'une unique chaussette et au milieu d'un fatras de documents déchirés. Le téléphone qu'elle tenait à la main indiquait qu'elle avait harcelé son ex-fiancé le temps qu'avait duré son coma éthylique. La plupart des photos et articles de presse punaisés au mur étaient en lambeaux sur le parquet et empestaient le vomi. Ce n'était que quatre heures plus tard, une fois sur le chemin du bureau, qu'elle avait réalisé ne pas lui avoir simplement demandé : pourquoi ?

Elle reporta son attention sur l'écran d'ordinateur et se remit au travail.

Google recensait des dizaines d'articles ou de discussions lancées sur des forums, pour la plupart en langue basque, l'euskara.

Adis García, le prince du Web basque...

Emma soupira :

— Et merde !

Elle fouilla dans son sac et en sortit un tube d'UPSA 1 000 mg.

*

La pluie avait temporairement cessé. Les rues du Petit Bayonne semblaient résonner de cris identiques à ceux qui hantaient Emma depuis 2004. Elle rasait les murs, un nœud dans l'estomac. Elle s'attendait à tout moment à se réveiller au cœur de la gare d'Atocha, au milieu des gravats et des amas de tôle tordue et fumante.

La traductrice qu'elle avait fini par dégouter dans l'annuaire habitait un studio au rez-de-chaussée, à deux pas de l'ancien siège du parti Batasuna. C'était une femme d'une soixantaine d'années qui vivait en fauteuil roulant au milieu d'une forêt de livres et de photos encadrées sur lesquelles elle reconnut les visages de plusieurs figures de la cause basque.

Emma déposa une pile de feuilles imprimées sur l'unique table de la pièce et dit d'un ton qu'elle aurait souhaité moins agressif :

— Pouvez-vous m'aider à traduire ça ?

Une lueur d'amusement étincela dans le regard de son interlocutrice.

— Noski baietz ! comme on dit par chez nous. Bien sûr que oui, lieutenant.

Elle s'avança jusqu'à une table, prit une cigarette dans un paquet bleu, l'alluma et inspira lentement la fumée, les yeux mi-clos.

Elle dit :

— Vous fumez ?

Emma fit non de la tête. La femme se redressa et sourit. Elle claqua des doigts, indiqua une chaise de la main et tira la pile de documents à elle.

— On s'y met ?

Le sourire de la traductrice disparut à la lecture des premières lignes. Le nom d'Adis García ne lui était pas inconnu. Il était associé aux mots colère et barbarie.

Elle murmura :

— Alu zikina(7)...

Emma n'eut pas besoin de traduction.

*

La quasi-totalité des imprimés racontaient la même histoire, celle des journalistes basques Iban Urtiz et Marko Elizabe, lancés à corps perdu dans une croisade pour retrouver Jokin Sasco entre janvier et juin 2009, moment où tous deux décédaient dans des circonstances troubles, respectivement les 7 et 28 juin.

Elizabe travaillait à Lurrama depuis vingt ans. Urtiz avait intégré le journal depuis peu. Emma comprit qu'il fréquentait la sœur du disparu, Eztia Sasco. Les deux étaient présentés comme des héros et des martyrs, l'éternel laïus de la propagande etarra.

Les discussions se basaient toutes ou presque sur un article virulent de Marko Elizabe, publié le jour de sa mort dans le quotidien Lurrama et fruit d'un long travail d'investigation mené depuis l'annonce de la disparition de Jokin Sasco, fin janvier 2009. Sa publication, couplée au décès des deux journalistes, avait fait l'objet d'une médiatisation au niveau local sans précédent. La sacro-sainte liberté de la presse

bafouée, bla-bla-bla. L'enquête de police bâclée concluant à l'œuvre de deux anciens membres des GAL, déséquilibrés et isolés, Adis García et Alirio Pinto, morts en 2009, visiblement après s'être entre-tués, re-bla-bla-bla. Rien de précis sur García. Le nom de Domingo Augusti n'était même pas mentionné. Par contre, Elizabe prétendait qu'Alirio Pinto était le porteur de valises du procureur de la République de Bayonne en poste au moment des faits, Jean-Marie Delpierre. Ces accusations avaient finalement été écartées au cours de l'enquête, Delpierre muté en décembre 2010 comme conseiller du garde des Sceaux à la direction des affaires criminelles et des grâces, un service qui dépend du ministère de la Justice, puis remplacé par Stéphane Boyer en janvier 2011. Aucune preuve évidemment. Paranoïa, théorie du complot, détournement d'argent public, malversations, trafic d'influence, tous pourris, tout ça ressemblait à du charabia idéologique. Emma connaissait ce discours par cœur et n'y prêta qu'une attention distraite.

Elle demanda à la traductrice si elle voyait le nom de l'OPJ chargé de l'enquête sur le meurtre des journalistes quelque part. Celle-ci secoua la tête et poursuivit sa lecture.

Emma l'écouta jusqu'à la fin sans l'interrompre. L'article de Marko Elizabe était évoqué, parfois cité de manière parcellaire, mais jamais reproduit dans son intégralité.

— L'original du papier d'Elizabe n'apparaît nulle part, s'étonna-t-elle à haute voix.

— Effectivement.

— Je ne l'ai pas trouvé non plus sur Internet. Ce journal...

Elle feuilleta rapidement ses notes.

— Lurrama, vous connaissez ?

— Bien sûr.

— On le trouve où ?

La traductrice alluma une autre cigarette, s'accouda sur le côté gauche de son fauteuil roulant et sonda Emma du regard, comme si elle évaluait sa capacité à faire bon usage de sa réponse.

— Il n'existe plus.

Emma tapota les documents de la main.

— Après un scoop pareil, il a dû se vendre comme des petits pains.

— Après un scoop pareil, comme vous dites, il a été interdit et fermé sur décision de justice.

— Quand ?

— Une semaine après l'enterrement de Jokin Sasco. Problèmes de trésorerie, paraît-il.

— Vous avez l'air d'en douter.

La femme changea de position.

— Me faites pas rire.

— Expliquez-moi.

— C'est toujours la même histoire, il n'y a rien à dire d'autre. Lurrama n'est pas le premier journal à être fermé parce que les propos qu'il tient ne collent pas au discours officiel. Je ne connais pas les détails, de toute façon, et je m'en moque. Disons simplement qu'ils ont attendu que l'affaire Sasco soit enterrée, c'est le cas de le dire...

Elle ricana.

— Puis ils ont trouvé un prétexte à la con, excusez-moi du terme, pour se débarrasser du problème et effacer toutes les traces.

— Qui ça, ils ?

La traductrice détourna les yeux, gênée.

— Vous savez...

Emma n'insista pas. Les allégations et les sous-entendus concernant la corruption politique et policière ne l'intéressaient pas. Elle vérifierait de son côté. Restait la question de l'article d'Elizabe.

— Ce Lurrama, demanda-t-elle, comment je fais pour me le procurer aujourd'hui ?

— Vous ne pouvez pas.

— Il doit bien y avoir des archives quelque part, non ?

— Il s'agissait d'un journal en ligne.

La femme souffla et mima le geste d'un avion qui décolle.

— Plus de site, plus d'archives. On appelle ça : réviser l'histoire, lieutenant.

— Il doit bien y avoir un moyen.

— Oh pour ça, oui.

Emma commençait à s'impatienter.

— Lequel ?

La traductrice fit durer le suspense, le temps de terminer sa cigarette et de l'écraser dans le cendrier.

Elle susurra du bout des lèvres :

— Monsieur Lurrama en personne. Mikel Goiri, l'ancien directeur.

— Je le trouve où ?

— Au service communication de la mairie de Bayonne.

L'air de dire : « Comme quoi, ça paye de cracher sur la tombe des vrais Basques ! »

— ¡ Mamá !

Le secteur des putes de luxe était en pleine expansion. La concurrence, féroce. Le désarmement d'ETA et les avancées du processus de paix facilitaient la venue d'investisseurs privés pour qui la mauvaise réputation du Pays basque – Boum ! Boum ! Bouuum ! – n'était plus que de l'histoire ancienne. Yaiza Gonzáles était bien placée pour le savoir.

Baisser ses tarifs et négocier, pourquoi pas, mais accepter qu'on la méprise, jamais !

Yaiza avait déjà donné.

Elle ne se laisserait pas faire.

Giraud l'avait bien baisée, cette semaine. Il l'avait traitée comme de la merde en la contraignant à lui vendre son mercredi familial, puis en la laissant entre les mains de cette salope d'entrepreneur espagnol qui bossait dans le domaine de la sécurité – elle ne connaissait même pas son nom.

— ¡ Maaamááá !

— Sí.

Assise en tailleur et les bras croisés, Lihuen boudait. Elle avait beau tourner la pièce dans tous les sens, elle ne parvenait pas à l'emboîter dans son puzzle. Yaiza la rejoignit, s'accroupit, l'embrassa tendrement sur le front et lui indiqua le bon emplacement, puis elle retourna se poster près de la fenêtre.

Le mauvais temps n'épargnait pas Madrid. Sa fille tournait en rond dans l'appartement. Yaiza avait dû reporter leur promenade du weekend aux calendes grecques.

Yaiza n'avait pas repris le travail. Elle restait sourde aux messages sur son répondeur. Ses clients pouvaient se branler en pensant à elle, pour ce qu'elle en avait à foutre.

Elle ne pensait qu'à :

La façon dont l'Espagnol l'avait prise de force, mercredi soir.

La façon dont elle allait se venger.

Le fric qui devait rentrer coûte que coûte.

Il avait dit :

— J'aimerais te revoir, puta.

Elle lui avait craché au visage et ça l'avait fait marrer. Il avait précisé :

— Ce n'était pas une question.

À chaud, sa réaction fut la peur. L'Espagnol lui fichait vraiment la trouille. Son arme, sa force brutale, son regard de tueur. Retourner bosser là-bas, c'était à coup sûr prendre le risque de tomber à nouveau sur lui. Or, là-bas, il y avait aussi ses clients, le fric pour élever sa fille et son honneur à défendre. Elle réalisait que tout était déjà décidé pour elle. Dire qu'elle avait été assez conne pour croire que son choix de vie serait sans conséquences. Quel choix de vie ? Qui choisissait vraiment de se prostituer ? Pouvait-elle vraiment tout arrêter aujourd'hui ? Sans blague, il lui suffisait de jeter un œil à son compte en banque pour savoir qu'elle ne tiendrait pas six mois avec ce qu'elle avait réussi à mettre de côté. Parler à sa mère ? Mierda, c'était l'idée la plus foireuse qu'elle ait jamais eue, et sa mère risquait d'en avoir de bonnes, d'idées, à commencer par saisir la justice pour lui retirer la garde de Lihuen – Ma petite, ta maman exerce le plus vieux métier du monde. *Mais c'est pour m'élever, abuela !* Tu ne comprends pas, querida : ta mère suce la bite du diable à peu près dix ou vingt fois par jour ! L'argent qui paie ta cantine et tes vêtements est souillé par l'esprit du Malin. *Oh, abuela ! Qu'est-ce que je vais devenir ?* Ne t'inquiète pas, grand-mère est là et elle t'aime très fort.

Avec trois jours de recul, Yaiza y voyait plus clair et les événements revêtaient un aspect plus positif. Elle avait toujours aussi peur, mais au moins, des détails intéressants de la soirée lui revenaient en mémoire.

Des détails muy importantes dont elle ne savait pas quoi faire pour le moment.

Sargentis et radioactivité.

Un Espagnol qui se baladait avec un Smith & Wesson sur lui et qui tenait plus du cow-boy chasseur de primes que de l'entrepreneur.

Un nom, enfin, qu'elle entendait déjà pour la deuxième fois et qui

avait suffi à faire fléchir un homme puissant tel que Giraud : Javier Cruz.

Face à la vitre, Yaiza médita un instant sur ce qui lui était arrivé. Elle se surprit à penser qu'elle était capable d'encaisser ça et de le dépasser malgré tout. Personne ne détruirait ses projets pour Lihuen et elle. Il lui suffisait d'être plus prudente, d'ouvrir grand les yeux et les oreilles et d'attendre son heure.

Elle murmura :

— Paciencia.

Elle resta ainsi à observer le jeu des nuages au-dessus des blocs de béton de son quartier, cherchant à percer leur mystère, jusqu'à vider son esprit de toute forme de haine. Alors, elle revint au centre de la pièce pour regarder jouer sa fille.

— ¡ Mamá, mamá !

Le puzzle était terminé.

— Muy bien, Lihuen.

Yaiza applaudit des deux mains en riant et enlaça sa fille pour la couvrir de baisers, puis elle la reposa, attrapa son portable et composa le numéro d'un type qui avait tenté, trois mois plus tôt, de lui fourguer un petit revolver à canon court.

Monsieur Rover Noire était insaisissable.

Cette fouineuse de Lefebvre vaquait à ses occupations, Dieu sait où. Meyer remuait ciel et terre pour établir un lien entre Domingo Augusti et Adis García, la torture et la drogue. Sur son iPhone personnel, le lieutenant Simon Garnier se repassait inlassablement la vidéo du type soupçonné d'avoir buté Nina Benitez. Il s'était fait imprimer des agrandissements par un collègue de la police scientifique. Ensemble, ils avaient patiemment gommé les reflets et les gouttes de pluie sur le pare-brise et accentué les contrastes. Le résultat était un portrait de qualité médiocre mais suffisant pour éliminer ses doutes.

Garnier avait déployé ses antennes un peu partout. Il menait sa propre enquête en sous-marin. Cruz ne devait surtout pas être au courant de ses recherches. Garnier cherchait un moyen de passer pardessus lui pour obtenir l'identité de l'homme. Il savait de quoi Cruz était capable depuis le fiasco de l'affaire Sasco. La liste des témoins gênants s'allongeait d'année en année. Marko Elizabe, Iban Urtiz, Alirio Pinto, Adis García, Domingo Augusti, les deux passeurs qui étaient avec lui, et à présent Nina Benitez – et combien d'autres, bordel ? Il ignorait les détails, mais il avait la conviction que Cruz ne reculerait devant rien.

Pas même devant un lieutenant de police.

Garnier pensa aux listings internes des corps de police et des agents étrangers en mission sur le territoire français, en particulier espagnols. Il les consulta en toute discrétion depuis le poste d'Axel Meyer. Si on lui posait des questions à ce propos, il avait prévu de raconter qu'il cherchait un ancien collègue de promotion. Il n'eut même pas à mentir. Il visionna chaque photo une à une, mais ne trouva rien.

Monsieur Rover Noire n'était pas flic.

L'énigme s'épaississait. Son association avec Javier Cruz prenait des allures de société secrète. Le cerveau de Garnier moulinait à plein régime. Comment Cruz recrutait-il les types comme Rover Noire ? Qui le couvrait ? Garnier connaissait les rumeurs à propos de mercenaires embauchés pour faire le sale boulot dans la lutte contre le terrorisme. Il savait que d'anciens flics et militaires reconvertis filaient parfois un coup de main en toute illégalité.

Plus ou moins.

Des fonds publics spéciaux servaient à payer ces types-là.

Plutôt plus que moins.

Les procès des GAL des années 1980 regorgeaient également de cas de prisonniers de droit commun utilisés pour brouiller les pistes.

Garnier renouvela donc ses fouilles dans les fichiers des délinquants, des affaires passées ou en cours auxquels un policier comme lui avait accès, ce qui excluait d'office certains cas confidentiels. Il ratissa large et remonta quinze ans en arrière, à l'âge où le tueur pleurait encore dans les jupes de sa mère. Chaque photo, chaque portrait-robot, chaque dossier, jusqu'à en avoir mal aux yeux. Nouvelle impasse.

Rover Noire n'avait pas de casier non plus.

Il ne figurait sur aucune liste d'informateurs ou de témoins protégés – à moins d'être impliqué dans une opération de police si énorme que sa fiche fût classée secret défense. Rover Noire était un être numérique qui n'existait qu'en vidéo sur son iPhone. Un fantôme vivant dans un Pays basque parallèle fait de violence et de cadavres.

Garnier caressa l'idée de mettre Meyer dans le coup pour qu'il lui file un coup de main. Il la rejeta presque aussitôt.

Le samedi, à cours d'inspiration, il boucla rapidement deux dossiers pour recel de téléphones portables et d'appareils photo numériques et décida d'aller faire un tour du côté de la planque de l'Unité de coordination de la lutte antiterroriste de Labenne où il avait rencontré Rover Noire la première fois. Vers 2 heures de l'après-midi, il gara sa vieille Renault 21 en bordure de forêt, à deux cents mètres de la villa, puis s'avança pour jeter un œil.

Le portail était fermé et les volets tirés. La 207 Peugeot grise de location de Javier Cruz stationnait sur le trottoir. Le moteur était froid.

*

Début de soirée. Garnier attaquait son deuxième paquet de biscuits au beurre salé. Le pack de bières était à moitié vide. Une bruine tombait du ciel sans discontinuer. La condensation rendait le pare-brise opaque en un rien de temps.

Garnier descendait sa vitre pour aérer et réajustait son col. La buée disparaissait en partie, remplacée par une humidité qui le glaçait

jusqu'au sang et le faisait éternuer. Il remontait alors la vitre et recommençait le même manège quinze minutes plus tard.

Personne n'entrait, personne ne sortait. Une lampe était allumée à l'étage, côté ouest. Une ombre passait et repassait derrière les rideaux. Pas une fois, elle ne s'était approchée de la fenêtre. De toute évidence, Cruz était seul dans la villa. Il n'avait donné signe de vie qu'à trois reprises en six heures. Une fois pour prendre l'air, un portable vissé à l'oreille, l'autre pour récupérer un carton dans le coffre de sa voiture, et la troisième, à 20 h 12, pour payer un livreur de pizzas.

Garnier attendit que la porte soit refermée et se précipita pour intercepter ce dernier, à l'angle de la rue. Il exhiba prestement sa carte de police pour l'impressionner et lui demanda de couper le moteur de son scooter. Le livreur était une livreuse très décontractée d'une vingtaine d'années qui mâchait du chewing-gum la bouche ouverte et détaillait d'un air suspicieux ses fringues miteuses. Un badge jaune sur lequel était inscrit le prénom Tiphanie ornait le revers de sa parka. La carte de police ne l'impressionnait pas tant que ça.

— J'ai des clients qui attendent.

Garnier planta ses yeux dans les siens et désigna la villa d'un geste autoritaire, du style « Moi, très grand lieutenant de police. Je suis sur une très grosse enquête et vous êtes l'heureuse élue qui détient peut-être la clef du mystère. »

Il susurra :

— Vous livrez souvent ici ?

— Ouais.

— Vous pouvez être plus précise ?

Sans cesser de mâcher, Tiphanie lui rendit son regard.

— Tous les jours où je bosse, six jours par semaine sauf le mercredi.

— À la même heure ?

— À peu près.

— Depuis combien de temps ?

La fille haussa les épaules. Garnier sortit un billet de vingt de sa poche et haussa le ton.

— Faites un effort, s'il vous plaît.

Elle l'empocha sans hésiter.

— Deux semaines.

— Vous savez combien ils sont, là-dedans ?

— C'est toujours le même type qui règle la note.

Garnier soupira et reformula sa question.

— Vous livrez combien de pizzas à chaque voyage ?

— Une seule, quatre fromages. Et aussi une salade et une bouteille d'eau minérale.

— Et ?

— Rien. Je me gèle et j'aimerais bien terminer ma tournée.

Garnier griffonna son numéro de téléphone dans son carnet, déchira la page et la lui tendit avec un deuxième billet de vingt.

— Vous savez garder un secret ?

La fille cligna des yeux en lorgnant sur l'argent. Garnier lâcha prise. Il tira de sa poche la photo de Rover Noire et la lui planta devant le nez.

— Vous connaissez ?

— Jamais vu.

— Si vous le voyez ici, vous pouvez m'appeler ?

Tiphanie se dandinait sur sa selle comme si elle avait une subite envie de pisser.

— C'est quoi, l'embrouille ?

— Vous me renseignez, c'est tout.

— Le type, là, il est dangereux ?

Garnier ne répondit pas. Il se contenta de pointer du doigt le bout de papier avec ses coordonnées. La livreuse se dandinait de plus belle et paraissait beaucoup moins décontractée.

— Je sais pas trop.

Garnier grimaça.

— Je vais prendre ça pour un oui.

*

Les heures défilèrent, mornes et identiques. Quand Garnier comprit qu'il ne se passerait probablement rien, il chercha dans son répertoire téléphonique un numéro à appeler pour pimenter sa soirée. Il composa celui d'une femme qu'il avait rencontrée, un mois plus tôt, au Katie Daly's, un pub irlandais situé place de la Liberté, à Bayonne, et constata qu'il n'était plus attribué – s'il l'avait jamais été. Il essaya la ligne fixe de son ex-épouse. La voix sur la messagerie était enjouée et sensuelle, à des années-lumière de celle qui l'avait fichu à la porte en le menaçant de dénoncer ses petits trafics de flic pourri s'il ne signait pas « sur-le-champ, pauvre connard ! » les papiers du divorce. Garnier raccrocha sans laisser de message. Il rangea son portable et siffla les bières restantes en fixant la fenêtre éclairée de la villa.

Son cerveau en vrac émettait par intermittence des images tirées du passé. Des bribes d'enfance où le bonheur n'apparaissait jamais. Une adolescence happée par la pratique intensive de l'aviron, à l'époque où ses parents tenaient un commerce de meubles à Soustons, dans le sud des Landes. Puis le départ sur Bordeaux, à la mort de son père, les ménages de sa mère, veuve joyeuse, ses amants, la colère, les études de droit, les mauvaises fréquentations, encore et toujours la colère, l'examen d'entrée dans la police, faute de mieux, les promotions, le déménagement à Bayonne, le succès éphémère, deux, trois affaires rondement menées, les félicitations, un mariage rapidement organisé avec la fille d'un gradé, la fausse couche, les reproches, les deux fausses couches suivantes, les cris, les coups, les pipes à cinquante euros dans les quartiers chauds de la ville et le divorce, pour finir. Encore et toujours les mauvaises fréquentations, encore et toujours le boulot comme unique branche à laquelle se raccrocher, mais plus aucune colère, pfutt !, envolée, à part contre lui-même, pour sa capacité étonnante à tout foutre en l'air dès qu'un coin de ciel bleu se profilait à l'horizon. Certains étaient doués pour ça. Garnier était sans aucun doute le meilleur d'entre eux.

Quand il fut fatigué de se lamenter sur son sort, il se laissa aller contre le dossier du siège et ferma les yeux. L'alcool et l'ennui firent le reste. Vers 4 heures du matin, il fut réveillé par le ronronnement d'un moteur, à moins qu'il ne s'agisse de ses propres ronflements. Il se

redressa d'un bond et se cogna le front contre le plafonnier. Le vent s'était levé et s'engouffrait dans l'habacle par la vitre entrouverte. La Peugeot 207 n'était plus dans l'allée, ni dans la rue. La lumière à l'étage avait disparu.

Garnier se traita d'imbécile et démarra aussi sec. Il fit le tour du quartier, le pied au plancher, poussa jusqu'à la RN10, espérant apercevoir deux feux arrière rouges briller dans la nuit, fit demi-tour et poussa jusqu'à la plage. L'endroit était désert. La voiture de Cruz était probablement déjà loin. Garnier revint à son point de départ.

Là, face au portail de la villa, une idée foireuse de plus germa dans son esprit.

*

Le loquet du vasistas céda sans qu'aucune alarme ne se déclenche. Garnier lâcha la gouttière, se hissa à l'intérieur et se laissa glisser sur le carrelage. Il passa la main sur son épaule endolorie par la manœuvre et alluma sa lampe torche. L'ampoule vacilla, puis se stabilisa.

Il se trouvait dans une salle de bains au premier étage. Tapisserie infâme et traces de moisissure le long des plinthes et dans le bac à douche. Serviette, brosse à dents, dentifrice, shampoing et après-rasage bon marché, le strict nécessaire de toilette. Garnier avisa un tiroir sous le lavabo, dans lequel il découvrit deux boîtes de Bromazépam Teva, un générique du Lexomil, et des somnifères. L'idée que Cruz puisse être traité pour l'anxiété et l'insomnie le fit marrer. Il grava l'information dans un coin de sa mémoire et sortit inspecter le reste de la maison.

Les pièces étaient vides de tout mobilier, à l'exception d'un bureau, d'un téléphone, d'une armoire et de quatre chaises installés dans la plus grande, située plein ouest. Des rideaux cradingues avaient été cloués à la va-vite aux montants des fenêtres. Le balai n'avait pas été passé depuis des lustres. Des bouts de lambris pendaient du plafond et une partie de la tapisserie semblait s'être décollée, à la suite d'un dégât des eaux. Des boîtes à pizza et de bouteilles vides jonchaient le sol, près de la fenêtre, comme si Cruz prenait ses repas en épiant la rue, à l'abri des rideaux.

Garnier s'avança au centre de la pièce et décrocha le combiné pour vérifier qu'il y avait de la tonalité, puis il pressa la touche bis et nota sur son carnet le dernier numéro appelé, un portable. Il composa

ensuite le 3103. Aucun message enregistré, mais une série de dix appels conservés provenant du même numéro de portable, passés au cours des deux dernières semaines, à toute heure du jour et de la nuit. À l'évidence, Cruz n'avait qu'un interlocuteur sur cette ligne. Non, plus exactement : une seule personne utilisait le numéro de la villa régulièrement. Garnier hésita à appeler pour savoir s'il s'agissait de Rover Noire, mais il se dit aussitôt qu'il révélerait par la même occasion son intrusion dans la villa. Il essuya ses empreintes sur le combiné, le remit en place avec soin et se concentra sur l'armoire. Aucun document compromettant, quelques feuilles à en-tête vierges au nom de Javier Cruz, un dictionnaire franco-espagnol et des plans d'urbanisme de la ville de Bayonne.

Garnier vérifia leur position initiale sur la tablette, les emporta pour les déplier sur le bureau. Des cercles avaient été tracés sur plusieurs zones côtières. Ils ne correspondaient à aucun quartier connu comme repères d'activistes basques ou de trafiquants de drogue.

Garnier prit quelques photos avec son portable et les rangea. Il palpa le fond du meuble, grimpa sur une chaise pour inspecter le sommet, vide lui aussi, puis redescendit. Il passa ensuite en revue les plafonds et les parquets, sonda chaque mur ou cloison, puis renouvela l'opération au sous-sol, en particulier dans la cave où, le 18 février dernier, se tenaient Cruz, Rover Noire, leurs complices et les prisonniers. En vain. Ni coffre-fort, ni cache. Garnier retourna dans l'unique pièce occupée, s'assit au bureau et ferma les yeux, perplexe.

Il vit des plans, un téléphone et des ombres, mais aucun lien entre eux. Il vit aussi trois hommes ligotés, une valise pour chacun d'entre eux, six hommes debout qui les observaient. Il se rappela être entré en compagnie d'un collègue policier d'une unité bordelaise que Cruz lui avait présenté dix minutes plus tôt et qu'il ne revit plus après ça. Il se concentra davantage et réentendit les paroles de Cruz, suivies d'un salmigondis de rires gras, de mots étouffés, de gémissements, de chatterton que l'on déroule. Il pensa : l'histoire démarrait ici le 18 février 2013.

Il s'efforça d'imaginer la suite, après son départ :

Les types, les valises.

Les types enfermés vivants dans les valises.

Les valises balancées au large par Cruz et le mystérieux Rover Noire.

L'histoire aurait dû s'arrêter là, mais le hasard et les courants marins

s'en mêlèrent et la valise contenant Domingo Augusti refit surface et s'échoua sur la plage du Penon.

Augusti n'était plus qu'un cadavre.

Pourtant Cruz ne paniqua pas.

Cruz demanda à Garnier de fermer sa gueule et de dépenser son argent comme si de rien n'était, pendant que Rover Noire éliminait Nina Benitez.

Cruz suivait un plan préétabli dans lequel la découverte du cadavre d'Augusti n'était qu'un foutu incident technique.

Quelqu'un de haut placé nomma délibérément Axel Meyer pour diriger l'enquête sur l'énigme Domingo Augusti. Quelqu'un qui espérait – savait ? – que cette nomination ne nuirait pas au plan préétabli de Javier Cruz.

Garnier demanda à faire partie de l'équipe et personne ne s'y opposa.

Un lien existait entre cette succession d'événements, les plans de Bayonne et le téléphone, mais Garnier ne le vit pas. Il ouvrit les yeux et gratta encore plus profond dans sa mémoire, mais il ne trouva aucun indice visuel ou vocal susceptible de le mettre sur la piste de Rover Noire.

Un bruit de moteur interrompit ses projections mentales. Une voiture s'engagea dans la rue de la villa. Garnier éteignit la lampe torche, s'immobilisa et tendit l'oreille. Le véhicule ne fit que passer et s'éloigna dans la nuit.

Conscient de jouer avec le feu, Garnier ralluma et repassa toutes les pièces au peigne fin. Plus tard, il quitta la villa par le même chemin avec le sentiment d'avoir manqué un détail important.

*

Javier Cruz se gara devant la villa vers 10 heures du matin. Il disparut à l'intérieur et n'en était toujours pas sorti à midi quand Garnier décida qu'il perdait son temps.

Il abandonna sa surveillance et se dirigea vers la RN10. Un rayon de soleil perçait timidement au-dessus de la côte. La journée était trop avancée pour qu'il rentre dormir chez lui et son appartement vide lui filait le cafard.

Il remonta vers le nord jusqu'à la sortie 12 et s'arrêta à la première boulangerie ouverte de Castets pour acheter de quoi déjeuner, puis il prit la direction de Linxe. Avant d'atteindre le village, il quitta la départementale et s'engagea sur un chemin forestier qui s'enfonçait dans la pinède. Il coupa le moteur deux kilomètres plus loin, devant la ruine qu'il retapait depuis son divorce. Sa ruine. Une ancienne ferme composée d'une bâtisse principale, d'une grange et de cabanes en bois bouffées par les termites et l'humidité, perdue au milieu de quatre hectares de pins, de chênes, de taillis de ronces et de saules, coupés en deux par un cours d'eau qui se jetait à l'ouest dans le lac de Léon. Achetée avec les miettes laissées par sa femme et grâce aux différentes « primes » concédées par sa hiérarchie dans sa participation au règlement de l'affaire Jokin Sasco – en toute confidentialité, lieutenant Garnier ! Patiemment restaurée pendant ses weekends et ses vacances. Ni eau courante, ni électricité, mais un toit refait à neuf et un puits artésien qui donnait ses mille litres d'eau potable à l'heure.

Un havre de paix dans le grand bordel de sa vie.

Il sortit de la voiture, étala ses provisions sur le capot et s'adossa à la portière, face à l'entrée. Il prit son temps pour manger et fumer quelques cigarettes, laissant son esprit se vider des deux dernières semaines de boulot et du paquet d'emmerdes dans lequel il était plongé jusqu'au cou.

Quand il eut terminé, il pénétra dans la maison, se déshabilla et enfila les vêtements de travail qu'il gardait au sec dans un coffre hermétique, au fond de la remise. Il aiguisa le fauchon, fourra un sécateur et une tenaille dans sa poche et marcha vers l'ancien poulailler. Chèvrefeuille et ronces grimpaient à l'assaut de la vieille structure et s'emmêlaient dans le grillage. Des rejets d'acacia dépassaient du toit, en partie effondré.

Garnier évalua l'ampleur de la tâche à accomplir, puis il inspira un grand coup et se mit au travail, avec la rage coupable du pêcheur expiant ses fautes.

Bayonne, lundi 11 mars. Aarón Sánchez faisait le pied de grue depuis vingt minutes devant le domicile de Jean-Christophe Giraud quand l'escort-girl apparut au bout de l'allée. Il descendit les marches pour l'accueillir, les bras ouverts et un sourire mauvais aux lèvres.

— Surprise !

La femme le reconnut, jura et fit aussitôt demi-tour. Sánchez s'élança et la rattrapa avant qu'elle ne franchisse le portail. Il la tira par le poignet et la contraignit à se retourner.

Il dit :

— Je guettais un vieillard décrépît et voyez sur qui je tombe.

— Lâche-moi, connard !

Il rit. Elle le gifla de sa main libre. Il rit de plus belle et lui administra un coup de poing dans le plexus qui lui coupa le souffle. La femme ouvrit la bouche pour crier, s'affala sur le gravier en lâchant son sac à main et son parapluie. Elle avait la chair de poule, mais une lueur de défi brilla dans ses yeux. Le mélange des deux excitait Sánchez.

Le canon d'un petit revolver dépassait de son sac. Elle esquaissa le geste de s'en saisir, mais Sánchez fut plus rapide.

Il émit un sifflement de connaisseur.

— Oh ! Oh ! Manurhin MR 93, canon de trois pouces, spécial police. Où t'es-tu procuré un bijou pareil, ma belle ?

L'escort-girl lui cracha au visage en guise de réponse. Il s'essuya du revers de la manche, puis vida le barillet dans la paume de sa main avant de lui rendre l'arme. Il vida ensuite le contenu de son sac sur le sol et repéra son passeport. Elle se jeta sur lui pour le lui reprendre. Il s'esclaffa, leva le bras bien haut pour qu'elle ne puisse pas l'atteindre, puis le feuilleta rapidement, mémorisant chaque information dans une partie de son cerveau avant de le jeter avec le reste.

Il resta accroupi, face à elle.

— Je connais bien Madrid.

Elle frémit.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il l'aida à se relever sans un mot et l'observa pendant qu'elle ramassait ses affaires et s'allumait une Dunhill mentholée. Il ne riait plus du tout.

Il déclara :

— On est partis du mauvais pied, tous les deux.

— Sans blague !

— Tu as besoin d'argent et moi d'une informatrice.

Elle se hérissa.

— J'ai besoin de que dalle, et surtout pas venant de toi, cabrón !

Il secoua la tête.

— Je peux te rendre la vie impossible...

— C'est déjà le cas, gracias.

— Ou t'aider si tu acceptes de me rendre un petit service.

Il sortit une liasse de billets de la poche de sa veste et l'agita devant elle. Il retira l'élastique et lui en tendit la moitié. Elle hésita, plissa crânement les lèvres et finit par céder. Les billets disparurent aussi sec dans son sac.

Elle tira nerveusement une bouffée sur sa cigarette.

— Je couche déjà avec ce porc de Giraud. Qu'est-ce que je pourrais bien faire de pire qui mérite autant de fric ?

— Tendre l'oreille, écouter aux portes, sourire aux blagues de cet enfoiré, lui agiter ton cul de déesse devant le nez pour l'endormir et le mettre en confiance, accepter ses saloperies sans rechigner. Et bien sûr, me rendre compte de tout ce que tu auras appris sur lui et ses affaires.

— Tu cherches quoi, en particulier ?

Il haussa les épaules.

— Ne t'occupe pas de ça. Je ferai le tri tout seul, comme un grand.

— Combien de temps ?

— Deux, trois semaines, grand maximum.

— Et après ?

Il fronça les sourcils.

— Après ?

— Après, tu me fouttras la paix ?

— ¡ Claro que si !

— C'est tout ?

Il la sonda du regard et vit qu'elle n'en croyait rien – si maligne et si calculatrice, la petite escort espagnole, pas vrai ?

Il soupira.

— Je ne demande rien d'autre que ton boulot de pute, señorita Yaiza Gonzáles.

Elle frissonna à l'évocation de son nom. Il lui caressa la joue, puis recula d'un pas pour admirer ses courbes. Elle frissonna à nouveau et écrasa sa cigarette du talon pour donner le change. Il se rapprocha et lui glissa une carte de visite dans la main.

Il ajouta :

— N'importe quoi même pas une seconde que tu pourrais me baiser.

Axel Meyer désirait sentir les vibrations du peuple basque. Vendredi, il quitta sa chambre d'hôtel et loua aux frais de l'enquête un studio meublé dans le Petit Bayonne. L'unique fenêtre donnait sur l'Adour.

Son intuition avait mué en idée fixe : la drogue et l'explication politique.

Il réclama les archives concernant la totalité des affaires liées à la drogue à l'époque de l'enquête sur la disparition de Jokin Sasco et jusqu'à aujourd'hui. Il les chargea dans sa voiture et les monta dans sa piaule pour être au calme. Il passa son weekend à éplucher chaque rapport de police, dans l'espoir que l'un d'entre eux mentionne les noms de Domingo Augusti, d'Adis García ou d'Alirio Pinto. Il travailla jusqu'à très tard. Il étudia chaque visage à la loupe. Il se dit qu'Augusti, García ou Pinto utilisaient peut-être des faux noms. Il mit l'accent sur les saisies de cocaïne et d'héroïne.

Bilan des courses : chou blanc.

Meyer ne s'avoua pas vaincu pour autant. C'était là, quelque part, sous ses yeux, il le savait. Il se concentra alors sur les détails.

Il reconsidéra ses fiches sous un autre angle et chercha des correspondances entre les dossiers. Aucune affaire de drogue ne faisait mention de chatterton, de fil électrique ou de valises. Or, il savait d'expérience que les tueurs opérant pour le compte des trafiquants de drogue étaient des gars précis et méthodiques. Chacun avait sa signature. Il en conclut que celui qui s'était occupé de Domingo Augusti pouvait être nouveau dans le circuit.

À moins que le meurtre n'ait aucun rapport avec la drogue.

À moins que le meurtrier n'exécute les ordres de personnes liées à la drogue et aux trucs à caractère politique.

Meyer pensa : Ouh là là, pente savonneuse !

Il repoussa la pile de dossiers et se prit la tête entre les mains. Marie-Line téléphona.

— Tu ne dors toujours pas ?

Il bâilla.

— Pourquoi, quelle heure est-il ?

— Une heure du matin.

— Merde ! Je n'ai pas vu le temps passer.

— Quelque chose te tracasse ?

Meyer sourit. Son ventre gargouillait. Il réalisa qu'il n'avait pas encore dîné. Il dit ce que sa femme avait envie d'entendre.

— Tu sais bien que sans toi, j'ai toujours du mal à trouver le sommeil.

Elle gloussa.

— menteur !

Ils roucoulèrent un moment et firent le plein de mièvreries amoureuses. Il promit de se nourrir correctement, Marie-Line promit d'essayer de se libérer un soir de la semaine, puis ils se souhaitèrent : Bonne nuit, ma chérie ! Fais de beaux rêves, monsieur le commandant de police !

Meyer raccrocha et régla le réveil de son portable sur 7 heures. Il se leva, versa le contenu d'une conserve dans une casserole, la mit sur la gazinière, attendit cinq minutes, transvasa le tout dans une assiette et se força à manger. Une fois rassasié, il s'installa sur le lit et reprit sa lecture.

Il passa rapidement sur les dossiers qu'il connaissait déjà et rangea les documents par année. 2009, 2010. Il était en passe de devenir un expert ès stupéfiants made in Pays basque. 2011. Saisies à répétition à la frontière et sur la RN10. Les vibrations n'avaient jamais été aussi fortes. 2012, année de la cocaïne. Les passeurs passaient, les douaniers saisissaient. Meyer se consumait d'impatience. Il lisait entre les lignes : Domingo Augusti était là, quelque part, au volant d'une voiture, le coffre chargé de cocaïne, roulant calmement entre les mailles du filet.

Meyer bâillait à s'en décrocher la mâchoire, mais ses yeux refusaient de se fermer.

Les interrogatoires étaient une mine d'informations. Il fit la connaissance de nouvelles têtes, chez les flics comme chez les trafiquants. Il apprit aussi des tas d'insultes en espagnol et en basque. La plus prisée des prisonniers basques était astapito qui signifiait « bite d'âne » – Meyer se marra en pensant à certains de ses collègues

toulousains qui risqueraient de prendre ça pour un compliment.

Il vit les heures défiler à sa montre et entendit les premiers camions de livraison ronronner sous sa fenêtre. Le ciel pâlit. La pluie frappa à nouveau aux carreaux. Mardi s'annonçait maussade. Meyer décida d'attaquer l'année 2013 par ordre déchronologique pour changer.

Il mit la main sur le premier dossier de la pile et tomba tout de suite sur le numéro gagnant.

Samedi 2 mars, la saisie d'une tonne de cannabis au poste douanier de Txingudi avait nourri toute la semaine les conversations dans les couloirs du commissariat. La brigade des stup's n'avait pas chômé. Elle avait aussitôt pris les choses en main et manœuvré avec les services espagnols. Le 5 mars, un vaste coup de filet avait permis l'arrestation d'une vingtaine de personnes dans un laboratoire clandestin de Malaga et quatre planques situées entre la province de Madrid et les Pyrénées-Atlantiques. L'un des trafiquants, un revendeur de Saint-Jean-de-Luz, était bavard. Originaire du Honduras, le type s'appelait Facundo López. Un tas de casseroles lui pendaient au cul. La prison était sa hantise. Il gardait un très très mauvais souvenir de sa dernière incarcération en France. Une poignée de hijos de mal padre l'y attendaient pour lui faire la peau. López souhaitait éviter de les croiser. Il préférait de loin las cárceles españolas. Problème, la justice française ne voulait pas le lâcher et les Espagnols en avaient déjà neuf autres comme lui sur les bras. Le type était dans une impasse. Il voyait l'avenir en noir. Il entendait négocier. Ça, Meyer s'en foutait.

Ce qui l'intéressait était écrit noir sur blanc dans le deuxième tiers de sa déposition :

López s'était laissé aller à des confidences. Dans le feu de l'action, il avait prononcé le mot cocaïne et le prénom Domingo.

Meyer jeta un coup d'œil à sa montre.

5 h 00.

Il avait trois heures devant lui avant de pouvoir joindre les types des stup's. Il déprogramma son réveil et s'allongea sur le lit, les mains à plat sur le matelas. Il ne le jurerait pas, mais il crut sentir des vibrations particulières quand le jour se leva.

*

Un marteau-piqueur grondait quelque part sur le toit de la maison

d'arrêt de Bayonne. Le bâtiment vétuste semblait sur le point de s'écrouler sur lui-même. Meyer avait réclamé le transfert du prisonnier au commissariat, le temps de l'interroger, mais sa requête s'était soldée par un échec pour raison de chasse gardée.

Il passa le deuxième point de contrôle et serra la main du chef de détention qui l'attendait.

Il demanda :

— Vous arrivez à travailler avec ce bruit ?

L'homme le dévisagea comme s'il était stupide, puis il le conduisit en silence à travers un dédale de grilles et de couloirs jusqu'à une pièce sans fenêtre dans laquelle il l'abandonna sans un mot d'explication. Il prit soin de verrouiller derrière lui. Au centre, une table, deux chaises et, sur la droite, des toilettes sans porte ni battant. Une caméra de vidéosurveillance était fichée dans le mur, hors de portée. Le vacarme des travaux était encore pire ici, comme si les ouvriers s'attaquaient directement au plafond. Un gardien introduisit Facundo López dix minutes plus tard.

Meyer attendit d'être seul avec ce dernier pour poser sa première question :

— Parlez-moi de Domingo Augusti.

*

Le dealer mesurait près de deux mètres. Malgré ça, il transpirait la peur à dix kilomètres. Meyer buvait du petit-lait. Il n'avait qu'à appuyer là où ça faisait mal pour que l'homme déballe toute son histoire.

López tenait des propos incohérents. Il était question de manque à gagner, d'un chargement de carottes périmées, de risques trop importants, de pression de ses fournisseurs mexicains pour que l'argent tombe vite, d'une bande rivale qui attendait de lui faire la peau dès qu'il franchirait le portail de n'importe quel centre pénitentiaire du Sud-Ouest.

Meyer tentait de suivre, mais l'autre parlait sans pouvoir s'arrêter, mélangeant français et espagnol. Meyer soupira, reposa son stylo et tapota la table du bout des doigts pour l'interrompre.

— Reprenons tout depuis le début.

López hochà la tête comme s'il avait compris, mais son regard disait exactement l'inverse.

— Et pour mon transfert ?

— Pour le moment, répondez seulement à mes questions.

— OK.

Meyer poursuivit :

— Quand ?

— Le 18 février.

— À quelle heure ?

— La cocaïne devait être livrée à 14 heures pétantes.

— Où ça ?

— Dans le garage d'un ami, à Bayonne.

— Que s'est-il passé ?

— Putain, j'en sais rien ! Deux hommes à moi attendaient là-bas avec le garagiste, mais cinq minutes avant la réception de la marchandise, ils ont reçu un coup de fil les avertissant que quelqu'un avait vendu la mèche et qu'ils devaient se tirer fissa.

Meyer frémit.

— Qu'ont-ils fait ?

— Ils se sont tirés, cette question ! Les flics ont effectivement débarqué pour intercepter nos deux voitures. D'après ce que j'ai lu dans la presse le lendemain, il y a eu des échanges de coups de feu et une partie de la drogue a été saisie par vos collègues.

— Une partie ?

— 50 kg.

— Sur combien ?

— 105.

Meyer siffla. Il était au courant pour cette saisie de 50 kg par une

équipe dirigée par Simon Garnier, peu de temps avant son arrivée sur Bayonne. Il avait rapidement lu le rapport vantant leurs exploits la nuit précédente. Mais à aucun moment, il n'était mentionné qu'il manquait la moitié de la livraison. López avait-il monté cette histoire de toutes pièces ou disait-il vrai ? Dans ce cas, où était passée la drogue restante ?

Il dit :

— Admettons.

Le dealer secoua la tête.

— Putain ! Vous pensez que je confondrais trois et six millions d'euros de perte sèche ?

Meyer fit une moue dubitative pour voir comment son interlocuteur réagirait.

Il réagit comme il devait.

Il cracha par terre :

— Allez vous faire foutre, si vous ne me croyez pas !

Meyer attendit patiemment qu'il se calme avant de reprendre.

— Et après ?

— Mes trois hommes auraient réussi à prendre la fuite. Domingo Augusti était l'un d'entre eux. C'est lui qui conduisait la caisse chargée.

— Vous dites que Domingo s'est enfui ?

— Ce fils de pute et les deux autres se sont tirés avec les 55 kg restants. Ça ne fait aucun doute. Ils ont ensuite disparu de la circulation. Augusti a été buté – on l'a retrouvé sur une plage des Landes, mais vous savez ça mieux que moi. Ils ne devaient pas être d'accord sur le partage, à moins que ce soit la faute des Mexicains. J'ai mis une prime sur la tête des deux autres, mais personne ne les a remis à ce jour. Et pendant ce temps, ma cocaïne est en vente dans tout le Pays basque.

— Qu'est-ce que les Mexicains ont à voir là-dedans ? Je croyais qu'ils fournissaient, pas qu'ils revendaient.

— C'est à cause du cannabis.

— Quel rapport ?

— Avec la perte de ces 105 kg de cocaïne, j'ai une dette vis-à-vis de mes fournisseurs. Ils m'ont mis la pression pour que je rembourse. Pour compenser les pertes, on a dû improviser en multipliant les livraisons de cannabis. Ces putains de carottes étaient périmées depuis des semaines, bordel ! Je m'étonne encore qu'on ait pu passer la frontière aussi longtemps sans se faire gauler.

Meyer fronça les sourcils.

— Mais vous dites que depuis, une partie de la cocaïne livrée le 18 février a été mise en vente sur le marché ?

— Les premiers clients ont été livrés dimanche dernier.

— Le lendemain de la saisie de cannabis ?

— Sans déconner !

— Mais qui vend cette drogue, si ce ne sont pas vos hommes ?

— Après le coup du semi-remorque de carottes, j'ai fait circuler la consigne à tout le monde de se planquer quelques jours, le temps que les flics se calment. Mes deux hommes en fuite ont dû passer un marché avec les Mexicains pendant ce temps. Putain, quand je mettrai la main sur eux...

López se leva, les deux poings appuyés sur la table.

— ¡ Puta madre !

— Rasseyez-vous.

— Le marché de la cocaïne a été réorganisé dans mon dos, dès que le cannabis a été intercepté. J'ai été évincé et ces fils de pute m'ont bien baisé.

Meyer désigna la chaise d'un geste menaçant de la main.

— Je ne me répéterai pas.

López finit par s'exécuter. Mentalement, Meyer était déjà à des kilomètres de là. Le hurlement du marteau-piqueur au-dessus d'eux n'était plus qu'un doux murmure, comparé à l'orage qui venait

d'éclater à l'intérieur de son crâne. Il se disait : Garnier était là pour intercepter Domingo Augusti, nom de Dieu ! À moins d'un manque de chance phénoménal, il n'a pas pu passer à côté de cette sale tête ou l'oublier aussi vite.

Il posa une dernière question :

— Êtes-vous certain que Domingo Augusti était présent au moment de la livraison ?

López fulminait.

— Et mon transfert ?

Meyer haussa les épaules. Cette réponse lui suffisait pour le moment. Il pressa le bouton d'appel de l'émetteur qu'on lui avait fourni à son arrivée pour qu'on vienne le chercher. Le dealer se redressa d'un bond et fonça tête baissée contre le mur en hurlant. Il renouvela l'opération jusqu'à s'effondrer sur le sol, le visage en sang. Il était inconscient quand deux gardiens pénétrèrent enfin dans la pièce.

Le procureur de la République Boyer – Appelle-moi Stéphane ! – sifflotait sous la douche. Emma Lefebvre en profita pour filer en douce. Elle s'habilla à la va-vite, ramassa son sac et claqua la porte de la chambre. Elle dévala les escaliers et se précipita dehors pour prendre l'air.

Ce type avait des antennes partout, son bras était aussi long que l'Adour et sa bite le menait par le bout du nez. Emma n'avait besoin que d'une heure de rendez-vous avec Mikel Goiri. L'ancien rédacteur en chef de Lurrama l'avait envoyée paître aussitôt qu'elle eut exposé les raisons de son appel. La deuxième fois, la secrétaire de mairie n'avait même pas daigné le lui passer. Voilà ce qu'Emma s'était dit quand elle avait accepté l'invitation de Boyer à boire un verre dans un endroit discret – le bar du casino Barrière de Biarritz, tu parles d'un endroit discret ! Elle s'était faite belle. Elle pensait qu'il se contenterait de son décolleté, de ses yeux de biche et d'un peu de rouge à lèvres.

Elle ne s'était trompée qu'à moitié.

Boyer n'avait eu qu'un coup de fil à passer pour lui obtenir son rendez-vous.

Pour le reste...

Hé merde ! Pourquoi pas, après tout ? Cet enfoiré de procureur était un sacré baratineur mais un sacré bon coup quand même.

Emma ravala sa fierté, remonta l'avenue de la Marne et héla un taxi.

*

Un drôle de carnaval en rouge et blanc. Des ballons, des foulards, des tee-shirts aux couleurs des fêtes de la ville. Une standardiste enceinte jusqu'au cou expliqua à Emma que le service communication de la mairie de Bayonne recevait des délégations de représentants en produits dérivés pour les préparatifs des fêtes de juillet. Elle lui demanda ensuite d'attendre dans la salle réservée aux points presse.

Mikel Goiri la rejoignit peu après, sourire de VRP aux lèvres et « Bonjour, comment allez-vous ? Appelez-moi Mikel, je vous en prie » – comme s'il ne l'avait pas éconduite deux jours plus tôt. Barbe taillée, cheveux blancs coupés court, lunettes Dior, teint hâlé, l'ancien journaliste présentait tous les symptômes du presque jeune retraité

amateur de golf et de bons restaurants.

Après sa matinée jambes en l'air improvisée, Emma était remontée à bloc contre les types dans son genre. Elle s'employa à refréner l'agressivité qu'elle sentait monter en elle et attaqua bille en tête :

— Je cherche un papier signé Marko Elizabe sur l'affaire Jokin Sasco et daté de juin 2009.

Goiri poussa un long soupir et la fixa tristement. Puis, sans un mot, il se dirigea vers le buffet et mit en route le percolateur.

— Café ?

Emma secoua la tête. Goiri attendit que son expresso soit prêt, en prit une gorgée et revint vers elle.

— Marko était le meilleur journaliste que j'aie connu, dit-il. Pugnace, têtue comme une bourrique, brillant, tête brûlée le plus souvent. Ce jour-là, j'ai perdu un collègue et un ami.

— Un ami dont vous partagiez les convictions ?

— Son reportage sur la disparition de Jokin Sasco était une erreur.

— Il a été assassiné.

Un tic nerveux altéra brièvement le visage de Goiri. Emma sentit des picotements lui parcourir l'épiderme par vagues.

Elle précisa :

— Un assassinat n'est jamais une erreur.

— Il en avait fait une affaire personnelle. Il avait perdu toute objectivité.

— Il a accusé un procureur de la République de malversations et d'obstruction à une enquête de justice. Il s'est aussi payé des policiers espagnols. Selon lui, ils torturaient en toute impunité parce qu'ils se savaient couverts par leurs homologues français. J'avoue ne pas partager ses motivations, mais ce n'est pas ce que j'appellerais une affaire personnelle.

Goiri siffla le reste de son café.

— Son immersion dans les milieux militants pendant plus de vingt ans

avait perverti sa capacité de jugement.

— Perversi ?

— Altéré, si vous préférez. Il connaissait tout le monde, il avait noué des liens avec certaines familles basques impliquées dans la lutte armée. Il défendait l'indéfendable.

— Il avait tort selon vous ?

Le cou de Goiri s'empourpra.

— Merde, il en est mort !

— Vous ne répondez pas à ma question. À l'époque, vous étiez rédacteur en chef. Vous étiez tenu de valider ou pas ses articles avant publication, pas vrai ? Je doute que vous ayez pris ses allégations à la légère.

— Je lui faisais confiance.

Emma s'agaça.

— Il avait des preuves suffisantes ?

— Le contexte était différent. C'était quatre ans en arrière. La disparition de Sasco tombait au plus mauvais moment. Le processus de paix n'était pas aussi abouti qu'aujourd'hui. Il existait des suspicions.

— De torture ? Par des milices soutenues en haut lieu ? Merde, si c'était le cas, vos histoires de confiance, c'est de la connerie. Son reportage était solide ou il ne l'était pas.

Goiri détourna le regard.

— Oublions le passé. Il y a eu une enquête officielle et la justice a tranché. Sasco n'a jamais été enlevé, torturé ou je ne sais quelle fadaise. Il souffrait d'une tumeur cérébrale qui l'a tué. Marko et Iban ont été assassinés par des déséquilibrés. Point final.

Emma se déplaça sur la gauche pour se positionner face à Goiri. Elle leva la main et fit un geste signifiant qu'elle n'y croyait pas un instant
– Sans blague, vous espérez convaincre qui ?

Elle dit :

— Le procureur Delpierre a été muté.

— Et après ?

— Votre journal a été fermé dans la foulée.

— Bon sang, que voulez-vous que je vous dise, à la fin ?

— La vérité.

Goiri redétourna les yeux. Son mutisme irrita Emma. Elle se redéplaça pour rester face à lui. Elle crut apercevoir une faille dans son attitude. Goiri était comme un fruit bien mûr, prêt à éclater. Contrairement à lui, elle croyait la version officielle. Mais comme lui, elle était prête à mentir ou à s'asseoir sur certains principes si on lui demandait de faire passer l'intérêt général avant le sien. Elle entendait donc qu'il crache le morceau parce qu'elle pouvait comprendre que le papier du journaliste ait dû être enterré en même temps que son propriétaire pour raisons supérieures. D'une certaine manière, personne ne pouvait comprendre ça mieux qu'elle – Saloperie de terroristes ! Œil pour œil, dent pour dent. Tous les coups sont permis, d'un côté comme de l'autre. Mais toi, Mikel Goiri, dans quel « camp » es-tu, au juste ?

Elle désigna du menton les décorations folkloriques basques qui tapissaient les murs de la pièce. Elle ironisa :

— Oublions le passé, hein ?

— J'aime mon pays, ça vous étonne ?

— Comme c'est touchant.

— J'aimerais pouvoir vous persuader de l'importance de tout ça.

— Vous voulez parler de votre reconversion dans la communication municipale ou de l'abandon de la lutte armée ?

— Vous devenez insultante, jeune femme.

Le sourire qu'il affichait à présent disait l'inverse. Emma devina que le fruit n'était pas suffisamment mûr pour éclater. Goiri reprenait du poil de la bête. Elle l'avait sous-estimé.

Elle déclara :

— J'aimerais lire l'article d'Elizabe pour me faire ma propre opinion.

Goiri feignit la détente par l'humour.

— Vous lisez le basque ?

— Je me débrouillerai.

— Vous courez au-devant de graves déconvenues.

Emma insista :

— J'ai besoin de cet article.

Goiri retrouva subitement un air grave.

— Vous risquez de remuer la merde.

— Je saurai rester discrète.

— Je ne parle pas de son contenu, mais du contexte dans lequel il a été écrit.

— Pensez-vous que je sois stupide ?

— Cette histoire vous échappera.

— Comme ça a été le cas pour vous ?

Goiri esquissa un sourire.

— C'est à vous de décider, lieutenant Lefebvre.

*

Emma roula au hasard dans Bayonne une heure durant. La jauge d'essence était presque à sec. Le voyant orange s'allumait par intermittence. Elle consultait sa messagerie comme si sa vie en dépendait. Elle éteignait, allumait son iPhone sans arrêt. Mikel Goiri lui avait promis une version numérique intégrale de l'article. Plus il traînait, plus il trouverait le temps de la modifier pour qu'elle soit la moins intégrale possible.

Ou pas, va savoir.

Emma se laissa emporter par le flot des voitures du début d'après-midi. Elle franchit l'Adour une fois, deux fois, dix fois. Le procureur « Appelle-moi Stéphane » Boyer essaya de la joindre à plusieurs reprises. Par pure superstition, elle laissa sonner dans le vide pour ne pas prendre le risque de rater le message de Goiri ou de tomber en panne de batterie. Traitement identique pour Meyer dont l'appel bascula sur

messagerie. Il laissa un mot bref : « Il faut que je te voie. »

Son imagination lui jouait des tours. Elle crut distinguer une voiture qui la suivait. Elle se concentra sur son rétroviseur. La Clio grise changeait de file, se laissait distancer puis se rapprochait en louvoyant, maintenant toujours un véhicule de sécurité entre les deux voitures.

L'avertissement de Goiri lui revint à l'esprit :

« Vous courez au-devant de graves déconvenues. »

Emma se demanda dans quel sens elle devait prendre l'adjectif « graves ».

Des images de 11-M s'agitèrent sur son pare-brise et lui troublèrent la vue.

Elle perdit la Clio des yeux, sentit l'étau qui lui enserrait la poitrine se dissiper. Le feu passa au rouge, elle serra le volant des deux mains et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, la Clio était arrêtée sur la file de droite, au même niveau qu'elle.

Emma chercha son arme de service de la main et tourna prudemment la tête vers son poursuivant. La conductrice était une femme d'une soixantaine d'années. Deux gosses en bas âge braillaient sur la banquette arrière.

Le feu vira au vert. La Clio démarra au quart de tour et tourna à droite en direction des Hauts-de-Sainte-Croix. Les paroles de Goiri prirent instantanément une tout autre tournure, du style « Votre parano vous rendra folle, lieutenant Lefebvre ! » Emma relâcha son arme. Une voiture klaxonna derrière elle. Elle fit un bond sur son siège.

Elle jeta un œil au rétro. Le conducteur d'un camion de livraison gesticulait et écrasait son avertisseur pour la prier de dégager – tout de suite, connasse ! Emma lui fit un doigt d'honneur et passa la première en se traitant d'imbécile.

Et en vérifiant qu'une autre Clio noire ne serait pas planquée derrière le camion.

Symptôme de fatigue nerveuse.

Sage précaution.

Ou syndrome post-traumatique ?

Son portable se mit à geindre pour lui annoncer l'arrivée d'un message. Elle sursauta à nouveau en se promettant d'aller consulter dans la semaine.

Emma donna un coup de volant pour attraper l'entrée de parking la plus proche, la manqua de peu, braqua à gauche pour éviter un scooter et dérapa. Elle freina et s'immobilisa cent mètres plus loin, dans une flaque, à un arrêt de bus.

Elle lut le mot et sourit.

Ô miracle, Mikel Goiri s'était surpassé. Il avait joint à l'article d'Elizabe une partie de ses échanges mail avec l'autre journaliste, Iban Urtiz.

Emma en conclut que Goiri devait traîner derrière lui un sacré sentiment de culpabilité pour se livrer aussi facilement. À moins qu'il ne s'agisse d'amertume. La fermeture de son journal lui restait sans doute en travers de la gorge. Comme la mort de ses deux journalistes. Merde, le contraire serait étonnant !

Elle ouvrit le dossier. L'article était intitulé Qui paie ? Elle murmura :

— Raconte-moi ton histoire, Marko Elizabe. Parle-moi de méchants terroristes et de valises pleines de fric et de cadavres.

Cent quinze cardinaux en conclave s'apprêtaient à élire un nouveau pape au Vatican, radio, télévision et presse ne parlaient que de ça et des vingt-trois centimètres de neige tombés sur Lille et dans tout le Nord-Pas-de-Calais. Sud-Ouest du 12 mars ne consacra qu'une brève de cinq lignes au décès et à l'enterrement d'Aitor Etxandi.

Pourtant :

Gaizka avait copié la vidéo prise avec Belen sur le terrain de la Sargentis. Il l'avait postée sur Internet et envoyée aux principaux médias locaux et régionaux. Il avait pris soin d'y joindre des photos de son père sur son lit d'hôpital, peu de temps avant sa mort, ainsi qu'un tableau Excel accablant sur les mesures prises avec le compteur Geiger-Müller. Belen avait rédigé pour lui un cri d'alarme émouvant. Réuni des dizaines de signatures, dont quatre d'anciens employés de Giraud encore en vie. Appelé tout ce qu'elle comptait d'amis dans les milieux militants basques pour que l'information fasse le tour du pays en un temps record. N'importe qui de connecté au Web était désormais au courant.

Un homme était mort.

Pourtant cela n'avait pas suffi.

Cinq lignes.

Pure perte de temps.

Le monde en marche n'avait que faire des erreurs de calcul, des taux de radioactivité mortels et des victimes de dérives industrielles. Le monde en marche, lui, préférait les cartes météo et les conclaves.

Démocratie.

Justice.

Processus de paix, mon cul !

Gaizka roula le journal en boule et le jeta devant lui, puis il s'allongea, les bras croisés. Les mots colère et vengeance se bousculèrent dans sa tête pendant des heures. Il était affamé, il voulait entendre la voix de Belen, il avait besoin d'air mais il ne parvenait pas à s'arracher du canapé, comme si une force invisible l'empêchait de sortir sous la

pluie battante et d'aller hurler sa rage dans les rues de Bayonne.

Belen rentra du boulot vers 5 heures. Ses cheveux ruisselaient sur sa parka. Elle paraissait épuisée. Gaizka ne se leva pas pour l'accueillir ni lui demander comment s'était passée sa journée, se contentant de la fixer, tristement. Elle vit le journal froissé, à ses pieds. Sans un mot, elle se pencha pour l'attraper et le feuilleta rapidement jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherchait.

Elle dit :

— Je suis désolée.

Gaizka haussa les épaules.

— J'ai été stupide de croire que ça servirait à quelque chose.

— Ne dis pas ça.

— Tu sais que j'ai raison.

— Il reste la procédure judiciaire.

— Tu parles ! Ma mère refuse de déposer plainte avec moi. Il faut laisser mon père en paix là où il est, nous ne gagnerons jamais, ce genre d'inepties...

La sonnerie du téléphone le coupa. Gaizka ne bougea pas. Belen décrocha, hocha la tête à deux reprises, murmura « merci » et raccrocha.

— C'était ma sœur.

Gaizka grimaça. Belen le rejoignit et lui passa la main dans les cheveux.

— Elle dit qu'on peut compter sur elle.

— Je ne veux pas monter la mort d'Aitor en affaire politique.

— C'est déjà le cas.

— Je sais.

— Giraud doit payer.

— D'une manière ou d'une autre.

— Mais je ne veux pas que tu ailles en prison pour ça. J'ai des projets pour nous deux.

Belen s'assit sur l'accoudoir et alluma une cigarette, pensive. Gaizka se redressa et montra les dents.

— Il faut lui en faire baver.

Belen sourit.

— J'ai peut-être une idée.

Rêve général – l'expression fit marrer Javier Cruz toute la journée.

Les camés parlaient aux camés. Les travailleurs parlaient aux travailleurs. Aarón Sánchez s'occupait de l'intendance. Il chuchotait au téléphone des riches propriétaires et des entrepreneurs : Ne vous inquiétez surtout pas, dormez sur vos deux oreilles, nous nous occupons de tout pour vous ! Sánchez et son armée de dealers vendaient aux camés et aux travailleurs, Javier Cruz était un saint bienfaiteur. Il faisait pleuvoir la poudre qui rend productif et la promesse d'un Pays basque meilleur.

La saisie de cannabis du 2 mars précédent suscita un certain agacement chez les gros dealers locaux, politique du chiffre oblige. Le vent de la révolte souffla jusqu'aux oreilles de Javier Cruz.

Pour résoudre le problème, il fit ce qu'il fallait.

Grâce à ses amis de l'antiterrorisme, sa ligne fixe n'était pas répertoriée. À l'abri dans son bureau de Labenne, il donna quelques coups de fil, dénonça certains revendeurs et leurs chefs auprès des stupés et appela les autres pour leur donner rendez-vous. Il y eut un vaste coup de filet, dans les jours qui suivirent. Fourgons, sirènes de police, gyrophares, tout le tremblement. Les flics français et espagnols étaient dans tous leurs états. Ils péroraient partout qu'ils étaient des cadors. Ils venaient de réaliser le coup du siècle, hum, disons, de la décennie. Cruz se marra sec et passa à l'étape suivante.

Dimanche matin, ils étaient sept – incognito, comme c'est excitant ! – attablés à l'arrière d'une salle de billard de Soorts-Hossegor, cafés expresso et cigarettes blondes de contrebande mexicaine. Des intermédiaires, des sous-fifres, des seconds couteaux. Au téléphone, Cruz avait bien précisé : « Je ne veux rencontrer aucun chef, je ne veux connaître ni leurs noms, ni leurs visages, je me fous de qui baise avec qui. Je veux uniquement voir des émissaires de confiance. » Ça leur avait plu, même s'il les mettait devant le fait accompli. Les gros revendeurs avaient tous envoyé quelqu'un pour écouter ce qu'il avait à leur dire.

Cruz avait révisé pendant des heures. Son petit laïus était prêt.

Il prit la parole en premier :

— Six mois. Donnez-moi six mois pour gérer la cocaïne et faire mes petites affaires. Un contrat à durée déterminée. Je loue votre territoire. Je suis votre unique interlocuteur. Je vous file vingt pour cent du bénéfice net, j'emploie votre main-d'œuvre habituelle, je la rémunère, mais ce sont mes hommes à moi qui donnent les ordres. Dans six mois, vous récupérez le marché. Pour le reste, vous avez le champ libre.

Il désigna le plafond du doigt.

— Ce sont des ordres qui viennent d'en haut. Il s'agit d'une promesse. Moins d'emmerdes, pas de saisies de grosses quantités, des contrôles douaniers allégés.

Ils demandèrent d'une seule voix :

— Qu'est-ce qu'on y gagne ?

Ce qui signifiait en réalité : « Qu'est-ce qui nous empêche de vous foutre dehors par la force et de récupérer ce qui nous revient de droit et quelles garanties avons-nous que vous tiendrez parole ? »

Cruz ouvrit les bras en grand.

— La liberté de mouvement.

Ils écarquillèrent les yeux comme s'il venait d'énoncer un gros mot.

Cruz précisa :

— Le Pays basque nouvelle version, le monopole sur une zone entièrement sécurisée.

Il posa un sac sur la table, tira la fermeture éclair et le poussa dans leur direction.

Ils le dévisagèrent :

— ¿ Que es esto ?

— Un gage de ma bonne volonté.

Ils sortirent les billets et les comptèrent.

— Trois cent mille euros, c'est une somme.

Cruz commanda une nouvelle tournée de cafés.

— Ça me fait plaisir.

Ils se consultèrent du regard, firent des messes basses et ajoutèrent :

— Et si nous refusons ?

Cruz sourit intérieurement. Il attendait cette question. Il avait déjà préparé sa réponse. Pour ça, il s'était entraîné devant la glace. Il fronça les sourcils, les fixa à tour de rôle et se lança :

— Écoutez-moi bien, bande de fils de pute. Je vous aide à faire le ménage et ensemble nous préparons l'avenir. Vous êtes les méchants trafiquants de drogue et je suis le gentil bras armé de la loi, alors ne me forcez pas à vous pourrir la vie. Ce que je vous offre, c'est un marché en or massif, net d'impôts. Je ne vous demande qu'un tout petit effort : laissez-moi la cocaïne, compañeros. Laissez-la-moi pour les six mois à venir.

Cruz siffla son café, puis tapota ostensiblement le cadran de sa montre.

— Alors ?

Ils acceptèrent et, moins d'une heure plus tard, il était de retour à Labenne.

*

Lundi, Cruz mania la carotte et le bâton. Il multiplia les réunions téléphoniques pour régler les détails de son plan. Il rassura les uns, cajola les autres et promit du liquide pour tout le monde. Il entendait organiser le processus de paix à sa façon. Certains membres de sa hiérarchie étaient sceptiques. En interne, les tenants de la manière forte et du tout répressif freinaient des quatre fers.

Mardi matin, il fit un aller-retour express à Bordeaux pour calmer les esprits chagrins. Il tapa des deux poings sur la table de son supérieur et prôna une solution tout en finesse, à l'exact opposé de celle avancée deux jours plus tôt.

Dans six mois, il lui livrerait tous les noms, du plus gros au plus insignifiant revendeur de quartier, les emplacements des planques et les laboratoires clandestins.

Dans six mois, les flics organiseraient la plus grosse chasse au trafiquant qu'ils aient jamais connue.

Dans six mois très exactement, ils récolteraient les fruits de ses méthodes révolutionnaires. Son supérieur hiérarchique tiqua, Cruz corrigea : pas révolutionnaires, mais performantes.

Il déclara :

— Laissez-moi faire, fermez les yeux un moment, puis ouvrez-les à nouveau et profitez du spectacle.

Puis il tendit un stylo et un ordre de mission prérédigé sur lequel il indiquait son nom, son numéro de matricule et la liste des autorisations officielles dont il avait besoin.

Il dit :

— Signez là.

*

Durant le trajet du retour, il ne s'arrêta qu'une fois.

Aire de repos Le Souquet, au nord de Castets. L'endroit précis où, le 3 janvier 2009, lui et quatre hommes avaient enlevé Jokin Sasco.

Le symbole lui plaisait.

Une sorte de pèlerinage.

Il leva la tête et chercha des yeux la caméra de vidéosurveillance qui leur avait causé tant d'ennuis, à l'époque. Elle avait été remplacée et deux modèles flambant neufs trônaient à huit mètres au-dessus du parking. Il se mit au garde-à-vous et salua le cameraman imaginaire.

Cet enlèvement, c'était l'ancien Javier Cruz. Aujourd'hui, les perspectives étaient différentes. L'affaire Sasco avait changé sa vie, d'abord pour le pire, puis pour le meilleur. Avec du recul, il n'était plus question de regretter quoi que ce soit.

Pour fêter ça, il pénétra dans les toilettes pour hommes, ferma à double tour et vida le fond du sachet qu'il conservait précieusement dans sa poche sur la tablette. Il fit deux belles lignes à l'aide d'une carte de visite et contempla son reflet dans le miroir. Il eut une pensée émue pour ses anciens compagnons de route, Alirio Pinto et Adis García.

Puis il se pencha et inspira.

La cocaïne l'aidait – « un peu, j'avoue ». Cruz consommait – « rien qu'un peu, merde, j'ai déjà avoué ! » – pour rester éveillé, une petite sniffette de temps en temps, rien de plus. À bientôt cinquante ans, il avait besoin de remontants. La drogue insufflait dans ses veines une énergie de roi conquérant. Il maîtrisait la situation. Tony Montana n'était rien qu'une lavette hollywoodienne sans ambition. Contrairement à lui, Javier Cruz avait une vision pour son pays. Il dressait des plans à long terme.

Il comptait transformer ce pays en un havre de paix et de croissance. Un modèle pour le monde libre.

*

La villa de Labenne devint son « chez lui » à temps complet. Il acheta des litres d'eau minérale pour compenser la déshydratation liée à la cocaïne. Entre deux appels téléphoniques, pour se détendre, il téléchargea et visionna sur son ordinateur le dernier James Bond – Ouuh, « maman a vraiment été méchante ». Déçu, il enchaîna sur *Inglorious Basterds* et *Intouchables*. S'ennuya ferme dans les deux cas. Et décida d'arrêter le cinéma à succès pour sauvegarder son intégrité psychique.

Cruz se força également à manger à heures fixes et en fit son obsession numéro un.

Mais la cocaïne le rendait aussi extralucide.

Sécurité et paranoïa aiguë constituaient l'essentiel de son obsession numéro deux.

Un coup de fil et Sánchez lui procura un système complet de vidéosurveillance et d'alarmes aux fenêtres, dans le grenier et au sous-sol, que des employés de País Vasco Seguridad installèrent en un temps record. La moindre intrusion de souris déclencherait une sonnerie d'alarme sur son téléphone portable.

Prudence, prudence.

Cruz devait se méfier de...

Eh bien, en faisant les comptes : tout le monde.

Sa hiérarchie, les trafiquants, ses propres hommes, à commencer par Aarón Sánchez et les brutes qui lui servaient d'agents de sécurité, le bras long de Jean-Christophe Giraud, les policiers qui enquêtaient sur

la mort de Domingo Augusti et les autonomistes basques qui avaient mis sa tête à prix en 2009. La liste s'allongeait de jour en jour.

En parallèle, Cruz cultivait son jardin secret.

Un sous-traitant de l'armée française compléta l'installation des employés de Sánchez par le nec plus ultra technologique en matière de surveillance. Système de positionnement par satellites Galileo. Usage civil. Une merveille de discrétion, deux fois plus fiable que le GPS, au mètre près. Complété par un émetteur de radiolocalisation de type APRS, il lui permettrait désormais de suivre Giraud, Sánchez ou n'importe qui de son choix sur simple enregistrement de leur numéro de portable.

Ce qu'il fit.

À 16 h 05, son fidèle lieutenant se tenait dans un bar, situé en face de l'hôtel de ville de Bayonne.

Yark, yark ! Skyfall était une vaste plaisanterie à côté de son quotidien, Sam Mendes et Daniel Craig n'avaient pas la moindre idée des transformations radicales opérées ces dernières années dans la lutte contre le terrorisme. Les vieilles méthodes ne faisaient plus recette, bande de ringards !

À 16 h 06, Jean-Christophe Giraud était sur le perron dudit hôtel de ville, à trente mètres de sa position.

Tiens, tiens...

Cruz composa son numéro et enveloppa sa voix de mille saveurs de miel.

— Ce cheeer Jean-Christophe !

Le ton de Giraud était aux antipodes.

— J'ai appelé la mairie, pour notre affaire.

Les yeux rivés sur l'interface de géolocalisation, Cruz buvait du petit-lait.

— Avez-vous une bonne nouvelle pour moi ?

— Ça a été plus facile que prévu.

— Je brûle d'envie d'entendre la suite.

— Le maire a finalement retiré sa proposition de préemption sur mon terrain.

— Champagne !

Cruz effectua un pas de danse sur lui-même, puis il se rassit et redevint aussitôt sérieux.

— Quand est-ce que je peux passer récupérer les papiers ? Maintenant ?

Giraud feignit l'hésitation.

— Impossible.

Cruz ironisa :

— Quel homme d'affaires vous faites ! Toujours par monts et par vaux.

— Demain, chez moi, en fin d'après-midi ?

— J'y serai. À moins que...

— Dites-moi.

— Non, le plus simple serait que vous transmettiez directement tout cela à notre ami. Regardez sur votre droite, de l'autre côté de la place. Vous devriez l'apercevoir. Faites-lui un signe de la main.

Un silence perplexe suivit, puis Giraud manqua de s'étouffer en apercevant Aarón Sánchez.

— Comment...

Cruz le coupa en le remerciant pour sa sollicitude, puis il raccrocha et appela Sánchez dans la foulée.

— Vous ne devinerez jamais où je me trouve, patron !

— Pas patron.

Sánchez s'esclaffa.

— Vous préférez monsieur ?

— Nous sommes associés, tu te souviens.

— Arrêtez, patron, ça me fait mal aux côtes quand je ris.

— Tu n’as aucun sens de la modernité, associé.

— Cette blague !

— Je viens d’avoir Giraud au bout du fil. Il a des papiers pour toi.

Sánchez répondit :

— Je m’en doute. Cet abruti est devant moi en ce moment même, à faire de grands gestes dans ma direction. Vous verriez la tête qu’il tire ! Il sort tout juste de l’hôtel de ville. Avant ça, il était en grande discussion avec l’assistant de l’adjoint à l’urbanisme.

— Tu le trouves comment ?

— Ce type est tellement stressé qu’il transpire comme un bœuf. Même le froid ne peut rien pour son cas.

— Avec lui, associé, ne te fie jamais aux apparences.

— Vous voulez dire que Giraud est un élément subversif ?

— Exactement.

Sánchez toussota.

— L’élément subversif fond justement sur moi à la vitesse de l’éclair.

— Je reste en ligne.

Sur l’écran de contrôle, le point G comme Giraud se rapprochait du point S comme Sánchez. La scène semblait tout droit sortie d’un jeu vidéo stupide pour enfants. Cruz délaissa l’interface et se dirigea vers le réfrigérateur. Il l’ouvrit et constata qu’il était vide.

Le haut-parleur du téléphone crachota.

— Patron ?

Cruz consulta sa montre. Il lui restait une heure avant la fermeture de la grande surface la plus proche.

Nouveau crachotement.

— Vous êtes toujours là ?

— Raconte-moi.

— Je les ai. Je vous les ramène tout de suite ou dois-je continuer de lui coller aux basques ?

L'expression les fit rire tous les deux. Cruz tapota le point G sur l'écran.

— Je crains que votre belle amitié ne s'interrompe ici.

*

Javier Cruz dévalisa la poissonnerie et le rayon livres de cuisine. Le prix au kilo des noix de Saint-Jacques lui fit pousser des cris d'orfraie. Une voix au-dessus de sa tête priait avec insistance les chers clients de se hâter vers la sortie.

Cruz gagna la caisse la plus proche et déposa ses courses sur le tapis en prenant son temps. Il fourra ses achats dans des sacs plastiques à cinquante centimes pièce et paya en liquide. La caissière contempla la liasse de billets de vingt d'un œil torve, avant de les compter et de lui rendre sa monnaie.

En s'éloignant, il se demanda si elle prenait de la cocaïne pour tenir le coup et si, elle aussi, le sommeil lui faisait peur.

Emma rongea son frein. La traductrice avait été brève au téléphone. Elle croulait sous le travail. Pour gagner du temps, il était préférable de photocopier les documents transmis par Mikel Goiri sur Marko Elizabe et Iban Urtiz et les glisser dans sa boîte aux lettres. Emma fit l'aller-retour et fila au commissariat.

Meyer jouait les filles de l'air. Selon l'expression consacrée, il était sur le terrain. Il l'appela deux fois. La première mardi soir pour planifier une réunion le mercredi. La deuxième le lendemain pour décaler la réunion au jeudi et lui signaler que le dossier sur Adis García était enfin arrivé, mais qu'il n'avait pas eu le temps de passer le récupérer.

Emma essaya de lui tirer les vers du nez.

— Que se passe-t-il ?

— Je dois régler certains trucs de mon côté avant de t'en parler.

— Des trucs ?

— On se voit demain à 9 heures.

Elle se précipita au rez-de-chaussée et réclama le courrier du commandant Meyer. Le préposé lui tendit une enveloppe aussi mince et légère qu'une carte postale. Emma l'ouvrit fébrilement et comprit aussitôt que la piste García était morte. Le mercenaire était informateur de 2007 à 2009 pour le compte de l'antiterrorisme de Bordeaux. C'était tout ce qu'elle obtiendrait. Le nom du référent en interne de García brillait par son absence. Les trois quarts du dossier étaient caviardés, ne laissant que des bribes d'informations sans intérêt ou qu'elle connaissait déjà. Ni enregistrements, ni notes de service.

Ce qui ne pouvait signifier que deux choses. Soit l'informateur était encore en vie. Dans son cas, c'était exclu. Soit l'enquête sur laquelle travaillait le policier référent se poursuivait, quatre ans plus tard.

Emma réfléchit là-dessus un moment et parvint à la conclusion qu'elle n'irait pas plus loin sans informations supplémentaires. Elle laissa un mot sur le bureau de Meyer pour lui exposer la situation, rédigea une note pour les frais de traduction et réserva une voiture de fonction pour la journée. L'employée la rappela cinq minutes plus tard en s'excusant pour lui dire qu'elle ne serait finalement disponible qu'en

milieu d'après-midi. Emma insista, mais ne réussit qu'à se mettre son interlocutrice à dos. Il n'était que 11 heures.

Elle enfila son manteau, sortit acheter un sandwich végétarien, une canette de Red Bull chez Deliss, un paquet de Lucky Strike light, puis, profitant d'une accalmie, marcha jusqu'au port pour déjeuner face à l'océan.

D'épais nuages noirs bouchaient l'horizon. Un porte-conteneurs croisait, une dizaine de milles au large. Des rouleaux de trois mètres de haut se payaient la digue du port comme s'il s'agissait d'une friandise à croquer. Emma fut prise de crampes à l'estomac. Elle jeta le reste de son sandwich et tira le portable de sa poche. Elle regarda l'heure, hésita, pas longtemps, puis appela Boyer.

— Allô ?

— Comment allez-vous, monsieur le procureur ?

— Lieutenant, quelle bonne surprise !

Emma fourra un chewing-gum à la menthe extraforte dans sa bouche.

Elle choisit d'être directe.

— J'ai trois heures à tirer, Stéphane. Je me dis qu'on pourrait les passer ensemble, si votre emploi du temps vous le permet.

— Quand ?

— Maintenant.

— Où es-tu ?

Elle rit.

— On se tutoie ?

*

2009, année terroriste. Palais de justice, tribunal de grande instance de Bayonne, avenue de la Légion-Tchèque. Immersion forcée dans les archives de la cour d'appel. Après deux heures de recherches approfondies, Emma avait retrouvé la trace de Marko Elizabe et d'Iban Urtiz, grâce à une plainte pour homicide déposée par Eztia Sasco, la sœur de l'etarra disparu le 3 janvier 2009.

Elle se dit que Stéphane Boyer était décidément le prince des vicelards et qu'elle l'enverrait paître dès qu'elle l'aurait décidé – cet enfoiré de magistrat l'avait baisée pendant trois heures et elle avait adoré ça, bordel !

Emma se fit aussi la réflexion que son prédécesseur, Jean-Marie Delpierre, jouait dans la catégorie supérieure, section déculottée antiterroriste de première. L'ancien procureur de la République de Bayonne était le roi incontesté en matière de non-lieux. C'est lui qui avait demandé et obtenu le classement des deux plaintes, faute de preuves, après six mois de procédure et de nombreuses irrégularités, signalées par les avocats d'Eztia Sasco.

Le contenu des plaintes était passionnant pour qui savait lire entre les lignes – et le lieutenant Emma Lefebvre avait développé certaines capacités en la matière.

Eztia Sasco déposa le 29 juin 2009, le lendemain de la mort d'Iban Urtiz. Elle s'offrit les services de cadors du barreau autonomiste, maîtres Vallet et Otxoa. Les avocats disposaient d'un arsenal impressionnant de faisceaux de preuves. Ils retraçaient l'enquête menée durant cinq mois par les deux journalistes et leur lente descente aux enfers. Leur argumentaire reposait presque intégralement sur l'existence d'une mystérieuse bande de vidéosurveillance filmant la scène de l'enlèvement de Jokin Sasco sur une aire de repos de la RN10, prétendument fournie par le lieutenant G. Arreitz de la brigade territoriale de Maremne Adour Côte Sud, qui s'empressa de nier à la barre – un pur délire complotiste ô combien jouissif pour la partie adverse, du véritable pain béni ! Selon Vallet et Otxoa, cette vidéo était en possession d'Elizabe et d'Urtiz et leur aurait coûté la vie. Une véritable chasse à l'homme aurait été lancée contre eux pour la récupérer. Adis García et Alirio Pinto étaient les tueurs désignés : « Des monstres sanguinaires, monsieur le juge, torturant et assassinant pour le plaisir et l'argent !

— Et qui les aurait payés pour cela ?

— Probablement des fonds spéciaux.

— Probablement ?

— Nous n'avons pas pu remonter la piste du financement, monsieur le juge, mais il est de notoriété publique qu'Adis García et Alirio Pinto étaient des mercenaires entraînés, impliqués dans de nombreuses affaires de torture et d'enlèvements. Nous avons ici la liste des

personnes ayant subi...

— Eh bien ? Des monstres sanguinaires, des tueurs assoiffés de sang, c'est la bête du Gévaudan en plein Far West, votre histoire ! »

Bien sûr :

La vidéo avait disparu de la circulation comme par hasard.

Eztia Sasco et son frère Peio étaient les seuls témoins vivants à l'avoir visionnée, en plus d'Elizabe et d'Urtiz. Toujours comme par hasard.

Emma pensa : Qui pouvait croire une seconde à un ramassis de conneries pareil ?

Certainement pas elle.

Le plaidoyer du duo d'avocats empestait la tribune politique et la propagande idéologique gauchiste, à des kilomètres à la ronde.

La contre-attaque coulait de source.

Le ministère public n'y crut pas non plus et fonça tête baissée dans la brèche. L'avocat général s'en donna à cœur joie : Yallaaah !

Le magistrat concentra son réquisitoire sur la personnalité d'Eztia Sasco et sur ses liens présumés avec Iban Urtiz et l'organisation terroriste ETA. Il dressa le portrait d'une enragée. Il la surnomma Lionne Rugissante, en écho à l'expression utilisée dans un article signé de son amant et présumée victime, Iban Urtiz. Emma jugea la trouvaille géniale. Les minutes du procès rapportaient que le qualificatif déclencha l'hilarité d'une partie de l'audience. Le verdict, lui, ne fit rire personne. Eztia Sasco et ses avocats rentrèrent chez eux une main devant, une main derrière, sans rien d'autre que leurs yeux pour pleurer.

Mais Lionne Rugissante ne perdit pas sa voix pour autant. Après le procès perdu, elle s'exhiba un peu partout des deux côtés de la frontière et devint la coqueluche de la presse régionale française. Emma tapa « Eztia Sasco » sur un moteur de recherche. Des dizaines d'occurrences apparurent à l'écran, illustrées d'une unique photo prise en 2009, celle d'une jeune femme brune au regard halluciné, belle, très belle. Au cours des trois années qui suivirent, le parcours de la Mata Hari de la cause basque pouvait se résumer en cinq mots : Vive le Pays basque libre ! Elle fit des apparitions remarquées aux tribunes de différentes réunions de la gauche abertzale. On lui réserva des

places de choix en tête de cortèges de manifestations publiques à Bayonne ou San Sebastián, pour le soutien au rapprochement des prisonniers etarras. Les fans des causes perdues et les nostalgiques révolutionnaires l'érigèrent en martyr vivante. Elle s'effeuilla sur la blogosphère au cours d'interviews qui tenaient plus de la danse du ventre que de l'analyse politique crédible, répétant à l'envi son analyse paranoïaque de l'enlèvement et l'assassinat de son frère Jokin. Sa signature orna la plupart des pétitions pro-basques, proches d'ETA, circulant sur Internet. En septembre 2012, un mandat d'arrêt européen fut lancé à l'encontre de son frère aîné, Peio, accusé d'être l'un des cadres de l'organisation terroriste. Les hurlements et les gesticulations publiques d'Eztia Sasco redoublèrent d'intensité, mais ses soutiens médiatiques se firent à l'inverse – comme c'était étonnant ! – plus discrets. Une sorte de système de vases communicants.

Suite et fin attendue des aventures de Lionne Rugissante :

Le 14 novembre 2012, sur dénonciation anonyme, des armes et des explosifs furent retrouvés dans une grange du Pays basque nord où Peio et trois etarras se cachaient depuis des semaines. Tout ce beau monde fut arrêté et condamné, au terme d'un travail conjoint de la police et de la justice des deux pays. L'enquête qui suivit établit que la planque se trouvait, le hasard était cruel, dans la ferme où Eztia Sasco travaillait depuis deux ans comme ouvrière agricole. Les enquêteurs n'eurent pas beaucoup à se creuser les méninges pour établir sa culpabilité. Joyeux Noël : le 24 décembre 2012, la jeune femme tombait pour complicité à une entreprise terroriste. Quinze ans fermes. Incarcérée dans un premier temps à l'établissement pénitentiaire pour femmes de Saragosse, elle avait ensuite été déplacée à Coruña, en février 2013, au grand dam de sa mère, Amaia Sasco, trop malade pour venir la voir aussi loin. Bilan des courses familiales : un mort, deux condamnés et une mère éplorée. Démonstration nette et sans bavure de l'impasse terroriste.

Emma perdait son temps. L'affaire Sasco ne lui apprenait rien sur Adis García, ni sur Domingo Augusti. Eztia Sasco et ses frères n'étaient que des pantins qui se débattaient dans le vide. Elle avait lu et relu ce type d'histoire des milliers de fois. Ces pseudo-militants pour la liberté étaient tous les mêmes. Ils n'avaient que les mots démocratie et paix à la bouche, mais c'était plus fort qu'eux, ils finissaient toujours par révéler leur vraie nature. Elle émit un long soupir et jeta un œil par la fenêtre. Dehors, la pluie redoubla d'intensité et se transforma en orage de grêle. Emma reporta son attention sur les occupants de la salle. La préposée aux archives s'activait derrière son comptoir, les yeux rivés sur l'horloge murale qui indiquait que l'heure de la fermeture était

imminente. Deux avocats en costume sur le départ chuchotaient près de l'entrée. L'un d'eux louchait dans la direction d'Emma à intervalles réguliers. Elle soutint son regard. L'autre prit ça pour une marque d'intérêt et se passa crânement la main dans les cheveux, genre « T'as déjà couché avec un as du barreau ? »

Emma se détourna en grimaçant de dégoût, coupa sa connexion au réseau interne et se leva pour ranger ses affaires. Elle s'apprêtait à refermer le dossier des deux journalistes pour le rendre à la préposée, quand un détail dans le rapport d'autopsie d'Iban Urtiz attira son attention : le journaliste s'était pendu au moyen d'une gaine de fil électrique.

Emma se dit que la coïncidence était trop belle. Le cadavre de Domingo Augusti en position fœtale dans une valise tournoya un instant devant ses yeux. Elle parcourut le document à la recherche de plus de détails. Le légiste mentionnait la longueur de la gaine, près de deux mètres cinquante, mais avait omis d'en préciser la couleur. Aucune trace de chatterton non plus. Un coup d'épée dans l'eau.

— À moins que...

Emma tourna les pages avec fébrilité. L'avis de décès d'Urtiz était signé de la main du docteur Carrier, le même légiste chargé de l'autopsie de Domingo Augusti. Emma tourna d'autres pages : Carrier s'était également occupé du deuxième journaliste, Marko Elizabe, à l'institut médico-légal de Bayonne. Encore d'autres pages : 2009, les deux autopsies de Jokin Sasco, encore et toujours Carrier, cette fois-ci à Bordeaux.

Une sonnerie retentit dans la salle. Des néons s'éteignirent dans le fond. Emma releva la tête. Les deux avocaillons avaient disparu et la préposée manifestait des signes d'impatience en pointant l'horloge du doigt. Emma hocha la tête d'un air entendu. Elle ramassa son sac et empila sa documentation en pensant qu'il était étrange que Carrier n'ait pas établi de lien entre Augusti et Urtiz à propos du fil électrique. Elle se dit aussi qu'il était encore plus bizarre que le légiste soit demandé aussi loin de sa juridiction dès qu'un cadavre en lien avec Jokin Sasco apparaissait.

Simon Garnier n'arrivait pas à s'extirper du crâne l'idée que Rover Noire était policier ou militaire. L'homme en avait la carrure et les manières. Garnier était à cran. Les fichiers de la police de Bayonne refusaient de lui livrer le moindre nom. Ses recherches le ramenaient toutes à la piste qu'il voulait éviter d'emprunter : la planque de Labenne, le 18 février 2013, Javier Cruz et les trois valises.

Il employa la matinée du mercredi à retrouver la trace du flic bordelais qui l'accompagnait le jour de l'arrestation de Domingo Augusti et des deux autres passeurs. Il louvoya entre les rideaux de pluie et de glace que le ciel déversait sur Bayonne et les multiples antennes que Cruz pouvait avoir installées un peu partout pour assurer ses arrières. Il donna des coups de fil, fit ronronner le fax du commissariat, consulta des listings du personnel, se déplaça en personne dans les différents services. Il vida les fonds de tiroir et les passa en revue en évitant certains mots-clefs comme cocaïne, Augusti, valise ou basque. Il téléphona à des camarades de promotion ou de vieilles connaissances. Il minauda du Hé ! Ça fait un bail ! Comment tu vas, depuis le temps ? et du Tu te souviens de ce bar où on picolait les soirs de permission ? Entre deux appels, il tétait le goulot d'une flasque de gin pour se donner du courage, il fallait au moins ça. Il inventa un joli bobard à propos d'un informateur espagnol. Garnier voulait confronter sa version à celle du lieutenant de police stagiaire bordelais à qui il rendait des comptes.

— Comment s'appelle-t-il déjà ? Lieutenant Hernandez, Fernandez, quelque chose comme ça. Non ? Ça ne vous dit rien ? La trentaine, pas très grand, cheveux bouclés, un air pas commode...

Garnier marchait sur des œufs. Il avait entendu dire que le statut officiel de certains flics variait avec le degré de confidentialité des affaires sur lesquelles ils bossaient. On racontait aussi que les Renseignements avaient des hommes à eux à l'antiterrorisme. Des informateurs flics rémunérés pour tuyauter leur hiérarchie en dehors des voies officielles. Or, Cruz était Monsieur « Confidentialité Variable » personnifié. Celui que l'on ne nommait jamais et qui semblait bénéficier des grâces de tout le monde. Cruz naviguait à vue dans les zones d'ombre de la politique antiterroriste française. Il employait qui il voulait, où il voulait. Garnier le savait mieux que personne. Pour preuve, le flic fantôme demeurait introuvable, s'il avait jamais existé, et, conséquence directe, Monsieur Rover Noire n'avait toujours pas de nom.

Merde, plus la matinée avançait, moins Garnier y croyait lui-même ! Les types qu'il avait au bout du fil promettaient de faire leur possible, mais il sentait au ton de leur voix que sa demande était une patate chaude qui leur brûlait déjà les doigts. Ils s'excusaient et finissaient invariablement par raccrocher en lui souhaitant une bonne fin de semaine.

Vers 2 heures de l'après-midi, nauséeux, il jeta l'éponge pour ne pas se griller davantage. Il se dirigea vers la fenêtre et siffla le reste de gin. L'alcool lui monta à la tête et lui ouvrit l'appétit. Des signaux lumineux lui troublaient la vue. Les locaux étaient vides. Meyer et Lefebvre avaient déserté. Il se demanda de combien de temps il disposait avant qu'ils devinent la nature de son implication dans l'affaire Augusti et le mettent sur la touche.

Un agent des stups avec qui Garnier avait bossé à deux ou trois reprises par le passé pointa le bout de son nez à la porte du bureau pour le saluer. Il lorgna aussi sec sur la flasque de gin et avisa la démarche chaloupée de Garnier.

— Tu attaques tôt, aujourd'hui !

Garnier le dévisagea sans comprendre, puis établit le lien. Il fourra précipitamment la flasque vide dans sa poche, traversa la pièce, manquant de se prendre une chaise, et parvint à se planter face à son collègue.

— Fais-moi plaisir, veux-tu...

— Oui ?

— Va te faire mettre et retourne t'occuper de tes camés.

L'autre sourit, amusé.

— Ma foi, je vais y réfléchir.

*

Garnier finit par dénicher une sandwicherie ouverte à la limite du Petit Bayonne qui servait encore des paninis au thon. En fouillant dans ses poches à la recherche d'un billet de vingt, il mit la main sur le bout de papier où il avait noté le numéro de portable récupéré à la planque de Labenne ce weekend. Il sortit son mobile, tapa les chiffres et laissa son pouce en suspension au-dessus de la touche envoi.

La file d'attente s'allongea derrière lui, le vendeur manifesta des signes d'impatience. Garnier annula son appel et rempocha son portable. Il réclama une bière en plus de son sandwich, régla et avisa une cabine située à l'angle de la rue Thiers, dont il savait qu'elle était sur écoute passive depuis des mois, comme la plupart de celles du quartier.

Il décrocha le combiné, glissa une carte téléphonique dans la fente et composa à nouveau le numéro. Il bascula directement sur une boîte vocale automatique et raccrocha, riche de deux informations précieuses : l'appareil était toujours en activité et Garnier connaissait à présent le nom de l'opérateur. Il respira un grand coup, joignit un collègue depuis son portable pour lui demander de retrouver le titulaire de l'abonnement qui l'intéressait.

— Je suis surchargé. Pas avant la fin de semaine.

Garnier prit un ton enjoué.

— Hé ! T'es le roi du sans-fil, je sais que tu peux faire plus que ça pour moi.

— Demain matin.

— Hum, hum.

— Ce soir, au mieux. Je facture ça sur quel compte ?

Garnier hésita. Il lui donna finalement le code de l'affaire Augusti. Son collègue se détendit.

— Tu bosses avec la nouvelle et ce commandant de Toulouse, là, Meyer ?

— Ouais.

— On raconte qu'elle couche avec lui, le genre promotion canapé, tu vois.

Garnier s'esclaffa :

— Putain, mon pote, ils peuvent bien s'envoyer en l'air sur le bureau du commissaire, pour ce que j'en ai à foutre...

Les deux hommes échangèrent encore un instant, puis Garnier coupa la communication. Il descendit la rue et s'installa contre le parapet du pont Saint-Esprit pour déjeuner. La masse compacte de l'Adour se pressait contre les piles, en dessous de lui. Il suivit mentalement le

fleuve jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique et une idée germa. Il engloutit le reste de panini et fila récupérer sa voiture au sous-sol du commissariat.

Cap sur les côtes basque et landaise, leurs rochers, leurs plages de sable fin et de détritiques et leurs ports d'où partaient des bateaux susceptibles de larguer des valises à cadavres en haute mer.

Capbreton, au nord, puis Bayonne, Saint-Jean-de-Luz / Ciboure, Hendaye, à l'extrême sud.

Garnier se dit qu'avec le mauvais temps hivernal, les grandes marées et les opérations annuelles de carénage, l'activité de plaisance était faible. Bayonne mise à part, restaient les pêcheurs professionnels et les amateurs de merlus et de maquereaux pour les autres ports. Garnier tabla sur la chance. Il se présenta à chaque capitainerie pour y obtenir la liste des sorties et des entrées les 18 et 19 février 2013. On lui permit de consulter les listes de centaines de propriétaires autorisés à prendre la mer ces deux jours-là, moyennant l'acquittement des droits de port.

À Capbreton, il demanda :

— Tous ces gens-là ont pris la mer le 18 ou le 19 ?

— Bien sûr que non.

— Lesquels alors ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Vous n'avez pas un fichier plus précis, des photos des proprios, un système de surveillance, un truc de géolocalisation par satellite des entrées et des sorties du port ?

Le maître du port écarquilla les yeux :

— C'est une blague ?

— Nom de Dieu...

Garnier tenta de négocier directement avec le sommet de la hiérarchie portuaire. Il perdit une heure de son temps au téléphone avec le directeur de port, puis la gendarmerie maritime de Bayonne, avant d'abdiquer. Dépité, il se tapa le sale boulot avec obstination. Il chercha les noms de Javier Cruz et de Rover Noire jusqu'à la tombée de la nuit. Il se creusa la tête dans l'espoir de tomber sur un nom

connu en rapport avec l'affaire Augusti – les trafiquants de drogue ne naviguaient-ils qu'en valise ? Il compara le numéro de portable obtenu à la planque de Labenne avec ceux des listes. Rien ne correspondait. Garnier ne connaissait ni les codes, ni les bonnes questions à poser. Il comprit qu'à moins d'un miracle, il n'obtiendrait rien. En désespoir de cause, il exhiba la photographie de Rover Noire obtenue à la douane, mais personne ne le reconnut.

À 6 heures du soir, il n'avait épluché que les fichiers des ports de Ciboure et de Capbreton, sans être certain de pouvoir les rayer définitivement de sa liste.

À 6 heures passées de dix minutes, il jeta l'éponge et commanda une pression au troquet qui faisait face à la capitainerie. Il reçut un appel du lieutenant Lefebvre qui posa des questions bizarres à propos du docteur Carrier, et d'une histoire de fil électrique. Il l'envoya sur les roses, elle insista, il concéda le nom d'un bar du nord de Bayonne où le légiste avait ses habitudes en début de soirée, après le boulot.

Lefebvre dit :

— Hé, ce ne serait pas des cris de mouettes que j'entends derrière toi ?

— Ces histoires de valises m'ont donné envie de me mettre à la pêche en mer.

Garnier raccrocha sans écouter la réponse de sa collègue. Il héla le serveur, désigna son verre vide de la main et lui fit signe qu'il aimerait qu'on le lui remplisse à nouveau. Le type lui demanda s'il souhaitait rester manger.

Garnier rétorqua :

— Ça dépend.

Il lui montra la photo de Rover Noire et ajouta :

— Déjà vu ?

Le serveur secoua la tête.

— Bonne réponse, s'exclama Garnier. Apportez-moi la carte.

*

Il pleuvait des seaux. Le phare de Capbreton était à peine visible. Le bar-restaurant joutait le casino. Garnier était l'unique client en

terrasse. La décoration intérieure fleurait bon le papier peint, la moquette beige passé, l'air marin et les années 1970. Au centre de la salle, des homards menottés à l'élastique se morfondraient contre les parois d'un vivarium de deux cents litres. La 1664 à la pression avait un arrière-goût amer de fin de fût, mais les huîtres du lac d'Hossegor étaient fameuses. Garnier en recommanda une douzaine avec un supplément de frites et de sauce à l'échalote, puis passa à l'eau gazeuse.

Sur les coups de 7 heures, le maître de port quitta son bureau, verrouilla, traversa la rue et s'accouda au bar sans ralentir devant la table de Garnier. Le barman et lui ricanèrent en lançant des coups d'œil dans sa direction. Garnier les ignora. Il réclama un double espresso et l'addition. Il songea très sérieusement à tout laisser tomber et à se faire porter pâle pour le reste de la semaine.

Pourtant sa journée n'était pas terminée. Son téléphone sonna alors qu'il regagnait sa voiture. Son collègue du commissariat avait des nouvelles du numéro de portable récupéré à Labenne. L'appareil avait été acheté à Bayonne le 3 juin 2012, payé en liquide et enregistré au nom d'un certain Ramón Muñoz, résidant à Anglet. Le type avait vérifié. Ni le nom, ni l'adresse n'existaient.

Garnier alluma une Chesterfield et dit :

— J'ai besoin d'un coup de pouce. Le gars que je cherche manie les armes à feu comme un professionnel, il sait se fondre dans la masse et sait se battre. Il a la carrure d'un militaire et le sang-froid d'un flic, mais il n'est ni l'un ni l'autre.

L'autre garda le silence. Garnier précisa :

- Pure hypothèse.
- Hypothèse, hein ?
- Ouais.

Garnier s'installa au volant et fixa le bout incandescent de sa cigarette.

Son collègue répéta :

- Un militaire qui n'en est pas un.
- Dans le mille.

— Un flic qui n'en est pas un.

Garnier toussa.

— Encore dans le mille.

L'autre lança :

— Peut-être un vigile ou l'un de ces types qui bossent dans la sécurité.

Un frisson parcourut Garnier. Il remercia son interlocuteur et raccrocha pour réfléchir en paix. Il se cala sur son siège, ressortit la photo et plissa les yeux pour examiner en détail les traits de Rover Noire. Il s'en imprégna un instant, se remémora ce qu'il savait à propos de cette journée du 18 février à Labenne, puis il ferma les yeux et laissa son imagination faire le reste. Rover Noire, un de ces balèzes en rangers, recalés aux examens d'entrée de la police ou de l'armée, qui se promenaient avec un clébard, un taser et des flingues planqués dans la roue de secours de leur voiture. Un mec gonflé à la testostérone et à la colère qui devait pourtant gagner sa vie et trouver où exploiter ses compétences. Rover Noire qui avait le choix entre l'illégalité, les boulots de merde ou une carrière dans le privé. La drogue, les boîtes de nuit et les supermarchés ou les sociétés de sécurité spécialisées dans la gestion de conflits armés. Rover Noire qui choisissait de bosser pour le compte de l'antiterrorisme version Javier Cruz. Qui avait donc besoin d'une couverture légale ou, a minima, de garanties solides concernant sa propre sécurité. Qui pouvait faire des navettes entre la France et l'Espagne pour balancer Domingo Augusti dans une valise un jour, et descendre sa petite amie, un autre, sans craindre qu'une enquête sérieuse ne soit lancée contre lui. Un mercenaire qui n'était ni un flic ni un militaire mais qui disposait de moyens financiers, logistiques et techniques dignes de ceux de l'État – et pour cause, c'était probablement l'État, les fonds spéciaux et ses impôts qui réglaient ses factures, fournissaient le matériel et assuraient la discrétion de ses activités. Voilà pourquoi Garnier ne trouvait sa trace nulle part.

Il se traita d'imbécile et se félicita. Il donna deux grands coups de poing sur le tableau de bord, tapa dans ses mains et démarra.

Macrina réprima un fou rire. Le type, un ancien international de rugby, prenait son pied en visionnant sur écran géant la vidéo de la défaite qui lui avait coûté sa carrière professionnelle, des siècles plus tôt. 24 à 13 ! gueulait-il à l'envi, écarlate, 24 à 13, et moi, que me reste-t-il après ça ? jusqu'à ce qu'il décharge violemment sur le ventre de Macrina et transforme enfin son putain d'essai derrière la ligne.

— Là, là, dit-elle en lui caressant les cheveux.

Le colosse pleurait comme un gosse. Il ouvrit de grands yeux bovins et cala sa tête contre la poitrine de l'escort.

— Treize...

Macrina attendit patiemment qu'il s'assoupisse. Elle fila ensuite sous la douche, s'habilla à la hâte, récupéra son fric et claqua la porte du baisodrome de son dernier client avec soulagement.

L'averse qui se déversa sur elle, place des Basques, la prit par surprise. Elle s'abrita un instant sous un porche, attendant une accalmie qui ne vint pas. Alors qu'elle se résignait à regagner sa voiture sous la pluie, un cortège bruyant envahit peu à peu les lieux. Des drapeaux basques et des parapluies fleurirent, des slogans qui lui étaient étrangers fusèrent, des CRS firent leur apparition à chaque point d'entrée.

Macrina jeta un coup d'œil au ciel et alluma une cigarette. Un grand type trempé jusqu'aux os vint se réfugier à côté d'elle et se mit à crier, les mains en porte-voix : « Répression ! Répression ! » Macrina le dévisagea comme s'il était fou. Pris d'une impulsion, le type finit par s'élancer dans la foule qui l'engloutit aussitôt. Un jeune couple d'une trentaine d'années le remplaça. La femme souriait. Elle arborait une énorme croix chrétienne sur le revers de son manteau, ainsi qu'un badge sur lequel on pouvait lire Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. L'homme salua Macrina et lui tendit un tract signé Agur Maria. Macrina déclina son offre. La femme tapota son badge de l'index sans cesser de sourire. Elle dit :

— C'est une citation de l'Évangile selon saint Jean.

Macrina la regarda en pensant à son ex-mari. La femme insista :

— Jésus se compare souvent à une source de vie.

L'homme tenta de lui fourrer son tract de force dans la main. Macrina

le refusa à nouveau.

— J'ai arrêté ce genre de conneries.

La femme prit ça pour un encouragement.

— La joie se communique. Dieu nous donne cette joie. Nous voulons la partager.

L'homme demanda :

— Vous êtes baptisée ?

Macrina ricana et écrasa sa cigarette du talon.

— Je ne suis pas cliente. Laissez tomber, d'accord ?

Elle leur tourna le dos, fit deux pas en direction de la foule et se pétrifia. Aarón Sánchez fumait tranquillement, à proximité d'un groupe de militants basques. Il était vêtu d'un costume de couleur sombre et d'une veste en cuir hors de prix. Il discutait avec deux crânes rasés d'une vingtaine d'années qui l'écoutaient religieusement. Sánchez désigna la foule et ouvrit les bras en croix, comme pour dire Ainsi soit-il ! Les deux gamins le saluèrent, sortirent des matraques de sous leurs blousons et commencèrent à provoquer les manifestants les plus proches. Sánchez les observa, amusé.

Macrina pivota sur elle-même et se noya dans la masse afin de ne pas se faire repérer. Une fois à l'entrée d'une ruelle, elle jeta un œil derrière elle. Sánchez ne la suivait pas. Des cris retentirent et les visages se durcirent. D'autres crânes rasés avaient rejoint ceux qui discutaient avec Sánchez une minute plus tôt. Leurs provocations dégénéraient déjà en bagarre. Comme par enchantement, les compagnies de CRS se positionnèrent en rangs serrés de part et d'autre de la place. La tension monta d'un cran. En quittant les lieux, Macrina se demanda quel était le boulot réel d'Aarón Sánchez.

Emma repéra le légiste au premier coup d'œil. Carrier était accoudé au comptoir devant une pression et un verre de whisky. Il gratta une allumette et tira longuement sur son cigarillo tandis que le barman lui parlait.

L'endroit était minuscule. Les chaises étaient empilées sur la terrasse, contre un platane, pour que tout le monde puisse se tenir à l'intérieur. La promiscuité et la fumée de cigarettes ne semblaient gêner ni le médecin, ni personne. À l'exception de Carrier et du barman, la moyenne d'âge oscillait entre vingt et trente ans. L'ambiance était franchement trop basque au goût d'Emma. Le propriétaire des lieux était du genre aficionado. Tout le folklore autonomiste était accroché sur les murs et au plafond.

Emma s'avança vers le légiste. La conversation tournait autour d'une manifestation qui avait dégénéré dans le Petit Bayonne, en fin d'après-midi. Il y avait eu du grabuge dans les rangs des militants. Des éléments extérieurs étaient intervenus pour semer la zizanie. Carrier le déplorait. Le barman semblait du même avis. Emma toussa. Les deux hommes tournèrent la tête dans sa direction en même temps. Le barman la reluqua ouvertement des pieds à la tête. Carrier fronça les sourcils quand il la reconnut.

Emma balaya ostensiblement la salle du regard avant de s'arrêter sur Carrier.

Elle déclara :

— Simon Garnier m'a prévenu que vous étiez alcoolique, mais pas avec qui vous aimiez picoler.

Un silence de plomb suivit sa remarque. Le barman lâcha quelques mots en basque qui firent sourire le légiste, puis il s'éloigna. Emma interrogea Carrier sur le sens de ses paroles. En guise de réponse, il trempa ses lèvres dans le whisky.

Emma dit :

— J'ai un problème.

Carrier grimaça. La lueur agacée qui brillait dans ses yeux pouvait signifier : « Waouh, c'est déjà un sacré exploit de l'admettre ! »

— Lequel ?

— Jokin Sasco.

Il releva la tête pour la sonder du regard, puis plongea le nez dans sa bière.

— Vous buvez quelque chose ?

Emma commanda une pression et repartit aussi sec à la charge.

— Il y a un truc que je ne comprends pas. Pourquoi, dès que je m'intéresse à un cadavre dans l'affaire Domingo Augusti, votre nom apparaît sur l'autopsie.

— Sans doute parce que c'est mon métier.

Carrier esquissa un sourire. Emma soupira et but une gorgée de sa bière.

Elle récita :

— Jokin Sasco, Iban Urtiz, Marko Elizabe, Domingo Augusti... Je suis certaine qu'en cherchant un peu, la liste s'allongerait de quelques noms supplémentaires. Expliquez-moi.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je vais là où on me demande d'aller.

Emma exulta :

— Précisément !

Carrier tressaillit. Il siffla ses verres, fit signe au barman de lui remettre la même chose et fixa la pointe de ses chaussures pour se donner du courage.

— Le secret médical m'interdit de...

Emma le coupa :

— Qui vous demande d'y aller ?

— Vous voyez des complots partout, lieutenant Lefebvre.

— Des complots montés par qui ?

Carrier leva les yeux au ciel.

— Seigneur !

— J'ai lu dans les conclusions de vos rapports que les affaires Urtiz et Augusti présentaient une similitude : le fil électrique.

— Et ?

— Dans le cas d'Urtiz, vous ne mentionnez pas sa couleur. Était-il bleu ?

— Vous m'emmerdez avec vos questions.

Emma tiqua.

— Je fais mon boulot.

— Moi aussi, lieutenant. Pour les analyses, demandez à Simon. C'est lui qui était en charge de ces enquêtes.

— Garnier ?

Carrier acquiesça et lui fit un clin d'œil.

— Vous savez bien comment ça marche.

— Non, justement. Dites-moi, cher docteur Carrier, ça marche comment ?

Un orage de grêle s'abattit sur la rue en faisant un vacarme métallique de tous les diables sur les piles de chaises exposées à l'extérieur. Un groupe de jeunes femmes traversa le rideau de glace et s'engouffra dans le bar en poussant des cris d'effroi mêlés de soulagement. Les clients se pressèrent un peu plus pour les laisser entrer. Des hommes leur offrirent à boire. Le brouhaha grimpa d'un cran. L'air de la pièce se mit à tourbillonner. Emma sentit une bouffée de chaleur l'envahir.

Carrier but d'une traite sa dose de whisky.

— Je ne suis pas du genre à parler des collègues dans leur dos.

Emma retiqua.

— Très bien ! Racontez-moi donc, cher, cheer docteur Carrier, ça marche comment avec le lieutenant Simon Garnier ?

Le visage du légiste se rembrunit. Emma comprit aussitôt qu'elle avait posé la bonne question. Elle perçut de façon fugace les contours d'un système impliquant Garnier, les morts de Domingo Augusti et de Jokin Sasco, mais sans pouvoir en dessiner la structure interne.

Carrier posa un billet de cinquante sur le comptoir, saisit sa pression et s'écarta.

Il dit :

— Pourquoi déployez-vous tant d'énergie à faire chier le monde pour une banale enquête sur un trafiquant de drogue ?

Emma re-retiqua.

— Parce que la lutte contre le terrorisme doit être notre priorité numéro un. Parce que j'ai le sentiment que certains officiers assermentés ne font pas leur travail correctement et qu'ainsi, par incompetence ou par ambition personnelle, ils couvrent des activités criminelles.

Carrier émit un sifflement ironique.

— Demandez-moi ce que vous voulez, mais pas de trahir la confiance d'un ami.

— Alors dites-moi que je me trompe sur toute la ligne. Racontez-moi ce qui n'est pas écrit dans vos rapports d'autopsie pour les cas Sasco, Urtiz, Elizabe et Augusti, qui vous a demandé de les trafiquer et pour quelles raisons.

— Allez vous faire foutre.

— Je dois prendre votre proposition pour du harcèlement sexuel ou comme une sorte de confession ?

Carrier termina son verre d'une traite, le déposa derrière Emma et se pencha vers elle.

Il cracha :

— Vous connaissez personnellement Simon ?

— Non.

— Dans ce cas, écoutez ça : vous ne savez rien. Sans les flics comme lui, ça serait le chaos, ici.

Emma mima un joueur de flûte avec les mains. Carrier haussa les épaules, l'air de dire « Je ne peux vraiment rien pour vous », puis se fraya un chemin dans la masse des clients et sortit. Un type d'à peine vingt ans entra un instant plus tard. Ses traits étaient fins, son visage radieux. Sur le coup, Emma le trouva très attirant. Elle en oublia les propos de Carrier, le folklore et toutes ces conneries, jusqu'à ce que le type retire sa veste, son pull à capuche et s'installe à côté d'elle. Il portait un tee-shirt sur lequel le portrait de Jokin Sasco était imprimé, sous le slogan tracé en lettres rouges : Où est Jokin ?

Emma se figea. Elle connaissait cette image. Elle était placardée sur la moitié des murs de la ville et avait fait la une pendant des semaines, en 2009.

Le type réclama à boire et se retourna pour lui sourire. Emma eut un hoquet et pensa à son arme de service, rangée dans la boîte à gants de la voiture de service. Son imagination fit le reste du travail. 11 mars 2004 : « 11-M ! 11-M ! L'Espagne pleure ses morts ! » 13 mars 2013 : le speaker qui gueulait Joyeux anniversaire ! pour la neuvième fois dans son crâne passa la démultipliée. Emma bouscula le jeune homme, traversa la masse compacte des clients et se précipita dehors pour retrouver son souffle.

Le premier cybercafé était à cinq minutes, dans le centre-ville de Soorts-Hossegor. Malgré le mauvais temps, les vitrines des boutiques affichaient du rêve marchand ensoleillé sur fond de photos de surfeuses en bikini et de bellâtres en tongs. Simon Garnier se gara sur l'avenue du Touring-Club entre une Audi Q5 rutilante et un combi Volkswagen bardé d'autocollants et de slogans à la gloire du dieu océan. Il s'engouffra dans la salle. Des adolescents qui jouaient en réseau relevèrent la tête par curiosité et se désintéressèrent aussitôt de lui.

Garnier salua le responsable, s'installa devant un poste et se connecta au site de la Chambre de commerce et d'industrie. Il sélectionna la zone géographique de recherche, tapa Sociétés de sécurité et pressa la touche entrée.

Il trouva un début de réponse à sa question à la troisième occurrence : País Vasco Seguridad. Deux officines répertoriées sur le territoire français, à Saint-Jean-de-Luz et Bayonne. Services proposés : gardes du corps, télésurveillance, vigiles, sécurité des biens et des personnes. Fondateur et président-directeur général : Aarón Sánchez, suivi de l'adresse du siège social, dans la zone industrielle de Bayonne. Date de création : 3 juin 2012, la même date à laquelle un certain Ramón Muñoz fictif s'offrait un téléphone portable. Aucune photo. Le cœur battant, Garnier fit plusieurs tentatives sur un moteur de recherche pour trouver l'image et le son, mais il ne trouva rien – discrétion, discrétion !

Il griffonna l'adresse sur une feuille, se déconnecta et régla ce qu'il devait avant de prendre la route de Bayonne. Pour ne prendre aucun risque, il se gara sur le parking d'un centre commercial encore ouvert, à l'entrée de la zone industrielle, et arpenta les rues environnantes. Il dénicha l'immeuble de País Vasco Seguridad. Il pénétra dans le hall, parcourut les boîtes aux lettres du regard : PVS, 3e étage.

Il ressortit, s'éloigna, leva la tête et compta. Un, deux, troisième étage. Une seule fenêtre allumée, à l'extrémité nord du bâtiment. Garnier passa devant une Honda Accord grise et une Mégane break noire, toutes deux immatriculées dans les Pyrénées-Atlantiques. Il continua d'avancer, se posta à l'écart et nota les numéros des plaques, puis il sortit son paquet de Chesterfield et gratta son briquet.

Peu après, une camionnette de la régie publicitaire se gara de l'autre

côté de la rue, au pied d'un double panneau. Un employé en jeans et veste de travail en descendit. À l'aide d'une grande perche, il installa avec dextérité de nouvelles affiches, puis il repartit comme il était venu. Il s'agissait d'une publicité pour agence immobilière bayonnaise mettant en scène une jeune femme blonde, sensuelle, en robe moulante rouge, brandissant le drapeau basque sous la forme d'un cœur. L'annonceur annonçait : L'immobilier, ça fait rêver. Vue plongeante sur les seins de la jeune Basque. L'annonceur précisait toutefois : Par contre, pour les visites, c'est Peio qui vous emmènera. Garnier éclata de rire en pensant à la réaction à venir des Basques qui dénonçaient la spéculation immobilière et la pénurie de logements. Il se dit que le type qui avait financé cette campagne de pub était stupide, à moins qu'il n'ait jamais mis les pieds au Pays basque. Ou les deux. Il se demanda comment un peuple pouvait générer autant de contradictions sur une si petite zone géographique. Certains peignaient en rouge et vert sur les murs des slogans comme Le Pays basque n'est pas à vendre !, pendant que d'autres affichaient des photos et quatre par trois de leurs femmes et de leurs filles, toujours en rouge et vert, les seins et le cul à l'air, pour fourguer du béton aux investisseurs étrangers.

Garnier remplaça mentalement le prénom Peio par Jokin et il traduisit le slogan à sa manière : « Oyez, oyez, investisseurs étrangers, votre fric est le bienvenu, tant que votre argent et les dessous en dentelle de votre femme respectent les couleurs locales ! Kasu(8), kasu ! Si vous achetez, nous vous couperons les couilles, nous vous enlèverons à vos familles et à vos amis fanatiques, nous glisserons votre corps dans le tiroir d'une morgue bordelaise ou nous vous enfermerons dans une valise et vous larguerons au large des côtes. Croisière gratuite et vue sur nos plages de sable fin garanties ! Qu'est-ce que vous dites de ça ? Alors ? Vous achetez quand même malgré les risques ou vous croyez dur comme fer qu'à la fin de l'histoire, la blonde pulpeuse sera dans votre pieu à vous masser la bite avec ses seins ? » Puis il écrasa son mégot, s'alluma une autre cigarette et renouvela l'opération jusqu'à ce que la lumière du 3e étage s'éteigne.

*

Il était 22 heures passées. Aarón Sánchez émergea du hall peu de temps après. Il portait un costume de couleur sombre et une veste en cuir neuve. Il dégageait une force et une assurance incroyables.

Sánchez fourra son attaché-case et un sac de sport dans le coffre de la Honda et démarra. Garnier le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse. Il se dit que ça avait été une journée bien remplie. Rover

Noire avait enfin un nom. Javier Cruz, un point faible. Et lui, une furieuse envie de faire d'un nom et d'un point faible un moyen de sauver sa peau d'officier de police corrompu.

Le merdier intégral.

Une fois terminé son entretien avec Facundo López à la maison d'arrêt de Bayonne, le commandant Axel Meyer fit ses petits calculs.

López ne mentait pas – il se pissait dessus tant il avait la trouille, ça crevait les yeux !

C'était le point de départ de sa réflexion.

Meyer n'était pas stupide. Le 18 février dernier, 105 kg de cocaïne passaient la frontière. Bizarre : seulement la moitié de cette quantité réapparaissait dans le rapport de Simon Garnier. López prétendait que c'était un coup des Mexicains qui auraient remis la marchandise sur le marché, deux semaines plus tard. Or, Meyer savait que c'était l'équipe menée par Garnier qui avait dirigé l'opération. López assurait que Domingo Augusti était l'un des passeurs, mais Garnier ne l'avait pas identifié parmi ceux qui avaient tiré sur son équipe avant de s'enfuir – vraiment bizarre ! Selon toute vraisemblance, Garnier mentait. Il connaissait peut-être Augusti. Il savait peut-être où était la moitié manquante de la saisie. Les Mexicains s'étaient peut-être partagé la dope avec Garnier. Les Mexicains n'y étaient peut-être pour rien, tout comme López. Tout indiquait qu'ils n'avaient pas touché leur part. 55 kg de cocaïne s'étaient volatilisés et d'autres que Garnier et les Mexicains se chargeaient de les revendre depuis quelques jours. Garnier était sans doute un flic pourri qui mentait, mais il n'avait sûrement pas l'étoffe et les épaules d'un revendeur en gros de cocaïne. Tout ce cirque de mensonges et de suppositions nourrissait un rapport certain avec la mort violente d'Augusti.

Après sa visite au parloir, il prit sa voiture et flâna dans Bayonne avant de se décider à rentrer au commissariat se plonger dans les dossiers Augusti et Garnier. Sa petite enquête interne, personnelle et discrète, lui donna encore plus de peut-être et de bizarre, bizarre.

C'était presque trop beau pour être vrai : les états de service de Garnier étaient excellents. Ses supérieurs ne tarissaient pas d'éloges sur son sens de l'initiative et sa réactivité. Le commissaire divisionnaire Kleber lui collait des notes épatantes. Ses collègues vantaient son esprit de solidarité et sa camaraderie. Garnier possédait le dossier idéal pour une promotion. Parmi les nombreuses affaires dont il avait eu la charge sur le terrain, figuraient, ô surprise, les

enquêtes Urtiz, Elizabe et Sasco qui se soldaient toutes par un « Circulez, il n'y a rien à voir ! »

La coïncidence frôlait le miracle.

Le cerveau de Meyer lui souffla : corruption, enquête interne ou mise à pied ! tandis que son instinct de survie lui disait : « Attention ! Chaussée drôlement glissante ! » Pas besoin d'être spécialiste ès paranoïa pour comprendre que Garnier était couvert et obéissait aux ordres de sa hiérarchie. Meyer se tortillait sur sa chaise. Il était payé pour enquêter sur Augusti, pas sur Garnier.

Il referma le dossier Garnier et bascula sur celui qui concernait la saisie de cocaïne et l'interpellation ratée des passeurs du 18 février.

Ça continuait :

Dans son rapport, Simon Garnier manquait étonnamment de précision. Son récit de l'opération était la version édulcorée de celui de Facundo López. Il oubliait de dire qui les avait tuyautés pour leur donner l'heure et le lieu du rendez-vous. Il omettait également de mentionner l'existence du mystérieux informateur qui avait prévenu le propriétaire du garage que l'échange était annulé. Il parlait d'une opération conjointe entre les services français et espagnols. Il ne disait pas qui ni combien de policiers espagnols étaient engagés sur le terrain. Il évoquait une grande confusion au cours de laquelle des coups de feu avaient été échangés sans que personne ne soit blessé. L'interpellation avait mal tourné, les trafiquants avaient sorti des flingues et défouraillé à tout va. Garnier décrivait des silhouettes fantomatiques. Il n'avait pas bien vu le visage des malfaiteurs. Leurs portraits-robots tenaient davantage du prototype de l'Espagnol moyen – sans blague ! ils étaient tous les trois bruns, de type caucasien et sans signe particulier ? Autrement dit, Domingo Augusti pouvait être l'un d'entre eux, comme à peu près cinquante pour cent de la population masculine de la péninsule ibérique. Celui qui avait rédigé ce rapport était un fumiste. Or, Garnier était bien trop malin pour jouer au fumiste. Conclusion : il avait signé un rapport qui correspondait vaguement à la réalité.

Pourquoi ? – Oh ! Oh ! Tout de suite la méfiance et la suspicion !

Parce que quand un flic des stup se fait tirer dessus à bout portant par des trafiquants, il n'oublie pas leurs visages. La peur et le désir de vengeance entretiennent la mémoire.

Parce que Garnier était le premier présent sur la plage du Penon

quand la valise avait été découverte, genre : « Laissez, je m'occupe de tout, je passais justement par là et j'ai entendu des cris ! »

Parce qu'il n'était peut-être même pas présent pendant l'interpellation. On lui avait juste demandé d'assurer le service après-vente.

Parce que le lieutenant Simon Garnier aimait rendre service.

Ses supérieurs le lui rendaient bien.

Parce que la tête de Domingo Augusti dépassait.

Parce que.

Point.

Meyer prit les dossiers sous le bras et grimpa au bureau du service du personnel afin de vérifier l'emploi du temps de Garnier. Il apprit que Garnier était du genre détendu, quand il s'attaquait à des trafiquants de cocaïne. Le 18 février, Garnier prit son service à 13 heures pétante. À 13 h 15, lui et une équipe d'agents espagnols quittèrent le commissariat pour arrêter un groupe de dangereux trafiquants. Aucune équipe de soutien. Aucune préparation sur place, comme s'il s'agissait d'un simple rendez-vous du style « Ne raccroche pas, j'ai trois méchants revendeurs de drogue à arrêter à 14 heures, je te reprends juste après ! » Tranquille. Retour de mission, 14 h 30. Garnier passa l'après-midi à rédiger son rapport, avant de débaucher à 22 heures. Toujours cool. Toujours tranquille.

Meyer était à cran. Plus il se posait de questions à propos de Garnier, moins il le voyait impliqué dans un meurtre, plus il avait la certitude que ce dernier n'était qu'un prête-nom. Un flic de complaisance. Un pauvre con, comme lui, payé pour faire joli et signer en bas de la feuille en souriant.

Il consulta sa montre et décida qu'il avait assez travaillé pour aujourd'hui. Il redescendit, rangea les dossiers et rentra chez lui.

*

Pendant ce temps, Marie-Line lui préparait une surprise. Elle sortit le nez des cartons de déménagement plus tôt que prévu, confia les enfants à une voisine, fit le plein de sa voiture et débarqua au studio du Petit Bayonne sur les coups de 19 heures, à peu près en même temps que lui.

Elle le trouva dans un tel état de stress qu'elle monta le chauffage et lui fit couler un bain. Après le dîner, elle passa une bonne partie de la soirée à lui masser le dos et à lui prodiguer le genre de caresses érotiques qu'il affectionnait pardessus tout. Marie-Line était sexy en diable. Elle portait l'une de ses tenues d'intérieur légères qui d'habitude l'excitaient au plus haut point et le laissaient pantelant de désir. Meyer la laissa agir à sa guise mais leurs petits jeux ne firent que le crispier davantage. Il lui demanda finalement d'arrêter. Vexée, elle se cala contre le montant du lit et croisa les bras. Elle parut réfléchir un moment avant de rompre le silence.

— Toujours à courir après tes méchants terroristes basques, pas vrai ?

Meyer resta muet. Elle décroisa les bras et s'étendit à côté de lui.

— Ce n'est pas la paix maintenant, ici ?

Meyer esquissa un sourire, puis se renfroigna. Il se retourna sur le dos et caressa la joue de sa femme du bout des doigts. Il dit :

— Tu crois que j'ai été envoyé à Bayonne pour classer l'affaire Domingo Augusti en échange de ma nomination au grade de commissaire ?

Sa femme fronça les sourcils.

— Qui est Domingo Augusti, Axel ?

Meyer reformula sa question sans répondre :

— À ton avis, suis-je uniquement payé pour faire joli ?

— Je te demande pardon ?

*

Meyer passa une nuit exécrable. Sa peau était moite et les draps trempés de sueur. Il se leva pour fouiller dans le sac à main de Marie-Line à la recherche de cachets pour dormir. L'Effergan qu'il dénicha ne le soulagea pas. En fin de compte, pour ne pas réveiller sa femme, il tira une chaise près de l'unique fenêtre du studio et il s'assit, le nez collé au carreau.

Sa conscience le travaillait.

Un peu.

Pas beaucoup.

Suffisamment quand même pour l'empêcher de dormir ou de baiser avec sa femme.

Le plus simple serait probablement d'interroger Garnier, de dénoncer ses agissements, voire de demander une enquête interne. Le plus simple, mais pas forcément le plus malin. Il était prématuré de porter des accusations. Épuisé et à court d'arguments, il appela Maldjian sur sa ligne privée.

— Meyer ? Vous savez quelle heure il est ?

— Je vous appelle pour Garnier ?

— Quoi, Garnier ?

— Pensez-vous que je puisse lui faire confiance ?

Maldjian toussa et se racla la gorge.

— Vous m'emmerdez.

— Mais je fais quoi ?

— Simon...

— Oui ?

— Écoutez bien ce que je vais vous dire.

— Je suis tout ouïe, monsieur.

— Garnier est l'agent dont vous avez besoin, est-ce bien clair ?

Meyer marqua un temps d'arrêt avant de répondre :

— Parfaitement clair, monsieur.

— Passez une bonne journée, commissaire.

— Je ne suis que commandant, monsieur.

Maldjian éclata de rire.

— Quel lapsus !

Il raccrocha. Meyer jeta un coup d'œil à sa montre, puis il poussa un

long, très long soupir de soulagement. À 6 heures, il prit la décision d'oublier Garnier et de revoir toute son enquête. Il se doucha, descendit acheter du pain frais et de la brioche, prépara le petit déjeuner et réveilla Marie-Line d'une série de baisers appuyés.

Le café était chaud, parfumé à la cannelle. Ils roucoulèrent et discutèrent tout en mangeant. La cuisse de Meyer frôlait celle de sa femme. C'était tellement bon. Marie-Line se projeta dans l'avenir, elle parla de l'avancement de Meyer, de ce qu'ils pourraient s'offrir avec un salaire de commissaire, du plan épargne logement qu'il faudrait ouvrir pour les enfants à la banque, afin de mettre des sous de côté pour leur permis et leurs études – surtout leurs études, hein, le permis pourrait attendre !

Meyer but une troisième tasse. Marie-Line semblait heureuse de le voir heureux – n'était-ce pas sa définition du bonheur ? Il l'embrassa dans le cou, elle lui susurra à l'oreille :

— C'est ce que j'aime chez toi.

— Quoi ?

— Je sais qu'il ne t'arrivera jamais rien parce que tu es prudent.

Gaizka s'extirpa du canapé et remet les coussins en place.

— Il faut que j'y aille, ama(9).

Les traits de Maddi Etxandi étaient émaciés, ses yeux fiévreux, comme si le cancer d'Aitor, insatiable, s'attaquait à présent au reste de la famille. Elle reposa sa tasse de café.

— Déjà ? Tu viens à peine d'arriver.

— J'ai rendez-vous avec un type, à propos de la Sargentis, tu sais bien.

Maddi leva vers lui un regard inquiet.

— N'y va pas.

— On en a déjà parlé.

— Ton père n'aurait pas voulu.

— Je n'aime pas quand tu parles à sa place.

— Toute cette publicité autour de sa mort, ce n'est bon pour personne. Les patrons d'Aitor sont puissants, tu vas t'attirer des ennuis. Ces choses-là doivent se régler entre nous.

Gaizka ne releva pas. Il contourna la table basse, attrapa sa veste et se dirigea vers le hall d'entrée. Maddi se redressa en grimaçant.

— Ces gens te manipulent.

— Le seul qui nous manipule, ici, c'est Giraud, avec son sale fric. Si tu acceptais de porter plainte, nous pourrions le faire payer bien plus que les miettes qu'il t'a promises.

— Je ne fais pas ça pour l'argent ! Aucune vidéo, aucun procès ne nous le rendra. Ton père...

Gaizka cria :

— Ama ! Laisse papa en dehors de ça !

Maddi réprima un sanglot.

— Ils veulent profiter de ta peine.

La main sur la poignée de la porte, Gaizka secoua la tête, puis il sortit sans se retourner.

*

Heure de pointe à l'aéroport de Biarritz. Des hordes d'hommes d'affaires et de jeunes surfeurs, sourire peroxydé et planche sous le bras, se bousculaient à la station de taxis. L'arrêt-minute affichait complet. L'endroit ressemblait à l'entrée d'un centre commercial flambant neuf pour clientèle de luxe. C'était l'aéroport le plus cool de France.

Gaizka baissa la vitre pour aérer. Le système de climatisation de la Fiat Panda était hors-service. Un voile opaque de buée recouvrait le pare-brise. Le type assis à côté de lui, un dénommé Francia, était un vrai moulin à paroles. Il empestait la transpiration. À intervalles réguliers, il sortait de la poche de sa veste un baume de confection artisanale à base de citron, d'arnica et de miel dont il enduisait ses lèvres gercées. Gaizka avait fait sa connaissance deux jours plus tôt. Le petit film tourné avec Belen sur le terrain de la Sargentis avait atterri, Dieu sait comment, sur sa boîte mail et il avait instantanément décroché son téléphone pour le rencontrer.

Francia était un prof de mathématiques à la retraite qui avait viré écolo. Il bossait comme journaliste bénévole pour un canard bordelais publié par un collectif de défense de l'environnement. Il savait tout sur tout. Il s'était présenté à deux reprises sur une liste municipale. Il tutoyait Gaizka comme s'ils se connaissaient depuis des années. Il disait : « Nous sommes frères de lutte. » Il chuchotait dès qu'il prononçait le terme Sargentis, comme si son portable était sur écoute. Il évoquait des documents secrets, des contre-expertises indépendantes clandestines, un réseau de militants qui œuvraient en sous-marins pour qu'éclate la vérité. Il citait sans arrêt ses deux modèles en matière de journalisme d'investigation, Iban Urtiz et Marko Elizabe, « des héros » qui n'avaient pas hésité à mettre leur vie en danger pour dévoiler les dessous de l'affaire Jokin Sasco. Francia avait fait spécialement le déplacement depuis Bordeaux pour voir Gaizka. Il n'arrêtait pas de répéter, comme un mantra destiné à le galvaniser :

— Ton témoignage est essentiel pour nous.

Gaizka pensait : « Nous ? » sans oser formuler sa question à voix haute.

Francia lui avait filé rendez-vous à l'aéroport. Ils devaient y réceptionner un scientifique appelé Walter Bishop qui avait bossé pour l'armée américaine de 1970 à 1990 – « Un homme formidable, tu verras. Très courageux ! » Bishop entamait une série de conférences dans le sud-ouest de la France. Il avait des choses essentielles à leur révéler à propos de la Sargentis et de son père. Belen était contre. Gaizka avait longtemps tergiversé avant de finalement accepter, « pour entendre ce qu'ils avaient à dire » – et pourquoi pas, merde ! Belen boudait dans son coin et avait refusé de l'accompagner.

Gaizka demanda à quelle heure l'avion de Bishop devait atterrir. Francia répondit « Bientôt, bientôt » sans même regarder sa montre. Gaizka pensa que Maddi et Belen avaient raison, il n'avait rien à faire là.

Francia s'était remis à chuchoter en jetant des coups d'œil par la vitre.

— Je suis resté plongé dans mes recherches durant tout l'automne, j'ai dégotté des tas de documents officiels planqués de-ci de-là. Des résultats de sondages effectués sur les zones contaminées et dans les environs. Des injonctions préfectorales ou des constats d'infractions au Code de l'environnement classés sans suite. Des expertises accablantes de l'Inspection du travail durant les années monazite. Des résultats truqués dans lesquels le mot radioactivité a été purement et simplement effacé. Des rapports mentionnant 420 tonnes de déchets radioactifs en quittant la Sargentis et livrés « propres » sous la dénomination « terres et gravats » dans une usine de retraitement en Seine-et-Marne, en 2008. Des familles qui déposent plainte puis se rétractent. Mais il y a mieux encore.

Il attrapa le bras de Gaizka et baissa encore la voix.

— Des achats par la Sargentis, au début des années 1990, de stocks de monazite dans une usine d'armement aux États-Unis, spécialisée dans la fabrication de missiles sol-sol, ainsi que 3 200 tonnes d'uranium appauvri.

Gaizka dévisagea son interlocuteur en silence. Il hésitait sur l'attitude à adopter. Francia désigna le ciel d'un air mystérieux, du style : Chuut, le Messie arrive tout droit de Rockville, dans le Maryland, et il va nous montrer la voie à suivre !

Il se gratta la nuque.

— Bishop a des informations top secrètes à nous révéler à ce sujet.

— Oh !

Gaizka eut une moue ironique.

— Quel rapport avec mon père ?

Francia lui adressa le clin d'œil qui signifiait : la bonne blague, sacré Gaizka !

Il ajouta :

— Autant de trucs que les services d'État ne publieront jamais et que nous n'avons pas encore rendus publics pour des raisons évidentes.

— Nous ?

— En novembre dernier, j'ai travaillé en toute discrétion avec le laboratoire qui a mené la fameuse contre-expertise indépendante. J'en ai parlé à Bishop par mail. Il m'a répondu que cette histoire de Sargentis ira loin, mais pour cela, il faudra passer outre la solidarité des ingénieurs des Mines qui ont investi ces dernières années le champ de l'inspection de sites classés Seveso 2 et qui ne lâcheront jamais l'un des leurs, ici.

— Du coup, vous allez faire quoi, concrètement ? s'agaça Gaizka.

Francia tourna brusquement la tête sans répondre. Il bondit hors de la Fiat pour aller à la rencontre d'un vieillard en costume deux pièces, qui poussait devant lui un caddie rempli de valises de marque Delsey en cuir noir.

*

Séquence communication tous azimuts. Bishop créchait dans une suite au Mercure du centre-ville de Bayonne aux frais de l'association de Francia. Trois jours durant, Gaizka servit de taxi et se tapa les navettes entre hôtel, salles de conférences et bonnes tables.

Walter Bishop était un sacré coco. Il nourrissait un faible pour la cuisine au foie gras de canard – teeellement plus bio ! – et le champagne millésimé. Il facturait chaque débat mille cinq cents euros. Bien sûr, Francia fermait les yeux sur cet aspect de sa personnalité et disait Amen à chacune de ses requêtes. Les écologistes de la région lui avaient organisé une véritable tournée de star. Partout ils le présentaient comme l'homme qui faisait trembler le Congrès américain. Les salles étaient bondées. Militants et amateurs de théories

du complot se pressaient pour acheter leur ticket d'entrée. Francia assurait le rôle de traducteur, de chauffeur de salle et de tête de liste du fan-club.

Le discours de Bishop était parfaitement rodé. Il servait la même histoire, chaque fois, à la virgule près – à l'américaine, astapito !

Le 23 juin 1976, dans son bureau au 18e étage de l'immeuble de l'US Army Atomic Energy Commission, à Rockville, dans le Maryland, le jeune docteur Walter S. Bishop louchait sur un dossier militaire posé devant lui, sobrement intitulé Monazite. À l'intérieur, un topo ultrasecret sur l'usine de fabrication d'armes et de missiles de Marenna dans l'Ohio, similaire à ceux qu'il avait l'habitude de superviser et de parapher pour validation. Une routine ennuyeuse, dans un océan bureaucratique de procédures, pour s'assurer de la réhabilitation de sites aujourd'hui officiellement contaminés. Le Congrès avait déjà dépensé plus de 300 milliards de dollars pour en venir à bout, une ligne budgétaire qui alimentait la crainte d'une fermeture de la Commission et d'un désastre environnemental révélé à l'échelle nationale.

Dans ce cas précis, ni uranium, ni plutonium comme habituellement traité dans le nucléaire, mais un autre radionucléide, le thorium, présent dans la monazite. À l'origine, des tentatives furent menées pour l'incorporer dans des munitions et des obus, afin d'accroître leur pouvoir transperçant dû à sa résistance exceptionnelle aux fortes températures. Des tests furent menés sur des missiles sol-sol, mais leur coût était prohibitif, comparé à celui de l'uranium. Vingt ans d'expérimentations aboutirent à la contamination de la zone d'essais de Marenna. L'armée déploya tout son savoir-faire pour étouffer l'affaire et enterrer définitivement le site, mais même les états-majors s'alarmèrent. Au sol, la radioactivité était quarante fois supérieure à la normale. Les radiations atteignaient 147 sur les compteurs Geiger, avec des pointes à 165. Des périmètres de sécurité de vingt mètres avaient été érigés autour de chaque point chaud afin d'éviter les curieux. Les autorités distribuèrent discrètement des tenues de protection spécifiques aux techniciens qui avaient analysé le terrain. Dans un premier temps, ces gars avaient préconisé de recouvrir la zone d'une couche de 30 cm de graviers, mais tous savaient que cela serait insuffisant. 800 mètres cubes des terres les plus contaminées furent donc excavés, en curant au maximum le sol autour des silos 1303 et 1304.

Là, Bishop marquait une pause pour ménager son effet. Il tenait la salle en haleine. Le visage du scientifique se voilait alors d'un océan

de tristesse et de compassion.

La première fois, Gaizka se pencha vers Francia, assis à côté de lui.

Il chuchota :

— Et mon père, dans tout ça ?

Francia répondit d'une voix grave :

— Ça va venir, patience.

À la tribune, Bishop reprenait déjà :

— 1 500 tonnes de monazite furent alors conditionnées dans des barils métalliques, puis expatriées à destination de l'Europe, via une société hollandaise. Mon boulot consistait à rédiger un document de sécurité expliquant dans le détail les précautions à prendre pour le stockage et le retraitement de ces déchets. Je savais par expérience qu'elles ne seraient pas respectées, mais j'étais tenu au devoir de réserve. C'était clairement stipulé dans le contrat qui me liait à la Commission. Des hommes seraient contaminés et mourraient, à plus ou moins long terme. C'était déjà le cas à Rockville et sur d'autres sites du pays. Je le savais, mais l'administration américaine me demandait de valider et de signer.

Ce matin du 23 juin 1976, comme les autres matins avant celui-là et bien d'autres pendant les vingt-deux années qui suivirent avant qu'il ne donne sa démission, Walter S. Bishop signa. Il vérifia une dernière fois l'adresse de livraison fournie par la société hollandaise : « Sargentis, 18 quai Saint-Bernard, 64 100 Bayonne ».

Gaizka applaudit des deux mains. L'histoire de son père prenait enfin forme sous ses yeux. La longue liste des culpabilités s'allongeait. D'autres Jean-Christophe Giraud existaient, aux quatre coins de la planète. Autant de salauds. D'autres perspectives de solidarité entre victimes et familles de victimes aussi. Belen qui avait tenu à l'accompagner cette fois-ci tirait une tête d'enterrement. Elle était dubitative. Elle en fit part à Gaizka qui ne l'écouta pas, conquis.

— Je crois que ce type peut nous aider.

Belen glissa sa main dans la sienne.

— Peut-être, je ne sais pas.

— Il détient les clefs de ce qui est arrivé à mon père.

— Il parle, c'est tout ce qu'il fait.

— Tu es injuste.

Belen acquiesça mais ne dit plus rien. Deux heures plus tard, Gaizka la déposa à l'appartement, puis il ramena Bishop à son hôtel. Là, sur le perron du Mercure, Gaizka le remercia avec chaleur et lui demanda s'il accepterait de venir témoigner au procès qu'il comptait intenter à la Sargentis pour le cancer de son père, Aitor. Le scientifique répondit que ce serait un honneur pour lui. Gaizka se retint de le prendre dans ses bras.

— Que pouvons-nous faire pour les victimes ?

— Votre père...

— Pas seulement lui. D'autres sont morts à cause de la monazite.

Bishop hocha la tête.

— C'est une question importante.

Gaizka s'enthousiasma.

— Voulez-vous que nous en discussions maintenant ?

Bishop sourit poliment et lui donna une petite tape condescendante sur l'épaule.

— Je suis un peu fatigué, my friend. Plus tard.

*

Le matin du quatrième jour, Gaizka en eut marre d'attendre. Il décida qu'il était temps d'arrêter les bla-bla et de passer aux travaux pratiques. Il traîna Walter Bishop et Francia sur la zone portuaire, devant le portail du terrain de la Sargentis. Il dit :

— Voilà où arrivait la monazite. Voilà l'endroit précis où travaillait mon père.

Le scientifique et Francia observèrent un silence religieux. Gaizka leur exposa ensuite le plan d'occupation du site que lui et Belen avaient concocté. Banderoles, slogans, grève de la faim, communiqués de presse aux médias locaux. Ne leur manquaient que des relais dans les

réseaux militants, des forces vives et un nom suffisamment médiatique pour attirer l'attention.

Gaizka se tourna vers l'Américain.

— We need you, mister Bishop, dit-il d'un ton solennel.

Les yeux du scientifique s'illuminèrent. Il ouvrit les bras en grand et s'exclama :

— Great idea, my friend !

Francia traduisit à sa sauce :

— Ce serait un excellent coup de projecteur sur nos idées. Gaizka tiqua :

— Nos idées ?

Axel Meyer avait eu une révélation :

La clef, c'était la paix.

Kontzientzia bakean ukan(10)

Il aspirait à la paix. Non, mieux que ça : il avait la conscience en paix.

Il se paya le luxe de tirer un trait définitif sur certains aspects, disons, politiques du dossier Augusti. Il effaça de sa mémoire : Jokin Sasco, Iban Urtiz, Marko Elizabe, Adis García, les hypothèses ETA, les GAL, et tous ces sigles barbares par la même occasion, ainsi que la part sombre de Simon Garnier. Ouf ! Imaginez un instant une enquête dénuée d'empathie, de compromissions et de corruption. Une enquête où les flics étaient du côté des gentils. Imaginez le sud-ouest de la France sans Pays basque – ah ouais, quand même ! L'Hexagone n'était-il pas assez grand pour accueillir tous les euskaldunak(11) dans l'harmonie ?

Jeudi matin, à l'aube, Meyer passa en coup de vent au commissariat. Il prit soin d'éviter Lefebvre qui lui avait laissé des messages avec la mention Urgent ! un peu partout. Il reporta la réunion d'équipe au lundi suivant, puis passa au service du personnel poser deux jours de congé pour profiter d'une fin de semaine « cartons en famille » avec Marie-Line et les enfants. Il avertit le commissaire Maldjian qui trouva son initiative formidable : « Tu as besoin de te reposer, je peux comprendre ça. La vie de famille, c'est le plus important, les enfants grandissent si vite ! » Une heure plus tard, Meyer était de retour au studio où Marie-Line et lui s'envoyèrent en l'air en musique, au rythme de la voix éraillée de Claude Barzotti : Je n'en ai plus besoin, maintenant tout va bien, le calme est revenu, la tempête a cessé...

Marie-Line soupira de plaisir :

— Plus ringard, tu meurs.

Axel « définitivement zen » Meyer rétorqua :

— Plus apaisant, je ne connais pas.

*

Après la merde et les soucis, le bonheur intégral.

Meyer dortmit comme un bébé tout le weekend. Des nuits de douze heures entre les seins de sa femme. Il classa ses livres, rangea ses vieux dossiers dans des cartons, feuilleta avec émotion les albums photos de leur mariage et des enfants.

Lundi matin à 8 h 50, il se gara dans le parking du commissariat. À 8 h 53, la machine à café du mess des officiers lui vomit un expresso à cinquante centimes. À 9 heures pétantes, il livra aux lieutenants Lefebvre et Garnier sa nouvelle stratégie. Changement de cap, les amis ! Pour cause d'impasse, de fausse route ou appelez ça comme vous voulez. Retour aux fondamentaux. Meyer désirait qu'ils se concentrent désormais sur le meurtre et sur la drogue. Les meurtres respectaient les frontières nationales. La lutte contre le trafic de drogue était le fruit de collaborations transnationales rigoureuses. Des textes de loi existaient, des procédures policières fonctionnaient, des protocoles précis étaient établis. Ça, c'était du concret. Chaque meurtre résolu, chaque trafic démantelé était un pas de plus dans le processus de paix. Voilà ce qu'un commandant de police aspirant commissaire était en droit d'attendre de ses collaborateurs.

Meyer interrogea Garnier en premier :

— La piste de la drogue, lieutenant, ça en est où ?

— Les enquêteurs espagnols avec qui je travaille main dans la main penchent pour un règlement de comptes à propos de dettes non payées.

— Main dans la main, vous dites ?

Garnier sourit.

— De véritables hermanos.

— Bieeen.

— L'assassinat à Madrid de la petite amie de Domingo Augusti, une prostituée nommée Nina Benitez, le 3 mars dernier, plaide dans ce sens. Ils sont sur le point de classer l'affaire. Son mac serait passé aux aveux. De là à penser que cet homme puisse être responsable du meurtre de ce brave Domingo, il n'y a qu'un pas.

— Trèèèè bien.

— Ils me tiennent au courant de l'évolution de leur enquête. Je suis plutôt optimiste.

— Fantastique.

Meyer teta son gobelet en prenant l'air le plus neutre possible, comme pour dire : « Nous formons une si belle équipe. » Garnier ouvrit les yeux en grand. Il semblait surpris mais ravi de ce soudain revirement d'appréciation. Il s'adossa à sa chaise en ronronnant et jeta un coup d'œil satisfait à sa jeune collègue. Meyer la regarda à son tour.

— Et vous ?

Lefebvre repoussa sa chaise et se leva.

— C'est une plaisanterie ?

Meyer but le fond de son café en prenant tout son temps. Il ignora royalement les œillades assassines que Lefebvre lançait à Garnier. Il jeta le gobelet dans la corbeille.

— Alors ?

Lefebvre était furieuse.

— Un putain de mac madrilène qui règle ses comptes et se déplace jusqu'en France pour balancer à l'eau un macchabée ?

C'est ça, vos brillantes conclusions ? Vous n'espérez tout de même pas que je vais cautionner cette mascarade, si ?

Elle toisa les deux hommes à tour de rôle. Meyer pinça les lèvres.

— Surveillez votre langage, lieutenant.

— Peut-être le lieutenant Garnier pourrait-il nous parler de ses petits trafics avec le docteur Carrier ? Peut-être a-t-il des explications à nous fournir sur ce qu'il sait vraiment à propos du cadavre de Domingo Augusti ?

Garnier leva les mains en l'air comme pour dire « Je ne comprends absolument rien à ce que cette folledingue raconte ». Meyer ignorait également ce qu'elle entendait par « vraiment ». « Vraiment » signifiait des tas de trucs – des « trucs » très précis, même : mensonges, trahisons, corruption, fautes graves, détournement de la moitié d'une saisie de 105 kg de cocaïne, dissimulation de preuves, obstruction dans une enquête en cours, autrement dit : faire la nique à sa hiérarchie et s'en mettre plein les poches – mais Meyer avait définitivement rayé ces mots-là de son vocabulaire. De tels sous-

entendus dans la bouche de l'un des policiers de son enquête étaient intolérables. Apparemment, Emma Lefebvre avait un penchant pour la provocation, ce qui équivalait pour elle à prendre systématiquement la mauvaise direction.

Meyer tenta la conciliation :

— Hem, hem...

Elle ne saisit pas la subtilité de son effort de médiation et récidiva.

— Simon ?

L'intéressé s'affala un peu plus contre le dossier de son siège en soupirant :

— Oui ?

— On paie tes services en euros ou en euskos(12) ?

Garnier vit rouge. Il se redressa et pointa un doigt accusateur dans sa direction.

— Et toi, les coups de boutoir de ton procureur, ça te rapporte quoi ?

— Tu fouilles dans ma vie privée ?

— Vie privée, mes couilles !

Lefebvre se tourna vers Meyer.

— Commandant, vous êtes témoin !

La bouche en cul-de-poule, Garnier mima de la main le va-et-vient d'une fellation. Lefebvre se jeta sur lui. Garnier se tordait de rire. Il se protégea le visage des bras pour éviter les coups, tout en émettant de brefs couinements à connotation sexuelle. Meyer pensa qu'il était vraiment temps de procéder à des changements d'orientation dans cette enquête, mais bon sang, cette franche camaraderie lui faisait un bien fou ! Il compta jusqu'à quinze avant de les séparer. Il rappela Lefebvre à l'ordre, envoya Garnier s'asseoir près de la fenêtre, puis il se transforma en coach personnalisé, du style « une équipe de flics, c'est comme une famille réunie pour le dîner ». Évidemment, lui, il tenait le rôle du Pater familias. Il s'efforça de conserver son calme. Il insista pour que les deux lieutenants fassent la paix. Il dit : « Serrez-vous la main et oublions cet incident. » Il demanda ensuite aux curieux qui avaient passé la tête par la porte pour se rincer l'œil de

bien vouloir les laisser travailler.

— La fête est finie !

Il ferma la porte et se fendit d'un laïus de circonstance sur leur « professionnalisme », sur la vie de groupe et les objectifs de chacun, genre entretien de progrès, bilan de compétences, ce type de méthodes qu'il apprenait en formation Gestion d'équipe et ressources humaines. L'atmosphère se détendit – un peu. Il proposa une tournée générale de cafés pour fêter ça. Il offrit d'aller les chercher lui-même.

— Court ou long ? Avec ou sans sucre ?

Une fois la distribution faite, il se frotta les mains en souriant et il déclara :

— On se remet au boulot ?

Puis il se pencha vers Garnier, de façon à ce que Lefebvre ne puisse pas lire sur ses lèvres et deviner le sens de ses paroles, et il murmura :

— Je t'ai à l'œil, connard.

Ce qui pouvait tout aussi bien signifier : « Écoute-moi bien, pauvre trou du cul de lieutenant sans avenir ! Ne me prends pas pour un con. La paix, oui, mais pas à n'importe quel prix. Si tu n'obéis pas à mes ordres, si tu tentes de passer pardessus ma tête ou si tu bouges ne serait-ce qu'une oreille sans me prévenir, tu sautes sur-le-champ ! Je suis le maître des clefs et tu es le troufion qui me suit en trotinant, compris ? »

Meyer avait le sens de la formule. Il préférait les phrases chocs aux longues explications. Au regard abasourdi que lui rendit Garnier après ça, il sut aussitôt que le message était passé cinq sur cinq, en version courte comme en version originale non sous-titrée. C'était déjà ça. Parce que le fait que Lefebvre couchait avec le procureur de la République lui était resté en travers de la gorge.

« Un type sympa, avait dit Maldjian. Un ami sur lequel on pouvait compter. »

Tu parles ! Un queutard qui fourrait le nez d'un peu trop près dans son enquête – et merde, au propre comme au figuré !

Javier Cruz ne quittait presque plus la planque de Labenne. Sa nouvelle marotte pour passer le temps, c'était la cuisine et les locutions latines. Avec sa prime de manager, il s'était offert des livres de cuisine, un lot de casseroles en cuivre rutilantes et une cuisinière Château avec four à voûte, table de cuisson en acier inoxydable, plaques vitrocéramiques et brûleurs à gaz, le grand luxe. Le premier étage embaumait la coriandre, le bouillon de bœuf et l'acidité du vieux papier. Des auréoles de graisse de canard et de sauce au vin maculaient les cartes d'urbanisme et les plans qu'il avait fait réaliser par un cabinet d'architectes bordelais.

Au milieu de la pièce, installé sur une grande table, son grand projet. Il avait lâché cinq mille euros pour une maquette à échelle 1/1500e de la future résidence privée du port de Bayonne. Les odeurs de sa propre cuisine semblaient émaner des restaurants miniatures du bord de mer. Cruz pouvait presque entendre les homards et les gambas crépiter sur les fourneaux. Il était particulièrement fier des petites figurines représentant des surfeurs disposées çà et là sur la croisette.

Le concept de terreur n'était plus qu'un vague souvenir – enfin, presque.

La torture, c'était mal – Ouh !

La torture, c'était du passé. *Ab amicis honesta petamus* – traduction : « Je vous en supplie, ne me demandez pas ce dont je ne suis pas capable. »

Le Javier Cruz nouveau avait opéré un changement radical. Il délaissait quelque peu les armes à feu, les cabanes au fond des bois, les valises, le chatterton et les rouleaux de fil électrique. Il avait remisé le tout dans un garde-meubles de Pau, comme un avant-goût de déménagement. La clef pendait à une chaîne qui ne quittait pas son cou : « On ne sait jamais, ma pauvre dame, dans ce métier ! » Place à la cocaïne, à l'immobilier et aux petits plats dans les grands.

C'était du moins ainsi qu'il présentait les choses au procureur de la République Boyer et au commissaire divisionnaire Kleber, après les avoir installés dans l'unique canapé de la pièce, un verre de Laphroaig Triple Wood à la main. Sur la défensive, Kleber serrait les fesses. Il n'arrêtait pas de consulter sa montre comme si elle risquait de lui exploser à la figure s'il oubliait de le faire à intervalles réguliers.

Boyer, lui, souriait de toutes ses dents. Il était là pour parler affaires et investissements rentables. La base de toute négociation était l'enthousiasme feint. Il but une rasade, fit glisser le verre sur la table basse et tapota la cuisse du commissaire.

— Détends-toi.

Cruz désigna la maquette.

— Bienvenue chez vous !

Boyer gloussa de plaisir. Kleber dit :

— Arrêtons les conneries et passons aux choses sérieuses.

Cruz fit le tour du canapé et se plaça derrière la maquette, les bras en croix.

— Des appartements et des bureaux sont à vendre à des prix ridicules. Je vends à perte. Une affaire en or. Grand standing. Parlez-en à vos amis et aux amis de vos amis. Tout le confort : centre de thalassothérapie, restaurants, Surf Shops, équipement en fibre optique, accès privé à la plage, services à la personne. Résidence hautement sécurisée. Poste de vidéosurveillance, une soixantaine de caméras placées aux endroits stratégiques, un gardien à l'entrée. Une personne de confiance s'occupe de tout. La question est : combien en voulez-vous ?

Boyer grimaça.

— Des fois, je me demande où vous allez chercher tout ça.

Kleber ajouta :

— Comment vous vous débrouillez pour qu'on vous laisse faire ?

Cruz se marra.

— La crise est la pire des menaces terroristes. Moi, je vous vends du rêve, ça n'a pas de prix. Tout le monde veut rêver d'un monde meilleur. Même vous.

Il fourra des liasses de catalogues et des plans dans les mains de Boyer. L'architecte lui avait dressé une liste des meilleurs artisans locaux. Il insista sur l'équipement domotique des cuisines et les marbres de Carrare des salles de bains. Sur le papier, son projet était une résidence paradisiaque à dix minutes du TGV ou de l'aéroport.

Tout le monde devait en profiter. Cruz l'avait modestement baptisée Liberté.

— Alors, combien ?

Boyer était séduit. Il passerait des coups de fil dès aujourd'hui. Il demanda si les prix étaient négociables. Cruz fit mine d'être blessé.

— Pour la paix, monsieur le procureur. Pour la paix. Je ne peux pas faire moins.

Boyer s'excusa.

— N'en parlons plus.

Cruz parut se détendre. Il versa de l'eau pétillante dans son Triple Wood et le sirota pendant que Boyer tournait autour de la maquette.

Il se laissa aller confortablement dans le canapé. Le whisky avait la saveur capiteuse de la victoire. Il lui montait délicieusement à la tête. Il en but une gorgée supplémentaire et se tourna vers Kleber.

— Et Domingo Augusti ?

Kleber émit des Oh !, des Ah ! Il évoqua un délai raisonnable afin de n'affoler personne, à commencer par les journalistes. Cruz fronça les sourcils.

— Où en êtes-vous, exactement ?

— Pas très loin, je le crains.

— Tant mieux, tant mieux... Et Meyer ? Il ne fait pas de zèle, au moins ?

Les lèvres de Kleber dessinèrent un non catégorique que son regard ne démentit pas.

Cruz sourit.

— Un flic de l'antiterrorisme pour couvrir une affaire liée à la drogue, il fallait y penser, pas vrai ? Quelle idée de génie, commissaire !

Boyer et Cruz éclatèrent de rire. Kleber ne broncha pas. Cruz l'observa du coin de l'œil. Il lui servit un deuxième whisky.

— Cette jeune recrue, ce lieutenant, Emma Lefebvre. Pas trop

enthousiaste ?

Boyer manqua de s'étouffer dans son verre. Il changea de sujet aussi sec.

— Et vous, señor Cruz ?

— La lutte contre les terroristes, monsieur le procureur, encore et toujours. Je m'y emploie vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'en perds parfois le sommeil, mais je vous garantis que ces salauds me paieront chaque minute que j'ai consacrée à les traquer pour les envoyer dans votre tribunal.

Cruz essuya une larme fictive sur sa joue, puis il proposa de leur préparer à manger. Boyer le dévisagea comme s'il avait proféré une insanité, du style « Vous voulez dire avec vous ? Ici ? » Il y eut un léger flottement. Ils terminèrent leurs verres, puis Cruz les raccompagna vers la sortie.

Sur le pas de la porte, il murmura à l'oreille de Kleber :

— Faites votre possible pour que cette histoire de valise soit réglée rapidement.

Kleber le toisa un instant, avant de fixer son regard au-delà du portail, sur la Citroën C5 de fonction avec chauffeur appartenant à Boyer. Il se demanda à voix haute comment Cruz et son équipe avaient pu merder à ce point-là. Cette histoire de valise était une vraie chienlit. Cruz n'apprécia pas et lui fit remarquer qu'il était payé pour ça et que sa récente promotion n'y était pas étrangère. Kleber rappela alors qu'il n'avait effectivement pas toujours été commissaire divisionnaire, mais qu'avant cela, il avait sauvé la tête de beaucoup de monde – ce qui comprenait celle de l'officier de la Guardia Civil espagnole Javier Cruz – en parvenant avec l'aide du lieutenant Simon Garnier à faire classer sans suite l'enquête sur l'assassinat du militant basque Jokin Sasco et en remisant aux oubliettes les meurtres « étrangement suspects » des journalistes Iban Urtiz et Marko Elizabe, quatre ans plus tôt. Cruz serra les dents et encaissa sans broncher.

Boyer roula des yeux et dédramatisa.

— Allons, allons, messieurs !

Il plaisanta à propos de cette valise surprise ramenée par les flots.

— Imaginez une seconde que cela se soit produit un weekend de 14

juillet !

Kleber se rembrunit encore davantage. Cruz coupa court :

— Ce ne sera bientôt plus un problème, puisque le commissaire divisionnaire s'apprête à nous sauver la tête une fois de plus.

— J'espère bien, nom de Dieu ! s'exclama ce dernier.

Boyer posa la main sur son avant-bras, en un geste qui se voulait conciliant.

— À nous d'en tirer profit.

Cruz dit :

— A fluctibus opes.

— Comment ?

— La richesse vient de la mer.

Kleber secoua la tête, genre : Bon sang, ce type est complètement fêlé !

Sánchez et ses nouveaux amis mexicains distribuaient la cocaïne comme s'il s'agissait de bonbons mentholés. Ils s'assuraient qu'aucun militant basque ne manquerait de rien. De véritables nounous pour enfants. Avec le fric de la drogue, les moyens étaient presque illimités. Sánchez aurait dû être aux anges et se marrer comme un petit fou.

Mais – il y a toujours un « mais » :

Le plan diabolique de Javier Cruz manquait singulièrement d'action. Sa qualité première résidait dans le fait qu'il ne présentait aucun risque. C'était également son principal défaut : l'opération « Cocaïne À Volonté » était globalement d'un ennui mortel. Sánchez souffrait d'apathie. Il regrettait l'excitation générée par les planques et les virées entre mercenaires. Même ses promenades incognito en marge des manifestations proterroristes et ses rencontres impromptues avec sa petite pute espagnole favorite ne suffisaient pas à combler le déficit d'adrénaline. Le revirement idéologique de Cruz, toutes ces absurdités à propos de la paix et du prix de l'immobilier avaient des conséquences directes désastreuses sur son quotidien : il s'emmerdait les trois quarts du temps. Les problèmes de gestion comptable l'exaspéraient. Sa cravate, ses pompes Armani et son costume deux pièces de patron lui enserraient la gorge et l'étouffaient. Dès qu'il était seul, il les échangeait volontiers contre un jogging et des baskets pour aller courir sur le front de mer ou faire un tour en bagnole du côté de la Rhune. Pourtant à son retour, rien n'avait changé, toujours la même rengaine. Le comptable qui oubliait de compter quelques billets. Le petit dealer de Bilbao ou de Pau qui gardait une dose de cocaïne sur dix dans sa poche et la revendait pour son compte, pensant que personne ne s'en apercevrait. Une bagarre sans importance sur un point de vente. Les récriminations de plus gros clients de País Vasco Seguridad, pour l'essentiel des retraités fortunés qui passaient leur temps à observer les allers-retours de leur épouse ou de leurs voisins. Les micros espions UHF à mettre en place chez les uns. Les détecteurs de micros espions UHF à passer chez les autres. « La caméra de vidéosurveillance que vous avez installée devant mon portail ne fonctionne pas » par-ci, « J'aimerais que vous vous renseigniez sur l'amant de ma femme » par-là. Les « Pas de problème, monsieur », les « J'envoie un de mes hommes sur-le-champ » ou encore les « Je vois dans votre dossier que nous avons déjà installé un système de caméra indétectable analogue chez votre maîtresse, la semaine dernière ». Mais aussi : la taxe foncière, la taxe d'habitation, les factures d'eau et

d'électricité des agences à payer – merde, Sánchez était probablement le seul mercenaire au monde à remplir sa feuille d'imposition et faire sa déclaration à l'Urssaf !

Sánchez le vivait mal.

Pas très mal, mais tout de même...

Sa situation présentait toutes les caractéristiques d'une tragédie grecque personnelle : le pauvre petit Aarón né dans la fange, propulsé au rang de caïd de la sécurité et du trafic de drogue, s'ennuyait ferme et tournait en rond dans sa tour d'ivoire et d'argent pendant que d'autres s'amusaient en abattant le sale boulot à sa place. La tragédie virait au roman d'aventures à deux balles. Voire à la comédie – Jesus Maria José !

Son Empire de la Peur perdait toute saveur.

Pire encore : il commençait à douter des motivations réelles de Javier Cruz. Rien de vraiment sérieux pour le moment. Disons : des questions légitimes comme « Et la lutte contre les terroristes basques, dans tout ça ? »

Sánchez était un type pragmatique. Il était incapable de garder ses mauvaises pensées pour lui. Il appela Cruz pour lui en toucher un mot.

— Hé, associé ! Comment vont les affaires ?

Sánchez déclara :

— La vie de bureau, c'est pas mon truc, patron.

— Ne t'inquiète pas.

— L'affaire Sasco, les valises, c'était bon.

— Tu veux de l'action ? Il va y en avoir, ne t'inquiète pas.

— Quel genre d'action ?

— L'immobilier, les mauvais payeurs, les affaires, tu sais bien...

Sánchez secoua la tête.

— Non, justement...

Cruz soupira.

— Passe me voir.

*

Quand Sánchez débarqua dans la villa de Labenne, Cruz était en train de faire fondre du chocolat 80 % et y incorporait de la cannelle et de la menthe.

— Un peu de chocolat chaud ?

Sánchez déclina de la main.

— Qu'est-ce qu'on fête ?

Cruz sourit et porta la cuillère en bois dégoulinante de chocolat à ses lèvres. Il avait pris quelques kilos depuis leur dernière entrevue. Ça lui donnait un air presque sympathique.

— Tu es sûr ? dit-il la bouche pleine.

— Vous n'auriez pas une bière, plutôt ?

Cruz lui indiqua le réfrigérateur du menton. Il termina de préparer sa mixture, puis il enjoignit Sánchez de le suivre dans la pièce de travail. Il étala des plans sur la table basse, cala l'un des angles avec sa tasse fumante et se prépara une ligne de cocaïne qui démultiplia son débit vocal. Il était intarissable. Sánchez joua au bon petit soldat – pardon, au parfait petit associé. Il écouta patiemment Cruz lui raconter qu'il n'avait pas encore tous les papiers pour le permis, mais qu'il sortait d'un rendez-vous dans un cabinet d'architectes bayonnais. Le résultat était pharaonique. Ses yeux brillaient comme ceux d'un gosse à qui on avait promis le jouet de ses rêves. Sánchez hocha la tête. Cruz lui proposa à nouveau du chocolat chaud. Sánchez leva sa bière en guise de réponse.

Quand ce fut son tour de parler, il présenta brièvement les résultats économiques de la semaine, puis il s'étira et s'abandonna sur le canapé.

Il dit :

— Et l'action dont vous m'avez parlé au téléphone ?

Cruz s'assit à son tour. Il trempa ses lèvres dans son chocolat, le but d'une traite et s'essuya à l'aide d'un mouchoir en papier. Il dit :

— Ab origine fidelis.

— Patron...

— Ne pas oublier d'où l'on vient. Tu as raison.

Cruz tapota du bout des doigts le plan étalé devant lui.

— Je m'inquiète.

— Je suis tout ouïe, patron.

— Une bande d'écolos en tournée dans la région prononce un peu trop à mon goût le nom de la Sargentis. J'ignore s'ils représentent une menace ou si ce sont juste des excités idéalistes. J'aimerais que tu ailles voir ça d'un peu plus près.

— J'aime quand vous parlez de menace, patron.

Cruz le dévisagea un instant comme si le sens de ses paroles lui était étranger, puis il demanda où Sánchez en était de ses tractations avec les Mexicains pour le réapprovisionnement en drogue.

Sánchez se gratta l'entrejambe.

— Ils sont réglo, patron.

— Parfait.

— Ils nous aiment tellement qu'ils voudraient nous faire profiter d'une livraison d'héroïne le mois prochain. Deux cents kilos. Les conditions semblent correctes. Je leur ai dit que ça ne posait pas de problème, a priori.

Cruz se crispa.

— Pas d'héroïne.

— Je vous demande pardon.

— L'héroïne, c'est mauvais pour le Plan.

— Quel Plan ?

Cruz tapa du poing sur la table et cria :

— Je ne veux pas de cette saloperie d'héroïne dans mon pays ! Uniquement de la cocaïne, comprends ? Tu transmettras de ma part aux Mexicains.

Interdit, Sánchez demanda prudemment :

— Excusez-moi, patron, mais je suis un peu perdu. Dans ce cas, pourquoi la cocaïne ?

— Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler patron. Nous sommes des businessmen associés, pas vrai ? Pas de vulgaires trafiquants.

Sánchez fronça les sourcils et reformula sa question :

— Pourquoi ne cherchons-nous pas à vendre de l'héroïne, associé ?

Cruz se détendit un peu.

— Tu ne vois toujours pas ?

Sánchez fit mine de réfléchir, un doigt sur la bouche. Il dit :

— Pas vraiment. Je connais bien la marchandise. L'héroïne est une arme de destruction massive de l'intérieur.

— Intéressant.

— L'héro rend dépendant très rapidement, de façon très efficace. Elle ferait d'un Basque fier et combatif un consommateur autodestructeur et docile en un rien de temps, pfutt !

Sánchez mima de la main un objet qui tombait puis s'écrasait violemment sur le sol. Cruz suivit son geste d'un air amusé. Il s'étira, se cala contre le dossier du canapé et réajusta sa veste.

Sánchez poursuivit :

— L'héro détruit tout sur son passage. Elle est notre meilleure alliée. C'est bien ça l'objectif, non ?

— Quoi ? Détruire la jeunesse basque ?

— Oui. Qu'ils nous mangent dans la main. Ils crèvent et nous gagnons.

Cruz fit non de la tête.

— Sans vouloir te manquer de respect, associé, ce n'est pas ce que nous voulons. Pas exactement.

— Quoi alors ?

— Tu as mis le doigt sur le bon terme, tout à l’heure, mais tu n’en as pas tiré les bonnes conclusions.

— Quel terme ?

— Consommateur.

— Consommateur ?

— Consommateur docile.

Sánchez se regratta l’entrejambe, perplexe. Cruz resourit.

— Tu dois penser business, associé. Tu dois penser parts de marché et placement de produit. Tu dois penser investissement.

— On ne parle pas de terrorisme basque, là ?

Cruz soupira.

— L’héroïne n’est pas le bon produit parce qu’elle est trop efficace. Tu vois la drogue comme une fin, pas un moyen. Si tu détruis le consommateur, il n’y a plus personne pour acheter le produit. L’héro, c’est Hiroshima. Elle rase tout sur son passage. Après elle, c’est la boucherie, c’est ce salopard de franco, un putain de nouveau Guernica.

— Franco savait quoi répondre aux terroristes.

Cruz chassa sa remarque de la main.

— L’héro est comme Franco. Elle crée de la haine, de la colère et de la rancœur. La colère n’est pas bonne pour le business. Les effets de la cocaïne sont plus subtils. La cocaïne, c’est notre Fukushima à nous. La cocaïne ne tue pas, elle enferme. C’est plus une stratégie de colonisation à moyen-long terme. Tu encercles l’ennemi, tu construis un mur autour de lui et ensuite, une fois qu’il est coupé du reste du monde, tu dictes les règles. Avec la cocaïne, le temps joue en notre faveur. La cocaïne, c’est notre nouvelle amie, Aarón, c’est la drogue du XXI^e siècle.

— C’est une putain de drogue pour faire la fête !

— Tu te trompes. La cocaïne était une drogue festive. Aujourd’hui, c’est un produit dopant.

— Qu’est-ce que c’est que ces conneries ?

Cruz bâilla d'un air condescendant, comme s'il s'adressait à un enfant de quatre ans.

— Tu es brillant, associé, mais tu continues de réfléchir au passé. Je vais essayer de t'expliquer autrement. Prends un gramme de cocaïne. Qui peut se payer ça aujourd'hui ?

— Tout le monde.

Cruz tapa du plat de la main sur l'accoudoir du canapé.

— Exactement : tout le monde. Et pourquoi ?

— Je ne suis pas devin.

Cruz se leva, sortit un portable de sa poche et le brandit sous le nez de Sánchez.

— Parce que aujourd'hui, mettre soixante euros dans un gramme de cocaïne ou dans un forfait mobile, c'est la même chose. Vingt ans en arrière, c'était une affaire de gamins friqués, de junkies ou de stars du cinéma ou de la télé, mais aujourd'hui, la cocaïne est devenue un produit de consommation de masse comme les autres. Merde, même les chômeurs et les employés de chez McDo ont un iPhone à cinq ou six cents euros ! Alors soixante euros le gramme, c'est quoi pour un petit employé payé au SMIC, pourvu qu'il ait l'air cool et qu'il puisse tenir la cadence au travail et au lit avec sa pompeuse de femme qui en redemande encore chaque soir quand il rentre du boulot – et encore, et encore ! – jusqu'à ce que le porte-monnaie soit plein pour pouvoir acheter et acheter encore plus le lendemain ? Tu le savais, toi, que les agriculteurs étaient devenus accros aux anxiolytiques et à la cocaïne, pour pouvoir tenir les cadences de travail ?

Sánchez s'esclaffa. Cruz rempocha le portable, se pencha pardessus la table basse et pointa le doigt dans sa direction.

— Des putains d'agriculteurs ! Pas des blaireaux qui vivent dans des tours ou des cadres de banque qui bossent quinze heures par jour pour que leurs patrons fassent encore plus de bénéfices, non ! Des types qui ont les mains dans la terre et qui gagnent à peine de quoi recommencer l'année suivante. Voilà pourquoi nous vendons de la cocaïne. Voilà ce que nous voulons : des bêtes de somme qui consomment docilement notre cocaïne pour être en état de travailler encore plus docilement.

— Consommateurs et travailleurs dociles.

— Les deux à la fois.

— On ne tue plus.

Cruz acquiesça.

— Il faut bien faire tourner la baraque. Les temps ont changé. Terminées les méthodes des années 1970-80. Terminées les guerres à grands coups de voitures piégées et d'explosifs. Terminée la chasse aux grands fauves et à l'éléphant en Hummer dans la savane, Youkaïdi, Youkaïda ! Désormais on se contente de les attraper, de les endormir avec de la bonne dope et de les marquer au fer rouge, comme des bêtes de somme !

Sánchez l'observa en silence, digérant les nouvelles données. Une lueur s'alluma dans ses yeux.

— Au fer rouge, hein ?

Cruz se redressa comme si, soudain, il venait de prendre vingt ans de plus, puis il se dirigea vers la fenêtre. La pluie avait cessé de tomber. Le chemin sur lequel donnait la villa n'était qu'une immense pataugeoire.

Il dit :

— La cocaïne est bonne pour les affaires.

— Ouais.

— Et les affaires endormiront les plus combatifs d'entre eux, fais-moi confiance.

Sánchez réfléchit.

— Finalement, le résultat est le même. Y a que le vocabulaire et la stratégie qui changent.

Sa conclusion fit sourire Cruz jusqu'aux oreilles.

— C'est très différent, au contraire.

— En quoi ?

— Les types comme nous n'ont plus besoin de porter des cagoules. La cocaïne, c'est quasiment devenu légal, comme les anxiolytiques, la pilule contraceptive et le Botox. Sans ça, ils craqueraient tous ou se

mettraient en grève, crois-moi. Là-haut, ils comptent sur nous pour endiguer la grogne du peuple ou pire, le retour de la lutte armée ! Tu verras que bientôt, cette saloperie sera imposée à quatre-vingts pour cent et remboursée par la Sécurité sociale.

Sánchez opina et le rejoignit devant la fenêtre.

— C'est la paix, alors ?

— Ouais.

— Plus de cagoules ?

Cruz se frotta les mains.

— Encore un peu.

— Des fois, vous m'inquiétez, patron.

Cruz éclata de rire et lui administra une grande claque dans le dos.

— Qu'est-ce que tu veux bouffer ce soir, cabrón ? C'est moi qui cuisine.

Le revirement soudain d'Axel Meyer mit le feu aux poudres à l'intérieur du crâne d'Emma. Des signaux lumineux s'allumaient et s'éteignaient sans discontinuer. Elle classa Meyer et Garnier dans une case mentale intitulée « connards de première », mit de l'ordre dans ses dossiers, potassa ses notes sur l'affaire Augusti et passa une bonne partie de l'après-midi au téléphone avec son ex-fiancé à résoudre les détails pratiques de leur séparation.

En fin de journée, elle alla récupérer les traductions des documents sur les deux journalistes filés par Mikel Goiri, l'ancien rédacteur en chef de Lurruma, et organisa sa soirée de lundi. Elle dîna seule dans un restaurant chinois de la zone commerciale où elle avait ses habitudes et son estomac voulut bien tout garder. Elle rejoignit Boyer dans un hôtel de Biarritz pour se changer les idées.

Le procureur était dans une forme éblouissante. Ils baisèrent pendant une heure, puis ils prirent une douche à tour de rôle, firent monter du champagne et des trucs à grignoter avant de remettre ça. Emma trempa les lèvres dans sa coupe sans toucher aux toasts. Elle demanda ce qui le rendait de si bonne humeur. Boyer éluda en souriant et s'enferma dans la salle de bains.

Emma compta jusqu'à dix, se glissa hors du lit et attrapa l'attaché-case de son amant. Sans hésiter, elle fit coulisser le fermoir et jeta un bref coup d'œil à son contenu. Elle y dénicha des dossiers, des prospectus et un agenda électronique dont l'activation nécessitait un mot de passe qu'elle ne possédait pas. Elle reporta son attention sur la paperasse. Les documents juridiques concernaient des affaires en cours sans intérêt. Elle les feuilleta rapidement, les rangea et se concentra sur les prospectus. Il y était question d'achats sur plans d'appartements dans une résidence de luxe située à proximité du front de mer, dans le quartier du port. Emma connaissait mal cette partie de la ville, mais elle imaginait très bien Boyer en peignoir de bain, frimant sur le plongeoir d'une piscine avec vue sur l'océan. Elle remit tout en place en ricanant, se resservit de champagne et zappa sur les chaînes du câble jusqu'à ce que Boyer la rejoigne.

Ils traînèrent un moment au lit, mais l'ambiance n'était plus au sexe. Emma se leva pour se rhabiller. Boyer lui demanda où en était son enquête sur Domingo Augusti. Elle le regarda de travers en achevant d'enfiler son jeans.

— Rassure-moi, tu ne baisses pas uniquement avec moi pour me tirer les vers du nez ?

Boyer leva les mains au ciel.

— Hé, c'est juste par curiosité !

— S'il s'agit d'une requête officielle, monsieur le procureur, prenez rendez-vous avec ce lèche-cul de Meyer dès demain matin, à la première heure. Avec son aval, je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

— Sinon ?

Emma ramassa son sac sans répondre, mima un baiser d'adieu et claqua la porte de la chambre.

*

Le fric, toujours le fric.

Le nez dans les documents extorqués à Mikel Goiri, Emma n'avait que ce mot-là aux lèvres : FRIC, FRIC, FRIC. À peine rentrée de sa partie de jambes en l'air, à minuit passé, elle avait lancé la machine à café, réglé la radio sur une fréquence locale et s'était mise au travail.

Emma était insensible à la propagande basque, mais l'article du journaliste de Lurrama, Marko Elizabe, atteignait des sommets en la matière – elle en eut des palpitations. Il s'agissait d'un pamphlet d'un goût douteux contre la politique antiterroriste française et espagnole. Il retraçait dix années de pratiques d'enlèvements et de torture ayant abouti, en janvier 2009, à la mort de l'etarra Jokin Sasco.

Face à la question « Qui paie ? », l'enquête d'Elizabe péchait par approximations. Côté ibérique, il livrait en pâture pêle-mêle la Guardia Civil, les juges de l'Audience nationale et de prétendus nostalgiques du régime franquiste.

Côté français : du grand n'importe quoi. Elizabe évoquait l'existence de flics pourris, de cellules secrètes, d'un procureur de la République bayonnais au service de la loi du silence, de fonds spéciaux et de financements privés, sans en détailler la nature.

Pauvre Jokin Sasco, pauvres petits Basques torturés, méchants policiers espagnols, méchants, très méchants juges et politiques qui fermaient les yeux : voilà pour le tableau général.

Emma ne croyait pas une seconde à l'existence d'un complot de cette envergure, mais deux noms cités dans l'article court-circuitaient sa furieuse envie de balancer le dossier à la poubelle. Les officiers de police judiciaire Garnier et Kleber.

Le lieutenant Garnier dont elle savait qu'il suivait à la trace les cadavres des affaires Sasco et Augusti.

Le lieutenant Kleber, officiellement chargé de l'affaire Sasco et de l'enquête sur la mort des deux journalistes, devenu commissaire, puis élevé au rang de divisionnaire, quelques jours après l'enterrement du militant basque – ce que Marko Elizabe ignorait, puisqu'il nourrissait les pissenlits par la racine depuis déjà six mois à cette date-là – et également promu superviseur dans l'affaire Augusti.

Garnier et Kleber, deux hommes de confiance. Deux flics unis à la vie à la mort dans la lutte contre le terrorisme – Santa Maria, madre de Dios, ça faisait froid dans le dos !

Mais surtout : Jokin Sasco et Domingo Augusti, liés dans l'au-delà par deux enquêtes où apparaissait un sacré paquet de noms et d'éléments factuels communs.

Emma pensa : Et l'antiterrorisme, dans tout ça ?

Elle s'étira, se recroquevilla sur sa chaise et réfléchit un moment en suivant le fil rouge du fric.

Elle reprit son stylo et nota :

Si certaines pratiques de torture liées à la lutte contre le terrorisme basque existaient, elles réclamaient une formidable débauche d'énergie passée à leur réalisation et à les maintenir secrètes. Donc de l'argent. Beaucoup d'argent. Matériel, filatures, opérateurs, équipes de surveillance, corruption de fonctionnaires de police : quelqu'un réglait fatalement la facture à un moment ou un autre. Du fric était prélevé quelque part, puis il circulait sous bonne garde, avant de terminer dans la poche de ceux qui s'occupaient des basses œuvres. Quel était le rôle de Kleber et de Garnier là-dedans ? C'était précisément là que l'article commençait à devenir intéressant. Là également que l'intérêt se transformait en frustration parce que le journaliste focalisait l'attention sur l'unique cas Sasco. Le seul indice que livrait Elizabe était le nom d'un officier de la Guardia Civil espagnole, Javier Cruz, déféré depuis 2005 à l'unité de coordination antiterroriste de Bordeaux. La photo qui illustrait cette partie de l'article était de mauvaise qualité. On y voyait un type cagoulé de petite taille qui

menaçait de son arme un homme au crâne rasé identifié comme étant Jokin Sasco – Sans déconner, Marko, tu n’as rien de plus tangible à nous offrir comme preuve ? Si ça se trouve, il s’agit d’une mise en scène grotesque montée avec un appareil photo, deux figurants et Photoshop ! L’article présentait Cruz comme l’officier de liaison de Madrid, en charge des relations franco-espagnoles sur le terrain. Traduisez : Javier Cruz était monsieur antiterrorisme espagnol sur le territoire français. Tout ce qui concernait des ressortissants basques espagnols passait nécessairement par lui. Il s’agissait d’une pratique courante : la France envoyait des émissaires similaires dans tout ce que l’Europe et l’Afrique comptaient de pays gangrenés par le terrorisme islamiste et nationaliste et dont les gouvernements acceptaient de collaborer.

Pas étonnant qu’Emma n’ait pu avoir accès au dossier d’Adis García. Un type comme Cruz, en poste à l’UCLAT de Bordeaux en 2009, pouvait tout à fait y être encore quatre ans plus tard.

Selon Elizabe, García, Pinto et deux complices non identifiés, dirigés par Cruz, avaient froidement tué Jokin Sasco au cours d’une opération barbouze, entre le 3 et le 10 janvier 2009. Cruz offrait ainsi le lien manquant entre García et Augusti. Il était possible d’imaginer que Kleber et même Garnier étaient en contact avec lui. Envisageable aussi que Domingo Augusti soit l’un des deux tueurs non identifiés. Pinto et García étaient morts. Restaient le chef d’opération et deux témoins gênants, dont l’un était peut-être l’homme à la valise. Quelqu’un continuait donc de faire le ménage après le fiasco de l’affaire Sasco.

Emma se connecta à Internet et tapa le nom de l’officier espagnol sur un moteur de recherche. Aucune entrée. Elle reprit ses notes, fouilla dans ses dossiers personnels, retourna sur Internet compiler des archives de presse en ligne, mais là encore, rien. Javier Cruz n’existait pour personne.

Perplexe, elle se rassit et se resservit du café.

— Mouais...

Soit Cruz était un fantasme né de l’imagination morbide d’un journaliste, soit il était un salopard protégé, qui l’avait, jetait ou brûlait le linge sale de la République et du Royaume réunis. Dans les deux cas, à quoi bon assassiner le témoin d’un meurtre vieux de trois ans, classé sans suite et dont tout le monde se contrefichait aujourd’hui ?

Réponse numéro 1 : parce qu'il existait une ou plusieurs autres affaires plus récentes dont Augusti était également témoin.

Réponse numéro 2 : pour donner l'exemple.

Réponse numéro 3 : et la lutte contre le terrorisme dans tout ça, bordel ?

Réponse numéro 4 : mouais...

À cours d'hypothèses, Emma inscrivit Chercher le fric en bas de ses notes, le surligna deux fois et traça un point d'interrogation dans la marge, avant de mettre de côté l'article d'Elizabe. Elle passa à la correspondance entre Mikel Goiri et Iban Urtiz, le deuxième journaliste assassiné. Leurs échanges de mails étaient longs et insignifiants. Ce ne fut qu'à la deuxième lecture qu'Emma tiqua sur un courriel datant du mardi 27 janvier 2009. Urtiz y exposait son désir de travailler sur le dossier d'une société bayonnaise, la Sargentis, suspectée de maquiller les mesures du taux de radioactivité contenue dans le sol, tandis que Goiri le sommait de se pencher sur la disparition de Jokin Sasco. Il évoquait un scandale sanitaire et joignait à son courrier des documents officiels, des rapports d'expertise et des photos prises quelques jours plus tôt. Rien de neuf sous le soleil.

Le truc, c'était que l'adresse du terrain de la Sargentis était la même que celle imprimée sur les prospectus immobiliers qu'elle avait trouvés dans l'attaché-case du procureur Boyer, quelques heures plus tôt. Visez un peu la vue sur l'océan Atlantique, les plages de sable fin et le golfe de Gascogne !

Une ribambelle de noms et d'interrogations nouvelles tournoya un instant dans la tête d'Emma, une sorte de spirale vertigineuse. Le Pays basque était décidément bien petit.

Elle se dit aussi qu'elle venait peut-être de mettre la main sur un début de réponse à la question : qui paie ? Elle saisit une feuille vierge et dessina une ligne verticale qui divisait la page en deux. Elle écrivit Javier Cruz et Sargentis au sommet de chacune des colonnes, dans lesquelles elle classa tous les noms apparus depuis le début de l'affaire Augusti. Certains figuraient dans les deux colonnes. Elle traça des flèches entre les noms, dressa la liste des liens possibles ou avérés entre eux et de nouvelles histoires naquirent sous ses yeux. Épuisée, elle posa son stylo, admira longuement son œuvre et sourit, enfin.

Javier Cruz, Guardia Civil, Unité antiterroriste de Bordeaux. Fichier personnel vierge.

Meeerde !

Ce connard de journaliste basque ne l'avait pas inventé.

Monsieur Mystère existait bel et bien.

À son arrivée au commissariat, à 8 heures du matin, le premier réflexe d'Emma avait été de joindre son contact bordelais et de lui poser la question à mille euros : qui est l'unité de liaison avec Madrid à l'UCLAT ? Son deuxième réflexe fut d'appeler Simon Garnier sur son portable. Personne ne décrocha. Elle bascula sur la messagerie et susurra :

— Dis-moi ce que tu sais sur Javier Cruz, je te donnerai des détails sur les projets immobiliers du procureur de la République Stéphane Boyer.

Elle laissa un mot évasif à Meyer pour lui signifier qu'elle se rendait sur le terrain, puis elle quitta le commissariat, remonta à pied les bords de l'Adour et prit la direction de la Chambre de commerce et d'industrie de Bayonne.

Garnier la rappela cinq minutes plus tard.

Il déclara :

— Oublie Javier Cruz !

Emma gloussa :

— À partir de maintenant, je ne pense qu'à lui, au contraire.

— Tu en as parlé à Meyer ?

— Je devrais ?

Garnier ne répondit pas immédiatement, comme s'il digérait l'information.

Il marmonna :

— Tu n'imagines même pas dans quel merdier tu es en train de te fourrer.

— Il faut qu'on discute.

Garnier aboya :

— Mauvaise idée !

Emma leva les yeux et aperçut une trouée de ciel bleu dans les nuages. Elle prit ça pour un signe prémonitoire. Elle dit :

— Désormais, toi et moi, on ne se quitte plus.

Un demi-millier de personnes acquises à la cause. Jeunes abertzale, militants écolos et une poignée de journalistes s'étaient donné rendez-vous sur la zone industrielle portuaire. Le soleil levant perçait dans leur dos. Une épaisse langue de brume enveloppait les ruines de la Sargentis, masquant l'océan. Gaizka Etxandi s'égosillait en basque dans un mégaphone, puis passait le micro à Walter Bishop qui haranguait l'auditoire en mauvais français, à coups de slogans antinucléaires. Belen se tenait en retrait, Francia au milieu des troupes, un caméscope numérique à la main. À chaque parole de Bishop, il jetait un œil autour de lui pour mesurer l'effet qu'elle produisait, à la recherche de la moindre réaction d'enthousiasme à filmer.

Quand les discours furent terminés, Belen se fraya un chemin à travers la foule, rejoignit Gaizka et lui tendit une pince-monseigneur. Il la brandit au-dessus de sa tête et, sous les vivats, sectionna le cadenas. Bishop et lui ouvrirent le portail à coups de pied.

— Assassins !

Toutes les personnes présentes reprirent le mot d'ordre en langue basque et envahirent le terrain en scandant, le poing levé :

— Hiltzaileak ! Hiltzaileak ! Hiltzaileak !

Les flashes des journalistes crépitèrent pour immortaliser la scène. Le caméscope de Francia n'en perdit pas une miette.

*

En fin de matinée, le camp était opérationnel. De quoi tenir un siège de plusieurs semaines, éclairage et connexion Internet compris, nourritures et boissons terrestres et spirituelles pour tout le monde. La totale : axoa de veau et merguez au barbecue, cinq euros l'assiette garantie 100 % production locale, bière artisanale, feux de joie, stands de livres et revues militantes, tentes chauffées à l'aide de poêles à pétrole portatifs, duvets, page Facebook et compte tweeter dédiés à l'événement.

Francia avait vu les choses en grand. Son organisation avait mis la main à la poche. Ils avaient axé toute leur campagne de communication autour d'Aitor Etxandi. Pour eux, il représentait LA

figure du martyr industriel par excellence – très visuel, très parlant, so dramatic ! Francia s'était payé pour deux mille euros de coupe-vent blancs qu'il avait fait imprimer recto verso. Au dos, en gros, le sigle noir sur jaune symbolisant la radioactivité. De face, le portrait en noir et blanc d'Aitor, sous le slogan tracé en rouge sang, Assassins !, disponible en quatre versions, française, espagnole, anglaise ou basque. La quasi-totalité des occupants du site arboraient le leur pour se protéger de l'humidité glaciale que le vent apportait de l'océan. Sur le même principe, des affiches et des banderoles avaient été fixées au grillage qui encerclait le terrain. Toute la journée, des tracts furent collés sur les panneaux, les lampadaires, les ronds-points et les boîtes aux lettres des quartiers environnants. Les voisins étaient conviés à venir faire un tour. Distribution gratuite de cidre brut de Donostia, servi au verre pour les nouveaux arrivants.

Bishop était aux anges. Belen tirait la gueule dans un coin. Anesthésié par l'excitation et la bière, Gaizka était trop occupé à superviser l'occupation pour se rendre compte de quoi que ce soit. Il allait et venait d'un groupe à l'autre, une pile de coupe-vent sous le bras. La photo de son père imprimée partout agissait sur lui comme un mélange antidépresseur / EPO. Il ignorait s'il devait rire ou pleurer.

Sur les coups de 16 heures, une fois les esprits chauffés à blanc, Francia réquisitionna deux véhicules, deux chauffeurs et une demi-douzaine de gars pour une virée dans le centre de Bayonne. Des cartons remplis de tracts et du matériel top secret furent chargés dans les coffres. Gaizka était de la partie. Bishop restait sur place pour répondre aux questions des journalistes.

Musique en sourdine, chauffage au maximum, direction : l'hôtel de ville – en voituure !

Francia n'arrêta pas de pérorer à propos de Giraud et de la Sargentis jusqu'à ce qu'ils arrivent en vue de l'avenue du Maréchal Leclerc. Les véhicules furent garés deux pâtés de maisons plus loin. Francia distribua le contenu des cartons à chacun et se réserva une canne à pêche, un rouleau de corde et un sac hermétiquement fermé, puis il les invita à le suivre dans l'un des immeubles voisins de la mairie.

L'un des types désigna le sac :

— Qu'est-ce qu'il contient ?

Francia leva l'index devant sa bouche comme pour demander le silence. Il déchira le plastique et dévoila un bout de tissu blanc sur

lequel apparaissaient les dernières lettres du nom Sargentis.

Il chuchota :

— Les politiques qui couvrent les mecs comme Giraud pour son fric et ceux qui votent pour eux ne pourront plus dire qu'ils ne savaient pas.

Gaizka jeta un œil derrière eux, aux badauds et aux gens qui entraient et sortaient de l'hôtel de ville. Il pensa à son père qui l'emmenait ici chaque année pour l'ouverture des fêtes de Bayonne. Il en eut des palpitations. Quand il tourna la tête, Francia et toute l'équipe s'engageaient déjà dans la cage d'escalier.

Un quinquagénaire leur ouvrit au troisième étage, sourire aux lèvres, et les laissa entrer. Francia lui serra la main en guise de remerciements et le dévisagea, genre Tu n'étais pas là, nous avons croché la porte de ton appartement, tu nés au courant de rien et nous ne t'avons jamais vu. L'homme partit en leur demandant de bien claquer la porte derrière eux une fois qu'ils auraient terminé.

Gaizka demanda :

— Terminé quoi ?

Francia sortit le tissu du sac et lui fit signe de l'aider à le déployer. Il devait mesurer dans les douze ou quinze mètres. Gaizka se pencha. Il lut : Sargentis, assassins ! Sargentis, hiltzaileak ! Politiques, complices ! Occupation : tous sur le port ! Francia expliqua qu'avec la canne à pêche et la corde, ils devraient pouvoir fixer la banderole sur toute la largeur de l'immeuble. Ils ouvrirent les quatre fenêtres de l'appartement et procédèrent à l'installation, puis ils jetèrent des brassées de tracts dans le vide. Un déluge de portraits d'Aitor enveloppa la place. Des gosses couraient pour les attraper et les agiter sous le nez de leurs mères en criant « Hiltzaileak ! Hiltzaileak ! » comme s'il s'agissait d'un jeu. Des passants s'arrêtaient pour profiter du spectacle et prendre quelques clichés avec leur téléphone portable. Le nuage de papier se déplaça ensuite jusqu'à l'avenue et s'abattit sur les capots et les pare-brise des voitures circulant sur l'avenue, provoquant un bref mouvement de panique, puis un concert de klaxons amusés ou agacés.

Francia donna le signal du départ. Ils refermèrent les fenêtres, claquèrent la porte et dévalèrent les escaliers en riant.

Gaizka déclara :

— La banderole ne tiendra pas dix minutes.

*

Son pronostic était pessimiste.

L'information mit plus de vingt minutes à parvenir aux oreilles des flics, qui en gaspillèrent quinze de plus à envoyer deux voitures sur les lieux et à identifier l'appartement d'où venait le problème, et trente supplémentaires pour trouver un serrurier qui puisse leur ouvrir la porte.

Postés de l'autre côté de la place, comme de simples curieux, Gaizka et les autres suivirent des yeux les opérations de démontage, en se donnant des claques sur les cuisses. Francia laissa tourner son caméscope. Quand ce fut terminé, il tapota le cadran de sa montre à l'adresse de Gaizka :

— Une heure et trente minutes. Crois-tu que le message soit bien passé ?

Le jeune homme sourit sans répondre. Il avait la nausée et un nœud bizarre lui broyait l'estomac. Il ne savait pas s'il devait l'attribuer à la peur, à l'excitation ou au fait qu'il se souvenait que son père était un homme discret qui se couvrait le visage des mains quand quelqu'un essayait de le prendre en photo lors d'une réunion de famille.

L'un des tracts voleta jusqu'à ses pieds. Il se pencha pour le ramasser, l'examina un instant, scrutant les traits de son père, puis le plia avec soin et le glissa dans la poche intérieure de sa veste. Il releva lentement la tête. Son regard croisa celui de Francia qui l'observait.

Gaizka ricana pour donner le change.

— On rentre fêter ça ?

*

Une fois de retour, Gaizka partit à la recherche de Belen qu'il trouva accroupie près du feu central. Il s'agenouilla à côté d'elle, passa un bras autour de ses épaules et l'embrassa dans le cou avec maladresse. Elle eut un léger mouvement de recul mais ne le repoussa pas.

Gaizka balaya le campement du regard. Francia et Bishop faisaient des messes basses près d'une fourgonnette. Sur leur droite, une partie des hommes ayant participé à l'expédition de l'hôtel de ville narraient

leurs exploits à un groupe d'une trentaine de personnes. Un peu plus loin, deux hommes jouaient de la txalaparta, un instrument de percussion composé de deux poutres sur lesquelles ils frappaient à l'aide de bâtons, face à face. Le rythme lancinant de leurs coups répétés sur le bois emplissait l'atmosphère. Des gens écoutaient les musiciens en hochant la tête, d'autres s'amusaient et riaient, une bière à la main. Des couples se tenaient à l'écart, à l'abri de la nuit. Des silhouettes se dessinaient sur le chemin qui menait à la plage. Gaizka se détendit un peu.

Il dit :

— De là-haut, mon père doit être heureux de voir tout ça, dans son ancienne usine.

Belen haussa les épaules et le fixa un instant, comme pour lui sonder l'âme.

— J'ai froid. Réchauffe-moi au lieu de raconter des conneries auxquelles tu ne crois pas toi-même.

Irún, côté plage, à deux minutes en voiture de la frontière. Petite virée espagnole nocturne à quatre.

Au volant de la Honda Accord, Aarún Sánchez. Assis à côté, un gorille nommé Constantino qui bossait pour lui comme vigile à l'agence de San Sebastián. À l'arrière, deux gamins surexcités de dix-sept et vingt ans, les poches bourrées de sachets de cocaïne d'un gramme prêts à la revente.

Un projecteur éclairait une portion de ciel au-dessus d'une boîte de nuit merdique, le Paradisio, en effectuant de grands cercles concentriques. Six cents mètres carrés, quatre pistes de danse, moquette à paillettes sur les murs, terrasse et piscine couverte : la grande classe. C'était l'heure d'affluence. Le parking était plein à craquer. Des dizaines de jeunes Espagnols et de frontaliers français dopés aux hormones transpiraient comme des bœufs, là-dedans. Le boum-boum sourd des basses faisait vibrer l'air à chaque fois que des clients entraient et sortaient.

Sánchez rangea la voiture à l'autre bout du parking, face à la porte d'accès. Il coupa le moteur, demanda à Constantino de lui passer les bières. Il en décapsula quatre qu'il distribua à tous les occupants de la Honda. Il prit deux gorgées à la sienne et descendit sa vitre de moitié pour observer le manège de deux revendeurs de drogue qui officiaient quasiment sous le nez du videur. Le premier attendait que la clientèle se présente, puis il encaissait le fric et faisait un signe de la main à son collègue qui donnait la marchandise sans un regard pour ses interlocuteurs. Ces derniers retournaient ensuite à l'intérieur continuer la fête. Le cul posé sur le capot d'une BMW trop voyante, le deuxième était pendu au téléphone. Il paraissait se soucier des transactions comme de sa dernière paire de tennis. Son blouson en skaï noir, sa chemise hawaïenne et sa gourmette en or lui donnaient l'air con, mais il devait probablement penser que ça faisait de lui le mec le plus cool de la terre. Sánchez décida que c'était lui, le chef.

Il le désigna du menton.

— Ecstasy ?

— Principalement.

— Et la cocaïne ?

— Un peu.

Constantino se passa la main sur le front.

— Le videur est dans le coup.

Sánchez secoua la tête, comme pour dire « Quelle tristesse ! » Il siffla le reste de sa bouteille, la fit rouler sous son siège, puis il se retourna pour dévisager les occupants de la banquette arrière.

Il s'adressa au plus âgé des deux :

— C'est quoi, ton nom ?

— Meniño.

Le jeune homme alluma une Marlboro light pour se donner une contenance. Sánchez pointa les revendeurs du doigt.

— Écoute-moi bien, Meniño. Tu les connais, ces connards ?

Le plus jeune baragouina en espagnol, expliquant qu'il avait déjà eu affaire à eux par le passé. Sánchez l'ignora sans cesser de fixer Meniño qui confirma d'un hochement de tête.

— Ils bossent pour le compte d'un type de Bilbao qui fait aussi dans l'herbe et les médicaments.

Sánchez dit :

— C'est loin, ça, Bilbao.

L'autre ricana, les yeux rivés sur ses pompes. Meniño tira sur sa cigarette.

— Le type au blouson noir a un flingue sur lui.

— C'est tout ?

— Il se prend pour un as de la gâchette. Il est connu pour ça, dans le coin. Les Mexicains le respectent parce qu'il n'a jamais perdu un territoire.

— Un morpion à gourmette, hein ?

— À gourmette et à gros calibre.

— Autre chose ?

— On raconte que sa petite amie en bave parce qu'il ne s'en sépare jamais, même pour baiser, et ça la fait flipper grave.

Sánchez éclata de rire.

— Voyez-vous ça !

Il prit Constantino à témoin qui se marra à son tour. Son cœur cognait dans sa poitrine. Il avait l'impression que tous les occupants de la voiture pouvaient l'entendre.

Il tira un semi-automatique de sa ceinture.

— On y va.

Il ouvrit la portière et fit signe à Constantino de se charger du videur. Sánchez franchit à grandes enjambées la distance qui le séparait des deux revendeurs. Il se planta devant le chef et exhiba son arme.

— Surprise !

Un rictus amusé illumina la figure de Gros Calibre qui se méprit sur ses intentions.

— Tu te trompes de cible, hombre, je n'ai pas un centime sur moi.

Sánchez ne gaspilla pas sa salive à répondre. Il compta jusqu'à trois – un, deux... – et asséna un coup de crosse sur la tempe du dealer. Le temps que Gros Calibre se redresse, il le délesta de son arme qu'il jeta derrière lui, hors de portée. Le jeune homme appela à l'aide, mais Constantino s'était déjà occupé du videur. Ce dernier, face contre le mur et arcade sourcilière explosée, n'eut même pas un regard pour lui. Quant au deuxième dealer, il s'était tiré. Le parking était désert. Les clients qui se pressaient à l'entrée s'étaient réfugiés à l'intérieur ou se planquaient dans leur caisse. Sánchez frappa à nouveau, encore, et encore. Le métal faisait un maximum de dégâts sur les pommettes, le nez et la mâchoire. Gros Calibre s'accrochait à la calandre de la BMW pour ne pas rouler au sol et être à portée des rangiers de son agresseur. Ses jambes flageolaient, mais il tint bon. Sánchez était admiratif mais il ne lâcha rien pour que l'autre reçoive le message cinq sur cinq. Il cogna, cogna à pleine puissance, jusqu'à ce que Gros Calibre mette un genou à terre et crache ses dents. Là, il l'attrapa par les cheveux, tira d'un coup sec pour le contraindre à relever la tête. Il lui montra la direction de la Honda dans laquelle se tenaient Meniño et son pote, les

yeux écarquillés, le front collé aux vitres.

— Tu vois ces deux abrutis ?

Gros Calibre émit un borborygme et cligna deux fois des yeux. Sánchez prit ça pour un oui.

— Ils travaillent pour moi, dit-il en articulant chaque syllabe pour que l'autre n'en perde pas une miette. À partir de maintenant, cette boîte de nuit merdique est leur territoire et personne n'est autorisé à se pointer pour les en déloger. À partir de maintenant, ici, on ne vendra que ma cocaïne. ¿ Vale ?

Il lui caressa la joue du canon de son semi-automatique, puis l'introduisit entre ses dents. Gros Calibre eut un haut-le-cœur. Sánchez l'enfonça plus profondément.

— Bien sûr, tu es libre de revenir comme client.

Sánchez ôta le semi-automatique de sa bouche et s'écarta.

Gros Calibre eut un regard hésitant en direction de son arme. La lueur triste qui brillait dans ses yeux fit sourire Sánchez. Il dit :

— Dorénavant, ta copine devra s'en passer.

Le dealer se releva et se réfugia en boitant dans la BMW. Le moteur rugit et l'instant d'après, il avait disparu. Le portable de Sánchez vibra. Il fourra la main dans sa poche et jeta un œil. Cruz avait envoyé un texto. Le message disait : « Ces connards d'écolos se sont installés sur le terrain de la Sargentis, Giraud m'appelle tous les quarts d'heure et gueule comme un putois. Assure-toi que nos investissements ne sont pas menacés. »

Sánchez pensa aux différents sens que pouvait revêtir le mot menace.

Il se retint de rappeler pour expliquer qu'il se branlait des projets immobiliers de Cruz, qu'il s'en occupe lui-même, merde, Sánchez n'était pas huissier ou agent immobilier, mais il se ravisa. Constantino le rejoignit et ensemble, ils regagnèrent la Honda. Sánchez fit signe à ses deux hommes de sortir de là et de se mettre au travail, puis il balança les clefs à Constantino.

— Je suis crevé et j'ai soif, c'est toi qui conduis.

— On va à la planque ?

Sánchez rangea son arme dans la boîte à gants en soupirant et s'ouvrit une bière.

— La nuit n'est pas encore terminée pour nous.

— Où ?

— Bayonne, le port, côté nord.

Il se laissa aller contre le dossier, pencha la tête et but une gorgée. Le parking bascula, les lumières de la boîte faiblirent avec le boum-boum des basses. Il ferma les yeux et se concentra sur le tremblement de ses mains et le goût amer de la bière.

*

Quatre heures du matin. Le nouveau campement écolo-basque de la Sargentis n'était pas compliqué à trouver. Il suffisait de suivre :

Les affiches collées sur chaque poteau.

Les tracts jetés dans le caniveau.

Le vacarme généré par cette saloperie de txalaparta.

Et les bagnoles de flics banalisées.

Constantino se gara près de la clôture, à l'écart de l'entrée principale. Sánchez descendit du véhicule et s'étira en bâillant. Il alluma une cigarette, s'approcha d'une affiche et mémorisa le nom du type, Aitor Etxandi. Le visage ne lui disait rien.

Il contourna ensuite la Honda et longea le grillage sur une centaine de mètres jusqu'à avoir une vue suffisamment dégagée pour observer les nouveaux occupants du terrain vague.

Il prit son temps.

Il ne vit aucune menace.

Uniquement des gamins, des vieux babas cool ou des futurs consommateurs de cocaïne qui dansaient, soulevaient de la poussière radioactive, picolaient, se gavaient de merguez mal cuites et se gelaient les couilles à cause de la brume et du vent du large. Javier Cruz nageait en plein délire s'il croyait que Sánchez allait se salir les mains avec ces conneries.

Il commença à pleuvoir. Sánchez se surprit à repenser à la pute de Giraud. Il regagna la Honda et secoua Constantino pour le réveiller.

— ¡ Vámonos(13) !

— On n'intervient pas ?

Sánchez grimâça et pointa le ciel de l'index.

— Ces types sont des guignols. Je ne leur donne pas une semaine. Ce terrain, c'est Tchernobyl, mon pote ! Quand ils verront les drôles de couleurs à la surface des flaques d'eau de pluie dans lesquelles ils pataugent, ils changeront d'avis, remballeront leurs tentes et leurs putains de bouts de bois et rentreront chez eux au sec sucer des pastilles d'iode, crois-moi.

Bureau d'enquête sur l'affaire Domingo Augusti, commissariat de Bayonne, troisième étage : ¡ Bienvenido au royaume des faux-semblants, señor Garnier !

Chacun vaquait à ses occupations, Garnier faisait le dos rond en attendant le soir. Entre deux coups de fil, Emma Lefebvre joua au chat et à la souris avec lui toute la matinée. Une vraie sangsue. Dès qu'elle passait près de lui, elle lançait des petites piques en se pinçant le nez, du genre « Y a comme une odeur, non ? » Elle avait laissé traîner ostensiblement sur son bureau un article découpé dans le quotidien Sud-Ouest qui parlait de la corruption dans les rangs de la Guardia Civil espagnole. Elle fit des commentaires sur l'étonnante mansuétude du roi d'Espagne qui graciait à tour de bras les rares flics condamnés. Elle afficha son air de jeune flic idéaliste et lança à voix haute :

— Ce sont des choses qui ne risqueraient pas d'arriver en France.

Meyer secoua la tête.

— Tss, tss !

Garnier ne moufta pas. Désormais, il savait que ni Lefebvre ni Meyer ne lui feraient plus confiance. Il se demandait juste si le commissaire avait réclamé une enquête interne sur lui, quand il le ferait si ce n'était pas encore le cas, et jusqu'où l'influence de Javier Cruz pouvait s'étendre, si ses suppositions étaient exactes. Il n'osa pas l'interroger à ce sujet. À force de cogiter dans son coin, il finit même par se persuader que toute cette enquête n'était qu'un vaste écran de fumée destiné à masquer une tout autre réalité. L'affaire Augusti était en fait l'affaire Simon Garnier & Co. Qui sait ce qui se décidait en haut lieu ? Qui connaissait les plans établis entre Paris et Madrid en termes de lutte contre le terrorisme basque ? Le processus de paix était peut-être plus avancé que prévu, certains auraient décidé de faire le ménage dans les rangs de la police. Des têtes devaient tomber pour montrer l'exemple. Meyer et Lefebvre étaient là pour lui. Ils feignaient de s'intéresser à Augusti mais étaient payés pour épier ses moindres faits et gestes, à lui.

La réalité, c'était :

La valise, le chatterton, le fil électrique.

Et le fric empoché depuis plusieurs années pour qu'il ferme les yeux et retouche ses rapports de police.

Garnier savait que l'addition promettait d'être salée et que l'heure de la payer approchait plus vite que prévu. Il se dit aussi qu'Aarón Sánchez était la seule carte qu'il pouvait encore jouer – un mercenaire doublé d'un tueur, son unique ticket de sortie ? Merde, Garnier touchait vraiment le fond ! Il fit le compte de ce qu'il savait et de ce qu'il ignorait à propos de lui. Il en conclut que la balance ne penchait pas en sa faveur. Il releva la tête. Le combiné du téléphone calé entre son oreille et son épaule, Lefebvre louchait dans sa direction. Le regard qu'elle lui jetait semblait parvenir à la même conclusion : « Tu es fini, lieutenant de mes deux, c'est juste une question de temps, maintenant. »

Sur le coup de 3 heures de l'après-midi, elle raccrocha enfin et déclara qu'elle avait un rendez-vous dans le sud de la ville. Garnier soupira d'aise. Meyer proposa de l'accompagner. Elle déclina son offre, tout sourire.

Elle attrapa sa veste et se tourna vers Garnier.

— Simon s'en chargera, pas vrai ?

*

Ils embarquèrent dans une Renault Mégane de service. Garnier crevait d'envie de fumer et de se saouler à la bière. L'avenue de l'Aquitaine était bouchée dans les deux sens. Ils avançaient au ralenti. Des cohortes d'automobilistes pressés encombraient la voie des bus. Lefebvre enclencha le gyrophare. Des véhicules s'écartèrent, pressant ceux qui étaient déjà coincés, ce qui eut pour conséquence d'amplifier le désordre ambiant. Lefebvre finit par engager leur voiture sur le trottoir, slaloma sur deux cents mètres entre les piétons et les poteaux électriques et trouva une faille à l'entrée du pont Saint-Frédéric dans laquelle elle s'engouffra à grand renfort d'avertisseur. Garnier s'accrochait nerveusement à la poignée de la portière.

Hilare, Lefebvre guettait chacune de ses réactions du coin de l'œil sans cesser de parler – Cruz, Cruz, Cruz, elle n'avait que ce nom-là à la bouche. Garnier se ferma comme une huître. Il tendit la main, alluma le poste radio, le régla sur Europe 1 et monta le volume. Lefebvre prit ça pour un signal d'encouragement.

— Je sais pour Kleber et toi.

— Tu sais que dalle !

Il avait réagi au quart de tour et s'en voulut aussitôt. Il la sonda du regard pour voir si elle bluffait. Il se demanda si elle était en mission commandée pour Meyer ou si elle faisait tout ça pour sa propre carrière. Probablement les deux.

Il farfouilla dans la poche de sa veste à la recherche d'un paquet de cigarettes neuf, retira l'emballage et en alluma une. Lefebvre baissa sa vitre.

Elle dit :

— Je suis aussi au courant pour Carrier.

— Merde, explique-moi ce que je fous ici avec toi, si c'est le cas !

Lefebvre ne se démonta pas.

— Jokin Sasco. Ce nom t'évoque quelque chose ?

— Tu fais chier.

— Allez, Simon, les flics de base comme nous ne s'embarrassent pas de cachotteries.

Une Dacia grise pila devant eux sans raison apparente. Lefebvre l'évita de justesse en donnant un coup de volant à gauche et klaxonna jusqu'à ce que le véhicule ne soit plus en vue. Elle en profita pour changer de sujet.

— Tu ne me demandes pas où nous allons ?

— Non.

Elle répéta sa question. Garnier fit « Oh ! » et réprima un bâillement.

— Où allons-nous, lieutenant Lefebvre, même si je m'en fous, et pourquoi n'y êtes-vous pas allée avec le commandant Meyer ?

Elle rit comme s'il s'agissait d'une bonne blague.

— J'avais envie de rendre une petite visite à Jean-Christophe Giraud, le directeur de la Sargentis, une société qui faisait du stockage de matières premières sur le port de Bayonne.

Une petite lumière rouge s'alluma dans le cerveau de Garnier.

— Quel rapport avec l'affaire Augusti ?

Elle lâcha le volant et agita son petit doigt.

— Une intuition.

Garnier ricana.

— Dans ce cas, pourquoi Meyer n'est-il pas là ?

— Iban Urtiz, le journaliste qui enquêtait sur l'affaire Jokin Sasco, semblait s'y intéresser de très près.

— Or, Meyer ne veut plus entendre parler de l'affaire Sasco et tu es terriblement curieuse.

Lefebvre sourit d'un air faussement coupable. Garnier écrasa son mégot dans le cendrier. La petite lumière rouge dans son crâne se transforma en sirène hurlante Attention, danger !

Il demanda :

— Y a-t-il un lien avec Javier Cruz ?

— Peut-être.

Elle leva les yeux au ciel, prit tout son temps et ajouta :

— Peut-être pas.

Garnier dévisagea longuement Lefebvre. Il prit soudain conscience qu'il l'avait mésestimée. Elle ne cilla pas. Son silence signifiait « donnant-donnant, lieutenant Garnier ».

Il reçut le message cinq sur cinq. Il se dit qu'elle était peut-être dans son camp, après tout.

Il déclara :

— Adis García était un agent payé par l'antiterrorisme français, entre 2003 et 2009, pour lutter contre le terrorisme basque. Lui et un dénommé Alirio Pinto sont directement impliqués dans la mort de Jokin Sasco. Jusqu'à quel point, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'ils faisaient partie du commando chargé de son enlèvement.

Lefebvre tressaillit :

— Nous y voilà.

— Rien de nouveau sous le soleil, c'est un secret de polichinelle. Tu l'aurais appris tôt ou tard, de toute façon, si ce n'est pas déjà le cas. Ce que tu ignores, c'est que leur officier de liaison et responsable direct dans l'opération Sasco était un flic espagnol du nom de Javier Cruz. Il œuvrait sur le territoire français dans le cadre d'accords de coopération franco-espagnols. Niveau de confidentialité maximum.

— Œuvrait ?

Garnier corrigea :

— Il est toujours en activité, mais j'ignore ce qu'il trafique aujourd'hui.

Elle le fixa. Il leva les mains en signe d'impuissance et jura que c'était la vérité. Elle ne le croyait qu'à moitié, ça crevait les yeux, mais elle sembla s'en contenter pour le moment.

— Meyer et Kleber sont au courant pour lui, Pinto et García ?

— Tout le monde est au courant.

— Sauf moi.

Il haussa les épaules comme s'il s'agissait d'une évidence et inclina la tête.

— Disons que maintenant, nous sommes à égalité.

— Le commando dont tu parles est-il aussi impliqué dans la mort d'Augusti ?

— García et Pinto sont morts et enterrés. Toutes les preuves ont été détruites, pfutt !

Il mima le geste d'un oiseau qui s'envole.

— Plus rien ne les relie à Cruz et à Sasco.

— Ni à toi.

— Qui dit que ça a jamais été le cas ?

Lefebvre ralentit et désigna un portail en fer forgé noir, sur leur droite. Mur d'enceinte haut de deux mètres, piques en métal au

sommet, caméra de vidéosurveillance aux angles, et derrière, bien à l'abri, une baraque immense aux volets blancs et à la façade recouverte de vigne vierge.

Lefebvre soupira :

— On y est.

Elle avança jusqu'au bout de la rue, effectua un demi-tour et revint se garer à une cinquantaine de mètres de l'entrée de la villa, contre le trottoir d'en face. Garnier se fit la réflexion que la Mégane détonnait sacrément dans le décor.

Lefebvre coupa le moteur. La soufflerie du chauffage s'arrêta d'un coup. La voix nasillarde d'un commentateur sportif envahit l'habitacle. Elle l'écouta un instant d'un air grave, comme si le babillage la concernait, puis elle tendit la main, éteignit le poste radio.

Elle dit :

— Javier Cruz est le seul qui m'intéresse.

Garnier se tourna vers elle.

— Ce type est intouchable.

— Personne ne l'est.

Lefebvre se laissa aller contre le dossier du siège.

— Tu as la trouille, pas vrai ?

— Va te faire foutre !

D'un geste vif, elle lui saisit le poignet et colla son visage contre le sien.

— Ne me prends pas pour une conne. Voilà comment je vois les choses. Javier Cruz a tué Domingo Augusti. Tu sais qu'il s'agit d'un homicide, tu étais peut-être même présent, ce qui fait de toi un complice. D'une manière ou d'une autre, Cruz te tient par les couilles. Meyer n'est sans doute pas au courant, Kleber non plus, à moins qu'ils ne ferment tout simplement les yeux. Pour être franche, je m'en foutrais si ça ne nuisait pas à l'enquête et donc à ma carrière. Je veux la tête de ceux qui ont enfermé Augusti dans une valise et l'ont largué en haute mer et je trouverai des preuves pour ça, quelles que soient les conséquences pour toi. À toi de voir si tu veux faire partie des

dommages collatéraux. Crois-moi sur parole, je ne prendrai aucun plaisir à impliquer un collègue qui a déjà la corde au cou, mais les affaires sont les affaires et je n'ai pas l'intention de vous laisser saloper mon dossier d'avancement avec vos magouilles. Si tu sais quelque chose, dis-le-moi, maintenant, sinon, va au diable !

Garnier se dégagea de son étreinte et se racla bruyamment la gorge. Il était blanc comme un linge.

— Je ne vois absolument pas de quoi tu parles.

Lefebvre cracha :

— Pauvre connard.

Garnier se massa le poignet en évaluant ses chances de faire tourner la situation à son avantage. Il n'en vit aucune. Il pensa ensuite à Aarón Sánchez, se demanda ce que Lefebvre pourrait faire des informations qu'il détenait sur son implication dans le meurtre d'Augusti et de sa petite amie espagnole, mais le visage de Javier Cruz et l'image d'un cadavre dans une valise s'imprimèrent aussitôt dans son esprit et, là encore, il estima que le silence était sa meilleure défense.

Il dit :

— Combien ?

Lefebvre secoua la tête.

— Laisse tomber, tu n'as pas les moyens de te payer une flic comme moi.

Elle ouvrit la portière et contourna la voiture. Garnier posa un pied sur le bitume et fit mine de la suivre. Les lèvres de Lefebvre dessinèrent un non méprisant – Hé oh, ducon, tu rêves ou quoi ?

Elle lança :

— Toi, tu restes ici.

Garnier n'essaya même pas de protester. Il la suivit du regard. Elle traversa la rue et sonna. Giraud ne devait pas être pressé de lui ouvrir car elle patienta un moment face à l'interphone avant de tendre sa carte de police en direction de la caméra de vidéosurveillance. Finalement le portail s'entrouvrit, dans un lent mouvement silencieux. Lefebvre se retourna, fit à Garnier un clin d'œil, genre « Pas de bêtises

pendant mon absence, hein ? » et disparut.

Garnier verrouilla la Mégane, mit le moteur en marche pour relancer le chauffage et grilla une Chesterfield. Il se répéta dix fois qu'il ne s'en tirait pas trop mal sans parvenir à s'en persuader. Cela le rendit nerveux. Il alluma une deuxième cigarette et repartit pour un tour de scénarii mentaux dans lesquels le corps d'Augusti nourrissait les crabes au fond de l'océan et Lefebvre lui fichait éternellement la paix.

Quand il reprit pied dans la réalité, une Laguna immatriculée en Espagne roulait au pas à côté de lui. La séquence défila au ralenti. La conductrice était une femme brune d'une trentaine d'années. La Laguna le dépassa et s'engagea devant le portail de la villa. La femme en descendit et s'avança jusqu'à l'interphone. Garnier eut tout le loisir de détailler sa silhouette. Elle avait un je-ne-sais-quoi de rétro et ressemblait à l'une de ces actrices américaines, Rosario Dawson ou Monica Raymond. Le mouvement de ses hanches tirait sur le tissu de sa jupe droite à chaque pas. Sa démarche était incroyablement sexy, comme si le temps s'immobilisait sur son passage. Elle sonna, parla brièvement dans l'interphone, puis elle eut ce geste mi-agacé mi-fataliste des représentants de commerce éconduits et son dos se voûta de manière imperceptible, comme si elle acceptait son destin. Elle regagna sa voiture, effectua une manœuvre et repartit d'où elle venait.

Garnier se rembrunit. Il connaissait les créatures comme elle par cœur. Son cerveau établit une connexion encore fragile entre sa présence devant le domicile de Jean-Christophe Giraud et les hypothèses d'Emma Lefebvre à propos de Javier Cruz. Les mots « pute de luxe » s'imprimèrent en lettres capitales dans son esprit. Il mémorisa le numéro de sa plaque minéralogique, s'installa au volant avec fébrilité et la prit aussitôt en chasse.

*

Le trafic sur l'A63 était fluide. La Laguna filait à vive allure vers le sud. Elle slalomait d'une file à l'autre sans discontinuer. Garnier maintenait une distance respectable entre eux. Au niveau de Biarritz, le véhicule quitta l'autoroute, sortie numéro 4, et prit la direction du centre-ville. Des enseignes pour des marques de bière et cette publicité pour une agence immobilière montrant une jeune femme en sous-vêtements rouges bordaient la bretelle d'accès. Lui ne voyait que Rosario / Monica à genoux, sa jupe remontée jusqu'aux hanches, en compagnie de Giraud et de Cruz.

La Laguna le conduisit jusqu'au Radisson Blu Hôtel. Quatre étoiles,

toit terrasse panoramique au cinquième étage, piscine chauffée extérieure surplombant la Côte des Basques, berceau des surfeurs du coin, rien que des paillettes et une odeur de fric vite dépensé. La femme se gara devant l'entrée, un portier se précipita pour lui ouvrir, elle lui laissa ses clefs et un billet. Garnier ne perdit pas une miette de la scène. Quand elle fut hors de vue, il chercha un parking où laisser la Mégane, puis revint sur ses pas et pénétra dans l'établissement à son tour. Il chercha la femme des yeux et la dénicha au bar, tranquillement assise en compagnie d'un quinquagénaire obèse arborant costume Armani, attaché-case en cuir noir et lippe libidineuse. Si ce n'était la main du type posée un peu trop haut sur la cuisse de l'escort, l'observateur lambda aurait pu croire à un rendez-vous d'affaires – quoique, les deux n'étaient pas incompatibles, après tout.

Garnier s'approcha de l'accueil sans les perdre de vue. Deux horloges murales indiquaient 5 heures de l'après-midi à Paris et six heures de moins à New York. Il ouvrit sa carte de police et la déposa en évidence sur le registre du préposé qui leva les yeux sur lui sans manifester le moindre trouble. Garnier désigna la femme du menton.

Il demanda :

— Une cliente de l'hôtel ?

Le préposé opina. Garnier rempocha sa carte et la remplaça par un billet de vingt. L'argent disparut et il obtint un nom, Macrina Bolivar, nationalité espagnole, ainsi que l'étage et le numéro de sa chambre. Réservation pour trois nuits, cliente occasionnelle, bla-bla-bla. Garnier le remercia et prit congé.

Dehors, il alluma une Chesterfield et chercha du regard un endroit confortable avec vue imprenable sur les baies vitrées du bar de l'hôtel. Il repéra un café, plus haut sur l'avenue, s'installa en terrasse et commanda une pression.

Son portable sonna peu de temps après. Il vit le numéro de Lefebvre s'afficher – il l'avait complètement oubliée, celle-là ! Il l'imagina à la porte de chez Giraud, sans chauffeur et se marra. Il s'appêtait à décrocher quand il aperçut Aarón Sánchez qui s'engouffrait dans le Radisson Blu.

Garnier se frotta les yeux :

— Tiens, tiens...

Le ciel s'illumina, son rythme cardiaque doubla et le miracle eut lieu.
Le lieutenant Emma Lefebvre et la sonnerie du téléphone
s'évanouirent dans l'air comme par magie : Sánchez traversa le hall de
l'hôtel et se dirigea vers Macrina Bolivar.

Emma sentit s'estomper l'effet de la colère provoquée par la discussion avec Garnier dès que Jean-Christophe Giraud ouvrit la porte. L'inquiétude qui tendait les muscles de son visage était perceptible à l'œil nu, presque palpable. C'était lui. Elle ne s'était pas trompée de type. Giraud était un homme aux abois. Elle le sut dès qu'elle le vit. Merde, même s'il tentait de donner le change avec un sourire condescendant de circonstance, il transpirait rien qu'à voir sa carte de flic – elle ignorait encore pourquoi, voilà tout.

Il leva les mains en l'air.

— Je suis innocent.

Emma rit.

— Monsieur Giraud.

Il serra la main qu'elle lui tendait, jeta un œil pardessus son épaule, puis revint sur elle et l'observa un instant.

Il dit :

— Comment se porte notre ami commun ?

— Stéphane va bien, je vous remercie.

— Comment pourrait-il en être autrement ?

Emma acquiesça. Giraud lui rappelait qu'elle n'était là que sur recommandation du procureur – fin des politesses d'usage. Elle fit un pas en avant mais Giraud ne lui proposa pas d'entrer. Il lui signifiait avec tact qu'elle n'était pas la bienvenue et que sa place à elle était sur son perron ou dans le lit de Boyer, pas davantage. Il regarda à nouveau derrière elle. Elle tourna la tête et ne vit que le portail fermé, au bout de l'allée.

Giraud remonta la manche de sa veste, découvrant une montre Cartier or rose et acier, bracelet en cuir.

— Je suis pressé, lieutenant.

— Je ne vous ennuierez pas longtemps. Je sais que vous êtes très occupé et je vous remercie de m'accorder cette entrevue. C'est à

propos de l'une de vos sociétés, la Sargentis.

— Elle n'est plus en activité depuis des années.

Emma sourit.

— Je sais. Je ne suis pas exactement là pour ça.

— Pourquoi, dans ce cas ?

— Le nom de votre société apparaît dans une enquête pour homicide sur lesquelles je travaille en ce moment.

Il tendit ses deux mains devant elle comme pour se faire passer les menottes.

— J'avoue tout.

Ils se marrèrent ensemble. Leurs rires sonnaient faux. Giraud ne lui proposait toujours pas d'entrer. Emma se racla la gorge pour se donner une contenance.

— Allons, monsieur, soyons sérieux.

Il croisa les bras.

— Je vous écoute.

— L'homme sur lequel j'enquête s'appelle Domingo Augusti. Son cadavre a été retrouvé le 24 février dernier sur une plage landaise.

— J'en ai entendu parler.

— Il semble qu'il soit lié au milieu de la drogue.

— Quel rapport avec la Sargentis ?

Emma choisit ses mots avec soin.

— J'y viens. Qui dit drogue, dit blanchiment d'argent. Le réseau auquel appartenait Augusti est extrêmement bien organisé. Il bénéficie certainement d'appuis haut placés, des politiciens véreux, des fonctionnaires indéclicats. Le terrain que vous vendez est idéalement placé. Il suscite forcément des convoitises. Le secteur de l'immobilier attire toutes les mafias du monde. Je me suis renseignée. La vente de la Sargentis a tout du parcours du combattant. La mairie a préempté le terrain, puis elle s'est rétractée, au bénéfice d'une société immobilière

espagnole. Vous avez peut-être subi des pressions ou des menaces.

— Aucune.

— Vous ou certains de vos employés.

— Pas que je sache.

— Vous connaissiez cette boîte espagnole, auparavant ?

— Jamais entendu parler.

— Il y a aussi ces histoires de rapports d'experts et de taux de radioactivité trop élevés. Les prix baissent, c'est bon pour les affaires.

— Vous n'y êtes pas. Ces connards d'écolos me mènent la vie dure depuis des années. Ils me traitent d'assassin et inventent tout un tas d'histoires, mais ça s'arrête là. Vous connaissez leur dernière trouvaille ?

Il ramassa une pile de tracts sur une commode derrière lui et la fourra dans la main d'Emma.

Elle demanda :

— Qui est Aitor Etxandi ?

— Un de mes anciens employés. Décédé d'un cancer. Ils veulent me mettre ça sur le dos. Ils bourrent ma boîte aux lettres de ces saloperies. Depuis hier, ils occupent ma propriété. Ils agissent comme de véritables terroristes.

Emma l'interrompit poliment.

— Je m'exprime mal. Les questions écologiques ne m'intéressent pas.

— Moi non plus. J'aimerais pourtant que les services de police fassent leur travail et me débarrassent de ces clowns.

— Je ne suis pas là pour ça.

— Vous devriez.

La sonnette d'entrée empêcha Emma de répondre. Giraud s'excusa et pressa un bouton sur l'écran à côté de la porte. L'appareil grésilla. Une voix féminine teintée d'un accent espagnol dit : « C'est moi. » Il l'envoya sèchement promener comme s'il s'agissait d'une inconnue.

Emma eut tout juste le temps de se pencher pour entrapercevoir la silhouette d'une femme brune d'une grande beauté faire demi-tour. Giraud coupa le son et l'image.

Il dit :

— Je croyais que ce quartier était à l'abri des démarcheurs.

Emma répliqua :

— Tout fout le camp.

Giraud la regarda bizarrement.

— Ouais.

— Pour en revenir à mon enquête...

Giraud consulta sa montre et fit une mimique, style « Oh déjà ! Comme le temps passe vite en aussi bonne compagnie ! »

Il recula d'un pas et empoigna le montant de la porte.

— Je dois vous laisser, j'ai rendez-vous.

Emma jeta un bref coup d'œil à l'interphone. L'idée que la belle brune pouvait être le rendez-vous lui traversa l'esprit.

— Une dernière question si vous le permettez.

Il eut un geste d'agacement.

— Vite.

— Est-ce que le nom de Javier Cruz vous dit quelque chose ?

Giraud blêmit.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Vous le connaissez ?

Il la toisa.

— Le commissaire Kleber est au courant de votre visite chez moi ?

Emma fit non de la tête. Giraud vira à l'écarlate. Il braqua sur elle le regard qui signifiait : « La plaisanterie a assez duré. Personne ne me

menace chez moi, pas même une jolie lieutenant de police aux yeux de biche qui couche avec le procureur de la République. » Elle comprit qu'elle avait touché le jackpot et qu'elle avait définitivement perdu Giraud.

Elle ajouta :

— On peut l'appeler, si vous le souhaitez.

Il hoqueta :

— Nous n'avons plus rien à nous dire, lieutenant.

*

Le premier truc auquel pensa Emma, une fois dans la rue, fut : le fric, toujours le fric.

Maintenant elle savait.

Elle laissa la pellicule d'un film noir se développer dans sa tête. Giraud nageait dans une piscine de billets. La vente de son terrain était une excellente affaire, de quoi épaissir encore son matelas. Une société immobilière espagnole s'occupait de la transaction, les services des impôts étaient très conciliants de l'autre côté de la frontière. Le tout rapportait de quoi blanchir un maximum d'argent sale et d'augmenter encore et encore le gros tas de billets et de montres Cartier Calibre or et acier. Des types comme Stéphane Boyer étaient prêts à investir. Quelqu'un leur fournissait des garanties solides. Javier Cruz jouait peut-être un rôle d'intermédiaire ou de facilitateur. Emma manquait singulièrement de preuves sur ce point – mais qui était ce type ? Il avait également besoin d'argent pour financer ses petites barbouzeries antiterroristes avec des mecs comme Adis García, Alirio Pinto ou Domingo Augusti. Le serpent se mordait la queue. On en revenait à la drogue et à l'immobilier.

Ce petit scénario imaginaire collait parfaitement avec l'hypothèse Cruz *Giraud* Sargentis. Il ne restait plus à Emma qu'à creuser la piste.

Elle savait et ça l'effrayait.

Mais ce qu'elle pressentait derrière tout ça l'effrayait davantage quant aux décisions qu'elle pourrait être amenée à prendre.

N'importe qui faisait ce qu'il voulait ici. Le Pays basque était un repère pour une bande de corrompus, de soudards et de chercheurs

d'or qui se prenaient pour des rois et fabriquaient l'histoire. Le Pays basque, c'était le Far West européen. Depuis qu'ETA et l'État français avaient déclaré forfait, la région avait besoin d'un sérieux coup de balai. Malgré tout, elle n'était pas certaine d'aimer ce qu'elle trouverait une fois le ménage fait.

Emma chercha du regard la Renault Mégane de service. Elle fit le tour du quartier, courut au pied des villas cossues et des grilles fermées, mais ne la vit nulle part. Garnier l'avait tout bonnement plantée là. Elle lui passa un coup de fil, bascula sur sa messagerie et cracha des tombereaux d'insultes avant de raccrocher. Puis elle descendit la rue jusqu'au boulevard, héla un taxi dans lequel elle s'engouffra :

— Emmenez-moi loin d'ici, par pitié.

Aarón Sánchez s'entretint un bref instant avec la femme appelée Macrina Bolivar. Elle resta stoïque pendant toute la durée de leur échange. Une fois celui-ci terminé, elle fit signe à l'homme qui patientait au bar et tous deux se dirigèrent vers l'ascenseur. Sánchez, lui, ressortit du Radisson Blu comme s'il avait le feu aux fesses. Il s'installa au volant de sa Honda Accord et prit la direction de l'autoroute.

Simon Garnier attendit qu'il fût hors de vue, puis il piqua un sprint jusqu'à sa voiture et s'élança à sa poursuite.

Sánchez effectua un bref crochet par les bureaux du siège bayonnais de País Vasco Seguridad. Un colosse que Garnier n'avait jamais vu l'attendait au pied de l'immeuble. Sánchez effectua une manœuvre et se gara devant lui. Garnier n'eut pas le temps de sortir son portable pour le photographier, que le type aux gros bras grimpa déjà dans la caisse. Le duo regagna ensuite l'autoroute et prit la direction du nord.

Tournée des grands ducs : Boucau, Tamos, Ondres, Labenne, Capbreton, Hossegor, Seignosse, Bénesse-Maremne. Sánchez fréquentait un peu partout une foule de gens peu recommandables.

À chaque ville, un arrêt.

À chaque arrêt, le même scénario. Deux ou trois guignols d'une vingtaine d'années aux allures de dealers saluaient Sánchez qui leur répondait d'un hochement de tête sans lâcher le volant ni même éteindre le moteur. Gros Bras s'extirpait de la voiture avec un sac plastique noir qu'il échangeait contre un autre sac plastique noir, puis il réintégrait sa place et c'était reparti pour un tour. La Honda n'avait pas tourné le coin de la rue, que les premiers clients se précipitaient déjà pour se payer leur dose.

Garnier en intercepta un dès que l'occasion se présenta : cocaïne.

Aïe.

Surprise totale.

Cruz, un vulgaire trafiquant de drogue ?

Une série de scènes supplémentaires vint s'ajouter à son film amateur sur les relations qu'entretenaient Aarón Sánchez et Javier Cruz. La

production s'intitulait désormais Cocaïne – ça en jetait autant que dans une coréalisation Michael Mann et Oliver Stone. Le budget total s'élevait désormais à plusieurs millions de narco-euros. Les séquences improvisées de la valise, du chatterton et du fil électrique offraient un nouvel éclairage au montage final. Les deux touristes anglais blêmes et la plage landaise de sable fin apportaient sur un plateau une magnifique scène d'introduction sur fond de soleil levant, tension dramatique oblige. La pute de luxe nommée Macrina Bolivar, une petite note de sensualité exotique agrémentée d'un léger parfum de mystère.

Musique d'ambiance !

Garnier régla l'autoradio sur Nostalgie et poursuivit sa filature sur un air de bossa-nova.

Il était décidé à ne pas en perdre une miette. La fonction appareil photo de son portable tournait à plein régime. Souvenirs de balade nocturne : clic-clac, Gros Bras en plan large en train de serrer la pince à deux dealers. Clic-clac, zoom sur la mâchoire serrée de Sánchez, une cigarette aux lèvres et le nez collé derrière la vitre de la portière. Clic-clac, les deux hommes en train de compter les sacs plastiques qui s'accumulaient sur la banquette arrière.

Bon sang, Garnier en prit plein les yeux !

Ça continua ainsi toute la nuit : après Soustons et Vieux-Boucau, arrêt à Herm, dans une petite villa située à l'entrée du village, volets tirés et en bordure de route. Là, quatre types aux mines patibulaires les attendaient dans une Audi break antédiluvienne. Sánchez ne semblait pas surpris outre mesure. Il rangea la Honda sur le côté et s'avança pour saluer celui qui se tenait au centre du groupe, le genre poignée de main, accolade et sourires virils. Les nouveaux venus étaient armés. Garnier pensa : espagnols, non, sud-américains ! L'un d'eux alla ouvrir le coffre du break, en sortit en ahanant une valise imposante et tout ce joli monde disparut à l'intérieur de la villa.

Garnier tripotait nerveusement son paquet de cigarettes. Du parking municipal où il était, il ne distinguait rien. Les minutes s'égrenaient, interminables, sur le cadran de son portable. Il résista à la tentation de se rapprocher pour jeter un œil en douce.

Une heure plus tard, l'Audi partit plein ouest et la Honda vers le sud.

Garnier alluma une Chesterfield, compta jusqu'à dix et fila sur les traces de Sánchez.

Simon Garnier était rincé.

Et circonspect.

En cause : après le ravitaillement à Herm et la rencontre avec les Sud-Américains, la méthode de distribution changea du tout au tout.

À distance respectable, Garnier observa leur manège. Sánchez descendait de son véhicule à chaque transaction et serrait des mains, l'air nerveux. Gros Bras se tenait juste derrière lui, la main droite calée sur la crosse d'une arme à feu, style caïd de la mafia et garde du corps. Autre détail, les sacs plastiques que distribuaient les deux hommes étaient de couleur grise. Les dealers patientaient dans des berlines et redémarraient aussi sec après leur avoir remis d'épaisses enveloppes garnies.

Gros Bras les empilait méticuleusement dans la boîte à gants et ils ne repartaient qu'après avoir inspecté les lieux – comme si après Herm, le trafic de cocaïne était subitement devenu dangereux et illégal.

Bizarre.

Garnier roulait la vitre baissée et la radio en sourdine. Il avait faim et soif. Les cigarettes à répétition lui asséchaient la bouche et provoquaient de douloureuses quintes de toux. Le cendrier de la Mégane était plein à craquer. Le ciel s'était dégagé et l'air était incroyablement doux. Les bords du pare-brise étaient jaunes de pollen de pin.

Entre deux clopes, il se demandait surtout à quoi jouait Sánchez.

Sa petite enquête donnait ceci :

Il voyait Aarón Sánchez en homme d'affaires multifonctions. Il voyait les tournées avec deux sortes de marchandises, les sacs noirs et les gris. Il voyait la planque d'Herm et imaginait un labo clandestin et des liasses de billets cachées sous les lattes du plancher. Garnier voyait encore les cernes sous les yeux de Sánchez, le bras armé du molosse qui l'accompagnait. Les transactions avec les petits dealers à bicyclette et les gros dealers à berlines. Il voyait enfin les plans d'architectes dans la villa de Javier Cruz, les sociétés de sécurité et la visite impromptue d'Emma Lefebvre chez Jean-Christophe Giraud.

Il voyait tout cela, mais il n'était plus en état de réfléchir.

Ce n'était pas tout.

La visite guidée de l'arrière-pays dura jusqu'au petit matin : Morcenx, Mont-de-Marsan, Dax, et le grand sud, Orthez, Tarbes, Pau, puis Bayonne à nouveau où Sánchez se délesta de Gros Bras avant d'aller rôder encore devant le Radisson Blu de Biarritz.

Retour à la case départ.

Intéressant.

Garnier se gara à distance et alluma une cigarette.

Il vit Sánchez sortir de sa voiture mais rester à l'extérieur de l'hôtel. L'homme sortit son portable et dix minutes plus tard, la petite pute espagnole le rejoignait. Garnier pensa : Sensualité exotique et léger parfum de mystère...

Il fit le plein de nouvelles photos, malgré la faible luminosité, puis il s'installa confortablement sur son siège pour prendre son pied.

*

Macrina Bolivar était une femme en colère. Elle portait un jeans moulant et un pull en cachemire. Les premières lueurs de l'aube la rendaient encore plus sensuelle, exotique et énigmatique. Elle gesticulait et parlait fort, mais son visage ne trahissait aucune émotion particulière. Quand elle se tut, enfin, Sánchez s'avança et désigna l'hôtel. Elle le repoussa brutalement, mais il s'avança encore, Macrina lui tourna le dos et s'immobilisa. Sánchez posa la main sur sa hanche et les épaules de la femme parurent s'affaisser.

Garnier retint son souffle.

Le couple conserva la même position, un instant, puis l'escort gravit les marches de l'entrée et pénétra dans l'hôtel, Sánchez sur ses talons.

Garnier resta un moment à contempler le perron vide du Radisson Blu et le souvenir des fesses de Macrina Bolivar. L'attitude de Sánchez l'intriguait. Il se demandait si ce dernier en pinçait pour l'escort ou s'il en était en affaires avec elle.

Il n'avait toujours pas pris de décision à ce sujet quand le hall commença à s'animer. Les premiers clients s'égaillèrent en tirant des valises ou des attachés-cases. Des taxis en maraude les happaient par grappes de deux ou trois. Deux femmes surgirent en tenue de jogging

et disparurent en direction de la plage.

Garnier estima qu'il en avait assez pour aujourd'hui.

Il quitta les lieux, dénicha un café ouvert, commanda un allongé et trois croissants, puis il mit les voiles en direction du commissariat. Là, il rendit les clefs de la Mégane et monta fureter dans les fichiers de la police afin de mettre un nom sur Gros Bras. Il eut de la chance.

Constantino Gabriel Fuentes, nationalité espagnole, était interdit de séjour de ce côté-ci de la frontière. Une dizaine de peines pour trafic de drogue et braquage à main armée avec violence. Dernière visite au centre pénitentiaire de Bordeaux-Gradignan entre 2002 et 2011. Une crème. Garnier imprima sa fiche, la parcourut rapidement du regard à la recherche d'un nom connu, en vain. Il la fourra ensuite dans sa poche, enfila son blouson, puis il décrocha le fixe et laissa un message sur le répondeur d'un ami flic espagnol qui bossait aux immatriculations. Il était curieux d'en savoir un peu plus sur Macrina Bolivar.

L'horloge murale indiquait 8 h 35 quand le lieutenant Emma Lefebvre déboula comme une furie dans le bureau.

— Fais chier, déclarat-il en bâillant.

— Je ne vends plus.

— Allons, allons.

— Rien ne me fera changer d'avis.

Giraud était furieux. Il allait et venait d'un bout à l'autre de son bureau comme un forcené en cage. Barbe de deux jours, robe de chambre entrouverte et chemise maculée de taches de café lui donnaient une allure négligée. Javier Cruz se pinçait le nez – Tss, tss, il était midi passé ! La veille, il avait été sommé de rappliquer dare-dare après le départ du lieutenant Lefebvre mais il avait décliné poliment. Giraud l'avait harcelé de coups de fil et de messages une bonne partie de la nuit sans se lasser. Cruz l'avait laissé mariner dans son jus jusqu'au petit matin, puis il l'avait rappelé, bon prince, une fois devant la grille de sa villa, du genre « Voilà, voilà. J'ai dû quitter mon nid douillet pour venir te consoler, alors maintenant que je suis là, tout va bien se passer, vale ? »

Mais le camarade patriote Giraud ne l'entendait pas de cette oreille.

Pourquoi ?

Parce qu'il était furieux et mort de trouille.

— Cette flic sait pour votre montage financier.

— Rien que de très officiel.

— Elle connaissait votre nom !

Cruz conserva son sang-froid. Il retira son manteau, l'épousseta et le posa avec précaution sur le dossier d'une chaise, puis il s'installa sur le canapé en cuir blanc prétentieux qui trônait au milieu de la pièce, une mallette à plat sur les genoux.

— Je prendrais bien un café ou un thé.

Giraud parut offusqué. Cruz leva les mains en l'air, du genre « Oubliez ce que je viens de dire ».

Il dit :

— La flic couche avec le procureur Boyer, un de mes plus solides associés dans cette affaire.

Giraud applaudit des deux mains.

— C'est supposé me rassurer ?

— Ce que je veux dire, c'est qu'elle est sous contrôle. Aucun souci à se faire.

— Sans blague.

— Elle fait son boulot, rien de plus.

— C'est bien là le problème.

Cruz désigna le fauteuil, face à lui.

— Détendez-vous.

Giraud vira au rouge. Ses yeux lançaient des éclairs en direction de Cruz. La ceinture qui maintenait sa robe de chambre se dénoua et glissa sur le tapis.

— Que je me calme ? J'ai des écologistes par dizaines qui font des feux de joie sur mon terrain, qui salissent ma réputation dans tous les journaux du coin et qui distribuent des tracts à la gloire de la radioactivité. Merde, ces connards me traitent même d'assassin et il faudrait que je me calme ?

Cruz feignit de ne pas être au courant.

— Ils sont là depuis combien de temps ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ! C'est vous le pro de la sécurité, non ?

Cruz temporisa :

— Je m'en occupe personnellement.

— Tu parles !

Cruz faillit perdre son calme.

— Vous ai-je déjà fait faux bond, par le passé ? Cette affaire de viande de cheval, par exemple. Notre premier marché ensemble. Nous achetions le bétail dix à quinze euros la tête aux laboratoires qui

testaient sur lui médicaments et vaccins et nous le revendions trois cents euros pièce à un grossiste espagnol via vos abattoirs de Bayonne. Bénéfice net : 95 %, moins l'enveloppe des frais pour que les fonctionnaires de police ferment les yeux.

Giraud vitupéra :

— Quel rapport, bordel ?

— On s'est bien marrés, vous et moi. On s'en est mis plein les poches.

— C'était il y a plus de dix ans.

Cruz tapa dans ses mains, hilare.

— Imaginez la réaction des écolos qui occupent la Sargentis s'ils découvraient cette vieille histoire !

Giraud ne goûta pas la plaisanterie.

— Vous me menacez ?

Un sourire rayonnant illumina le visage de Cruz. Giraud reçut le message cinq sur cinq.

— Enfoiré de salopard !

Cruz ne trouva rien d'autre à ajouter, aussi il fit pivoter lentement la mallette face à lui, la déverrouilla et en sortit un Mont blanc flambant neuf ainsi qu'une liasse d'actes notariés qu'il déposa sur la table basse, devant Giraud.

— Alors, on le signe, ce compromis de vente ?

Samedi 23 mars, milieu de journée. Aarón Sánchez coupait de la cocaïne dans sa planque au lieu de dormir.

Mais pas seulement.

Désormais, il préparait aussi de l'héroïne, coupée à 80 % avec de la caféine et du paracétamol.

Un vrai travail d'orfèvre.

Sánchez jouait sur les deux tableaux : la cocaïne pour Cruz, l'héroïne pour lui et leurs amis mexicains. Cruz risquait de se mettre salement en rogne s'il l'apprenait. Qu'est-ce que ça lui rapportait ? Plus de fric ? Il en gagnait déjà plus qu'il n'en avait besoin grâce à Cruz. Alors quoi ? La vérité était qu'il ne croyait plus aux grandes théories de Cruz sur la paix, la consommation, les sociétés de sécurité, l'immobilier et la cocaïne. Tout ce qu'il voyait, lui, c'était un immense gâchis. Pendant ce temps, les terroristes couraient toujours. Sánchez était de la race des idéalistes romantiques. L'amour du travail bien fait, le bien contre le mal, la poésie des bombes et la petite musique des hurlements sous la torture. Cruz se trompait : le fric n'avait rien à voir là-dedans. C'était la guerre, le Pays basque était un champ de bataille et eux, Aarón Sánchez et Javier Cruz, des combattants pour la liberté.

Toute la matinée, il avala des litres et des litres d'eau minérale pour faire passer la pilule. Cruz essayait de le joindre depuis la veille au soir. Ce type était un expert en divination dès qu'il s'agissait de flairer les embrouilles. Se pouvait-il qu'il soit déjà au courant de son petit écart de conduite ?

La sonnerie du portable retentit à nouveau. Sánchez tressaillit.

Il pensa : « Après tout, pourquoi pas ? » et il décrocha. Cruz était d'une humeur exécrationnelle.

— Je croyais que tu devais t'occuper des écolos.

Sánchez poussa un soupir de soulagement.

— J'y suis passé hier matin, très tôt, avec Constantino.

— Et ?

— Un peu de patience, patron. Il y a d'autres priorités.

— Lesquelles ?

Sánchez sourit.

— Classer l'affaire Augusti, faire le ménage chez les flics, enfiler nos cagoules et repartir au charbon.

Cruz rugit :

— Hors de question !

Sánchez laissa passer l'orage. Il cala le téléphone contre son oreille, retira ses gants de travail et grimpa à l'étage s'ouvrir une bière. Il but lentement en réfléchissant. Il devinait l'origine de la colère de Cruz.

Il dit :

— Giraud n'a toujours pas signé ?

— Non.

— Il veut qu'on nettoie le terrain de la Sargentis ?

Cruz confirma d'un grognement.

— Cet abruti veut des garanties. Il veut que son nom disparaisse des murs de la ville. Il a l'impression d'être l'ennemi public numéro un. Il dit qu'on le traite comme l'homme à abattre. Ce con se prend pour le juge José María Lidón(14), tu le crois, ça ? Merde, j'achète son terrain avec l'argent d'un braquage de cocaïne, qu'est-ce qu'il espère ? Des lettres de recommandation du député des Pyrénées-Atlantiques et du ministre de l'Intérieur ?

Sánchez ricana et but une gorgée supplémentaire.

— Et vous, patron, c'est aussi ce que vous voulez ?

— Précise ton idée.

— Que je nettoie le terrain ?

Cruz soupira longuement.

— Je sais ce que tu te dis. Dans deux ou trois jours, ces guignols auront dégagé d'eux-mêmes. Pour l'instant, tous les regards, les

caméras et les micros sont braqués sur eux.

— Vous lisez dans mes pensées.

— Ce n'est pas bon d'agir dans la précipitation ni d'attirer l'attention.

— Sauf si c'est l'effet recherché.

Cruz marqua une pause.

— Tu te dis aussi que, le cas échéant, Giraud pourrait se sentir menacé. Il pourrait devenir bavard, croyant protéger ses arrières, céder au plus offrant.

— Il aurait tort.

— C'est néanmoins une possibilité. Dans ce cas, il faudrait désamorcer la situation. Le rassurer.

Sánchez hocha la tête et teta le fond de sa bière. Il ironisa :

— La loi de l'offre et de la demande.

— Mouais.

— Ou celle du talion.

Cruz ne répondit pas. Sánchez crut l'entendre sniffer de la cocaïne, à moins qu'il ne s'agisse d'un grésillement sur la ligne.

Il déclara :

— Je vais m'en occuper, patron. Vous pouvez me faire confiance.

— Pioche dans les caisses. Prends ce qu'il te faut.

— Pas de violence.

— C'est ça, Aarón, en douceur.

Sánchez renifla.

— Je suis ému, patron. C'est la première fois que vous m'appellez par mon prénom.

Pleine lune, les chiens hurlaient à la mort, tout pouvait arriver. Emma Lefebvre croyait dur comme fer à l'influence lunaire à laquelle sa mère l'avait initiée. Elle trouvait que ça contrastait magnifiquement avec sa démarche de flic.

Son chemisier était moite et un filet de sueur dégoulinait dans son dos. Ses mains étaient chargées d'électricité statique. Emma Lefebvre, c'était la femme aux 220 volts. Elle prenait le jus au moindre contact physique. Le procureur Boyer en fit les frais une bonne partie de la nuit. Pas une fois, elle ne prononça les noms Javier Cruz et Adis García. Elle se contenta de haleter en cadence et de faire des étincelles.

Au matin, le côté droit de son lit était vide, comme toujours.

Dès son réveil, Emma se tint en équilibre sur le fil du rasoir. Elle fila sous la douche et enfila la parfaite panoplie du jeune lieutenant de police en opération : arme de service, appareil photo numérique, carnet de notes et tenue vestimentaire légère. Les révélations du lieutenant Garnier et la réaction de Jean-Christophe Giraud avaient mis le feu aux poudres dans sa tête.

Emma décida qu'elle devait commencer par suivre la trace du fric.

*

Le secteur économique basque était en plein boom depuis la fin des hostilités. Les locaux de la Chambre de commerce et d'industrie de Bayonne étaient situés allées Marines, face à l'Adour, avec vue sur la zone portuaire. Une beauté ! Un véritable décor de cinéma pour jeune entrepreneur dynamique.

En fouillant dans les listings, Emma réussit à mettre la main sur ce qu'elle cherchait : Álava Inmobiliaria, l'agence immobilière par qui transitait le rachat du terrain de la Sargentis. Ses locaux étaient à Vitoria-Gasteiz, communauté autonome du Pays basque. Curieusement, elle semblait être l'émanation d'une société de sécurité basque appelée País Vasco Seguridad, basée à Bilbao. Perplexe, Emma creusa la piste et découvrit que le siège social de cette société était à Bayonne. Comme le hasard faisait bien les choses.

La boucle était bouclée, se dit Emma. Elle demanda à consulter les

statuts de l'entreprise. On lui tendit un carton et elle s'installa sur une table, dans le fond de la salle. Elle souleva le couvercle et fut éblouie : le dossier P.V.S. brillait de mille feux. C'était une vraie caverne d'Ali Baba.

Création le 23 juin 2012. Flambant neuve. Mise de départ, trente mille euros, six officines réparties sur tout le Pays basque, propriétaire des murs, et projections à huit cent mille euros de chiffre d'affaires dès la première année – waouh, voilà ce qui s'appelle un investissement rentable ! Activités liées à la sécurité : 100 %. Activités liées à l'immobilier : rien. Quinze salariés, dont douze vigiles, une secrétaire, un comptable et un directeur général, également unique propriétaire. Señor Aarón Sánchez, nationalité espagnole, né le 28 février 1982 à l'hôpital Quirón de Saragosse, profession : président-directeur général de P.V.S.

Bien sûr, ni Jean-Christophe Giraud ni Javier « monsieur mystère » Cruz ne figuraient sur aucune de ces listes.

Emma nota les noms, les adresses et les codes, photocopie ce qu'elle pouvait, puis elle referma sa boîte aux trésors et retourna à pied au commissariat poursuivre sa moisson. Elle passa quelques coups de fil et lança une requête dans la base de données interne, pour chacun des quinze salariés. La secrétaire s'appelait Dominica Arnaez. Elle travaillait auparavant comme hôtesse d'accueil dans une boîte de nuit de San Sebastian, La Rotonda. Miguel Eixeres, le comptable, sortait d'une école de commerce madrilène. P.V.S. employait également douze vigiles, dont certains étaient d'anciens policiers espagnols, donc potentiellement d'anciens contacts de l'officier de la Guardia Civil Javier Cruz.

Ou pas.

Le responsable de cette cour des miracles, Aarón Sánchez, restait un mystère à part entière. Son dossier était l'exacte copie de celui d'Adis García : intégralement vide.

De mieux en mieux.

Emma s'offrit deux expressos sans sucre à la machine et relança son contact à l'antiterrorisme de Bordeaux, mais celui-ci fut encore plus lapidaire que la fois précédente :

— Je vous en supplie, lieutenant, ne m'appellez plus. Mieux : oubliez jusqu'à mon existence.

À ce stade, Emma n'en voulait pas davantage. Elle décida d'aller tenter sa chance plus loin, dans la zone industrielle de Bayonne.

*

P.V.S. comme País Vasco Seguridad. Sécurité sept jours sur sept, 24h/24, 3e étage – tout un programme ! Immeuble récent et bureaux à louer.

La plaque vissée sur la porte indiquait également Sonnez et entrez.

Emma sonna donc et entra.

La femme installée derrière la bande d'accueil avait des airs de Bridget Fonda dans Jackie Brown, le sourire vermeil en plus. Emma décida qu'il s'agissait de Dominica Arnaez.

— Vous désirez ?

— Le directeur est-il là ?

— Monsieur Sánchez est absent pour la journée.

Les lèvres d'Emma dessinèrent une moue mi-déçue, mi-satisfaite. Elle complimenta du regard Dominica sur son décolleté, puis elle sortit son insigne de police, le lui présenta et s'enquit du listing des clients. Dominica plissa les yeux, réajusta le col de son caraco et s'exécuta sans un mot. Emma y trouva des personnalités connues, politiciens locaux, industriels, sportifs de premier plan, people. Elle se dit que pour une société récente, P.V.S. avait un carnet d'adresses déjà bien fourni. Elle dénicha Jean-Christophe Giraud tout en bas de la liste. Elle nota mentalement : surveillance résidence principale, propriétés et sociétés. Les termes régime spécial étaient griffonnés au stylo noir dans la marge. Elle ne vit nulle part le nom de la Sargentis ni celui de Javier Cruz. Elle rendit les papiers à la secrétaire et posa la question :

— Javier Cruz, ce nom vous dit-il quelque chose ?

Dominica n'hésita pas.

— Non.

— Un ancien client peut-être ?

Dominica secoua la tête. Emma la remercia et laissa une carte à l'intention d'Aarón Sánchez. Elle adressa un bref coup d'œil à la caméra de vidéosurveillance située au-dessus de la porte avant de

sortir.

Une fois dans l'ascenseur, elle se demanda si toutes les Dominica et les Emma du monde n'avaient pas la même fonction, dans le fond : faire joli pendant que d'autres prenaient les décisions à leur place. Elle pensa à Kleber et à Meyer, à Simon Garnier, des cernes sous les yeux, ce matin, dans le cagibi qui leur servait de quartier général. À ce qu'il lui avait avoué et à ce qu'il taisait. Jusqu'où était-il impliqué dans l'affaire Augusti ? Représentait-il une menace pour l'enquête ? Un flic pourri jusqu'à la moelle était-il forcément dans le mauvais camp ? Qui fixait les limites, qui déterminait les règles du jeu ?

Qui était le lieutenant Emma Lefebvre pour juger des fins et des moyens ?

Elle se souvint pour quoi elle était payée.

Elle se souvint du jeudi 11 mars 2004 à Madrid et des dégâts que firent ces dix bombes. Elle se répéta les lettres : E.T.A. Elle murmura : « 11-M. »

Voilà qui justifiait tout.

Chacun avait sa carte à jouer. Celle d'Emma était : Javier Cruz et le terrorisme.

Le reste n'était pas de son ressort.

Un signal sonore l'avertit que l'ascenseur était au rez-de-chaussée. Emma fixa son reflet dans le miroir de la cabine en frissonnant et estima que rien n'était écrit à l'avance. Elle regagna sa voiture et prit la direction de la zone portuaire.

*

Emma s'exclama :

— C'est donc ça, le fameux projet immobilier du procureur Boyer !

Des ruines, des flaques de boue et une exposition maximale aux bourrasques de vent – il fallait une sacrée imagination pour rêver d'un avenir meilleur et rentable dans un endroit pareil.

Emma marcha jusqu'au grillage qui encerclait le terrain de la Sargentis. Des grains de sable s'insinuaient jusque dans ses chaussures. Une musique joyeuse s'élevait dans les airs. Des gens riaient et

discutaient, au milieu des tentes et des feux de palettes. L'odeur de viande grillée la fit saliver. Les mots Hiltzaileak ! Assassins ! fleurissaient un peu partout, accompagnés de slogans séparatistes et de drapeaux basques.

Emma se détourna, agacée.

Des policiers municipaux en uniforme discutaient avec un groupe d'hommes et de femmes près du portail. L'un d'eux repéra Emma et vint à sa rencontre. Elle reconnut un type de la Direction centrale du renseignement intérieur de Bordeaux avec qui elle avait déjà travaillé par le passé. Ils se serrèrent la main.

— Pierre, c'est ça ?

— Bonne mémoire.

Emma désigna du menton le grillage et la foule amassée derrière. Elle ironisa :

— Les Renseignements s'intéressent à l'écologie, maintenant ?

L'homme sourit.

— Nous nous intéressons à tout ce qui les excite.

— Surtout ici.

Le sourire du policier s'élargit. Il répéta :

— Surtout ici.

L'attention d'Emma fut attirée par un jeune Basque situé au centre du groupe. Moins de trente ans, beau garçon, épaules larges et pile de tracts sous le bras.

— Qui est-ce ?

— Gaizka Etxandi, le point de départ de tout ce merdier.

— Tu me racontes l'histoire ?

— Son père travaillait ici, dans le temps. Il est décédé le 26 février dernier. Cancer. Les stocks de monazite, la radioactivité, tout ça. Le fils est en colère, ce qui se comprend, mais il traîne avec tout un tas de gens qui décident de monter l'affaire en épingle.

— Drapeaux, cagoules, Pays basque libre, ce genre-là ?

Le policier hocha la tête.

— Plus ou moins.

— Et le propriétaire dans tout ça ?

— Il a beaucoup d'amis lents à la détente.

Emma hocha la tête à son tour. Son regard croisa celui de Gaizka. Elle y lut de la colère et elle n'aima pas ça.

Elle demanda :

— Quand est-ce que vous les foutez dehors ?

Le policier soupira.

— Ils ne partent pas.

Il leva son index vers le ciel, genre « Les ordres sont les ordres ».

Emma lui fit un clin d'œil.

— Jusqu'à ce qu'ils changent d'avis, pas vrai ?

*

Le QG sentait le tabac froid et l'humidité. La fenêtre était grande ouverte. Emma se débarrassa de son blouson et de son arme de service, puis traversa la pièce pour la fermer. Le commissaire divisionnaire Kleber lui tournait le dos, le nez dans les papiers de Meyer. Sa présence ne l'étonna pas, elle était prête, elle s'y attendait même – l'heure de la Question devait sonner tôt ou tard.

Emma décida de briser le silence la première.

— Je vous dirai la même chose que j'ai dite à Simon ce matin : pas touche aux flics. Je ne jouerai jamais contre mon camp. Les questions internes, c'est votre problème. Ce que je veux, c'est faire le boulot pour lequel on me paie.

Elle fit ensuite un rapport le plus détaillé possible sur son enquête. Elle n'omit aucun détail. Elle décrivit ce qu'elle savait de l'affaire Sasco et de ce qu'elle appelait le « Système Cruz ». Les liens supposés avec le cadavre de Domingo Augusti, les très nombreuses zones

d'ombre, les erreurs, surtout, une vraie épidémie d'erreurs. Les soupçons qui pesaient sur certains policiers. Le nom de Simon Garnier et le sien figuraient dans les dossiers. Elle précisa qu'elle ne jugeait personne et que le concept de guerre sale ne lui posait aucun problème sur le principe.

Elle dit :

— Il n'y a pas trente-six manières de faire sortir des terroristes de leur trou.

Kleber se retourna et la dévisagea, surpris.

— Comment avez-vous eu ces informations ?

Emma ne répondit pas. Elle fit le tour de sa chaise, posa les mains à plat sur son bureau et s'assit.

Elle poursuivit :

— Mon avis, c'est que, quoi que ce Javier Cruz ait rendu comme services par le passé, il est devenu une énorme épine dans le pied de la lutte antiterroriste. Cette épine, il est temps de la retirer. J'ignore encore comment et quelles en seront les conséquences, mais je suis sûre d'une chose : Javier Cruz est un obstacle et cet obstacle doit sauter.

Kleber la dévisagea d'un air condescendant.

— Mais de quoi on parle, là ?

Emma ne cilla pas. Elle se contenta de se pincer le nez d'un geste théâtral.

— Vous sentez cette odeur de merde et de décomposition qui remonte de la Sargentis, de la plage du Penon et de tout ce putain de pays ?

Kleber blêmit.

— Espèce de petite prétentieuse.

Les traits d'Emma se durcirent en proportion. Elle se leva pour être à sa hauteur et se pencha pardessus le bureau.

Elle chuchota :

— C'est l'odeur des ennuis.

Kleber se mit à rire, mais son rire sonnait faux. Emma poussa son avantage.

— Vous m’avez autorisée à travailler sur l’affaire Augusti, commissaire. J’ai déposé ma candidature, vous connaissiez mon CV et vous avez accepté. Aujourd’hui, ce cadavre nous amène à déterrer d’autres cadavres, encore et encore. Ni vous ni moi n’y pouvons rien. Et tout cela finira par nous retomber dessus et réduire à néant tout le travail qui a été accompli durant toutes ces années. Le mal est là, qui rôde à nos portes, il guette nos moindres faiblesses. Depuis un mois que nous avons ramené cette valise de la plage du Penon jusque dans nos locaux, l’odeur n’a fait qu’empirer.

Emma sentit un vertige la gagner. Elle retomba brutalement en arrière sur son siège et se prit la tête entre les deux mains. Elle parvint à contrôler à nouveau sa respiration.

Elle dit :

— Si vous avez des informations sur Javier Cruz, donnez-les-moi.

— Bon sang, lieutenant...

— Nous le ferons tomber ensemble et nous reprendrons les commandes.

— Vous ne savez rien.

Emma chassa sa remarque.

— J’ai vu ces slogans sur les murs de la ville, à propos de Jokin Sasco et des autres etarras. Maintenant, il y a cet Aitor Etxandi, le père de ce garçon qui s’agite sur le terrain de la Sargentis. Lui aussi deviendra un problème si nous n’agissons pas très vite. Ces types ne sont pas des martyrs, commissaire. Ils ne sont que des prétextes pour prolonger la guerre.

Elle reprit son souffle.

— Je ne suis pas stupide. Vous pouvez m’écarter sur un simple claquement de doigts. Vous pouvez aussi me faire confiance et veiller à ne pas être emporté par la vague. Meyer ne posera pas de problème. Pour Garnier, je ne sais pas. Tout ce que je veux, c’est éradiquer cette vermine. Le reste ne m’intéresse pas.

Emma s’humecta les lèvres et déglutit. Elle chercha une bouteille

d'eau du regard et tomba sur un gobelet qui contenait un fond de café froid. Elle le saisit et le porta à sa bouche en grimaçant. Quand elle releva les yeux, Kleber avait tiré une chaise et l'observait, assis, bras croisés.

Il dit :

— Oubliez Javier Cruz, tant qu'il en est encore temps, Emma. Ceux qui vous en ont parlé ont commis une grave erreur.

— C'est trop tard.

— Vous tomberez.

— Essayez donc de m'en empêcher, monsieur.

Dimanche, le jour du Seigneur, minuit passé.

Une odeur de lubrifiant suintait des murs de la chambre. Une lanière en cuir invisible lacérait son dos nu et la maintenait éveillée. Le moindre bout de tissu au contact de sa peau lui était insupportable. Macrina enfila ses lunettes, s'assit en tailleur et étala les billets qu'elle avait gagnés sur la couverture du lit. Tout ça, et si peu à la fois, en seulement trois jours. Il lui arrivait de se demander comment c'était possible. Son cerveau tournait au ralenti. Elle avait beau compter et recompter encore, elle n'arrivait pas à faire le lien entre cet argent, son cul et ses rêves d'un avenir meilleur.

Elle avait parlé à Lihuen, la veille au soir, pour se changer les idées. Elle crevait d'envie de lui décrire par le menu le beau métier qu'exerçait su mamá querida. Elle dit :

— Buenas noches, mi corazón.

Au lieu de :

— ¡ Hasta nunca(15), hija de puta !

Elle avait baisé avec un juge d'instruction, ensuite, puis avec un expert-comptable, père de trois enfants, et enfin Giraud, et se serait bien tailladé les veines dès l'instant où ils avaient exhibé la monnaie et posé les yeux sur elle.

Puis ça passait.

Sa séance avec Giraud dura trente-sept minutes, montre en main. Il était dans un état de nerfs indescriptible. Son téléphone sonnait sans arrêt. Il se retirait et s'enfermait dans la salle de bains, la bite à l'air, pour passer ses coups de fil. Macrina se levait comme un chat et collait son oreille à la porte. Elle entendit des noms comme Kleber et le procureur Boyer. Il prononça des trucs comme « si le problème n'est pas résolu tout de suite » ou « j'ai déjà assez à faire avec cette histoire d'occupation de la Sargentis ». Il était question de preuves de bonne volonté, de dîners, de retours d'ascenseur et d'enveloppes pour les bonnes œuvres de la police. Il gueulait : « C'est terminé, tout ça ! » Il raccrochait, Macrina sautait se réfugier dans le lit et il reprenait où il en était.

Elle demanda :

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Je hais ces enfoirés de flics.

— Ça nous fait un point commun, chéri.

Il ricana :

— Oh, tu crois ?

Une fois son affaire terminée, il ne l'interrogea pas sur son vrai nom. Il ne proposa pas de doubler ou tripler le montant de la passe pour passer le reste de la nuit avec elle. Il ne gazouilla pas non plus des « On se revoit quand, princesse ? » Il bêla en jouissant – à l'instant crucial, ses yeux étaient aussi vides que ses couilles. Après quoi, il se rhabilla, fouilla dans sa poche et demanda :

— Tu prends les chèques ?

*

Macrina annula tous ses rendez-vous.

— Holà querido, bonne nouvelle ! Dis à ta femme que tu rentres plus tôt que prévu. Le golf avec ton patron est annulé et vous pouvez aller au cinéma ensemble.

Elle se doucha pendant des heures, enfila une robe à fleurs que sa fille chérissait, un gilet en laine et des Converse. Elle boucla sa valise en écoutant un concert de Paco de Lucía sur France Ô. Elle claqua la porte de la chambre et déposa ses clés à l'accueil. Elle calcula qu'elle serait à Madrid au petit matin pour préparer le petit déjeuner de Lihuen.

Une fois dehors, elle huma l'air. Un orage grondait au loin. Biarritz de nuit : 18 °C en plein mois de mars, mais un sentiment d'oppression qui lui tenaillait soudain la poitrine.

Elle releva la tête.

Aarón Sánchez fumait sur le trottoir d'en face. Des volutes de fumée grimpaient à l'assaut du lampadaire sous lequel il se trouvait. Macrina lui fit un doigt d'honneur et se dirigea vers le parking en s'agrippant à la poignée de sa valise. Sánchez jeta son mégot et la rejoignit d'un pas tranquille. Il souriait.

— Tu as un moment de libre ?

Macrina se dit que le mot libre sonnait terriblement faux dans la bouche de Sánchez. Elle désigna sa montre-bracelet.

— Il est 2 heures du matin.

— Ça signifie oui ?

— À ton avis ?

Il la fixa un bref instant. Macrina ne cilla pas. Elle crut percevoir quelque chose qui lui avait échappé les fois précédentes mais qu'elle ne parvenait pas à nommer.

Elle dit :

— Ça te démange, pas vrai ?

— Quoi ?

— Faire mal.

Sánchez eut un petit rire forcé, mais il ne soutint pas son regard et ses yeux glissèrent lentement vers le sol. Il alluma une cigarette.

— Est-ce que tu as des informations concernant Jean-Christophe Giraud pour moi ?

Il lui tendit une enveloppe qu'elle refusa.

— Je sais que tu l'as vu ce soir.

Il fit le geste des doigts qui signifiait mucho dinero, muchacha. Macrina se passa la main dans les cheveux en soupirant. Elle prit l'argent.

— Peut-être bien.

— J'aimerais que tu le revoies plus souvent et que tu prennes bien soin de lui, comprendes ?

Garnier forçait sur la boisson pour dormir d'un sommeil de plomb. Sa solution miracle, c'était bière blonde et bourbon de mauvaise qualité – Heineken en packs de vingt et bouteilles de Four Roses achetées à moitié prix dans une boutique espagnole, à deux kilomètres de la frontière. Il savait que sans ça, ses cauchemars seraient pires que les images bien réelles du cadavre de Domingo Augusti tournant en boucle dans son esprit.

Le mélange n'avait pas l'effet escompté. Garnier somnolait en scrutant jusqu'à l'épuisement les photos qu'ils avaient prises d'Aarón Sánchez. Il fit des agrandissements du visage de Macrina Bolivar pour tenter d'en percer le mystère. Il caressa son visage du bout des doigts et lui chuchota des mots doux. Il eut beau fouiller dans sa mémoire, il ne se souvenait pas de l'avoir déjà croisée par le passé. À l'aide d'un montage habile élaboré avec Photoshop, il représenta Sánchez et l'escort en pleine romance, sur le perron du Radisson Blu. Il confectionna une dizaine de clichés truqués et réinventa l'histoire.

Il ressassa des vieux souvenirs. Printemps-été 2006. Des parties fines organisées par Javier Cruz pour ses hommes et ses clients. Garnier était chargé d'acheter les bonnes volontés pour son compte. Des gens liés aux services de lutte antiterroriste lui remettaient sous le manteau des dossiers incomplets sur les membres espagnols d'ETA réfugiés en France, en échange de belles sommes d'argent fournies par Cruz. À Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, Biarritz, Garnier bâtit un réseau d'une trentaine de fonctionnaires de police. Toujours avec le fric de Cruz, il les invitait en Espagne pour faire la fête, rencontrer des prostituées, jouer à la roulette ou au Black-jack. Des relations d'amitié et de confiance se créaient. Les policiers se confiaient, un peu, puis ils finissaient par demander ouvertement des putes ou des jetons de casino pour renseigner Garnier. Adresse de tel ou tel etarra, endroit où il avait été vu, avec qui il couchait, son plat favori, le surnom que sa copine lui donnait au pieu, ce genre de détails personnels. Certains exigeaient même ensuite de participer à la chasse au terroriste. Garnier faisait remonter les informations à Javier Cruz qui n'avait plus qu'à faire son marché et monter ses opérations barbouzes. Le système fit ses preuves, une industrie bien huilée dans la guerre antiterroriste. Les responsables français et espagnols se félicitèrent jusqu'en janvier 2009. L'enlèvement de Jokin Sasco tourna au fiasco intégral et mit un terme à ces pratiques. Tout ce beau monde nia évidemment toute implication et chacun rentra chez soi.

Or, pendant tout ce temps, Garnier ne se contentait pas de sourire et de payer.

Il prenait aussi des photos – de magnifiques gros plans sur les bites des gentils fonctionnaires de police français, en train de se faire sucer par des femmes qui n'étaient pas les mères de leurs enfants.

Après l'enterrement de Jokin Sasco, Javier Cruz, qui avait dû s'exiler en Espagne, reprit discrètement contact avec Garnier et lui demanda de remettre le couvert. En mars 2010, après une période de deuil acceptable, Garnier ressortit ses fichiers numériques et ses photos compromettantes et les revendit à leurs heureux propriétaires, moyennant finance. En clair, il s'agissait de récupérer à moindre coût l'argent des pots-de-vin. Le fric coula à nouveau à flots, mais dans l'autre sens. Bien sûr, personne ne porta jamais plainte. Javier Cruz encaissa l'argent, préparant son Grand Retour. Personne ne se doutait de ce qu'il en ferait. Pas même Simon Garnier. Jusqu'au cadavre de ce pauvre Domingo Augusti et la découverte des étranges tournées nocturnes d'Aarón Sánchez. Cruz faisait désormais dans la cocaïne. Sánchez était le numéro 2 de son cartel familial. Augusti, un point anecdotique de l'affaire. Maintenant qu'il avait une vue d'ensemble, Garnier était terrifié.

Il en savait trop.

Ou pas assez pour faire tomber Cruz sans le suivre dans sa chute.

La journée de vendredi s'étira à n'en plus finir. Samedi matin, il relança son contact en Espagne à propos de Macrina Bolivar. Garnier avait du mal à articuler à cause du Four Roses. Le policier espagnol lui conseilla en riant de ralentir sur la boisson. Il promit aussi de le rappeler avant le soir.

Garnier décida d'éviter le commissariat et de se mettre au vert pour la journée. Il roula jusqu'à sa propriété de Linxe, enfila son bleu de travail et entreprit d'abattre et de débiter en piquets une dizaine d'acacias qui bordaient son terrain, au sud. Il les tronçonna en billons de trois mètres, élagua, arbre après arbre, jusqu'à ne plus penser à rien. Il traîna les branches en tas jusqu'à la clairière centrale, derrière le hangar, puis retourna fendre les troncs à la masse et aux coins à bois. Il s'attela à la tâche jusqu'à épuisement. Le soleil déclina derrière les cimes des pins. Garnier suait les litres de bière et de bourbon qu'il s'était enfilés et qu'il s'enfilait encore depuis deux jours. L'ivresse et la peur composaient de curieux mélanges holographiques. Ses photomontages du couple Macrina-la-bombe-sexuelle et Sánchez-le-

détonateur prenaient corps sous ses yeux. Domingo Augusti et Emma Lefebvre se mêlaient à leur danse libidineuse. Garnier redémarra la tronçonneuse. Le vacarme du moteur couvrit en partie leurs halètements et les gémissements de plaisir des deux femmes.

Sept heures trente du soir. Le coucher du soleil le contraignit à arrêter. Le silence retomba sur la forêt. Il rangea ses affaires et envisagea de passer la nuit ici. Son téléphone vibra. Il avait une dizaine d'appels manqués, la plupart provenant du portable d'Emma Lefebvre, ainsi qu'un message laissé vers 18 heures.

Le flic espagnol le rappelait à propos de l'escort. Sa véritable identité était Yaiza Gonzáles. Née le 4 avril 1982 à Aviles, à l'ouest de Gijón, bientôt trente et un ans, nationalité espagnole, domiciliée à Madrid, mère d'une petite fille de sept ans prénommée Lihuen, divorcée en 2009, profession : aucune. L'ex-mari et père était un certain José Luis Ribera, assureur. Suivaient une adresse, un numéro de ligne fixe, mais aussi : un blog, des annonces sur le site gratuit Vivastreet et un nom de scène : Macrina Bolivar.

Volupté, volupté : Garnier se demanda quel rôle cette femme tenait dans l'équation. Il établit des passerelles imaginaires entre Macrina, Sánchez et Giraud. Dans l'une d'elles, l'escort et Sánchez formaient un couple qui contredisait l'histoire officielle banale de Yaiza Gonzáles et les clients qui défilaient dans son lit. Dans une autre, Macrina était un miroir aux alouettes. Elle avait été recrutée afin de piéger Jean-Christophe Giraud pour le compte de Javier Cruz. Sánchez y tenait le rôle du souteneur. Mais la vision d'un Sánchez transi, attendant sa pute dans le froid devant la Radisson Blu et se disputant avec elle avant de monter la border ne collait pas avec ce deuxième scénario.

Sexe, sexe, sexe : Garnier grimpa dans sa voiture et rentra chez lui, à Bayonne. Après s'être douché et rasé, il alluma son ordinateur et se connecta au blog de Macrina. De la musique électro s'élevait dans les airs. Des annonces et des photos coquines s'affichèrent. Des silhouettes, des poses alanguies, des tenues vaporeuses, jamais de gros plan ni de vulgarité. Aucune adresse mail, aucun numéro de portable, aucun tarif, pas de racolage, de seins ou de fesses, possibilité de laisser un message, du style : Je vous tiendrai au courant si je souhaite donner suite.

Le site de Macrina / Yaiza, c'était Meetic version aristocratique. La classe impériale : velours, sensualité et suite royale. Clientèle haut de gamme, Rolex et grosses berlines garanties.

Rien à voir avec les prostituées que Garnier recrutait pour le compte de Cruz, sept ans plus tôt.

Garnier grignota un morceau et s'équipa pour la soirée. Jeans, baskets, pull à capuche noir, lampe torche, appareil photo numérique et téléobjectif. Rendez-vous au Radisson Blu Hôtel de Biarritz.

*

Il n'avait pas bu une goutte d'alcool depuis quatre heures. Il se gara avenue de Londres, descendit à pied jusqu'au front de mer et repéra un immeuble style néobasque avec terrasse sur le toit face au Radisson Blu. Il s'introduisit dans le hall et grimpa jusqu'au dernier étage. Les escaliers montaient sur sept étages. La structure en bois lui fila le vertige. L'accès au toit était muni d'un simple loquet en guise de serrure. Garnier ouvrit la porte, sortit sa lampe et inspira un grand bol d'air frais.

La vue sur l'hôtel, le parking et les principales voies d'accès était imprenable. Marée haute : le vacarme de l'océan en contrebas était assourdissant. Des séries de vagues puissantes s'attaquaient à la plage de la Côte des Basques et aux rochers de l'esplanade du Port Vieux.

Garnier s'installa à l'abri du vent, derrière un conduit d'aération en tôle. Les graviers crissaient sous lui à chaque mouvement. Il déballa son matériel de mateur professionnel et dirigea le téléobjectif sur les baies vitrées de l'hôtel.

Macrina se délassait dans le petit salon, une coupe de champagne à la main. Elle rayonnait et attirait les regards comme des aimants. Garnier prit quelques photos. L'escort avait de la compagnie. Un juge bayonnais que Garnier connaissait de vue lui faisait la conversation. Il se pencha vers elle, lui frôla le bras et elle rit aux éclats. C'était le signal. Elle reposa son verre et se leva. Le juge l'imita aussi sec. Ils disparurent en un clin d'œil dans le couloir qui menait aux ascenseurs. Les contours d'une fenêtre s'éclairèrent au troisième étage. Les rideaux étaient tirés. Impossible de distinguer l'intérieur de la pièce.

Garnier changea d'angle. Il se déplaça comme un crabe le long du muret. Il était excité et en sueur, mais il n'obtint pas de meilleure vue. Ce qui s'y passait restait dans le secret de la chambre – Pas de photos pour les voyeurs, merci, à plus tard !

Il retourna à sa place initiale et balaya les abords de l'hôtel.

Il trouva rapidement ce qu'il espérait.

La Honda Accord grise d'Aarón Sánchez, tous phares éteints, à l'extrémité sud du parking. La vitre avant côté conducteur était baissée. Garnier zooma au maximum et ressentit comme une impression de déjà-vu. Le film se répétait à l'infini : Aarón Sánchez, à l'affût derrière son volant, scrutant l'entrée du Radisson Blu.

La situation était cocasse. Sánchez qui espionnait Macrina Bolivar, Garnier qui espionnait l'espion. Le flic et le mercenaire tenaient la chandelle, pendant que celle qu'ils désiraient s'envoyait en l'air quasiment sous leurs yeux.

Les minutes défilèrent. Garnier alluma une Chesterfield et se recentra sur l'hôtel. Il vit le juge ressortir tout penaud et courir jusqu'à sa Mercedes comme s'il avait le feu aux fesses. Garnier lança une nouvelle rafale de photos pour sa collection personnelle.

Macrina reprit sa place au bar, le regard de Sánchez rivé sur elle. Peu après, un petit homme au crâne dégarni descendit d'une Audi A4, pénétra dans le bâtiment et rejoignit l'escort. Ils montèrent, il redescendit seul, une heure et demie plus tard. Sánchez n'avait pas bougé d'un pouce. Des mégots s'accumulaient aux pieds de Garnier. Le suivant fut Jean-Christophe Giraud. Le même cirque reprit mais la parenthèse ne dura qu'une demi-heure. Giraud repartit seul à son tour, son portable vissé à l'oreille. Cette fois-ci, Macrina ne redescendit pas. La chambre demeura éclairée.

Deux heures passèrent. Le bar ferma. Les lustres du hall baissèrent d'intensité. Le veilleur débuta sa ronde dans les étages. Le taux d'humidité grimpa en flèche et Garnier fut agité de frissons. Il remonta la capuche de son pull. La vitre de la Honda était remontée et Sánchez avait disparu. Garnier le retrouva à ses pieds, vingt mètres plus bas, sous un lampadaire. Des volutes de fumée l'enveloppaient.

Deux heures du matin. Il y eut du mouvement sur le perron de l'hôtel. Macrina apparut comme par enchantement. L'escort était déguisée en madame tout-le-monde et tenait une valise dans sa main droite. Elle chancela en apercevant Sánchez. Elle se précipita vers son véhicule mais il la rejoignit avant qu'elle n'ait pu s'enfuir. Il lui tendit une enveloppe de papier kraft qu'elle refusa, avant d'accepter. Garnier mitrailla la scène. Ils s'installèrent dans la Laguna et discutèrent jusqu'à ce que la buée sur les vitres fût si épaisse que Garnier ne distinguait plus que des ombres.

Le vent se leva, puis se dissipa, égrenant derrière lui une pluie fine mais dense. Simon Garnier le voyeur grelottait. Ses vêtements étaient

trempés. Au bout d'un temps indéterminé, le moteur de la Laguna ronronna dans le silence ouaté de l'averse. Garnier passa la tête pardessus le muret. Le contact fut presque aussitôt coupé. Sánchez sortit du véhicule, réintégra la Honda et se tira en quatrième vitesse. Macrina ouvrit la portière, posa un pied dehors, se ravisa et délivra des coups de poing rageurs sur le volant avant de s'effondrer en larmes.

Garnier pensa : Si les pièges à putes fonctionnaient avec les etarras et les flics, pourquoi pas avec les types comme Aarón Sánchez ?

Il n'attendit par une seconde de plus et saisit sa chance. Il abandonna son poste d'observation et dévala les escaliers. Il rattrapa Macrina à l'instant précis où elle pénétrait dans le hall. Il exhiba sa carte de police. De l'eau de pluie dégoulinait de sa manche.

Il dit :

— Voulez-vous que je vous aide à porter cette valise jusque dans votre chambre, madame Gonzáles ?

*

Macrina déclara :

— Allez vous faire foutre !

— Sois raisonnable.

— ¡ Hijo de puta !

Garnier secoua la tête d'un air désolé. Il claquait des dents. Il sortit une paire de menottes jetables en plastique Monadnock et attacha le poignet droit de l'escort au montant du lit king size. Elle se débattit et lui cracha au visage. Il lui envoya une violente claque sur la tempe et renouvela l'opération avec le poignet gauche. Elle l'insulta. Il sourit, s'écarta du lit et réitéra sa question.

— Je te serais reconnaissant de me dire pourquoi Aarón Sánchez te paie pour coucher avec Jean-Christophe Giraud.

Macrina ouvrit la bouche et commença à hurler. Garnier leva aussitôt le poing en l'air, pinça les lèvres et murmura :

— Chuut !

Macrina chancela. Garnier admira la finesse de ses traits et la ride de

peur qui se dessinait sur son front. Il opta pour une stratégie plus subtile. Il ouvrit son sac et étala sur le couvre-lit tous les clichés truqués ou non qu'il avait d'elle et de Sánchez. L'escort écarquilla les yeux.

Il dit :

— Je sais beaucoup de choses sur toi.

Il lui retira ses Converse, déboutonna son gilet, en écarta les pans et remonta sa robe jusqu'au sommet de ses cuisses. Satisfait, il saisit son appareil photo et immortalisa la scène. Macrina se mit à grelotter à son tour. Elle se recroquevilla sur elle-même contre le montant du lit pour échapper au regard inquisiteur de l'objectif. Il fit le tour, s'assit à côté d'elle et lui caressa la cuisse.

— Tu veux de l'argent ?

— Je ne couche pas avec les flics.

— Tu es déjà baisée, de toute façon.

— Pas par toi !

Garnier feignit d'être blessé par sa remarque. Il retira sa main en prenant son temps.

— Tu ne m'intéresses pas.

— Ils disent tous ça !

Il rit.

— Je veux la peau de Sánchez et du type pour qui il bosse. Aide-moi à les coincer.

Une lueur ambiguë s'alluma dans les yeux de Macrina. Garnier se pencha au-dessus d'elle. L'escort détourna la tête avec dédain. Le nez dans ses cheveux, Garnier ferma les yeux et se prit un bref instant pour l'homme qu'il ne serait jamais.

Il chuchota :

— Fouille dans les poches de ton amant, consulte le répondeur de son portable pendant qu'il pisse, décris-moi la couleur de ses sous-vêtements, dis-moi quelle est sa position préférée au pieu, donne-moi les noms qu'il prononce en dormant, décris-moi ses cauchemars.

Sonde son âme, pour moi.

— Et si je refuse ?

Garnier se redressa d'un mouvement vif et souleva l'appareil à hauteur de sa tête en guise de menace. Il fit un geste de la main qui signifiait : Attention, pas de bêtises, hein !

*

Premières lueurs de l'aube sur la plage de la Côte des Basques – le rendez-vous des surfeurs et des amateurs de cartes postales. Garnier erra au hasard dans les rues de Biarritz. L'excès de tabac, une fois de plus, lui avait asséché la bouche. Les premiers rayons du soleil lui irritaient les yeux. Il devenait peu à peu une créature de la nuit. La tension accumulée dans la chambre du Radisson Blu ne s'évacuait pas. Elle provoquait des tremblements dans ses bras qu'il ne parvenait pas à maîtriser.

Il pénétra dans une cabine téléphonique. Son cerveau lui envoyait des ordres contradictoires : « N'appelle pas. Appelle. Surtout pas. » Il composa fiévreusement le numéro de Sánchez et bascula sur sa messagerie.

Il dit :

— Je sais qui tu es et je sais ce que tu trafiques.

Ce vendredi 29 mars n'était que luxe, calme et sérénité. Le commissariat était zen. Les vociférations de l'évêque de Bayonne contre la loi sur le mariage homosexuel, les pour, les contre, les rassemblements quasi quotidiens sur le parvis de la cathédrale Sainte-Marie et les contre-manifestations mobilisaient tous les effectifs. Il y en avait pour tous les goûts. Les ordres de la préfecture représentaient une véritable bénédiction. Le personnel policier se défoulait et prenait l'air. Un peu d'exercice ne nuisait pas.

Pourtant Axel Meyer sentait le vent tourner. Il s'y était préparé depuis le début de l'enquête sur le meurtre de Domingo Augusti.

Certains signes ne trompaient pas.

Le lieutenant Lefebvre avait obtenu de se rendre en Espagne pour finaliser la piste de la drogue et du règlement de comptes entre trafiquants. Il la soupçonnait de lui faire des infidélités et de poursuivre une autre proie. Il se gardait bien de lui poser la question, craignant qu'elle ne réponde que c'était le cas.

Simon Garnier lui donnait davantage de fil à retordre. Il passait au bureau en coup de vent, abandonnant dans son sillage une forte odeur d'alcool, de désespoir et de causes perdues d'avance. Il ne se présentait même plus aux réunions. Son manque de zèle apparent était une source d'inquiétude permanente.

Meyer plancha toute la matinée sur son rapport hebdomadaire. Il s'essaya à des exercices d'écriture et travailla son sens de l'euphémisme, du style : « Tout va bien dans le meilleur des mondes, monsieur le commissaire Kleber. Nous devrions pouvoir classer rapidement cette affaire, triste mais prévisible, et réfléchir sérieusement à ma promotion et aux demandes réitérées de mon épouse à propos de mes congés payés en retard. »

À son retour de la pause déjeuner, il trouva un dossier accompagné d'un petit mot manuscrit sur son bureau :

Axel,

J'ai retrouvé ceci au fond d'un vieux carton. Il est possible que cela t'intéresse. Jettes-y un coup d'œil et parlons-en.

Bien à toi.

Il l'ouvrit et y découvrit les résultats d'une enquête interne de l'Inspection générale de la police nationale. La police des polices : 2 500 plaignants chaque année, 500 sanctions prononcées, quelle belle productivité ! Elle semblait s'être intéressée de près au cas de Simon Garnier. Les documents dataient d'octobre 2008. Il y était fait état de soupçons de corruption – Hou ! Hou ! Comme c'est mal ! Les noms des responsables de Garnier avaient été grossièrement raturés au marqueur noir et certains passages effacés.

Perplexe, Meyer compulsa l'intégralité des documents et lut même entre les lignes.

Un dossier en béton : des preuves en veux-tu en voilà, consolidées par quatre témoignages. Deux prostituées, un gérant de bar et un officier de police de grande probité expliquaient avoir été dupés, achetés, manipulés et menacés physiquement. Le plaignant était un lieutenant de police de Saint-Jean-de-Luz du nom de Perronet. Il était remonté. Il en faisait une affaire personnelle. Il avait déniché lui-même les trois autres témoins.

Aïe.

Un dossier en béton armé classé sans suite.

Ouf !

Personne n'était parfait.

Meyer ne se posa pas de questions et fit ce qu'on attendait de lui. Il décrocha son téléphone à contrecœur et appela Saint-Jean-de-Luz. Il apprit que le policier avait été muté dans l'Est. Il appela Mulhouse. On le mit en attente. Dix minutes plus tard, la voix rocailleuse de Raphaël Perronet résonnait dans le combiné. Meyer l'informa de sa requête. L'autre ne se démonta pas.

— Je n'ai rien à dire à propos de cette affaire.

— Cette plainte...

— Était une erreur.

Meyer hocha la tête, soulagé.

— Je vous remercie, lieutenant Perronet.

Le policier se racla la gorge.

— Capitaine Perronet.

Meyer sourit et raccrocha. Le message du commissaire divisionnaire Maldjian lui parvenait à présent cinq sur cinq. Il exprimait en substance : « Pensez-vous, cher ami, qu'il soit vraiment nécessaire de ressortir ces dossiers ennuyeux et poussiéreux ? » La réponse était si évidente que Meyer rappela son supérieur sur-le-champ.

Ce dernier décrocha à la troisième sonnerie, l'air faussement étonné.

Meyer dit :

— Ces vieilles histoires sentent le rance.

— C'est bien mon avis.

— Personne ne devrait jamais les déterrer. Ni moi, ni les membres de mon équipe. Ce serait une pure perte de temps.

Maldjian le complimenta sur la pertinence de son analyse.

Il changea de sujet :

— Ce procureur de la République, Stéphane Boyer, finalement, je ne le sens pas trop. Cette arrogance, cette désinvolture...

— À mon tour d'être d'accord avec vous.

— Je me suis laissé dire qu'il couchait avec le lieutenant Lefebvre.

Meyer compatit.

— Conflit d'intérêts.

— Vous m'ôtez les mots de la bouche.

— On pourrait le soupçonner de chercher à nous espionner.

— Quelle tristesse.

Meyer changea de position sur son siège, de façon à garder un œil sur le couloir et d'éventuelles oreilles indiscretes. Cette conversation le ravissait au-delà du raisonnable. Il buvait du petit-lait. Avec un peu d'imagination, il pouvait presque voir le sourire se dessiner sur les lèvres de son supérieur, à l'autre bout de la ligne.

Il dit :

— J'espère vous remettre mon rapport d'enquête d'ici la fin de la semaine prochaine.

— Fantastique.

— Je ne crois pas trop m'avancer en vous disant que Domingo Augusti va bientôt pouvoir reposer en paix auprès des siens.

Maldjian toussa :

— Et votre conscience ?

Meyer manqua de s'étouffer. Maldjian gloussa. Meyer comprit et éclata de rire.

— Vous avez bien failli m'avoir, commissaire !

*

Aller-retour express à Toulouse, en attendant la Grande Opération de nettoyage « plus blanc que blanc » de la Sargentis et le classement sans suite de l'affaire Augusti.

Soirée famille : les enfants étaient enfermés dans leur chambre, Marie-Line sortait d'un magasin de luminaires. Elle prospectait dans les allées marchandes du centre commercial Gramont pour leur future maison. Au téléphone, elle expliqua hésiter sur la couleur des lampes de chevet.

— Beige ou écru ?

Le combiné calé contre l'épaule, Meyer bataillait sur un carton rempli de livres avec un rouleau de chatterton marron. Il lui demanda si du rouge carmin ne serait pas mieux assorti à la couleur de sa chemise de nuit. Elle le traita d'imbécile et raccrocha. Il prépara le dîner et s'affala sur le canapé pendant que le rôti mijotait. Il alluma le téléviseur. Money Drop, 250 000 euros en jeu, divertissement. Le public s'amusait avec Laurence Boccolini. Meyer changea de chaîne et bascula sur France 3. Feuilleton télévisé, Plus belle la vie – Peuchère ! Cette fois-ci, le public s'émouvait des destins croisés et sexy de Dounia Coesens *Johanna Marci* et de *Lætitia Milot* Mélanie Rinato. Meyer tenta un instant de capter le fil rouge de l'épisode sans parvenir à se concentrer. Le capitaine Perronet faisait de brèves apparitions imaginaires dans les scènes de bar, bras dessus, bras dessous avec

deux prostituées ressemblant à Emma Lefebvre et Nina Benitez, l'ex-petite amie madrilène de Domingo Augusti. Meyer éteignit et ferma les yeux. Le public se tut.

La porte claqua. Des clefs tintèrent dans l'entrée. Marie-Line déboula dans le salon les bras chargés de paquets. Meyer fit un bond. Il réalisa qu'il s'était assoupi. Elle se moqua de sa voix pâteuse.

Elle se pencha pour l'embrasser.

— Tu travailles trop.

Il répondit :

— Et ma conscience, chérie ?

Elle rit sans l'ombre d'une hésitation.

Javier Cruz n'était plus cool du tout. Il avait augmenté sa consommation de cocaïne. Il délaissait sa belle cuisinière Château avec four à voûte. Il était au régime matin, midi et soir.

Jean-Christophe Giraud le harcela au téléphone trois jours durant afin que le problème de l'occupation de la Sargentis soit réglé au plus vite. Cruz lui promit de s'en occuper dès que possible, si Giraud l'assurait de coopérer après ça.

L'industriel assura.

Le silence radio qui suivit mit à Cruz la puce à l'oreille. Ses antennes sensorielles détectaient de mauvaises ondes. Il passa quelques coups de fil. Il apprit que des cars de CRS stationnaient en périphérie de Bayonne. Les mots opération et zone portuaire résonnaient comme des échos dans les couloirs du commissariat. Il se racontait que les flics des brigades d'intervention glapissaient d'impatience.

Cruz prépara deux lignes de cocaïne sur sa planche à découper pour réfléchir. L'éclair qui suivit lui remit les idées en place.

Règle numéro un : la Sargentis, c'était son bébé immobilier. Les flics n'avaient pas à mettre leur nez dedans sans qu'il en soit averti.

Règle numéro deux : les flics sur Bayonne, c'était le commissariat et le bureau du procureur de la République. Kleber et Boyer prenaient donc des initiatives dans son dos. La question était : servaient-ils leurs intérêts communs ou s'étaient-ils découvert une vocation soudaine pour l'écologie ? Mieux : Cruz se demandait si l'opération qui se dessinait n'avait pas pour unique but de le mettre sur la touche. Voire de se débarrasser de lui.

Règle numéro 3 : les absents ont toujours tort.

Cruz se dit qu'il était resté trop longtemps enfermé dans sa tour d'ivoire. Il revêtit son costume d'officier de la Guardia Civil et se rendit au cabinet de Boyer. Malgré ses galons, il eut toutes les peines du monde à persuader sa secrétaire de lui signifier sa présence sur-le-champ. Le procureur le fit lanterner quarante minutes dans un couloir avant de le rejoindre. Il ignora la main que Cruz lui tendit.

— Qu'est-ce que vous fichez ici, bon sang ?

— Vous et moi avons un problème urgent à résoudre.

Boyer jeta un œil autour de lui.

— Pas ici.

Ils sortirent du tribunal et pénétrèrent dans le premier café venu. Le décor était dans le plus pur style néotouristique. Vert et rouge basque sur les murs, croix basque au-dessus de l'entrée et du bar, tresses de piments d'Espelette suspendus aux fenêtres. Ils se dirigèrent vers le fond. Un serveur prit aussitôt leur commande.

Boyer consulta sa montre.

— J'ai dix minutes à vous consacrer.

— Mon petit doigt m'a rapporté qu'une intervention sur le port était programmée.

— Des rumeurs.

— Il paraît que vous avez l'intention de déloger les écolos sans mon aide.

— Admettons.

— Annulez l'opération.

Boyer grimaça.

— Je crains qu'il ne soit trop tard.

Cruz passa sa langue sur ses lèvres. Il tâta du bout des doigts le sachet de cocaïne, au fond de sa poche. Cela suffit à le calmer.

Il dit :

— Quand ?

Le procureur feignit de ne pas saisir le sens de sa question. Cruz insista.

— Quand aura lieu l'opération ?

— Dans les jours qui viennent. La décision n'a pas encore été arrêtée.

— Je veux en être.

— Impossible.

Cruz ne répondit rien. Il sonda Boyer du regard et n'y vit que duplicité. Il estima en savoir suffisamment pour jouer sa propre partie.

— Que faites-vous pour moi, en échange ?

— Je ne comprends pas.

— Allons, allons, faites un petit effort, mon vieux.

Boyer leva les yeux au ciel.

— Venez-en au fait.

— Aidez-moi à persuader Giraud de ne pas revenir sur ses engagements.

— Pour qui me prenez-vous ?

— Un magistrat influent ayant fait des promesses, et mettant un point d'honneur à les tenir.

Boyer se marra.

— L'honneur ?

Ils furent interrompus par le serveur qui apporta leurs cafés. Cruz attendit qu'il se soit éloigné, puis il sortit de sa poche un exemplaire de la promesse de vente signée quelques jours plus tôt par Boyer et l'agita devant le procureur. Celui-ci ne fit pas un geste pour tenter de le récupérer.

— Ne rêvez pas trop, señor Cruz.

Boyer trempa un sucre dans sa tasse et joua avec jusqu'à ce qu'il s'effrite entre ses doigts. Il dit :

— Vos sous-entendus n'ont aucun effet sur moi. Ici, je suis celui qui applique la loi et vous n'êtes qu'un émigré espagnol.

— Dois-je comprendre que vous me laissez tomber ?

— Vous souhaitez tout arrêter ?

— À vous de me le dire.

— Ne soyez pas mélodramatique, Javier. Notre ami commun a peur. Il a besoin d'être rassuré. Il redoute les tempêtes médiatiques et les procès coûteux.

Cruz acquiesça.

— Les caméras et les cancers télégéniques ne font pas bon ménage avec les investissements immobiliers.

— Je suis aussi de cet avis.

Avec le manche de sa cuillère, Boyer dessina dans le vide le symbole de l'euro. Traduisez : « Soit vous nous faites confiance, soit nous trouverons des projets financièrement moins risqués que le vôtre. » Cruz pensa que cela pouvait tout aussi bien signifier que Boyer et Kleber cherchaient un moyen de tester sa fidélité. Ou de se débarrasser de lui.

Cruz avala une gorgée de café brûlant. Il mesura mentalement ses chances de sortir vainqueur d'un duel sur le terrain du calcul politique. Il se remémora l'affaire Jokin Sasco et son exil forcé en Espagne. Il se souvint de son retour tonitruant, un an plus tôt. La patience était son arme favorite. Giraud devenait la priorité des priorités. Cruz devait s'en occuper sans tarder. Il venait de perdre une manche, pas la guerre.

Il mentit :

— Vous avez raison.

Boyer sourit. Cruz repoussa sa tasse sans la terminer, laissa un billet de dix sur la table et s'en alla. En traversant le bar, il capta le reflet inquiet du procureur dans le miroir derrière le comptoir. Il lui adressa un bref salut de la main et sortit.

*

Une fois dans la rue, Cruz pensa : « Concentrons-nous sur les affaires qui tournent. » Il passa trois coups de fil depuis une cabine téléphonique. Le premier à Aarón Sánchez pour lui donner rendez-vous deux heures plus tard. Le deuxième au commissaire Kleber afin de proposer ses services en matière de répression de manifestants écologiques – « Je fais crédit aux amis. Si, si, j'insiste ! C'est pour moi. Les ennemis de mes amis sont mes ennemis. » Le dernier aux Mexicains, partant du principe que si les flics préparaient un sale coup, les premiers au courant seraient Radio Cocaïne.

Ils étaient trois à l'autre bout du combiné. Trois représentants de secteurs, avec des accents à couper au couteau. Ils prenaient la parole à tour de rôle. Leur première question prit Javier Cruz au dépourvu :

— Nous ne traitons plus avec Aarón Sánchez ?

— Vous n'avez toujours traité qu'avec moi. Sánchez n'est qu'un intermédiaire.

Ils jouèrent les étonnés. Ils lui vantèrent les mérites de son homme de main, un type de valeur, muy profesional ! Ils ne tarissaient pas d'éloges sur sa capacité d'initiative et son sens des affaires.

Cruz demanda :

— Vous ne me cacheriez pas quelque chose ?

Ils protestèrent :

— Nada, señor.

Cruz ne décela aucune ombre d'ironie dans leur voix.

— Dans ce cas, seriez-vous prêts à me rendre un petit service, compañeros ?

— ¡ Claro que sí !

— J'ai là une liste de personnes qui souhaiteraient découvrir vos produits importés.

— Vous voulez dire : notre cocaïne ?

Cruz toussota. Ses interlocuteurs se reprirent en chœur :

— Pas de cocaïne ?

— Je n'aimerais pas qu'ils croient que je cherche à leur fourguer ma marchandise gratis.

— Ce serait de mauvais goût.

— Je pensais à un produit plus sérieux, calidad superior. Vous faites aussi dans l'héroïne, je crois.

Il y eut un léger blanc. L'un des Mexicains se ressaisit et éclata de rire. Les autres suivirent.

— Vos clients sont des connaisseurs.

— Pas clients. Disons plutôt des amis.

— Cela signifie-t-il que vous réglerez à leur place ?

Cruz soupira, comme si leur question l'offensait.

— Un cadeau est un cadeau. J'ai des principes. Livrez-vous à domicile ?

— Uniquement quand les quantités le justifient.

— Je l'entendais bien ainsi.

Les Mexicains le complimentèrent sur sa générosité.

— Vos amis ont de la chance.

Cruz toussota à nouveau.

— Hum, hum...

— Un problème ?

— Je préférerais que mes amis ne sachent pas que ce cadeau vient de moi.

— Le client est roi.

Cruz tapota contre la vitre de la cabine. Il chercha la formule adéquate. Il la trouva :

— Pour être franc, j'aimerais aussi qu'ils ignorent la présence de mon cadeau dans leurs affaires. J'imaginai quelque chose de plus discret.

— Oooh !

— Vous comprenez, j'aimerais que ce soit d'autres amis à moi qui découvrent ces cadeaux dans leurs affaires.

— Vous organisez une fête de famille surprise.

— En quelque sorte.

Les Mexicains s'esclaffèrent.

— La famille, c'est sacré.

Cruz rit avec eux, puis il leur épela les noms de Francia, Walter Bishop, Gaizka Etxandi et l'endroit où trouver les cibles. Les Mexicains tiquèrent sur Gaizka :

— Nous ne voulons pas de problèmes avec nos amis basques.

Cruz insista. Ils négocièrent leur tarif. Il doubla la mise. Ils acceptèrent en poussant des Oh ! et des Ah ! Un orage éclata soudain au-dessus de Bayonne. Des grêlons gros comme des billes martelèrent les parois de la cabine téléphonique. Le trottoir fut rapidement recouvert d'un épais tapis blanc. Cruz dut se boucher l'oreille gauche pour entendre ses interlocuteurs.

— Parlez plus fort !

Les Mexicains crièrent :

— Quand livrons-nous ?

Cruz cria :

— Cette nuit, c'est possible ?

— No problema.

Ils convinrent des formalités de règlement, puis raccrochèrent. L'averse de grêle se mua en pluie fine. Cruz tenta de joindre Giraud sur son fixe et son portable, sans succès. Il se faufila hors de la cabine et héla un taxi.

*

L'énigme du vendredi après-midi : « Jean-Christophe, où es-tu ? »

Javier Cruz se déplaça en personne au domicile de Giraud. Il trouva porte close, volets tirés et alarme enclenchée. Il réactiva ses vieux réseaux et mena sa petite enquête dans l'entourage de l'industriel. Il renifla du côté de la mairie, du Makila Golf Club et du centre international d'entraînement d'Ilbarritz. Giraud était amateurs de paris hippiques. Cruz s'enquit de sa présence à l'hippodrome et à la Société des courses au trot de Biarritz. Un commissaire aux courses lui apprit que Giraud passait officiellement quelques jours sur une plage, dans le sud de l'Espagne, avec de la famille et des amis. « Lesquels ? » L'autre évoqua un couple d'entrepreneurs de Bordeaux. Cruz contacta les douanes et l'aéroport de Biarritz, mais ses interlocuteurs furent unanimes : ni l'homme ni son épouse ni même leurs amis n'avaient

passé la frontière.

Perplexe, Cruz rentra à la villa de Labenne et se brancha sur son système de géolocalisation pour téléphones portables.

L'appareil dénicha le point G comme Giraud en une fraction de seconde. Son portable émettait depuis un quartier huppé de Saint-Jean-Pied-de-Port, province de Basse Navarre, en plein cœur du Pays basque nord.

Il murmura pour lui-même.

— Intéressant.

*

Aarón Sánchez débarqua à l'heure dite. Il s'était rasé le crâne et avait troqué son costume de gentleman businessman contre un ensemble jeans, bombers, baskets du plus mauvais goût. L'idée, c'était « Je suis prêt. Quand est-ce qu'on leur rentre dedans, à ces terroristes ? » Un exorcisme pour masquer la pâleur de ses traits. Il trimballait un sac bourré de billets de banque qu'il balançait sur la table basse.

— Tout beaux, tout frais, blanchis aux bons soins de País Vasco Seguridad.

— Combien ?

— Un peu moins de cent quatre-vingt-sept mille.

Cruz siffla d'admiration. Il ouvrit le sac, y préleva deux liasses qu'il empocha et fourra le reste dans un coffre-fort encastré dans le mur du bureau.

Il se retourna vers Sánchez.

— Je me suis laissé dire que les Mexicains t'adoraient.

— Je fais le boulot.

— Tu fais bien mieux que ça. Ils en redemandent.

Sánchez haussa les sourcils. Cruz feignit de ne pas voir sa gêne. Il ironisa :

— Et modeste, avec ça !

Il se dirigea vers la cuisine et en revint les bras chargés.

— Grimbergen ?

Sánchez hocha la tête. Cruz lui tendit une canette, ouvrit un paquet d'amandes salées et s'en servit une pleine poignée. Sánchez décapsula sa bière et la déposa sur le rebord du canapé. Il la désigna du menton.

— On fête quoi ?

Cruz se pinça nerveusement les narines.

— Changement de stratégie, Aarón. On déterre la hache de guerre, on remet les cagoules et on traque les camarades non patriotes.

Un large sourire éclaira le visage de Sánchez.

— On n'est plus associés, alors ?

Cruz le fixa tristement.

— Ce soir, je redeviens le patron.

— Amen.

Sánchez tapa dans ses mains et vida sa canette. Cruz résuma sa conversation avec Boyer. Kleber et lui étaient des traîtres en puissance. Ils jouaient un double jeu. Ils reléguèrent le combat antiterroriste au second plan. Sánchez l'écoutait religieusement. Ses yeux faisaient des allers-retours entre son patron et sa bière. Il n'osait pas intervenir, de peur de rompre le charme. Cruz expliqua ensuite quelle était la stratégie à mener sur le terrain de la Sargentis, l'intervention des flics, leur rôle dans tout ça.

Il demanda :

— Combien de temps te faut-il pour monter une équipe ?

— Je suis prêt depuis toujours, patron !

— Sur place, tu trouveras ce type, Gaizka Etxandi, le fils de l'employé de Giraud qui est mort d'un cancer, celui qui est en photo sur tous les murs de Bayonne. Je me suis laissé dire qu'il prenait de l'héroïne.

Cruz le fixa. Sánchez se demanda s'il savait pour ses extras. Il ne se démonta pas.

Il déclara :

— C'est dangereux, ça, l'héroïne.

— Et illégal.

— Il pourrait faire une overdose.

Cruz leva l'index en guise d'avertissement.

— Attends mon feu vert.

— Quand ?

— Dans les jours qui viennent. Peut-être même ce weekend. Mes chakras sont ouverts au maximum pour capter la moindre information à ce sujet.

Sánchez acquiesça et ouvrit une autre bière. Cruz étala une carte IGN sur la table et traça un cercle autour d'un groupe de maisons situé au nord-ouest de Saint-Jean-Pied-de-Port.

— La priorité du moment, c'est Jean-Christophe Giraud. Tu oublies temporairement la sécurité et les virées Drogue & Pays basque. Désormais, tu te consacres à Jean-Christophe Giraud. Ce connard joue au plus fin avec moi. Il monte mes amis flics contre mes activités. Il a une dette envers moi, et je compte bien la lui faire payer.

Il replia la carte et la tendit à Sánchez.

— Fais preuve d'initiative.

Silence, moteur : ACTION !

L'adrénaline neutralisa momentanément les interrogations d'Aarón Sánchez à l'égard de Cruz. La planque d'Herm fleurait bon la poudre et le détergent. Étendu sur le carrelage, à l'étage, Sánchez effectuait des séries d'abdominaux, ne s'arrêtant que pour fumer et aller pisser.

La sonnerie de son portable retentit trois fois. Il termina ses exercices, attrapa une serviette éponge, s'essuya le visage et tendit la main pour consulter sa messagerie.

— Je suis là dans une demi-heure, disait Constantino.

Sánchez se mit aussitôt au travail.

Il se rendit au sous-sol et piocha dans sa réserve d'armes personnelles. Cruz était son fournisseur numéro un en matière de stocks militaires, de pistolets semi-automatiques utilisés par la police française et le GIGN. Glock 17 et Beretta 92, 15 coups, l'idéal pour créer de la confusion. Ces armes étaient parfaites. Le simple fait de citer leur nom et de les tenir en main l'excitait au maximum. Il y ajouta six recharges de munitions 9 mm Para, un Beretta modèle Billennium pour Constantino et fourra le tout dans un sac à dos avec cagoules, pince-monseigneur et gants de latex.

Il vérifia deux fois le contenu de son sac, puis il prit une douche rapide et se changea. Il déposa deux cachets de Reductil sur sa langue, qu'il fit descendre avec de l'eau. Il s'allongea sur le matelas qui lui servait de lit et sortit la carte de la femme flic passée à l'agence de Bayonne, quelques jours plus tôt.

Il connaissait son contenu par cœur : un numéro de téléphone, précédé de la mention Emma Lefebvre – Lieutenant de police. Il n'avait pas mentionné sa visite à Cruz, ni la menace qu'elle représentait. Lundi, il l'avait guettée à la sortie du commissariat et suivie une petite heure jusqu'à l'Ibis du centre-ville. Le procureur de la République, Boyer, l'avait rejointe. Sánchez avait cru à des échanges d'informations. Il s'était faufilé jusque dans le couloir de l'hôtel, mais il n'avait pas eu besoin de coller son oreille à la porte de leur chambre. Leur scène de cul s'entendait jusque dans la cage d'escalier. Il était redescendu et avait attendu sur le trottoir d'en face. Boyer était sorti le premier. Il s'était engouffré dans une berline, chauffeur,

intérieur cuir, puis avait disparu à l'angle du boulevard Alsace-Lorraine et de l'avenue Bourbaki. Le lieutenant Lefebvre avait pris tout son temps. Elle n'avait quitté l'Ibis qu'à la nuit tombée. Une odeur de shampoing parfumé à la vanille planait dans son sillage. Elle avait déambulé le long de l'Adour, acheté une pizza à emporter, puis était rentrée chez elle en taxi. Sánchez avait noté son adresse et s'était dit qu'il en savait assez. Il avait décidé de garder ces informations pour lui, mais – il y a toujours un « mais » – la femme flic l'intriguait.

Parce qu'elle était flic.

Parce qu'elle enquêtait sur l'affaire Augusti.

Parce qu'elle s'intéressait à País Vasco Seguridad.

Parce qu'elle baisait avec l'un des meilleurs amis de Cruz.

Parce qu'elle hurlait de plaisir pendant l'amour – Bordel de Dieu, ça pouvait vraiment jouir, une femme flic ? Et accessoirement parce qu'au lit, Macrina avait été beaucoup moins démonstrative avec lui.

Toutes ces questions formaient un nœud gordien dans le crâne de Sánchez. Cruz concevait les coups tordus. Il était le stratège et le gant de velours. Sánchez, le franc-tireur et la main de fer. Il agissait à l'instinct – celui-ci lui hurlait « Tout ça finira mal et tu le sais. Sauve ta peau tant qu'il en est encore temps. Oublie Cruz, tu ne lui dois rien. Oublie la femme flic et l'escort. Prends le fric et tire-toi ! » Sánchez entendait également une autre voix qui lui susurrail des petits mots d'amour du style « Tu adores ça, n'est-ce pas ? »

Un coup de klaxon retentit dans l'allée et le délivra. Sánchez tira mentalement la chasse d'eau. Il se recentra sur un seul mot : action. Il bondit hors de la pièce, empoigna son sac, dévala les escaliers en fredonnant :

— Ce soir, nous irons danser, sans chemise, sans pantalon.

*

Constantino s'était rasé de près et portait des vêtements neufs. La grande classe : il arborait les mêmes lunettes de soleil que Kevin Bacon, dans la scène finale de *Mystic River*. Il avait dégagé une Opel Insignia blanche immatriculée en Gironde. Il l'avait louée sous un faux nom à l'agence de Bassussarry, au sud de Bayonne. Il avait souscrit une assurance complémentaire, comprenant : vol, incendie, dommages corporels et matériels.

Sánchez balança le sac sur la banquette arrière et déclara :

— On n'est jamais trop prudent.

Ils éclatèrent de rire. Constantino baissa la vitre et alluma une cigarette.

— Les affaires reprennent, on dirait.

Sánchez lui tapa sur l'épaule.

— Il y a intérêt, nom de Dieu !

— Je vous emmène où, patron ?

Sánchez lui tendit les clefs de la Honda Accord.

— Je prends l'Opel. J'ai une course à faire. Seul.

— Et moi ?

— Tu redescends sur Bayonne.

Il sortit une liasse de billets de sa poche et expliqua son plan. Constantino devait réunir une équipe d'une douzaine de gars prêts à dérouiller de dangereux terroristes écologistes basques – Ouh ! Attention aux conflits d'intérêts : ni salariés de País Vasco Seguridad, ni anciens flics. Pas d'armes à feu non plus. Constantino les enfermerait dans une planque située à Ondres, jusqu'à ce que Sánchez leur fasse signe. Cocaïne, télé, pizzas et bière à volonté. C'était l'affaire de deux ou trois jours, une semaine maximum. Aucune sortie autorisée, sous aucun prétexte. Les gars devaient être remontés à bloc, comme des chiens de chasse affamés et claustrophobes qui attendent l'ouverture de la chasse.

Constantino mémorisa l'adresse de la planque, une maison de plain-pied située dans une zone pavillonnaire. Sánchez fouilla dans le sac et lui tendit le Beretta modèle Billennium.

— Personne ne sait que cette arme existe.

Constantino rentra le ventre et glissa le semi-automatique dans sa ceinture.

Il dit :

— Quelle arme ?

Saint-Jean-Pied-de-Port en mars, c'était : la maison Arkanzola, les pèlerins de Compostelle, la Citadelle de Mendiguren, l'Ossau-Iraty et les cartouches de cigarettes espagnoles pas chères à moins de sept kilomètres – que demande le peuple ! Sánchez ne priait pas et détestait le fromage.

Il passa une première fois devant la villa où se cachait Giraud. Pierre de taille, volets rouges et cour pavée. Des voisins tondaient leur pelouse, des gosses jouaient au foot sur le trottoir, des jeunes filles en fleurs bavassaient, une chiée de rouges-gorges et d'accenteurs piaillaient dans une haie de camélias. Sánchez ne constata rien d'anormal. Il ralentit pour s'assurer que la voiture de Giraud se trouvait bien dans l'allée, mais ne s'arrêta pas. Il patienta dans un PMU du centre-ville jusqu'à la nuit tombée, puis il renouvela l'opération, le Glock 17 soigneusement glissé sous le siège passager, à portée de main.

Les oiseaux, les gosses, les adolescentes et les voisins dormaient à poings fermés.

Tant mieux.

Mais :

Des types d'un drôle de genre dégustaient des tortillas et du soda à l'intérieur de deux Peugeot banalisées. Des types avec des airs de policiers français. Un binôme par voiture. Une voiture par carrefour. Sánchez aperçut un troisième couple sous le porche de la villa. L'un d'eux tenait un chien en laisse. L'autre fumait tranquillement, adossé au parapet.

Sánchez ne ralentit pas, ne s'arrêta pas.

Il sortit de la ville, roula vingt minutes et se gara sur le bord de la route. Une rivière coulait en contrebas. Il composa le numéro de Javier Cruz.

Il dit :

— Gros problème.

— C'est-à-dire ?

— La totale ! Résidence surveillée, dispositif de protection de témoin

en vue d'un futur procès, des chiens, six flics du Service de la Protection à l'extérieur du bâtiment. Probablement d'autres à l'intérieur. Aucun contact visuel avec la cible.

— Merde.

La ligne crépita. Sánchez crut que la communication avait été coupée. Il arrêta le moteur pour mieux entendre.

Cruz demanda :

— Tu en penses quoi ?

— Que du mal, patron.

— OK. Laisse tomber.

Sánchez réfléchit. Giraud sous protection, ça ne pouvait signifier qu'une seule chose : le système Cruz menaçait de s'effondrer. L'industriel était un homme bavard. Il représentait une menace sérieuse.

Sánchez posa quand même la question, même s'il n'existait qu'une seule réponse satisfaisante :

— Et pour Giraud ?

— Il ne dira rien, ne t'inquiète pas.

Mauvaise réponse.

Sánchez avait désormais deux bonnes raisons d'être inquiet : Giraud et Cruz. Il se garda bien de formuler ses pensées à voix haute. Cruz raccrocha. Le téléphone sonna à nouveau. Sánchez ne connaissait pas le numéro. Il prit l'appel.

— Ouais ?

— Bonjour, monsieur Sánchez.

L'accent était français. La voix identique à celle de l'inconnu qui lui avait laissé un message bizarre sur son répondeur, quelques jours plus tôt.

Sánchez demanda :

— Comment as-tu eu ce numéro ?

— Aucun intérêt.

— Qui es-tu ?

— Ton futur associé.

— Sans blague !

— Tu as besoin d'amis. Dans ta branche, les relations humaines, ça va, ça vient.

Sánchez ricana.

— Tu es un petit malin, toi.

— Seul, tu ne feras pas de vieux os.

— Que sais-tu de moi ?

Son interlocuteur ne répondit pas tout de suite. Sánchez entendait de la musique et des voix en bruit de fond. Il paria sur un bar ou une boîte de nuit. La voix était enrouée et hésitante. Probablement l'alcool, peut-être la peur.

Sánchez dit :

— C'est vendredi soir et tu t'ennuies, monsieur Je-sais-tout ?

De la friture sur la ligne. La musique et le murmure des conversations se turent, des bruits de voitures leur succédèrent. Son interlocuteur se déplaçait dans une rue. Finalement, il se décida à parler :

— Tu as tué Iban Urtiz, Domingo Augusti et une pute espagnole du nom de Nina Benitez pour le compte de Javier Cruz.

— Oh !

— Tu vends de la cocaïne pour lui et de l'héroïne pour toi.

— Hum, hum.

Un nouveau silence. Sánchez avait des sueurs froides. Il s'attendait presque à voir surgir des fossés et des arbres une armée de types lancés à ses trousses. Il tripota le rétroviseur central et tenta de percer les ténèbres autour de lui. Il n'y croisa que le reflet de ses yeux hallucinés par les anorexigènes.

Il eut une sorte de pressentiment :

— Flic ?

L'autre éluda :

— Je crois qu'une rencontre s'impose.

*

Minuit passé, une boîte à surfeurs de Soorts-Hossegor : une foule de fils et filles à papa, scooters et décapotables, techno, disco, des basses, des stroboscopes, aucune raison de se méfier. Sánchez pensa : la police française manquerait-elle à ce point d'imagination.

Le flic avait choisi lui-même le lieu du rendez-vous. Il avait dit « Terrain neutre. Pas d'armes » – Nooon ! Sánchez avait accepté parce que l'endroit ne faisait pas partie de son royaume Cocaïne / Héroïne.

Il n'avait pas jugé utile de prévenir Cruz non plus.

Le parking grouillait de gamins entre seize et vingt-cinq ans. Certains vidaient des mélanges whisky/Coca dans leur coffre. Un type en baggy pelotait une femme qui avait l'âge d'être sa mère sur le capot d'une Golf GTI, à trois voitures de là. Ça faisait marrer ses copains qui l'encourageaient en mimant des gestes obscènes. La femme tenait à peine debout. Elle n'arrêtait pas de remonter sur son épaule la lanière de son sac à main. Des odeurs d'herbe et d'eau de toilette planaient dans l'air.

Sánchez avait garé l'Opel Insignia blanche dans le fond, loin de l'allée principale. De là, la vue sur l'entrée du parking et la discothèque était imprenable. Constantino s'ennuyait ferme. Il se frottait les yeux et s'étirait avant de changer de position toutes les cinq minutes. Sánchez lui offrit une cigarette, en prit une pour lui et fit claquer son Zippo.

Il consulta l'horloge de l'Opel.

— Il ne devrait plus tarder.

De fait, dix minutes avant l'heure de la rencontre, une Renault 21 déglinguée s'engagea en couinant sur le parking, en fit deux fois le tour à vitesse réduite et se posta près de l'entrée. La silhouette d'un homme massif et plutôt grand se découpa devant le halo d'un lampadaire.

Sánchez jeta son mégot par la vitre et la remonta.

Il dit :

— C'est lui.

Constantino suivit son regard et posa une main sur la poignée de la portière. L'homme tourna la tête dans leur direction à ce moment-là. Sánchez frémit. Il le reconnut instantanément. Lundi 18 février, dans le sous-sol de la planque de Labenne, l'un des officiers de police recrutés et payés par Javier Cruz pour maquiller la disparition d'Augusti et des deux autres dealers espagnols. Il ignorait son nom.

Sánchez pensa aussitôt : piège. Constantino posa un pied dehors.

— On y va.

Sánchez le retint par la manche.

— Attends.

Il se tassa sur son siège. Constantino l'imita. Le flic scruta les environs du regard et s'avança vers la porte de la boîte. Il y resta une vingtaine de minutes. Il semblait assez nerveux. Il se décida à entrer. Ils le perdirent de vue dix minutes supplémentaires, puis il ressortit. Il refit le tour du parking à pied et disparut à l'intérieur de sa voiture. Le portable de Sánchez sonna. Constantino l'interrogea des yeux. Sánchez secoua la tête. La sonnerie s'interrompt. La Renault quitta le parking peu après. Personne ne la suivit.

Sánchez se redressa :

— Démarre !

*

La tension à bord de l'Opel monta de trois points sur l'échelle de Richrer.

Les Bourdaines, Seignosse-le-Penon, les Oyats, le Traouc : vides. Constantino filait la Renault à distance. Il s'arrangeait pour se faire distancer à intervalles réguliers. Le flic remontait vers le nord en longeant la côte. Il roulait vite. Sánchez saisit son sac, en sortit ses deux semi-automatiques, opta pour le Glock 17. Il vérifia qu'il était bien chargé, puis il posa l'arme sur ses genoux et s'y cramponna.

Ils passèrent une série de ronds-points et de campings fermés, puis

déboulèrent sur la D79. Une longue ligne droite de plusieurs kilomètres, déserte. Sánchez calcula que la prochaine bretelle d'accès à l'autoroute n'était plus très loin.

Il gueula :

— Rattrape-le !

Ils eurent l'avantage de l'effet de surprise. Constantino rétrograda et écrasa l'accélérateur. L'aiguille au compteur grimpa jusqu'à 140. L'Opel grignota son retard, déboîta sur la voie de gauche et ralentit au niveau de la Renault.

1 h 02 du matin. Le calme plat : un ciel étoilé et pas un pet de vent. Aucune paire de phares, ni devant ni dans le rétroviseur. À l'est, des pins à perte de vue. À l'ouest, encore et toujours des pins.

Sánchez baissa sa vitre.

— Maintenant !

Il brandit le Glock et tira au jugé en direction des roues. Les détonations lui vrillèrent les tympans. Un pneu éclata. Au contact du bitume, la jante à nu projeta des gerbes d'étincelles qui illuminèrent la nuit. Le flic ne riposta pas. Constantino grogna et se rabattit brutalement. Sánchez se cogna violemment contre le tableau de bord. Son arme lui échappa des mains et glissa sous son siège. La Renault fit une embardée, les freins fumèrent, les étincelles redoublèrent d'intensité. Le flic finit par perdre le contrôle et termina sa course dans une butte de sable. Constantino rétablit l'équilibre comme il put, pila et enclencha la marche arrière pour aller percuter l'aile droite de la Renault. Le choc fit caler les deux moteurs.

Sonné et désorienté, le flic ouvrit sa portière à la volée, claudiqua sur quelques mètres, trébucha et s'effondra, la tête dans le sable. Sánchez et Constantino abandonnèrent l'Opel et lui tombèrent dessus au moment où il se redressait. Sánchez le plaqua au sol sans ménagement, le retourna et palpa les poches de sa veste et sa ceinture.

Perplexe, il dit :

— Il n'est pas armé.

Le flic écarquilla les yeux quand il le reconnut. Il était livide. Il avait une blessure au bras et au crâne. Son arcade sourcilière pissait le sang. Il crevait de trouille et ça plaisait à Sánchez.

— On se tire.

Constantino passa les menottes aux poignets du flic, ils le traînèrent dans l'Opel et filèrent. L'opération avait pris moins de deux minutes. Deux kilomètres plus loin, Constantino engagea la voiture dans un chemin forestier sur la droite, roula sur une centaine de mètres, puis éteignit les phares et coupa le moteur. Sánchez récupéra son Glock, il poussa du pied le prisonnier dehors et le rejoignit.

Le flic se recroquevilla en se protégeant la tête de ses mains entravées.

Il gémit :

— Ne me tue pas.

Sánchez se pencha alors au-dessus de leur prisonnier :

— Dis-moi pourquoi ?

Belen remonta sa culotte en se tortillant. Elle se frotta les fesses et les cuisses, puis elle épousseta et réajusta sa jupe.

Elle fit la moue.

— J'ai du sable partout.

Gaizka se passa la langue sur les lèvres.

— Mmmh !

Elle rit. Il l'embrassa dans le cou. Sa peau était moite et salée. Il glissa ses doigts sous la bretelle de son soutien-gorge et fit mine d'en défaire la boucle. Elle ferma les yeux, se laissa faire un instant puis le repoussa tendrement.

— Francia t'attend.

Il acquiesça à regret. Une légère bourrasque venue de l'océan les fit frissonner. Ils se rhabillèrent en silence. Belen fut prête avant lui et s'éloigna vers le camp. Des cris de joie et le son ténu d'un poste radio s'élevaient du terrain de la Sargentis, au-dessus de la plage, en partie couverts par le bruit des vagues, en contrebas. Gaizka pensa à son père, à son cancer et à ce salaud de Giraud. Il se dit que tout cela lui semblait bien loin, ce soir, et il s'en voulut.

Il chercha sa casquette à tâtons dans le noir. Soudain, une ombre passa à quelques mètres de lui en courant. Il crut à un jeu de sa petite amie.

— Belen ?

Une deuxième ombre surgit sur sa droite. Celle-ci manqua de le percuter avant de détalé. Surpris, Gaizka scruta les ténèbres.

— Qui est là ?

À son appel, l'ombre numéro 2 s'immobilisa et commença à rebrousser chemin. La première revint aussitôt sur ses pas. Gaizka les entendit parler à voix basse, puis les deux inconnus détalèrent dans la direction opposée au camp.

Il resta planté là un moment, guettant le moindre mouvement, puis

une voiture démarra et se perdit dans la nuit. Las, il se remit en quête de sa casquette, la retrouva et pissa un coup avant de rentrer.

*

La clameur enflait au-dessus du camp.

— On a gagné !

En basque, en espagnol, en français et même en anglais. Des militants quittaient leurs tentes, gonflant le flot de ceux qui se dirigeaient vers le portail d'entrée. Certains chantaient en tapant des mains, d'autres exhibaient des pancartes arborant le portrait d'Aitor Etxandi.

Gaizka interpella un jeune Basque.

— Que se passe-t-il ?

— Les flics ont mis les voiles.

— Comment ça ?

— Les CRS, les flics en civil, les observateurs de la mairie, tous !

— Mais pourquoi ?

L'autre sourit jusqu'aux oreilles.

— Tu te fous de moi, là !

Gaizka s'efforça de sourire et l'abandonna pour se frayer un chemin parmi la foule. Autour de lui, on riait, on se félicitait mutuellement, on l'exhortait à prendre la parole. Il chercha Belen des yeux, mais ne la trouva nulle part.

Il atteignit l'entrée sous le crépitemment des flashes. Les rares représentants de la presse militante immortalisaient la liesse générale. Quelqu'un lui tapait sur l'épaule avec insistance. Il se retourna et découvrit Belen qui le regardait, l'air de dire : « C'est fini, mon amour. Je t'avais prévenu, mais tu n'en as fait qu'à ta tête. »

Elle lui tendit son portable.

— C'est notre avocat.

— Quoi ?

— Bishop et Francia ont été arrêtés.

Gaizka jeta un œil aux feux arrière des cars de CRS qui désertaient, au bout de l'avenue, puis à Belen. Il saisit finalement le téléphone.

— Quand ?

L'avocat répondit du tac au tac :

— Il y a une heure, au domicile de Francia.

Constantino fit craquer ses phalanges. Le flic rampa pour lui échapper. Sa respiration était saccadée. Du sang coagulé et du sable lui badigeonnaient les narines et le menton.

Sánchez fit un pas et lui colla le canon du semi-automatique contre la joue. De sa main libre, il fouilla dans sa veste, y dénicha un portefeuille qui contenait une carte format Visa MasterCard avec puce électronique proclamant : Ministère de l'Intérieur. Lieutenant Simon Garnier. POLICE, illustrée d'une photo et d'un avertissement – « Les Autorités Civiles et Militaires sont invitées à LAISSER PASSER ET CIRCULER LIBREMENT le titulaire de la présente carte qui est autorisé à requérir pour les besoins du service l'assistance de la force publique. »

Ce qui pouvait tout aussi bien signifier :

« Je suis flic, vous braquez une arme sur moi parce que je représente une menace sérieuse pour vous et vos activités et que vous agissez en cédant à vos impulsions de mercenaire. Ce faisant, vous avez franchi la ligne jaune. C'est un fait. Impossible de revenir en arrière. D'un autre côté, Javier Cruz risque de ne pas apprécier votre initiative quand il l'apprendra – et il l'apprendra, croyez-moi. Ce qui veut dire que vous êtes face à un dilemme et que vous allez devoir prendre une décision. Ça aussi, c'est un fait. »

La poche intérieure de la veste recelait d'autres trésors, tels que :

Une pochette garnie en papier kraft.

Dedans, en vrac, une liasse de photos récentes sur le couple Aarón Macrina. *Sánchez les passa en revue une par une. Il reconnut les lieux et les moments. Macrina devant la villa de Giraud. Aarón guettant Macrina sur le parking du Radisson Blu comme un amoureux transi. Aarón Macrina, dans les bras l'un de l'autre. À nouveau Macrina, avec Giraud cette fois-ci, la main sur son entrejambe. Sánchez éprouva de la honte et de la colère. Certains clichés étaient des montages scandaleux. La plupart révélaient ses sentiments plus qu'il n'était prêt à l'admettre.*

Il conserva son sang-froid. Il remit les papiers en place et garda la pochette pour lui.

Il déclara :

— Nous y sommes.

Garnier ferma les yeux en tremblant. Sánchez hésita un instant, puis il glissa le Glock dans sa ceinture. Le vent se leva. Le flic rouvrit les yeux. La cime des pins oscillait en rythme dans ses pupilles. Ses paupières frémissaient comme sous l'effet de petites décharges électriques.

Sánchez haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Garnier tendit ses bras et désigna les menottes.

— Nous sommes du même bord.

Constantino grogna et le frappa dans le ventre. Le flic se plia en deux, le souffle coupé.

Sánchez dit :

— Ne nous emballons pas.

Il exhiba les clefs des menottes, s'accroupit et libéra Garnier. Il alluma deux Winston et en glissa une entre les lèvres du flic. Constantino afficha une moue de déception. Garnier se massa les poignets en tirant sur sa cigarette. Sánchez sourit à l'intention de Constantino qui asséna aussitôt une volée de coups de poing supplémentaires dans les côtes du flic. Ce dernier cracha un mélange de bile et de sang. Sánchez écrasa son mégot dans le sable, sous son nez, et inclina la tête d'un air compatissant.

— Parlons de ce que tu sais.

Garnier lança un regard mauvais en direction de Constantino, puis revint sur Sánchez.

— Jusqu'à présent, la franchise ne me réussit pas des masses, avec vous.

— Voyons voir si tu arrives à me faire changer d'avis.

— Merde, je ne sais pas trop.

Sánchez croisa les bras. Constantino capta le signal. Il poussa un soupir résigné, regagna la voiture et s'appuya contre la portière. Sánchez tapota le sol de la main, comme pour dire « Tu vois ? Le

grand méchant Constantino m'obéit au doigt et à l'œil. Il ne te fera plus de mal. »

Garnier se redressa en grimaçant.

— Javier Cruz a déconné. Le cadavre de Domingo Augusti n'aurait jamais dû réapparaître.

— S'il te plaît, apprends-moi quelque chose que j'ignore.

Garnier s'assit. Il récupéra une Chesterfield dans son propre paquet. Sánchez la lui alluma. Garnier tira dessus jusqu'à ce qu'elle soit à moitié consumée.

Il poursuivit :

— Domingo Augusti, c'est l'arbre qui cache la forêt d'emmerdes. Avec lui, c'est un charnier de vieilles histoires et de cadavres encombrants comme Jokin Sasco et les deux journalistes qui peut nous péter à la gueule à n'importe quel moment. Il s'est cru au-dessus des lois, il a mal fait le boulot et maintenant, je suis impliqué jusqu'au cou. Javier Cruz n'aurait jamais dû négliger cet aspect des événements. Ça a été sa première erreur.

Sánchez ironisa :

— Tu as trouvé ça tout seul ?

— Il a ensuite prétendu nous faire croire à toi et à moi que ce n'était pas grave et que personne ne s'inquiéterait de la mort d'un vulgaire trafiquant espagnol.

Sánchez hocha la tête.

— Qu'en déduis-tu ?

— Cruz se croit à l'abri. Il a fait ses calculs, il a placé ses pions. Il applique les mêmes méthodes que par le passé. Je suis le vulgaire petit flic corrompu.

Garnier adressa un clin d'œil à Constantino et pointa du doigt la poitrine de Sánchez.

— Tu es le vulgaire petit chien fidèle. Il te confie les rênes de son rêve sécuritaire et de son trafic de cocaïne. Tu l'aides à faire disparaître des témoins gênants, Augusti et sa petite amie, par exemple, puis il t'envoie à mes troussees pour s'assurer que le petit flic corrompu

tombera à la place du grand manitou.

— Et tant pis si je tombe avec toi, pas vrai ?

— Un truc comme ça, oui.

Garnier insista :

— Toi et moi.

Sánchez s'esclaffa, comme s'il n'avait jamais rien entendu d'aussi drôle.

— Toi et moi ?

— Dans le même trou en cas de problème.

Garnier le fixa.

— Ton rire sonne faux.

Sánchez ne répondit pas. Il se leva. Il surplombait le flic de toute sa hauteur. Cette discussion ne menait à rien. L'idée d'y mettre définitivement fin lui traversa l'esprit. Pour ce qu'il en savait, Garnier était peut-être un piège envoyé par Cruz pour le tester. Qu'est-ce le flic y gagnait ? L'absolution de ses péchés ou un aller simple pour l'enfer ?

Il tripota machinalement la crosse du Glock.

— Pourquoi crois-tu qu'il peut y avoir un « toi et moi » ?

Garnier le jaugea.

— Tu penses que j'enquête sur toi ?

— Ce n'est pas le cas ?

— Tu te demandes si je bosse pour Cruz, pour Kleber ou pour les deux ?

Sánchez brandit la pochette comme s'il s'agissait d'une preuve irréfutable. Il en sortit les photos et les jeta une à une entre les jambes de Garnier. Le flic sursautait à chacun de ses gestes.

— Qui te paie pour m'espionner ?

— Tu veux plutôt dire : comment je sais pour la pute et toi ? Pour Iban Urtiz ? Pour Nina Benitez ?

Sánchez blêmit.

— Tu me menaces ?

— Je pourrais te dénoncer.

Constantino se redressa. Sánchez leva la main pour l'empêcher d'intervenir sans perdre le flic des yeux. Il empoigna le Glock.

Il déclara :

— Tes photos et tes soupçons, c'est de la merde.

— Je sais.

— Tes méthodes de fouine m'évoquent un seul nom : Javier Cruz.

Garnier pressa un buzzer imaginaire.

— Mauvaise réponse !

Sa voix tremblait. Sánchez braqua le semi-automatique sur sa poitrine.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que tu te trompes. Toi et moi, on nage en pleine machinerie paranoïaque. Je ne bosse pour personne. Je suis comme toi, je ne suis qu'un rouage et je cherche seulement à protéger mes arrières quand Cruz dérape. Le temps se contracte et s'accélère autour de nous. Ce type est plus malin que nous deux réunis et il a déjà une dizaine de longueurs d'avance. Il nous parle de lutte antiterroriste, mais il est déjà passé à l'étape suivante. Son cerveau malade nous a concocté un joli scénario dans lequel nous finissons comme tous ceux qui bossent pour lui. Tu te souviens d'Adis García et d'Alirio Pinto ? Tu sais comment ils ont fini, pas vrai ? C'est peut-être même toi qui as fait le sale boulot.

Sánchez resta muet. Garnier mima le geste d'un couteau tranchant sa gorge.

— Ils roulaient pour la gloire et le fric. Bilan des courses, seul Cruz s'en est tiré avec les honneurs. À présent, il joue au promoteur immobilier et au caïd de la drogue. Et nous, on se bat entre nous pour des miettes et pour sauver notre peau. L'enquête sur Augusti ne sera

pas classée. Il y a trop d'intérêts individuels en jeu. Cruz ne pourra pas acheter tout le monde cette fois-ci.

Sánchez se racla la gorge.

— J'ai mon propre plan de repli.

— Tu parles de l'héroïne ?

Garnier se marra, toussa et se marra encore.

— Il est trop tard.

Sánchez s'agaça :

— Quoi, alors ?

— Je veux la tête de Javier Cruz.

Constantino intervint :

— C'est un foutu piège.

Sánchez ignore sa remarque. Garnier se releva pour lui faire face.

— On peut s'associer, toi et moi.

De cette proposition, Sánchez ne retint que le terme associé. Il pensa aussitôt à Javier Cruz et à ses théories sur les affaires – « Pourquoi de la cocaïne, patron ? Ne m'appelle pas comme ça, Aarón. Nous sommes associés sur ce coup-là. » Il se traita mentalement de fichu cabrón et éclata de rire. Bon sang, il avait failli tomber dans le panneau.

Il consulta Constantino du regard comme pour obtenir son approbation, puis il frappa violemment Garnier au visage avec la crosse de son arme et rengaina. Le flic s'effondra au sol, sonné.

Sánchez lui cracha dessus.

— Sois sage, associé.

Il alluma une cigarette et rejoignit Constantino à la voiture.

— On remballe.

Il s'installa au volant et démarra. Constantino fronça les sourcils.

— Sérieux ?

— Ce mec est suicidaire, mon pote. On ne peut rien pour lui.

Simon Garnier verrouilla la porte d'entrée de son appartement, descendit les volets roulants, débrancha sa ligne fixe et éteignit la lumière. À tâtons, il posa un verre et une bouteille pleine de Jameson sur la table en formica de la cuisine. Il prit sa respiration et s'en servit une bonne rasade qu'il siffla d'une traite. L'alcool lui brûla la gorge. Ses côtes lui faisaient un mal de chien. Il renouvela l'opération plusieurs fois avant de s'autoriser à allumer la lampe du couloir.

Les tremblements de ses mains perdirent de leur intensité.

Du sang s'écoulait de sa blessure au front et gouttait par intermittence sur la table. Il se rinça le visage, dénicha du coton dans la boîte à pharmacie et improvisa un bandage avec une écharpe et du Jameson en guise de désinfectant.

Il remplit un autre verre, tira un tabouret et s'assit.

Il fit le compte de ce qu'il avait gagné et perdu en rencontrant Aarón Sánchez. La balance pesait lourdement en faveur des pertes. Il se demanda à quel moment précis il avait perdu le contrôle de la situation. La réponse était : depuis le jour où Kleber et lui avaient croisé la route de Cruz et cédé à ses avances.

Il but une gorgée supplémentaire. Il se dit : « Brûle les photos de Sánchez, de Macrina et de Giraud, efface les fichiers numériques et oublie jusqu'à leur existence ! » mais ne put s'y résoudre. Il termina son verre. Les tremblements reprirent, puis disparurent.

Il saisit son portable, composa un numéro, bascula sur le répondeur. Il prononça les mots magiques :

— Javier Cruz.

Kleber le rappela peu après.

— Quoi ?

— Ce fils de pute a dépassé les bornes.

— Sans blague !

Garnier toussa.

— Il nous fera plonger tous les deux s'il se sent menacé.

— Et c'est le cas ?

— Je porte plainte pour coups et blessures.

Kleber ironisa :

— Merde, pour une nouvelle, ça, c'est une nouvelle ! Garnier rétorqua :

— J'ai peut-être un moyen de le neutraliser pour de bon.

Nord de Bayonne, 2 heures du matin. Une chape de brouillard enveloppait la ville. L'Opel Insignia montrait des signes de fatigue. Un clic-clic suspect s'échappait du moteur. L'aiguille de la température grimpait dans le rouge. La portière avant droite défoncée laissait entrer de l'air par rafales dans l'habitacle.

Sánchez consulta sa montre et réveilla Constantino. Ils abandonnèrent la caisse au pied des Hauts-de-Sainte-Croix et y mirent le feu. Ils descendirent ensuite à pied jusqu'à la zone artisanale, traversèrent le pont Saint-Frédéric et se dirigèrent vers l'adresse où créchaient les gars que Constantino avait recrutés quelques heures plus tôt.

Quand ils débarquèrent dans l'appartement, les types étaient en train de comparer leurs techniques de combat à mains nues. Le meublé trois pièces puait le bouc et la testostérone. Le téléviseur beuglait un programme de nuit à base de naïades aux gros seins, strings ficelle et gloussements de dindes enfermées dans une villa sur une île paradisiaque. Des rails de cocaïne et des canettes de Pils quadrillaient la table basse du salon. Des matraques et des poings américains s'entassaient sur le buffet près de l'entrée.

Sánchez se pinça le nez. Constantino traversa la pièce, coupa la télé et alla ouvrir la fenêtre. Sánchez décapsula une bière et la leva.

— À notre réussite !

Les types l'imitèrent et lui offrirent une place de choix sur le canapé. Sánchez s'installa un moment avec eux sans cesser de ruminer l'incident Simon Garnier – de la merde, rien que de la merde, voilà tout ce qui pouvait ressortir de ce qui se tramait, l'heure des choix décisifs approchait, le genre de choix où une vie tout entière basculait.

Après deux, trois bières, il s'éclipsa dans l'une des chambres pour passer quelques coups de fil et régler les affaires internes de la nuit – sécurité, cocaïne.

Et héroïne :

Son contact mexicain avait laissé une demi-douzaine de messages au cours de la soirée.

L'homme se faisait appeler Numéro 7, en hommage à Raúl Gonzáles Blanco, le joueur de foot vedette du Real de Madrid de 1994 à 2010.

Sánchez connaissait déjà la teneur de sa proposition. Ses premiers stocks d'héroïne s'étaient vendus comme des petits pains, la marge était correcte, la clientèle fortunée de País Vasco Seguridad offrait de sérieux débouchés. Numéro 7 était surtout un businessman avide de nouveaux marchés. Le Pays basque manquait cruellement de ressources. Sánchez réglait ses comptes avec Cruz qui refusait depuis des années de traiter avec le Mexicain, et bah ! les affaires étaient les affaires, Sánchez représentait une entrée comme une autre.

Sánchez lui téléphona sur le coup de 3 heures. Quatre sonneries dans le vide. Il raccrocha et attendit. Numéro 7 le rappela dix minutes plus tard.

— ¡ Holà, mi amigo !

La liaison était mauvaise, communication par satellite. D'après ce que Sánchez comprit, le Mexicain fêtait l'anniversaire de sa nouvelle petite amie, quelque part au large de Saint-Jean-de-Luz, sur un yacht de location. Des filles riaient et criaient derrière lui, des bouchons de champagne sautaient, des haut-parleurs diffusaient de la musique électro. Au son de sa voix, Sánchez devina que Numéro 7 était défoncé, mélange *speed vodka* sexe.

— Tu as cherché à me joindre ?

— Si, si ! Rejoins-moi, amigo. Nous faisons une fête de tous les diables, ici. Viens t'amuser avec nous. J'envoie quelqu'un te chercher.

— J'ai beaucoup de travail, tu sais.

Numéro 7 savait. El negocio – les affaires, toujours les affaires. Il insista pour la forme : « Tu travailles trop, amigo, pense à prendre du bon temps ! » Sánchez le remercia et déclina une deuxième fois. La ligne grésilla, la voix du dealer mexicain se perdit un instant dans les limbes, puis revint comme dopée. Les politesses d'usage touchaient à leur fin. Ils en arrivaient au but de leur conversation.

Numéro 7 demanda :

— Au fait, on continue l'héroïne ?

Sánchez sourit pour lui-même.

— Pourquoi pas.

— ¡ Brillante !

Sánchez ajouta :

— Javier Cruz ne doit pas être au courant.

Le Mexicain éclate de rire.

— C'est un jeu de dupes, votre truc.

— Pourquoi donc ?

— Ton patron nous en achète également.

L'information se fraya un chemin jusqu'au cerveau fatigué de Sánchez et agit comme un shoot d'adrénaline pure.

— Depuis quand ?

— Depuis aujourd'hui, amigo !

— Qu'est-ce que c'est que ces salades ?

Numéro 7 jura sur la vie de sa mère, sur son yacht de location et sur ses deux fils qu'il disait la vérité. Sánchez lui demanda qui le payait pour lui raconter des conneries pareilles. Le Mexicain se marra de plus belle.

— La confiance règne entre toi et ton associé, pas vrai ? Sánchez encaissa sans broncher. La ligne grésilla à nouveau, puis la communication se rétablit. Il avait des fourmis dans le bras. Il changea le combiné de main.

— Cruz t'a demandé de m'avertir ou il s'agit d'une initiative personnelle ?

— Vois ça avec lui.

— Quelles quantités ?

— Motus et bouche cousue.

Sánchez réfléchit à toute vitesse.

— Parlons de ce que tu es autorisé à me dire.

Numéro 7 redevint sérieux.

— Mes informateurs dans la Guardia Civil m'ont rapporté qu'une

jeune flic française du nom de Lefebvre fouine depuis plusieurs jours du côté sud de la frontière. Elle pose des tas de questions. Elle a les autorisations nécessaires. Elle est sur la piste de la drogue. On ne parle que d'elle au Pays basque sud.

— Tes informateurs t'ont-ils fourni un nom ?

— Plusieurs.

— Lesquels ?

— Javier Cruz, Adis García et Domingo Augusti.

— Et le mien ?

— Pas que je sache.

Sánchez posa la question, même s'il connaissait déjà la réponse.

— Quel rapport avec l'héroïne ?

— Cruz est flic, lui aussi, non ?

— Tu l'as mis au courant ?

— Il faudrait ?

Une fille gloussa tout près du Mexicain. Sánchez perçut des messes basses, des bruits de succion, puis des rires. La ligne fut coupée. Sánchez fouilla dans la poche de sa veste à la recherche de cigarettes et de la carte du lieutenant de police Emma Lefebvre.

La nicotine l'apaisa et l'excita en même temps. Il fit les cent pas dans la pièce. Il tourna et retourna la carte entre ses doigts comme si elle recelait des informations cachées. Des mauvaises idées lui venaient à l'esprit. Le leitmotiv était : tous les flics se ressemblent. Lefebvre, Garnier et Cruz en étaient – et merde, Sánchez était cerné de toutes parts ! Le grand mystère, c'était l'héroïne. Cruz ne jurait que par les drogues de businessman. L'héro était pour lui synonyme de défaite. Son attirance soudaine pour les produits du Mexicain surprenait Sánchez. D'un autre côté, Javier Cruz était adepte de la stratégie du grand n'importe quoi. Qui pouvait savoir ce qu'il avait derrière la tête. Mais il était peut-être aussi largué. Il n'avait pas compris que sa seconde chance après le fiasco de l'affaire Sasco lui filait entre les doigts. Le fric et la cocaïne qu'il se fichait dans le nez annihilaient sa puissance d'analyse et d'anticipation. Ou pas.

Sánchez écrasa son mégot et retourna dans le salon. L'ambiance avait baissé d'un cran. Trois des types avaient réintégré leur piaule pour dormir. Constantino et les deux autres devisaient sur les vertus comparées du Beretta 92 Billennium et du Sig-Sauer Pro 2022, avec son fameux rail « Picatinny » sous le canon pour lampe compacte ou désignateur laser.

Il interpella Constantino.

— Allons rendre une petite visite à la collègue de Simon Garnier.

Il ajouta à mi-voix, pour lui-même :

— Allons voir la femme flic.

*

Sánchez et Constantino enfilèrent des gants de chirurgie stériles en latex.

La boîte aux lettres d'Emma Lefebvre n'avait pas été vidée depuis plusieurs jours et la sonnette d'entrée de son appartement retentissait dans le vide. Comme le prétendait le dealer mexicain, la femme flic était en voyage. Constantino colla son oreille aux portes des voisins de palier et secoua la tête, comme pour dire « Ils dorment du sommeil des justes, ils se sentent en sécurité avec un lieutenant de police dans la place ». Sánchez esquissa un sourire et força la serrure avec un passe-partout, puis il referma la porte derrière eux.

Dernier étage, soixante mètres carrés à vue de nez, deux pièces plus cuisine, salon cosy et meubles Ikea. Aucune photo de famille, pas de trace d'un conjoint, décoration murale minimaliste, futon zen. Un ordinateur trônait sur un bureau composé d'une planche de contreplaqué et de deux tréteaux, face à la baie vitrée du balcon. Cela rappela à Sánchez la disposition de l'appartement du journaliste Iban Urtiz, quatre ans plus tôt. La comparaison s'arrêtait là. Une odeur de bougie parfumée planait dans l'air. Le chauffage était coupé, de la condensation se formait sur les carreaux des fenêtres côté rue.

Constantino bâilla et se frotta les yeux.

— Qu'est-ce qu'on cherche ?

— Une intuition.

Sánchez avait gardé pour lui sa conversation avec Numéro 7. Il se

méfiait de tout le monde, y compris de ses propres hommes.

Il ordonna :

— Occupe-toi de la cuisine et de la salle de bains.

Constantino s'exécuta. Sánchez pénétra dans la chambre et s'intéressa d'abord au lit, aux coussins et au matelas. Modèle simple, draps en coton blanc écru. Pas de menottes roses ou de sex-toys dans le tiroir de la table de chevet, mais un Dalloz de droit pénal : rien d'extravagant.

Sánchez se tourna vers l'armoire. Il fourra ses doigts dans les paniers à culottes soyeuses et soutiens-gorge, glissa ses mains entre les piles de vêtements, balança le tout en vrac sur la moquette. Il vida chaque boîte, inspecta chaque coffret.

Dans la penderie, il découvrit dix cartons de tailles et de poids variés. Une année par carton.

Il vida le contenu du premier sur le lit, le plus volumineux. 2004 : jeudi 11 mars, 11-M, attentats de Madrid, ETA, lutte antiterroriste. Coupures de presse, témoignages, photos. Le nom d'Emma Lefebvre revenait dans la liste des blessés. Pour elle, c'était là que tout avait démarré – tiens, tiens ! La femme flic avait de la suite dans les idées et s'imaginait en héroïne vengeresse shakespearienne. Lefebvre s'inspirait de Hamlet. Elle était fille de la violence terroriste aveugle. Elle entendait venger ses frères et ses sœurs victimes. On nageait en pleine tragédie.

2005, 2006, 2007, 2008. Lefebvre avait des obsessions. Elle voyait des terroristes et des complots etarras partout. Elle découpait et archivait le moindre fait divers attribué à ETA. Les dates importantes ou les noms d'activistes étaient surlignés en jaune. Elle leur attribuait des nombres ou des références.

Elle aimait également les croquis. Des dizaines par carton. Noms récurrents, etarras en fuite, etarras condamnés, etarras espagnols ou français. Chacun sa case. Chaque case dans une autre case plus large, qui se terminait inexorablement dans le Grand Casier mental de la femme flic obsessionnelle.

2009, l'affaire Jokin Sasco : Lefebvre n'avait pas perdu une miette de la version officielle. Sánchez sourit. Elle n'accordait aucun crédit à l'hypothèse barbouze. Les noms de Javier Cruz, Adis García, Alirio Pinto ou d'Aarón Sánchez n'apparaissaient nulle part.

2010, Lefebvre obtenait le grade tant convoité de lieutenant de police. 2011, mutée à Bayonne, elle passait enfin à la pratique. 2012, sa frénésie de classement compulsif ne cessait pas pour autant. Elle délaissait la presse pour les rapports officiels dont elle photocopiait les preuves, les dépositions et les photos pour son compte personnel.

Et toujours : ETA, ETA et ETA.

La femme flic était monomaniaque. Elle mouillait sa petite culotte pour les cagoulés en vert, rouge, blanc. Elle en rêvait la nuit.

Sánchez se pencha sur le dixième et dernier carton et l'ouvrit : affaire Domingo Augusti. Il cessa de sourire bêtement en comprenant que la femme flic était d'abord flic.

Le lieutenant Emma Lefebvre avait tout l'air d'une fouineuse de premier ordre. Elle avait remonté la piste Domingo Augusti jusqu'à son père, Ettore Iraola. Relié entre eux les GAL, Adis García, Alirio Pinto et Javier Cruz. Les opérations Jokin Sasco et Domingo Augusti. 2009 et 2013. Les procureurs Delpierre et Boyer – merde, elle couchait avec ce type et fouillait dans ses poches dès qu'il avait le dos tourné ! L'achat du terrain de la Sargentis, Giraud, les sociétés de sécurité et Aarón Sánchez. Le fric qui coulait à flots et les barbouzeries. Pire : Sánchez et Cruz. Elle détenait des fiches caviardées sur Javier Cruz et sur Adis García, ainsi qu'une copie du casier judiciaire miraculeusement vierge de Sánchez, son acte de naissance, sa fiche de Sécurité sociale et ses coordonnées bancaires. Elle connaissait les dates et les noms. Ne lui manquaient plus que le pourquoi et le comment.

Sánchez vit rouge et ferma les yeux. Il laissa son imagination enfler. Une séquence violente et rapide se matérialisa dans son esprit.

Cinéma muet : Emma Lefebvre rentrait de son périple espagnol, claquait la porte derrière elle, toute contente de ses dernières trouvailles. Sánchez l'attendait patiemment dans l'obscurité du salon. Elle le reconnaissait et tentait aussitôt de s'enfuir, mais Constantino lui barrait la route. Elle paniquait et déballait tout ce qu'elle savait. Elle les suppliait. Sánchez susurrant « Vilaine fille ! » en brandissant les lettres de son avocat au sujet de sa récente séparation. Il dodelinait de la tête comme pour dire « Je comprends votre peine » et pointait du doigt une corde que Constantino avait préalablement fixée à l'une des poutres. Il ajoutait : « Le suicide est un péché, lieutenant Lefebvre » mais c'était comme si un autre que lui proférait ces mots. Elle se jetait à ses genoux et le suppliait de plus belle. Constantino consultait Sánchez du regard, une main sur le nœud coulant. Pétrifié, Sánchez

fixait la femme flic, incapable de donner à Constantino l'ordre de la pendre. Constantino le traitait de mauviette et ajoutait une deuxième corde.

Sánchez rouvrit les yeux en frissonnant, au bord de la nausée. La réalité finit par le rattraper et il reprit pied. Il réévalua la situation et opta pour une autre stratégie.

Il rafla le contenu du dixième carton et le vida dans un sac-poubelle qu'il descendit et fourra dans le coffre de la voiture. Il récupéra un bidon de soude caustique et des marqueurs, puis il remonta. Pendant que Constantino coupait la soude avec de l'eau et la répandait sur le disque dur de l'ordinateur, les étagères de CD-Rom et les cartons de documentation, Sánchez inscrivit en gros les noms de Boyer et Lefebvre sur le miroir de la salle de bains et les murs du salon.

Constantino le rejoignit et déclara :

— Ça n'est pas suffisant.

Il tendit la main et Sánchez y déposa un marqueur. Constantino fit mine de réfléchir, puis il traça avec frénésie des sigles d'ETA, des haches et des serpents un peu partout.

Sánchez contempla le résultat et jugea que c'était suffisant. Ils remballèrent le bidon vide et les marqueurs dans un sac, éteignirent les lumières et décampèrent.

*

La nuit tirait à sa fin, mais Sánchez n'avait toujours pas sommeil.

Il déposa Constantino à la planque et roula dans la vieille ville, vitres baissées, malgré la pluie. Des bourrasques de vent s'engouffraient dans l'habitable et les pans de son blouson claquaient contre la portière. L'âme de la ville et les fantômes de ceux qu'il avait assassinés le saisirent et ne le lâchèrent pas jusqu'à ce qu'il traverse l'Adour. Il prit la direction de la plage d'Anglet et se gara face à l'océan.

Il reprit son souffle en regardant les gouttes s'écraser par vagues successives sur le pare-brise et danser dans le halo des phares.

L'averse cessa. Il coupa le contact et attrapa les sacs-poubelles. La marée montait. Il marcha un moment dans le sable avant de buter contre la digue. Il fit halte et se débarrassa de son fardeau. À quelques mètres de là, un couple baisait contre les blocs de béton au rythme de

la houle. Sánchez se racla la gorge. La fille poussa un cri de surprise. Le type recula et se tourna vers lui, la bite à l'air. Il bomba le torse, le traita de sale pervers et lui intima l'ordre de fiche le camp. La fille se blottit derrière lui pour cacher sa nudité. Sánchez avança d'un pas, brandit son semi-automatique. Le type et la fille ramassèrent leurs frusques fissa. Sánchez toussota poliment. Ils déguerpirent sans demander leur reste. Il cria :

— Hé, ne partez pas.

Le couple disparut dans le noir. Sánchez s'agenouilla, creusa un trou à mains nues et y déversa le contenu des sacs. Il se redressa, alluma une cigarette et mit le feu aux documents. Les flammes firent leur travail, l'océan vint ensuite lécher les cendres avant de les recouvrir définitivement.

Sánchez sifflota :

— Bye-bye.

Le téléviseur projetait des reflets bleutés sur le plafond. Le son était coupé. Macrina somnolait devant un programme de nuit. Elle s'efforçait de ne pas dormir en suçant des pastilles à la vitamine C. À chaque fois qu'elle fermait les yeux, des images dégradantes la harcelaient.

La sonnerie du téléphone bouleversa le fragile équilibre.

Macrina s'assit sur le bord du lit et décrocha.

— Qui est là ?

Personne ne répondit.

Elle se leva, se dirigea vers la fenêtre et tira le rideau. Aarón Sánchez était en bas de l'hôtel, le visage levé dans sa direction. Il lui fit un signe de la main.

Elle soupira :

— Vous n'en avez toujours pas assez ?

— Jamais.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Coucher avec vous.

Il précisa :

— En tant que client.

Sa requête était pathétique. Elle ignorait si elle devait se moquer ouvertement de lui ou raccrocher. Elle entrouvrit la fenêtre.

— Non.

Sánchez se mit en colère.

— J'arrive.

Elle n'eut pas le temps de protester. Trois coups de feu claquèrent sur le parking. Sánchez s'effondra sur le bitume. Une voiture démarra. Macrina recula à l'intérieur de la chambre et s'accroupit sans lâcher le

portable.

Elle murmura :

— Je n'y suis pour rien, je te le jure.

Emma Lefebvre nourrissait des rêves de justice et de promotion. Sa hiérarchie entendait résoudre l'affaire Augusti proprement. Ni Meyer, ni Kleber ne souhaitaient qu'elle éclabousse leurs chaussures vernies. Un véritable casse-tête. Emma avait besoin d'un plan solide pour le démêler.

Javier Cruz était la clef de voûte de ce plan.

Emma misa tous ses espoirs sur cette simple hypothèse. Elle demanda et obtint auprès du commissaire divisionnaire Kleber une autorisation écrite d'enquête dans le cadre des accords de coopération franco-espagnole en matière de lutte contre le terrorisme. Objectif affiché : remonter la filière de la cocaïne.

Elle loua un Scenic diesel à l'agence Renault de Bayonne et franchit la frontière.

¡ Y viva España !

Journées portes ouvertes aux bureaux de police de Burgos, Santander, Logroño et Pamplona. Guidée par la voix de Manuel Escobar, Emma consulta leurs dossiers tout son saoul pendant trois jours et remonta le temps jusqu'au début des années 1980.

Cruz jouissait d'une sacrée célébrité au Pays basque sud depuis quatre décennies. Une véritable star de l'ombre dans la gestion des affaires basques. Collé à l'histoire d'ETA et de la lutte antiterroriste espagnole comme une sangsue.

Emma retrouva sa trace pour la première fois en octobre 1973 où Cruz débutait sa carrière à la Guardia Civil de Madrid. Le 20 novembre de la même année, le bras droit de Franco et vice-président du gouvernement espagnol, l'amiral Luis Carrero Blanco, était assassiné par ETA.

Cruz fut muté à Burgos.

Sus aux méchants terroristes antifrquistes et bienvenue au Pays basque !

Emma le suivit à la trace.

À Burgos, un policier la conduisit dans un bar où il lui présenta un

septuagénaire nostalgique du généralissime qui avait bien connu Javier Cruz. Le vieil homme conservait une haine farouche des démocrates et avait quitté la Guardia Civil en 1977 avec un palmarès impressionnant. Le type jouait les modestes – quelques Basques tabassés à mort, la belle affaire ! Pour trois bières et deux « carajillos de cojones(16) », il lui raconta l'histoire d'un cador sans états d'âme. Cruz représentait à l'époque la crème de la lutte antiterroriste parce qu'il avait la foi. Puta madre, ce jeune policier croyait au retour d'un État ouvertement autoritaire ! Il n'hésitait à mettre la main à la pâte. Il participa activement à la traque de deux des huit militants d'ETA dont Franco signerait la sentence de mise à mort, peu avant de succomber à la maladie le 20 novembre 1975. Six mois plus tard, Cruz montait en grade et déménageait à Pamplona, aux stupéfiants – oh, oh, oh !

Emma remercia le vieil homme, remonta dans son Scenic de location et roula en direction de l'Est, attirée par l'odeur de la mort.

Période faste pour Javier Cruz, le fonctionnaire zélé. Le policier avait de la suite dans les idées et ne ménageait pas sa peine. Il avait pour partenaire d'équipe un dénommé Ettore Iraola, le futur père de Domingo Augusti. Également policier de la Guardia Civil, Iraola fut inculpé pour meurtre dans deux attentats à la voiture piégée sur des membres présumés d'ETA en juin 1983, condamné en 1986, puis retrouvé pendu dans sa cellule, à Séville, en 1989.

Tiens, tiens !

Emma en déduisit que le monde était décidément bien petit.

Elle descendit jusqu'à Séville et demanda à consulter les archives du centre pénitentiaire. Lorsqu'elle s'enquit du dossier d'Iraola, on lui répondit qu'il était manquant. Qu'à cela ne tienne, où était-il enterré ? Séville, toujours, cimetière San Fernando, fosse commune. Personne n'avait réclamé le corps. Ni sa veuve, ni son fils, encore trop jeune. Qui irait se recueillir sur la tombe d'un salaud ? Fin de l'histoire.

Emma ne se découragea pas pour autant. Elle dénicha un hôtel-restaurant en périphérie de la ville, y dégusta gaspacho et tapas de poissons frits et de calamars à la plancha, puis elle se coucha et dormit du sommeil du juste.

Le lendemain à l'aube, elle prit la route de Santander et continua à explorer l'histoire.

Troisième jour d'enquête : premières taches dans le parcours jusque-là sans faute de Javier Cruz et premières incursions en territoire français.

Le policier était un rescapé des procès publics des Groupes Antiterroristes de Libération. Il était soupçonné d'être impliqué dans deux assassinats, en juin 1983 et avril 1985. Soupçonné mais jamais condamné. Muy interesante : les plaintes des familles et du juge chargé de l'affaire avaient été classées sans suite, contrairement à celles de son ami Iraola. Inquiété un temps en 1989 par la justice française, Cruz était finalement passé entre les mailles du filet après le décès inopiné d'Ettore Iraola, faute de preuves et de témoins. Il se réfugia dans le centre de l'Espagne où il jouit d'une protection policière durant une année.

Emma huma l'air ambiant. Elle en déduisit qu'Iraola avait pu menacer Cruz de le faire chanter. Cruz se serait débrouillé pour le « suicider » – pas de chance, paix à ton âme, compañero ! Vingt-quatre ans plus tard, le fils, Domingo Augusti, aurait pu être tenté de reprendre l'affaire familiale et venger son père. Simple supposition : Cruz continuait simplement de faire le ménage.

Mouais, passons.

Emma continua de renifler dans les arrières-cours de l'histoire de la belle et jeune république espagnole. La démocratie était en marche, les accords entre la France et l'Espagne fonctionnaient à merveille. ETA était toujours une menace commune. Javier Cruz s'amusait comme un petit fou. Il allait et venait à nouveau d'un côté et de l'autre de la frontière. De jour comme de nuit. Plutôt le jour côté espagnol, davantage la nuit en France. Les douaniers étaient devenus ses meilleurs amis. Personne n'ouvrait son coffre ni ne fouillait ses poches. Des etarras espagnols émigraient en France où la justice était, disait-on, plus clémentine. Cruz les suivait jusque dans leurs retraites, les traquait et les ramenait en usant de la manière forte avec ses compagnons de la Guardia Civil. Des familles espagnoles portaient plainte pour disparition inquiétante, puis, quand elles retrouvaient leurs proches, pour séquestration et actes de torture. Leurs avocats ne chômaient pas.

Des procès vite expédiés.

Certains flics tombaient.

Javier Cruz, jamais.

Les rumeurs les plus folles couraient à son propos. Certains le disaient

directement lié aux plus hautes instances gouvernementales espagnoles. D'autres prétendaient l'avoir vu dîner dans les beaux restaurants de Saint-Jean-de-Luz ou de Biarritz avec un sénateur ou un ministre de l'Intérieur français et son chef de cabinet.

Cruz disparaissait, fin 2001, puis réapparaissait en avril 2004, auréolé de prestige, peu après les attentats de Madrid. Métamorphose totale. Emma n'en revenait pas. Leurs destins empruntaient des lignes parallèles. La larve était devenue papillon. Des galons d'officier trônaient sur les épaules du policier de la Guardia Civil. Cruz était Monsieur Propre. Son portrait fleurissait dans les articles de la presse nationale espagnole consacrés à la lutte antidrogue, section Pays basque. On s'arrachait ses services partout.

L'histoire dans l'Histoire : de 2004 à 2007, Cruz dirigea dix-sept opérations antidrogue aboutissant à l'arrestation de dizaines de trafiquants. À deux reprises, Domingo Augusti figurait parmi la liste des prisonniers. 10 décembre 2005, Augusti était relâché au bout de trois mois d'incarcération à la prison de Santander. 22 février 2006, le fils d'Iraola bénéficiait d'une libération sous caution au bout de deux jours seulement, avant d'être blanchi sur décision exceptionnelle du juge en charge de l'affaire.

Cruz / Iraola.

Et maintenant Cruz / Augusti.

Un vrai miracle.

Emma compulsa ses notes et compléta la biographie d'Augusti. Les dates et la chronologie des événements se recoupaient parfaitement. Le 10 février 2007, le trafiquant reconverti en saint était entendu par un juge français pour l'enlèvement du jeune militant basque Oihan Borotra, aux côtés d'Adis García, celui-là même qui avait été soupçonné d'être l'homme de main de Javier Cruz dans l'affaire Jokin Sasco.

Double miracle supplémentaire : Augusti n'était pas inquiété par la justice grâce à un appui haut gradé qui avait dû rester anonyme et, comme Cruz, il jouissait du don de passe-frontière.

Après ça, Cruz monta encore en grade et déménagea sur Bordeaux, section antiterroriste. La classe internationale ! Quelques articles dans la presse espagnole, mais silence radio côté français.

Discrétion, discrétion.

En France, son nom n'apparaissait que deux fois : en juin 2009, dans l'article à révélations fracassantes du journaliste basque Marko Elizabe, dans le cadre de l'affaire Jokin Sasco, puis en 2013, dans la bouche de Simon Garnier. Entre-temps, Cruz rentrait en Espagne, œuvrait aux stupéfiants, avant son retour aux affaires françaises en 2012.

Nouvelles idées, nouvelles méthodes, nouvelles responsabilités, nouvelle équation : antiterrorisme + cocaïne + sécurité + immobilier = Javier Cruz l'intouchable.

Résultat des courses : le dimanche 24 février 2013, le corps de Domingo Augusti échouait sur une plage landaise.

La boucle était bouclée.

Les vacances d'Emma, presque terminées.

Elle passa quelques coups de fil en quête d'une faille – intouchable, ah ouais, vraiment ?

En fin d'après-midi, elle parvint à mettre la main sur l'adresse d'un haut fonctionnaire, membre de l'Audience nationale, en déplacement au Pays basque, dont on l'assurait qu'il connaissait Javier Cruz. Elle obtint un rendez-vous auprès de son secrétaire pour le lendemain, en début de matinée.

Elle referma son carnet de notes et décida qu'elle en avait assez pour aujourd'hui. Elle mit le cap sur Bilbao, contourna le musée Guggenheim et emprunta l'avenue Abandoibarra, sans même s'arrêter pour admirer le Palais des congrès et de la musique Euskalduna. Elle dénicha une place dans le centre-ville, réserva une chambre dans un hôtel modeste et marcha jusqu'au quartier des bars à pintxo en fredonnant sa propre version de la chanson de Manolo Escobar : « Entre flores, fandanguillos y alegrías, nacio en España, la tierra del señor Cruz, y todo el mundo sabe que es verdad... »

Atablée en terrasse, elle commanda une assiette de morue aux piments et un verre de Rioja Alavesa. Au serveur qui lui apportait l'addition et demandait poliment si son séjour espagnol avait été riche en découvertes, elle répondit :

— Vous croyez aux miracles, vous ?

Aarón Sánchez roula sur lui-même sans lâcher son portable. Il se faufila sous une voiture et attendit des bruits de pas qui ne vinrent pas. Une voiture démarra sur les chapeaux de roue. Le bruit du moteur s'évanouit dans la nuit.

Fin des hostilités.

Macrina dit :

— Je n'y suis pour rien, je te le jure.

Il grimaça :

— Peut-être.

Il raccrocha. Son épaule gauche lui faisait un mal de chien. Il tâta sa blessure. La balle avait traversé le muscle et était ressortie. Dégâts minimes, beaucoup de sang. Il comprima les plaies de la main, rampa jusqu'à la Honda Accord et se hissa à bord.

Le visage flou de Javier Cruz s'imprima en premier dans son esprit, puis celui de Simon Garnier, le flic revanchard et paumé. Il refusa de trop y penser et se concentra sur sa douleur.

Il quitta les lieux et dénicha une ruelle déserte, en périphérie de la ville. Il se désapa, aspergea sa blessure de whisky, déchira son tee-shirt en fines bandelettes, pansa son épaule et se rhabilla.

Il but une lampée de whisky et composa le numéro de Simon Garnier. L'autre décrocha à la cinquième sonnerie.

Sánchez soupira :

— Tu m'as raté.

— Va te faire foutre.

— Quelle mouche t'a piqué, connard de flic ? Je croyais qu'on était associés.

Garnier prit son temps avant de répondre.

— Je veux des garanties.

Sánchez ricana.

— De quelles garanties parles-tu ? Tu sais tout, tu es mouillé jusqu'au cou et en plus tu essaies de me planter. Hijo de puta, tu es le numéro un sur ma liste, maintenant !

— On est dans une impasse.

— Tu l'as dit.

Garnier raccrocha. Sánchez le rappela aussi sec.

— On n'en a pas terminé, toi et moi.

— J'imagine que c'est inévitable.

— Je ne te lâcherai plus.

— Je sais.

— Je suis plutôt doué à ce jeu-là.

— C'est ton boulot.

La réponse du flic sonnait comme une évidence. Sánchez réfléchit un moment et ne trouva rien à répondre à cela.

Il dit :

— Il s'est passé trop de choses, ici.

— Trop de morts.

— Ouais.

— Trop d'histoires insensées qu'il va nous falloir mener à leur terme, si on nous en laisse le temps.

Sánchez rit.

— Et pour lesquelles il faudra payer.

La communication fut à nouveau interrompue.

Sánchez rappela mais bascula sur le répondeur. Il lâcha le portable et se laissa aller contre le dossier du siège. L'horloge indiquait 6 heures moins cinq. Le tableau de bord et le volant étaient maculés de sang séché. De la buée s'était formée sur le pare-brise et les vitres. Sánchez

mit le moteur en marche et enclencha la soufflerie au maximum pour la faire disparaître.

Les dernières paroles de Macrina lui revinrent en mémoire. Il décida de croire qu'elle n'était pas impliquée dans tout ce merdier. La petite pute n'avait qu'un peu de foutre sur les mains et elle n'était qu'un pion dans le grand échiquier des Giraud, Cruz et consorts. Elle ramassait les miettes, comme lui.

Il se mit à claquer des dents. Il siffla le reste du whisky et jeta la bouteille qui se brisa sur le trottoir. L'alcool lui donna des sueurs froides. Il régla la molette du chauffage au maximum. Il se dit que le flic l'avait manqué de peu et fut pris de tremblements.

Il ferma les yeux.

— Ne dors pas, marmonna-t-il.

Son épaule le lançait. Il donna une série de grands coups dans le vide pour se réveiller, puis il s'agrippa au volant, empoigna le levier de vitesse, passa la première et regagna la planque.

*

Constantino frappa à la porte de la chambre. Sánchez se redressa sur le lit et chercha sa montre des yeux. Son épaule était endolorie. Il défit son bandage et jeta un œil. La cicatrice se présentait plutôt bien.

Il se leva et alla ouvrir.

— Quelle heure il est ?

Constantino lui tendit une tasse de café et un sandwich au thon.

— 7 heures.

— Du soir ou du matin ?

— Du soir. Tu as fait le tour du cadran.

Sánchez hocha la tête et but une gorgée de café.

— Quel est le programme ?

— Cruz a appelé pendant que tu pionçais. C'est pour cette nuit.

— On devrait laisser tomber la Sargentis et se tirer de ce foutu pays.

Tu en penses quoi ?

Constantino balaya la pièce du regard derrière lui.

— Les gars sont prêts. Ils n'attendent que ça.

Sánchez acquiesça, lentement.

Il déclara :

— D'accord, mais personne ne meurt.

Constantino haussa les épaules, l'air de dire « C'est ton affaire, mon pote. Moi, je m'en fous ! »

Sánchez ajouta :

— Ou tout le monde meurt.

Dimanche 31 mars, 18 h 17. Article 56 et suivants du code de la procédure pénale. Le grand retour des flics, version brigade des stupéfiants. Uniformes bleus avec mention Police judiciaire, gyrophares, commission rogatoire, avis d'expulsion et commissaire divisionnaire Kleber en super-superviseur et producteur exclusif de l'opération Saaargentiis !

Coucher de soleil impeccable, douceur printanière et vapeurs de barbecue, ça en jetai !

Des gosses s'amusaient à se faire peur sur la banquette arrière d'une camionnette. Leurs cris étaient ponctués d'éclats de rire stridents. Accoudée à la portière, une jeune femme aux cheveux détachés observait, incrédule, le déploiement des forces de l'ordre.

Le qualificatif le plus pertinent était : surréaliste.

Les montants du portail volèrent en éclats sous les coups de masse. Quatre policiers dégagèrent l'entrée et s'effacèrent sur les côtés. Trois fourgons s'introduisirent sur le chemin de terre. Deux d'entre eux foncèrent tout droit avant de s'immobiliser au milieu d'une zone dégagée. Les moteurs continuèrent de tourner.

Deux unités au grand complet en tenue d'intervention se déversèrent par les portes latérales et se dispersèrent pour sécuriser la zone. Du sable fut lancé sur le feu et le barbecue, la sono coupée, le groupe électrogène éteint, les bidons d'essence et les rares caméras et appareils photo confisqués, les toiles qui recouvraient le matériel électrique jetées à terre. Un type qui protestait fut molesté, puis menotté et embarqué sans ménagement. Deux autres qui tentèrent de s'interposer subirent le même sort.

Chaque tente, chaque véhicule, chaque personne présente sur le terrain fut passée au crible. Fouille au corps, téléphones, canifs et briquets rassemblés sur une table. L'intervention prenait des allures d'opération antiterroriste musclée.

Pourtant :

Kleber se tenait à l'écart, un portable dans une main, les papiers officiels dans l'autre. L'esquisse d'un sourire satisfait illuminait son visage. Les policiers s'agitaient comme des enfants dans un parc

d'attractions. Ils étaient étonnamment détendus.

La véritable raison de leur présence était ailleurs.

C'était seulement maintenant que les observateurs attentifs remarquaient que le commissaire divisionnaire n'accordait qu'une attention distraite à la manœuvre générale. Il se concentrait sur un point unique : trois OPJ se dirigèrent au pas de charge vers la tente de Gaizka.

Leurs gestes étaient précis. Ils repoussaient et écartaient tous ceux qui se trouvaient entre eux et leur cible.

— Dégagez, dégagez, dégagez !

Ces hommes savaient exactement où trouver Gaizka Etxandi.

Ils n'étaient là que pour lui, ça crevait les yeux. Le reste servait uniquement à occuper la galerie. Gaizka fut le premier plaqué au sol, fouillé, menotté puis relevé et encadré jusqu'au fourgon le plus proche. Les portes coulissantes claquèrent. Le conducteur manœuvra et se dirigea vers la sortie. Belen s'accrochait à la manche d'un des policiers en le traitant de tous les noms, prête à griffer et à mordre – non, en fait, elle griffa et mordit à pleines dents.

Elle hurlait :

— Mensonges ! Mensonges !

Deux hommes furent nécessaires pour la maîtriser. Sous les huées, le plus petit la menaça en reculant du canon d'un Flash-Bail Compact.

Les militants firent bloc sur le terre-plein central. Des insultes en langue basque fusèrent. Des drapeaux et des banderoles passèrent de main en main sur lesquels figuraient le portrait de Giraud et le slogan : Hiltzaileak ! Hiltzaileak ! Hiltzaileak !

Des grenades de gaz lacrymogène roulèrent à leurs pieds.

Pschiiitt !

Les émanations de malotrinile se répandirent aussitôt sous forme de vapeurs acides orange et jaune. Une brume épaisse enveloppa les lieux. Sur fond de soleil couchant et de rayon vert, la scène rendait un maximum en matière d'effets spéciaux. Kleber leur avait concocté un final digne d'un film de Luc Besson.

Une copie de la commission rogatoire circula sous forme de téléphone arabe.

Héroïne.

La rumeur se répandit alors comme une traînée de poudre dans tout le camp : les flics auraient trouvé de l'héroïne sous le lavabo, dans la chambre d'hôtel de Bishop et dans le coffre de la voiture de Francia.

Groosses quantités.

Bien au-delà de la seule consommation personnelle.

Les deux hommes auraient été arrêtés et mis en examen pour détention et trafic de stupéfiants. Mais ils n'agissaient pas seuls. Il se disait que Gaizka roulait pour eux. Il se racontait aussi qu'il était peut-être le maître d'œuvre de leur petit trafic. À ce stade, la question était encore de savoir si l'information était vraie ou si les flics avaient inventé cette histoire pour semer la confusion.

Bouquet final : le soleil se confondit avec la ligne d'horizon, puis disparut. Le vent tourbillonna et dissipa le gaz. Les enfants pleuraient, les adultes toussaient et suffoquaient. La majorité de ceux qui n'avaient pas été embarqués écarquillèrent pourtant les yeux.

Kleber s'était évanoui comme par magie. Les fourgons contenant les unités de policiers n'étaient plus que de minuscules points rouge et bleu au fond de l'avenue qui desservait la zone industrielle.

*

L'avocat ne perdit pas de temps. Des plaintes pour coups et blessures, usage disproportionné de la violence, arrestations abusives, harcèlement et falsification de preuves étaient déjà rédigées et prêtes à être déposées lundi matin à la première heure. Gaizka fut relâché avant minuit, sans qu'aucune charge ne soit retenue contre lui.

Sur le parvis du commissariat central de Bayonne, Belen l'enlaça sous une salve d'applaudissements. Ils brandirent un poing vengeur vers le ciel. Des flashes de téléphones portables crépitèrent. Ils furent reconduits au camp au milieu d'un concert de klaxons et des vivats chantés à tue-tête.

Un feu de palettes de bois avait été allumé sur place. Tous se regroupèrent à la lueur des flammes. L'ambiance était à la suspicion et à la colère.

Héroïne.

Le mot revenait dans toutes les conversations.

Cinquante grammes d'héroïne pure avaient été trouvés dans la doublure du sac de couchage d'un militant qui n'était pas celui de Gaizka. Un type dont tout le monde savait qu'il n'aurait jamais touché à cette saloperie et qui à présent croupissait dans une cellule.

Cela sonnait comme une erreur de casting.

L'héroïne était destinée à Gaizka.

Après Bishop et Francia, Kleber était uniquement venu pour lui.

Belen se souvint des types croisés dans les dunes, la nuit précédente. Gaizka hocha la tête et décrivit tant bien que mal les silhouettes entraperçues. L'avocat parla d'un coup monté. Il demanda à la cantonade si d'autres personnes les avaient vus.

Un homme s'exclama :

— Il faut sortir notre camarade de là.

Un autre répéta la même chose en langue basque, suivi par une dizaine de personnes.

L'avocat prit Gaizka par l'épaule.

— Ils ont planqué de la drogue dans le sac de couchage en croyant que c'était le tien. Tu comprends ce que ça signifie ?

Gaizka se frotta les yeux :

— De l'héroïne.

— Ils ont essayé de te piéger.

Une femme cria :

— Ils ont essayé de nous piéger.

Belen embrassa Gaizka.

— Dieu sait ce qu'ils sont capables de faire après ça.

Elle l'embrassa encore, sur le front, dans le cou. Elle remonta jusqu'à

l'oreille.

Elle murmura :

— Ils ont gagné.

Gaizka la dévisagea comme si elle était subitement devenue folle.

— Répète-moi ça ?

— Il faut tout arrêter.

— Belen, mon amour, c'est tout le contraire. Ces types font la loi, ici, et nous ne pouvons pas les laisser faire sans rien dire.

L'avocat acquiesça gravement. La femme qui avait crié acquiesça. Les visages les plus proches acquiescèrent à leur tour. Belen se détourna pour dissimuler les larmes qui lui montaient aux yeux.

Gaizka se leva et scanda :

— Assassins !

Les autres l'imitèrent :

— Hiltzaileak ! Hiltzaileak !

Belen s'éloigna du feu pour pleurer. Gaizka la suivit du regard et la vit revenir en courant. Des hommes encagoulés surgirent derrière elle. Ils brandissaient des matraques et des chaînes de vélo. La nuit les recrachait un à un, à droite, à gauche. Gaizka ne parvenait pas à les compter. Les premiers coups s'abattirent sur les dos et les crânes.

Un cagoulé immense attrapa Belen par les cheveux. Il la frappa au ventre et la traîna en direction de Gaizka. Un deuxième émergea sur la droite de Gaizka. Il lui asséna des coups de matraque dans les côtes et au visage. Son nez craqua. Du sang jaillit. Le jeune homme perdit l'équilibre et chuta, le souffle coupé. L'autre s'acharna alors à coups de pied. Belen hurla de terreur. Elle fut battue à nouveau et se recroquevilla en se protégeant la tête des bras. Le colosse la traîna et la propulsa sans effort apparent contre Gaizka. Il leva alors le poing, prêt à frapper.

Le deuxième cagoulé lui fit signe d'arrêter. Il sortit un sachet rempli de poudre blanche de sa poche. Il se pencha et l'agita devant leurs yeux jusqu'à ce qu'ils comprennent de quoi il s'agissait.

Il dit :

— Alors, les drogués, on s'envoie en l'air ?

Poisson d'avril !

Parfaite synchronisation : après les feux de la rampe sous les projecteurs des stups, la stratégie de l'ombre version Aarón Sánchez.

L'effet de surprise fut total. Les écolos détaient comme des lapins dans tous les sens. Leurs mioches braillaient dans les bras de leurs femmes, leurs tentes s'enflammaient comme des fétus de paille et ces connards ne savaient même pas se battre.

Ça, des militants pour la cause basque ?

Sánchez ruminait sa blessure à l'épaule. Il étouffait sous la cagoule, mais bon Dieu de bordel de merde, la simple vue de ces filles et de ces fils de terroristes basques lui filait la chair de poule et le dopait comme dix rails de cocaïne.

Il repéra tout de suite les deux meneurs. Il fit signe à Constantino de lui ramener la fille et intercepta le dénommé Gaizka Etxandi. Il se planta sur ses jambes et le roua de coups sous les yeux de sa petite amie, puis il lui fourra de l'héroïne dans le nez et dans les poches.

Il gueula :

— Espèce de petit merdeux, quand est-ce que tu comprendras que tu n'es pas le bienvenu ici ?

Le gamin jura et se débattit.

Sánchez dit :

— Qui te paie pour organiser tout ça ?

— Non.

— Les autonomistes ?

Gaizka tenta de se redresser. Sa petite amie hurlait. Constantino la tira en arrière par les cheveux pour qu'elle ne s'interpose pas.

— Les écolos ?

— Non !

— Jean-Christophe Giraud ?

— Allez vous faire foutre !

Sánchez cherchait une faille dans le regard du gamin. Il se pencha davantage.

— Javier Cruz. Ce nom te dit quelque chose ?

Gaizka balbutia :

— Merde, de quoi vous parlez ?

— Tu mens !

Sánchez le frappa à la tempe.

— Dis-moi à quoi rime tout ce cirque.

— Quoi ?

— Dis-moi pourquoi on m'envoie casser la gueule à des pauvres connards sans envergure comme toi et tes amis. Donne-moi la raison cachée de tout ça.

Gaizka serra les dents et planta ses yeux dans les siens.

Sánchez cria :

— Dis-moi ce que je fous ici, putain !

Gaizka dit :

— Les types comme vous n'ont rien à faire ici.

Sánchez vit rouge. Dans son esprit, les traits du lieutenant de police Simon Garnier se superposèrent à ceux de Gaizka. Il le frappa encore à la tempe et au cou. Le gamin s'étrangla, toussa et vomit un mélange de bile et de sang, mais Simon Garnier était toujours là qui le narguait et le relançait.

La fille cracha sur le sol. Constantino la maintint à genoux. Sánchez la gifla et lui posa la même question. Elle cracha à nouveau. Constantino la souleva et la coucha de force sur le ventre, face contre terre. Sánchez se détourna et retira sa cagoule. Il remit ça avec Gaizka/Simon jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'un amas de morve et de chairs sanguinolentes. Ses yeux le fixaient toujours, désormais

vides de toute expression.

Sánchez releva la tête et parcourut le camp du regard. Ses hommes suivaient ses consignes à la lettre. Il n'y eut bientôt plus âme qui vive à deux cents mètres à la ronde. Le feu dévorait tout ce qu'il y avait à brûler. L'odeur de plastique brûlé supplantait celle, tenace, des lacrymogènes.

Sánchez comprit qu'il avait perdu la partie. Il inspira et expira longuement. Il prit conscience de la cagoule qu'il tenait dans la main droite et la renfila.

Constantino désigna le gamin du menton.

— Je crois qu'il est mort.

Sánchez se redressa et pensa à Garnier.

— Ce pourri de flic n'a eu que ce qu'il méritait.

Constantino le dévisagea d'un air étrange mais ne fit aucun commentaire. Il lâcha la fille qui se précipita sur son petit ami pour tenter de le réanimer. Elle eut bientôt les mains et les lèvres barbouillées de sang. Sánchez s'éloigna rapidement pour ne plus entendre les bruits de succion que sa bouche produisait au contact de celle de Gaizka.

Il dit :

— On n'a plus rien à faire ici.

*

Sánchez n'en avait pas encore terminé.

Une fois à la planque, il ramassa ses affaires et donna une enveloppe à Constantino. Il laissait du fric pour payer les hommes, vider la planque et nettoyer derrière eux.

Il précisa :

— Débarrasse-toi également des armes.

Ils burent une bière en silence, pendant que les autres jacassaient à propos de leurs exploits de la nuit. Sánchez prêtait une oreille distraite à ce qu'ils racontaient. Au moment de partir, il fila également à Constantino une rallonge de trente mille euros.

— Disparais dans la nature et ne reviens jamais. Constantino fronça les sourcils.

— Et la drogue ?

— À toi de voir.

— Et Javier Cruz ?

Sánchez haussa les épaules, lui serra la main et décampa.

*

Il roula jusqu'à Dax et somnola en écoutant les informations jusqu'à l'ouverture des bureaux de l'agence du Crédit Lyonnais.

Il vida le compte courant de País Vasco Seguridad et le clôtura.

Quatre cent soixante-dix mille euros d'argent propre.

Il en vira un tiers sur un compte espagnol à son nom et se fit remettre le reste en liquide. Il fourra l'argent dans un sac qu'il balança dans le coffre de la Honda Accord et prit la direction d'Herm.

Là, il rangea la Honda dans l'un des garages et l'aspergea d'essence.

Il récupéra le liquide et les passeports dans son coffre-fort, les rangea avec l'argent de la banque dans son sac et commença à faire le ménage.

Il démontra l'intégralité de son labo, vida ses étagères, empila au centre de la pièce les meubles, les ustensiles en verre, les stocks de caféine et de paracétamol, les doses d'héroïne et de cocaïne prêtes à la vente – rien pour sa consommation personnelle. Il dissolut le bicarbonate de soude dans deux litres d'alcool et l'ajouta au reste. Il plaça les cartons et les dossiers en équilibre. Il vit les listes de noms. Il vit les montages photos de Simon Garnier où lui et Macrina Bolivar semblaient s'embrasser. Il vit les carnets où il compulsait les numéros de ses contacts. Puis il décida de les rayer de sa mémoire.

L'opération sembla durer des heures. Ses muscles répondaient au ralenti. À l'intérieur de son crâne, c'était comme une succession de zooms avant et arrière sur un objet qui demeurerait désespérément flou.

Il déposa enfin les papiers où apparaissait le nom d'Aarón Sánchez au sommet de la pyramide et y déversa cinq litres de gasoil.

Il prit soin d'asperger le sol et les murs pour faire la jonction entre le garage et le laboratoire, puis il recula, craqua une allumette et la lança. La pile s'embrasa d'un coup. Sánchez attrapa son sac, sortit et referma la porte sans regarder derrière lui.

Il marcha jusqu'au centre-ville, prit un bus pour Dax, loua une Clio sous un faux nom, planqua l'argent à la place de la roue de secours et quitta la ville. Une fois à Bayonne, il appela son contact mexicain pour lui dire qu'il arrêtait l'héroïne.

Sánchez dit :

— Je peux te donner un conseil ?

— Pourquoi pas.

— Tu devrais faire comme moi, ramasser ton fric et rentrer dare-dare chez toi.

Numéro 7 se marra.

— Les affaires n'ont jamais aussi bien marché !

— Javier Cruz vous a menés en bateau. Ses promesses à propos de la cocaïne et de la libre circulation de la drogue, c'est des conneries. Tôt ou tard, il vous enverra les flics. Lui ou un autre.

— Je n'en ai jamais douté.

— Cruz est le genre à gagner sur tous les tableaux.

Le Mexicain se marra de plus belle.

— Ta sollicitude me touche, amigo.

— Je suis un type réglo.

— Je sais, je sais. Alors laisse-moi te donner un conseil, à mon tour. Tu es trop sentimental, laisse tomber la drogue, c'est un business trop éprouvant pour toi.

Sánchez lui donna ensuite le numéro de son compte en banque espagnol, ainsi que ses codes d'accès, et lui expliqua qu'il y avait un peu plus de cent cinquante mille euros en règlement de ses dettes et pour solde de tout compte.

Le trafiquant se contenta de dire :

— C'est le double de ce que tu me dois.

Sánchez sourit pour lui-même.

— J'ai un service à te demander.

— Sí ?

— Il y a un type qui ne me lâche plus, il prend des photos de moi, il fouille dans ma vie privée. Il n'est pas net... Il s'appelle Simon Garnier.

— Je peux le trouver où ?

— Commissariat de Bayonne. Le type est lieutenant de police aux stupéfiants.

Numéro 7 éclata d'un rire sonore avant de raccrocher. Sánchez prit ça pour un accord de principe.

Il jeta son portable dans une bouche d'égout et alluma sa première cigarette en vingt-quatre heures. La tête lui tourna, la rue chavira avec elle et le ciel devint rouge écarlate.

Le cadre :

Salon privé, lumière tamisée, fauteuils en cuir et tentures couleur taupe dans un hôtel chic de Bilbao avec vue sur le fleuve Nervión et les pentes abruptes du Pagasarri.

Señor Raúl Espinosa travaillait au montage des dossiers pour la Chambre pénale de l'Audience nationale de Madrid, section antiterrorisme – impossible d'obtenir davantage de précisions.

Il lui tendit une carte sur laquelle n'était inscrit que son nom. Il n'avait pas de titre officiel. Emma trouva cela bizarre – mais qu'est-ce qui ne l'était pas dans l'affaire Domingo Augusti ?

Il avait eu vent de l'enquête buissonnière qu'une jeune officier de police française menait sur son territoire. Disons que Javier Cruz figurait peut-être sur l'une de ses listes noires.

C'était tout ce qu'Emma devait savoir.

L'homme portait un costume clair à rayures d'une autre époque. Une longue mèche de cheveux teints était rabattue depuis la tempe vers le sommet de son crâne, de manière à dissimuler sa calvitie. Le ventilateur du plafond la soulevait légèrement par intermittence. Il tenait une mallette en cuir noire fermée sur ses genoux. Il la conservait sur lui. Emma mourait d'envie de savoir ce qu'elle contenait de si précieux.

Donnant-donnant. Il acceptait de répondre à ses questions parce qu'elle bossait pour l'antiterrorisme français.

Elle décrivit l'affaire Domingo Augusti dans les grandes lignes, la valise, les fils électriques, le chatterton, le trafic de cocaïne et ce qu'elle savait de Javier Cruz. Elle vit que sa connaissance du dossier impressionnait Raúl Espinosa. Elle répéta à trois reprises que la lutte contre le terrorisme était son unique priorité. Elle précisa que seuls l'intéressaient les faits se déroulant sur le territoire français.

Espinosa la jaugea un moment avant de prendre la parole. Il paraissait satisfait et soulagé.

Il dit :

— J'en ai déjà vu des dizaines avant vous, lieutenant.

Elle dit :

— En quarante ans de carrière, combien croyez-vous que des types comme Cruz ont vu passer de hauts fonctionnaires comme vous ?

Il émit un sifflement admiratif.

— Quelle longévité !

Elle sourit.

— Vous pourriez tenir aussi longtemps que lui ?

Il hocha la tête.

— Cruz est un idéaliste. Il bénéficie de nombreux soutiens. Pour certaines personnes, il fait un sale boulot nécessaire.

— Et pour vous ?

Il fit mine de réfléchir.

— Il est excessif, beaucoup trop excessif. Il est possible, je dis bien possible, que ses méthodes atteignent aujourd'hui leurs limites.

Elle l'observa longuement. Elle remarqua que l'index et le majeur de sa main droite étaient jaunis par le tabac.

— Je suis bien de votre avis.

Espinosa afficha un large sourire. Il déposa la mallette à côté de lui avec précaution et croisa les jambes.

Il dit :

— Que puis-je pour vous, lieutenant Lefebvre ?

— Dites-moi quelque chose à propos de Javier Cruz que j'ignore.

— Mais encore ?

— Dites-moi comment servir les intérêts de la France sans nuire aux bonnes relations entre nos deux pays.

— Vous êtes une femme d'une grande sagesse.

Emma croisa également ses jambes. Elle dit :

— Je vous écoute.

Espinosa ouvrit sa mallette et en sortit une pochette plastifiée qu'il déposa sur la table basse devant elle.

Il la tapota du bout des doigts.

— En aucun cas ceci ne peut constituer une preuve dans un quelconque procès.

Il se leva, passa machinalement la main dans ses cheveux pour lisser sa mèche. Les murs du salon semblèrent se rétrécir. Emma retint son souffle. Espinosa alla s'asseoir dans le fond de manière à lui tourner le dos.

Emma tira la pochette à elle et défit d'un geste fébrile les élastiques qui la maintenaient fermée.

*

Javier Antonio Cruz-Adàn était né le 10 avril 1952 à Málaga pour servir sa patrie. C'était un homme brillant dévoué à la lutte contre ETA.

La pochette contenait une enveloppe remplie de photos et des documents imprimés.

Emma s'intéressa d'abord aux photos.

La première le montrait en uniforme kaki, en compagnie d'autres policiers de la Guardia Civil, le jour de sa nomination. Visage fermé, torse bombé, mains derrière le dos – « Repos ! » D'autres clichés officiels suivaient. Cruz poussant devant lui un prisonnier basque menotté, Cruz à l'arrière d'une voiture banalisée, Cruz en manœuvres dans les Pyrénées, Cruz au garde-à-vous devant une saisie d'armes et de munitions appartenant à ETA. Sur le dernier, il serrait la main à l'amiral Luis Carrero Blanco. À l'arrière-plan, un groupe de soldats français devant ce qui ressemblait à un terrain d'entraînement militaire. Emma retourna la photo et lut : Rivesaltes, Francia, 4 décembre 1973.

Elle tressaillit et poursuivit sa moisson.

Des clichés amateurs, à présent, tous marqués du sigle CNI, tamponné

en rouge – Centro Nacional de Inteligencia, service des renseignements espagnols. Aucun nom, aucune date, mais des visages souriants et hâlés qu'Emma avait déjà aperçus pendant ses recherches, dont ceux de : Adis García, Alirio Pinto et Ettore Iraola, en compagnie de Cruz et des policiers français. Manœuvres sur un chemin forestier, une route de montagne ou dans les dunes. Le décor de certaines photos évoquait des paysages du sud-ouest de la France. Années 1980 et 1990, à en juger par les coupes de cheveux et la qualité de l'image.

Sept récentes, enfin, prises à la dérobée derrière une baie vitrée ou un pare-brise de voiture. Sur les trois premières Javier Cruz était attablé à la terrasse d'un café de Biarritz avec le commissaire Kleber. Entre les tasses, une liasse de papiers.

Sur les quatre autres, lieu, heure et angle de vue identique, les papiers avaient disparu : Kleber et Cruz discutaient avec un troisième homme, plus jeune, qu'Emma reconnut comme étant le P. -D.G. de País Vasco Seguridad.

Emma fouilla dans sa mémoire et trouva son nom : Aarón Sánchez. Elle ausculta le cliché, dans l'espoir de lire sur leurs lèvres. Un détail attira son attention. Ils n'étaient pas trois, mais quatre. Au second plan, accoudé au comptoir, une cigarette aux lèvres, Simon Garnier. Le visage tourné vers l'objectif, légèrement déformé par les reflets du soleil sur la baie vitrée, il exprimait une sorte de sérénité, comme s'il se savait photographié.

Kleber, Garnier, Sánchez et sa majesté Cruz.

Une foule d'hypothèses plus ou moins hasardeuses se bouscula dans le cerveau d'Emma. Dans l'une d'elles, Garnier n'était pas l'imbécile qu'il laissait paraître et Kleber le pire salopard que la terre ait jamais porté. Les frontières entre le bien et le mal s'estompèrent brièvement, puis elle se souvint des paroles d'Espinosa – « En aucun cas ceci ne peut constituer une preuve. » Elle feuilleta une nouvelle fois les photos, les remisa dans leur enveloppe et passa aux imprimés.

Un fatras de données et de noms de code d'où il ressortait que Cruz était à la tête d'un vaste réseau de lutte anti-autonomisme basque basé sur une corruption généralisée. Cruz avait été rebaptisé El Rey(17). Kleber, sobrement appelé Le Commissaire. Sánchez, Le Cavalier. Un mystérieux informateur du nom de Vincent F. fournissait les détails de chaque rencontre ou opération, classées par date.

Le récit de Vincent F. débutait dans les années 1990. Pots-de-vin,

achat d'informations sur des etarras, filature d'agents du contre-espionnage français, émoluments, location de prostituées pour piéger des policiers français, chantage, achat et revente de drogue, caisse noire.

Vincent F. se chargeait également de récupérer et transférer les dossiers des affaires antiterroristes françaises en cours. En particulier celles impliquant El Rey. La fréquence de ses comptes rendus s'accélérait entre 2002 et 2008, en même temps que l'augmentation significative des enlèvements et séquestrations d'etarras présumés. Les noms des cibles étaient écrits en toutes lettres : Patxi Errecart, Bixente Hirigoyen, Julen Bertiz, Iñaki Goya, Txomin Zunda, Elea Viscaya, Andoni Sarasola, Oihan Borotra.

Le point culminant de la prose de Vincent F. se situait pendant l'année 2009, durant l'affaire Jokin Sasco avec l'apparition de Sánchez / Le Cavalier. Vincent F. émettait clairement des réserves sur la méthode. Il expliquait que toute l'opération n'était qu'une erreur et un fiasco annoncé. Il demandait à être dessaisi de l'affaire et muté sur un autre poste. Il suppliait ses interlocuteurs de tout arrêter sur-le-champ. Il écrivait « El Rey est fou à lier. Il est impossible de travailler avec lui. Sujet incontrôlable » – c'était ses propres termes.

Emma tourna les pages.

Silence radio pendant trois ans. Vincent F. se remettait à l'écriture fin 2012 avec l'opération Cocaïne impliquant Domingo Augusti et deux autres ressortissants espagnols, José Haya-Martinez et Neto Liberos. La chronologie des événements, du lundi 18 février 2013 aux découvertes d'Emma à propos de la Sargentis, y était détaillée par le menu, mais la forme générale de ses notes se transformait de façon radicale. Le ton devenait lapidaire. Des noms, des dates, des lieux. Ni fioritures ni impressions personnelles.

À une exception près :

« Compte rendu de Vincent F. n° 2013.03.21-A. Sujet : Lieutenant de police Emma Lefebvre. Bilingue français / espagnol. Élément de confiance, sérieux, motivé, très impliqué, fidèle comme un clébard. Menace : peu probable. Possibilité de rapprochement avec le CNI. »

La main d'Emma se mit à trembler. Un frisson glacé lui parcourut le dos.

Elle murmura :

— Fidèle comme un clébard... Vincent F., espèce d'enfoiré de première !

Elle referma les notes du CNI et s'installa confortablement dans le canapé. Son regard croisa celui d'Espinosa. Elle secoua la tête, ferma les yeux et reprit mentalement le fil de l'histoire.

Tout était clair.

Ces documents valaient de l'or. Ils représentaient aussi une menace pour chacune des parties.

Les dates et les lieux concordaient.

Vincent F. ressemblait trait pour trait au lieutenant de police Simon Garnier. Vincent F. était Simon Garnier. Un putain d'informateur au service du contre-espionnage espagnol, bordel de merde !

El Rey Javier Cruz dirigeait une véritable industrie de la peur. Ses méthodes n'avaient rien de légal, mais elles étaient tolérées et surveillées de près par le CNI via Simon Garnier. Javier Cruz en savait trop sur tout le monde. Son réseau impliquait tant de personnes qu'en déplacer ou en retirer une seule d'entre elles revenait à laisser s'effondrer l'intégralité du château de cartes. Personne ne pouvait l'atteindre. Il les tenait tous par les couilles.

Tous, sauf un chien fou nommé Aarón Sánchez.

Emma rouvrit les yeux. Espinosa se tenait debout de l'autre côté de la table. Il tenait la pochette dans une main, sa mallette dans l'autre.

Elle dit :

— Qu'attendez-vous de moi ?

*

Halètements et claquements de langues sur l'oreiller.

Le lit king size du baisodrome du procureur de la République Stéphane Boyer, avenue Luhabique, Bayonne.

Emma reposait sur le ventre, en sueur. Boyer sirotait un verre de jus de pamplemousse, assis face à elle dans un fauteuil en rotin à admirer ses fesses.

Sept heures plus tôt, elle avait rendu le Scénic de location et avait été

prise d'une furieuse envie de sexe. Elle s'était rendue au Makila Golf Club et avait sommé Boyer de la faire jouir, là, sur le green ou dans les vestiaires, puis encore, plus tard, dans des draps en soie, après qu'elle fut passée par chez elle.

Elle roula sur elle-même et tira un oreiller pour caler sa tête.

— Tu as des clopes ?

Boyer tendit le bras, sortit un paquet de Lucky Strike et un briquet d'un tiroir de la commode. Emma les attrapa au vol et en alluma une. Boyer l'embrassa et quitta la pièce pour aller pisser. Emma tira deux bouffées sur sa cigarette en pensant à l'après Stéphane Boyer. Ses réflexions la firent sourire. Elle s'étira. Elle passa un tee-shirt et se rendit sur la terrasse. Un orage venait d'éclater. Le ruissellement des eaux de pluie sur les tuiles et dans les gouttières couvrait les bruits environnants. Le spectacle la fascinait. Elle scruta l'obscurité de la ruelle, au pied de l'immeuble, remonta jusqu'aux toits et laissa son regard errer jusqu'au Petit Bayonne et à la silhouette de la Citadelle. Elle réalisa que la ville ne l'effrayait plus. D'une certaine manière, elle pouvait presque se sentir chez elle.

Elle éprouva l'envie de sortir et de marcher.

La sonnerie de son portable rompit la magie de l'instant. Elle reconnut le numéro de Meyer et se décida finalement à décrocher.

— Quoi ?

— Je te cherche partout.

— Vous savez l'heure qu'il est ?

— Il y a eu du grabuge cette nuit. Un incendie à la Sargentis. Un type est entre la vie et la mort.

— Je suis occupée.

Boyer rit dans son dos. Elle lui fit signe de se taire. Il s'approcha et lui caressa les hanches et les fesses. Emma le repoussa sèchement du pied.

Elle demanda à Meyer comment s'appelait le type. Il répondit :

— Gaizka Etxandi. Sa petite amie prétend que ceux qui l'ont tabassé ont prononcé le nom de Javier Cruz.

Emma manqua de s'étouffer.

— Nom de Dieu ! Vous êtes où ?

Centre hospitalier de la Côte basque. Les orages de grêle à répétition avaient transformé l'avenue de l'interne Jacques Lœb en un tapis de billes blanches. Au moment où éclatait la dernière averse, des militants écologistes basques tenaient une mini-conférence de presse devant le portail. Les journalistes les avaient abandonnés sur place et s'étaient réfugiés en courant dans le hall d'entrée pour protéger leur matériel. Une infirmière avait lâché le mot coma associé au nom Gaizka Etxandi et avait provoqué un début de panique. Deux policiers en sueur tentaient d'empêcher le correspondant d'un quotidien basque de se faufiler par la porte battante qui menait au service des urgences. Le type essaya de passer en force. L'un des policiers le repoussa violemment. Le type s'étala sur le linoléum de tout son long sous les huées et les éclats de rire des flics.

Meyer observait leur cirque depuis une fenêtre du premier étage où il s'était exilé vingt minutes plus tôt pour fuir un journaliste avide de scoop et de déclarations intempestives.

Son attention fut brièvement parasitée par un slogan aux couleurs délavées peint il y a longtemps sur un muret blanc, de l'autre côté de la route, Non da Jokin ? – Où est Jokin Sasco ?

Agacé, Meyer détourna aussitôt les yeux. Il remonta le couloir et alpagua un interne qui remontait du bloc. Il lui demanda si Gaizka était tiré d'affaire.

L'homme soupira :

— Plusieurs côtes cassées, foie perforé, grosse hémorragie cérébrale. L'opération s'est bien déroulée, mais nous attendons de voir comment ses fonctions vitales réagissent. Nous le maintenons en coma artificiel.

— Il va s'en sortir ?

— On y travaille.

— J'ai besoin de lui parler.

L'interne haussa les épaules et braqua sur lui le regard qui voulait dire : « Vous êtes de la famille ? » Meyer n'obtint rien de plus. Il retourna à la fenêtre et essaya de joindre le lieutenant Lefebvre pour la quatrième fois, sans succès.

Il tira une chaise et s'assit. Il avait mal dormi. Il s'efforça de se concentrer sur l'enquête Domingo Augusti et sur les rebondissements de ces dernières vingt-quatre heures.

Une histoire d'héroïne littéralement tombée du ciel. Une qualité mexicaine retrouvée dans les affaires des deux militants écologistes Francia et Bishop. Une descente des stupés sur dénonciation – bien sûr, personne n'avait été fichu de lui donner le nom ou les coordonnées de l'informateur – menée par le commissaire divisionnaire Kleber dans le dos de Meyer, alors en weekend chez lui. Un camp dévasté, des tentes incendiées et, pour couronner le tout, un militant soupçonné un temps d'être impliqué dans le trafic de drogue lui aussi, puis disculpé et tabassé à mort par des types dont les méthodes ressemblaient à celles de ceux qui s'étaient occupés de Domingo Augusti.

L'appel de sa femme le tira temporairement d'affaire. Elle s'inquiétait pour lui.

— Je te suis à la trace sur Internet, chéri.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Il y a ton portrait dans un article qui vient d'être publié sur le site Internet d'un journal basque. Tu es dans le hall d'un hôpital de Bayonne.

Meyer s'étira en bâillant.

— Oh !

— Tu as une sale mine. Tu travailles trop.

— Tu as raison.

Marie-Line le taquina sur la couleur de sa cravate. Il se pencha pour vérifier dans le reflet de la fenêtre si son nœud était bien serré.

Elle dit :

— Toujours à courir après tes trafiquants de drogue basques ?

Il sourit.

— Je m'apprête justement à démanteler un gros trafic, figure-toi.

— Cocaïne ?

— Non, héroïne.

— Tu changes d'objectif toutes les cinq minutes. Je n'arrive plus à suivre.

— J'ai une grande capacité d'adaptation.

Elle acquiesça d'un air dubitatif.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est-à-dire ?

— Tu as ta voix des mauvais jours.

Il y eut un bruit de vaisselle à l'autre bout de la ligne. Le ventre de Meyer gargouilla. Il réalisa qu'il n'avait pas pris le temps de déjeuner.

— Tu lis dans mes pensées.

— Il s'agit d'une bêtise que tu as déjà faite ou d'un projet de bêtise ?

Meyer se racla la gorge, comme pour dire : « Hum, hum, de quoi parles-tu ? » Il mit sa main devant sa bouche et chuchota dans le micro :

— Le problème, ce n'est pas la drogue.

— Dis-moi.

— C'est ce qu'il y a derrière. Quel que soit mon angle d'approche dans cette enquête, j'en reviens toujours aux mauvaises personnes.

Elle susurra :

— Les méchants terroristes...

— Motus et bouche cousue.

Meyer essaya de changer de sujet. Il lui demanda quels étaient ses projets pour la journée.

Elle dit :

— Ces Basques vont te rendre fou.

Une porte s'ouvrit à l'autre bout du couloir. La compagne de Gaizka Etxandi apparut et fonça droit sur Meyer. Il s'excusa auprès de Marie-

Line et promit de la rappeler plus tard.

— J'ai un témoin à interroger.

Elle s'esclaffa :

— C'est une femme, n'est-ce pas ?

— Tu me connais mieux que personne.

— Tu m'aimes ?

Il murmura :

— Et toi ?

Elle rit. Il raccrocha. Belen Inchausty s'immobilisa face à lui. Il lui tendit la main pour la saluer. Elle le fixa sans bouger. Il dit :

— Parlez-moi de vos agresseurs.

Elle répondit :

— Venez voir dans quel état ces salauds l'ont mis.

*

Le respirateur artificiel et le moniteur cardiaque étaient les seules traces de vie tangibles. Le visage pâle de Gaizka Etxandi aurait pu être celui d'un cadavre. Des sangles enserraient ses poignets et ses chevilles. Le système de climatisation et l'odeur de désinfectant donnaient la chair de poule.

Meyer resta près de la porte. Les yeux de Belen se gonflèrent de larmes.

Elle cracha :

— Un coup monté !

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Elle s'avança vers le lit sans répondre. Elle caressa la joue tuméfiée de Gaizka puis se pencha pour l'embrasser sur les lèvres.

Meyer se rapprocha et répéta sa question. Belen se retourna pour lui faire face.

— Ils étaient cinq ou six. Ils portaient des cagoules noires. J'ignore à quoi ils ressemblent. Ils n'étaient là que pour Gaizka et moi et nous, nous n'étions là que pour honorer la mémoire de son père. Il y a aussi eu cette histoire délirante d'héroïne. Les types étaient au courant.

— Comment ça ?

— Ils collaboraient avec les stup, une sorte de service après-vente. Peut-être même qu'ils étaient des stup, avec des cagoules, pour qu'on ne les reconnaisse pas.

Meyer ne commenta pas.

— Gaizka se drogue-t-il ?

Belen serra les dents.

— Ni lui, ni Bishop ou Francia. C'est un putain de coup monté, je vous dis ! Tout ça à cause de Giraud et de la Sargentis.

Meyer ne trouva rien à répondre. La jeune femme se désintéressa de lui et glissa sa main dans celle de Gaizka.

— Réveille-toi, mon amour. Réveille-toi.

Meyer contempla un instant la nuque de la jeune femme. La voix nasillarde du divisionnaire Kleber lui parvint du couloir. Il marmonna un truc du genre « Je reviendrai plus tard » et sortit.

*

Kleber n'était pas venu seul. Le commissaire Maldjian et deux gradés de l'antiterrorisme les attendaient dans le hall d'entrée, au milieu d'une nuée de journalistes. Tous avaient accouru pour prendre des nouvelles du jeune Basque et répondre officiellement aux questions de la presse.

Maldjian poussait des Oh ! et des Ah ! Kleber s'offusquait du fait que des milices privées aient été embauchées, probablement par les promoteurs immobiliers qui lorgnaient sur le terrain de la Sargentis. Le plus âgé des gradés promettait que ce crime ne resterait pas impuni. Tout ce beau monde chantait à l'unisson : « C'est un scandale. Nous ignorons tout des agissements de ces milices d'extrême droite. Nous vous garantissons que toute la lumière sera faite sur cette affaire. »

Meyer refusait d'en entendre plus. Il s'éclipsa en douce. Il repéra la Citroën de Maldjian à son chauffeur, un policier en uniforme qui fumait, adossé à la portière. Il lui tapa une cigarette et alla s'asseoir sur un banc, à proximité.

Son supérieur le rejoignit au bout d'un quart d'heure. Ils s'installèrent à l'arrière de la berline et le chauffeur démarra.

— Comment se porte Marie-Line ?

— Elle s'inquiète de me voir si peu.

Maldjian leva les mains en signe d'impuissance. Il lui tapota l'épaule.

— Vous faites vraiment un excellent travail, commandant.

— Mais le bateau fuit de toutes parts, compléta Meyer.

Maldjian sourit.

— Nous sommes là pour colmater les brèches, n'est-ce pas ?

— Je sais.

— Et nous concentrer sur le trafic de drogue.

— Bien sûr.

— C'est notre seule issue.

Meyer tiqua.

— Kleber...

Maldjian l'interrompit.

— Laissons Kleber faire ses petites affaires dans son coin et concentrons-nous sur Domingo Augusti et la drogue.

Il sortit une liasse de feuilles de sa poche, la tendit à Meyer et désigna le ciel de l'index.

— Dieu et ma hiérarchie nous regardent.

— Et ma femme.

Maldjian éclata de rire.

— Vous avez raison, Axel. Ne jamais perdre le sens de l'humour.

— Nous ne faisons qu'obéir aux ordres, après tout.

Le commissaire se marra de plus belle. La Citroën traversa l'Adour, sortit de Bayonne et entra dans Anglet. Meyer déplaça les documents et les parcourut rapidement. Il s'agissait du procès-verbal concernant la perquisition et les soupçons de trafic d'héroïne de Bishop, Francia et Gaizka. Il était question de près de soixante mille euros de marchandise.

Maldjian épousseta le revers de sa veste.

— C'est beaucoup de fric, qu'en pensez-vous ?

Meyer observait les nuages par la vitre. Le noir virait au gris, puis au noir à nouveau. Au sud, des éclairs zébraient le ciel. Il repensa aux paroles de la petite amie de Gaizka Etxandi, à propos des types venus incendier le camp, Peut-être même qu'ils étaient des stupés... Cette histoire préfabriquée d'héroïne tombait à pic, un petit miracle d'heureuse coïncidence.

Il dit :

— Ce n'est surtout qu'un ramassis de conneries.

Maldjian acquiesça.

— Il nous faut pourtant des coupables.

Meyer acquiesça à son tour. Ils atteignirent le port, tournèrent à droite et firent halte face au terrain de la Sargentis. Le chauffeur ne coupa pas le contact. Maldjian n'ouvrit pas sa portière. Meyer sortit.

Le propriétaire n'avait pas perdu de temps. Une pelleteuse œuvrait déjà du côté de ce qu'il restait des tentes calcinées. Des ouvriers déchargeaient sous la pluie un bulldozer perché sur la plate-forme d'un semi-remorque. Meyer repéra un tract détrempé sur lequel était imprimé le portrait d'Aitor Etxandi affublé de la mention Hiltzaileak ! Il se pencha pour le ramasser. De la boue masquait la moitié de sa tête. La pluie avait délavé l'encre de la partie restante. D'autres visages se superposèrent. Celui de Domingo Augusti, bouffé par le sel, puis celui de Gaizka Etxandi, roué de coups et généreusement tartiné de Bétadine. Trois corps sur une table d'autopsie, enterrés à grand renfort de pelles mécaniques et d'excellent travail.

Il fit volte-face. Un sourire crispé aux lèvres, Maldjian lui adressa un petit salut de la main, l'air de dire « Ne jamais perdre le sens de l'humour, commandant ». Meyer froissa le tract, le jeta par terre d'un air détaché et revint à la voiture à grandes enjambées. Il ouvrit la portière mais n'entra pas. La voix d'un présentateur d'Europe 1 s'échappait des enceintes incrustées dans l'accoudoir, vibrante de compassion. Le ministre délégué chargé du Budget du gouvernement était soupçonné de posséder un compte bancaire non déclaré en Suisse. Six cent mille euros, trois fois rien – Meyer se demanda ce que ça représentait en héroïne. Le journaliste outré parlait de crise politique. Les autres ministres et les députés criaient au traître et à la démission. Les murs avaient des oreilles et les indiscrets racontaient que l'Élysée s'agitait. Le Président devait exposer publiquement le lendemain une série de mesures de lutte contre la corruption – Oh, oh, oh !

Meyer dit :

— Puis-je vous poser une question de pure rhétorique, commissaire ?

— Dites toujours.

— Je me suis toujours demandé quelle était la frontière entre sens du devoir et compromission.

Maldjian fit Chuuut ! Meyer ne posa pas d'autre question. Il s'assit sur la banquette et claqua la portière. Maldjian demanda au chauffeur de les ramener à l'hôpital.

— Et éteignez cette fichue radio, s'il vous plaît.

*

La piste de la drogue, tu parles !

Retour au commissariat. Des opposants au mariage homosexuel hurlaient des slogans dans une rue adjacente. Ils faisaient un boucan de tous les diables. Les vitres de la fenêtre du bureau vibraient à chaque coup de klaxon. Meyer lut en détail le procès-verbal concernant Bishop et Francia mais n'apprit rien de plus. Il se procura les résultats d'analyse sur l'héroïne. Coupée à 82 % avec de la caféine naturelle et du paracétamol. La dope était de qualité identique à celle qui circulait en ce moment dans un triangle situé entre Burgos, Pau et Bordeaux.

Meyer pensa : Facundo López, la terreur des trafiquants de cannabis et

de carottes, ex-monsieur cocaïne 2013, locataire à durée indéterminée de la maison d'arrêt de Bayonne, et pourquoi pas expert ès héroïne.

Il fit claquer sa langue.

— Voyons voir ce que tu as pour moi, estúpido.

*

La scène se déroulait dans une petite pièce attenante au bureau du chef de détention de la maison d'arrêt, ce qui signifiait que tous les autres détenus savaient que Facundo López discutait avec un flic pressé dont la photo apparaissait dans le journal local pour une histoire de trafic d'héroïne.

Flic pressé égale urgence.

Urgence égale confidences sans avocat.

Confidences sans avocat égalent négociations en cours et balance – une autre ligne à ajouter au CV de Facundo.

Le géant de deux mètres tremblait encore plus que lors de leur dernier entretien, le 12 mars. Il semblait s'être tassé sur lui-même et avoir perdu dix bons centimètres. Les cachets que l'infirmerie lui prescrivait pour calmer ses crises de manque n'avaient qu'un effet de courte durée. Il en réclamait toujours plus. Ses codétenus lui menaient la vie dure et le rationnaient sur les médicaments qui circulaient de la main à la main. Meyer pouvait lire dans ses pensées : « Xanax, Halcion, morphine, cocaïne, Diazepam, n'importe quoi, je vous en supplie ! »

Ses premières paroles furent pourtant :

— Vous avez obtenu mon transfert en Espagne ? Mon avocat dit qu'il s'agit d'une procédure compliquée et que tout dépend du juge.

Meyer lui fit signe de se taire.

— Dis-moi qui détient le monopole de l'héro sur le secteur.

Facundo roula des yeux, au bord de l'apoplexie. Il se grattait nerveusement l'avant-bras. Sa dernière douche devait remonter à plusieurs jours. Ses cheveux étaient hirsutes et il puait.

Il se lamenta :

— Recuerda, señor, vous vous souvenez ? Je ne touche pas à l'héroïne,

moi ! Nunca ! Jamais ! Je ne suis ici que pour le cannabis.

— Donne-moi un nom.

— Et mon transfert ?

Meyer sortit un carnet et un stylo de la poche de sa veste. Il retira le bouchon du stylo et ouvrit le carnet au hasard.

— Juste un nom et je te promets de faire mon maximum.

— ¡ No, no !

— Dis-moi qui contrôle l'héro et qui tolérerait que des écolos basques empiètent sur ses plates-bandes.

Facundo s'affaissa sur sa chaise. Ses ongles laissaient des traces rouges sur la peau de son avant-bras. Meyer crevait de chaud. Il s'épongea le front et la nuque à l'aide d'un mouchoir et répéta sa question.

Facundo fit :

— No.

Meyer rempocha carnet et stylo, repoussa la table, envoya balader sa chaise contre le mur et feignit de frapper à la porte pour que le chef de détention lui ouvre. Facundo se mit à pleurer en dodelinant de la tête. Meyer contourna lentement la table et se pencha pardessus son épaule.

— Un nom.

Facundo sursauta. Meyer recula. Le géant ferma les yeux et trembla de plus belle.

— Numéro 7, c'est lui le patron. De ce côté-ci de la frontière, il fait des affaires avec un dénommé Javier Cruz.

Hier encore, Javier Cruz touchait du fric de tout le monde. Les devises coulaient à flots. Mais il en voulait davantage. La paix et l'argent. Il rêvait de mettre fin à quarante ans de conflit ouvert avec les terroristes basques, de libre circulation des marchandises et de transactions immobilières tous azimuts.

Rêver était une chose.

Mettre ses rêves en pratique en était une autre.

Personne de ce côté-ci de la frontière n'avait intérêt à la paix.

Tout le monde voulait faire des affaires. La concurrence était impitoyable et les prétendants au trône innombrables et sans états d'âme.

À commencer dans ses propres rangs.

L'heure des comptes sonnait.

Le bilan était catastrophique.

Aarón Sánchez l'avait trahi. Son propre fils spirituel. Il s'était mis à l'héroïne et à présent, c'était le chaos. Il ne répondait plus au téléphone depuis vingt-quatre heures – Tu m'étonnes ! Cet enfoiré avait salement dérapé ! Sa mission était de faire peur à Gaizka Etxandi et sa petite troupe de guignols justiciers, pas de les tabasser à mort et de passer en une de tous les canards du coin. Il avait chargé Constantino de lui dire qu'il arrêta la revente de cocaïne. Pire, il avait piqué dans la caisse et vidé ses comptes en banque. L'argent de Cruz, bordel de Dieu de merde ! Son Grand Projet. Sa multinationale de la paix et de la peur organisées.

Cruz appela Jean-Christophe Giraud dans sa retraite basque.

Il déclara :

— Mon ami !

— Je ne vends pas, fourrez-vous ça dans le crâne !

— Au diable le passé ! Débarrassez-vous de votre protection policière et rencontrons-nous en terrain neutre pour discuter de l'avenir.

Giraud ricana.

— Pourquoi est-ce que je ferais ça ?

— Parce que j'ai un dossier sur vous si épais et si croustillant que l'administration fiscale française et les juges de tout le pays se battent pour en obtenir l'exclusivité.

— Tu ne vois donc pas que tu es un homme fini ?

Cruz éructa :

— Jamais.

Giraud raccrocha.

Cruz préleva un demi-gramme de cocaïne dans sa réserve personnelle pour préserver ses nerfs. Il prépara trois lignes parallèles d'une quinzaine de centimètres sur la table basse du salon. Il roula un billet de vingt euros et en sniffa une sur-le-champ. Libido exacerbée, confiance en soi et euphorie. Javier Cruz les emmerdait tous. Javier Cruz emmerdait la terre entière. Javier Cruz allait tous les bouffer.

Il appela Kleber.

Répondeur.

Il dit :

— Nous devons nous voir. Rapidement. J'ai une offre à vous faire que vous ne pourrez pas refuser.

Il raccrocha.

Il sniffa une ligne.

Il appela Boyer.

Répondeur.

; Bastardo !

Il dit :

— Dis à ton connard d'ami le commissaire Kleber de me rappeler de toute urgence.

Il raccrocha.

Il sniffa la dernière ligne.

Il appela un par un tous ses investisseurs. Il n'obtint que des boîtes vocales, des messages préenregistrés et des balbutiements en guise d'excuses. Pris d'un doute, il appela même sa banque pour vérifier que ses avoirs n'étaient pas gelés.

Il changea de stratégie et composa l'indicateur de l'Espagne.

Les nouvelles furent pires encore.

Ses supérieurs et ses soutiens décrochèrent à tour de rôle, mais ils furent unanimes.

— Tes forces sont tes faiblesses, Javier.

— Est-ce que ça signifie que vous me lâchez aussi ?

Crépitements et soupirs agacés à l'autre bout du fil.

— Tes mots nous blessent.

— C'est très joli, tout ça, mais : et notre rêve de paix ?

— Notre rêve ?

— Aïe.

— Les relations avec la France n'ont jamais été si mauvaises. Une enquête conjointe est en cours. Soyons patients, laissons faire la justice, elle a toujours été bonne avec nous. Souviens-toi de l'affaire Ettore Iraola, Javier. Souviens-toi de Jokin Sasco, de Marko Elizabe et d'Iban Urtiz. T'avons-nous jamais lâché ?

Cruz n'écouta pas. Il se prépara un nouveau demi-gramme de cocaïne, mais le sachet lui échappa des mains et la poudre s'éparpilla sur le sol et sous le canapé. Il passa la main sur le parquet et ne récolta qu'un mélange de cocaïne et de poussière.

Ils poursuivirent :

— Mets-toi au vert, attends que l'orage passe et fais le dos rond.

— Et la paix, bordel ?

Nouveaux crépitements et nouveaux soupirs très très agacés.

— La paix coûte cher, Javier. Elle ne rapporte que des emmerdes, contrairement à la guerre.

— Vous manquez d'ambition.

— Et toi de clairvoyance.

Cruz raccrocha.

La cocaïne lui avait anesthésié les sinus et incendié la gorge. Il défaillit puis sentit les effets de la drogue grimper en flèche.

Le premier d'entre eux était la colère.

Personne n'avait le droit de le laisser tomber.

Pas maintenant.

Pas après quarante ans de bons et loyaux services.

Pas après Iraola, Sasco et Augusti.

Qu'ils aillent tous se faire foutre ! Cruz allait régler le problème lui-même.

Il déplaça la commode, tapa le code du coffre-fort qui se trouvait derrière et en ressortit des enregistrements illégaux de conversations téléphoniques, des photos compromettantes et plusieurs dossiers à charge. Il ouvrit ces derniers, les feuilleta et préleva ce dont il avait besoin. Il fourra le tout dans un sac.

Il préleva également cinq mille euros, le Smith & Wesson Model 60 qu'il conservait toujours chargé et remit la commode en place.

Avant de sortir, il jeta à regret un coup d'œil à sa collection de plans et à sa maquette au 1/1500e de sa résidence privée sur le port de Bayonne. Il versa une larme mentale. Il planta un couteau mental dans le cœur de tous ceux qui avaient brisé son rêve. Il tourna et retourna le couteau dans leur plaie mentale et il en éprouva une jouissance physique.

C'était maintenant que tout se jouait.

Gaizka Etxandi était en vie. Lui ou sa petite amie avaient peut-être vu leurs agresseurs. Ils avaient peut-être vu l'un des hommes de main de Javier Cruz. Leur témoignage était capital. Ils pouvaient le faire tomber. Mais Emma Lefebvre ne se rendit pas tout de suite à l'hôpital.

Elle téléphona sur le portable de Simon Garnier et tomba sur sa messagerie. Elle l'appela chez lui, en vain. Elle grimpa dans sa voiture et se déplaça jusqu'à son appartement. Elle frappa à sa porte, mais personne ne répondit. Même refrain au commissariat.

Simon, où es-tu ?

Elle se rabattit sur les bars. Elle interrogea les serveurs du Txalupa, du Bayonne Café, du Foch, du Moka et même du Café des Pyrénées. Elle affronta les regards, les slogans et les portraits des militants sur les murs. Les clients se taisaient quand elle entrait et l'observaient comme une bête curieuse jusqu'à ce qu'elle sorte. Il était écrit Sale flic en lettres de sang sur son front. Il était également écrit Sale flic casseur de Basques sur le portrait qu'elle dressait de Simon Garnier. Elle feignit de ne pas entendre les messes basses et se carapata en courant.

Elle traversa la ville à pied une nouvelle fois. Son cerveau carburait à plein régime. Elle mit au point une liste de ce qu'elle savait et de ce qu'elle ignorait encore. Elle établit une autre liste dans laquelle elle fixait les limites de Meyer et les siennes. Puis une troisième tenant compte des soutiens potentiels de Javier Cruz. Elle introduisit Simon-le-renégat dans chacune de ces deux listes, secoua comme on le ferait d'un shaker et ouvrit le couvercle avec précaution.

Le résultat fit Boum, boum, boum dans sa tête.

Simon Garnier, le maître du double jeu.

D'un côté, l'officier de police sans ambition. Un flic pour qui les types comme Cruz étaient des poissons bien trop énormes. Une histoire qui le dépassait. Un tâcheron insignifiant. Un corrompu de plus qui servait les desseins d'autres flics aux ambitions démesurées.

De l'autre, le traître.

Emma se souvint des paroles énigmatiques du légiste, quand elle

l'avait interrogé, deux semaines plus tôt.

« Sans les flics comme lui, ça serait le chaos, ici. »

Là encore, double sens : Garnier contribue à la lutte contre les terroristes et à la lutte contre les dérives de l'antiterrorisme.

Une sorte de saint.

C'était pourtant un fait.

Un autre fait était qu'Emma avait les yeux aussi gros que le ventre. Elle avait une vision. Elle voyait au-delà des Pyrénées jusqu'à Madrid et Paris. Elle devinait les perspectives et les jeux de pouvoir. Bien sûr, elle n'était pas de taille non plus à les affronter seule, mais elle pouvait jouer avec leurs règles et baiser suffisamment de monde pour ne pas se noyer avec la masse.

Le souffle de la foi l'habitait.

C'était cela : la foi.

Elle croyait.

Elle croyait façonner l'histoire, aussi modeste soit sa place. Elle croyait qu'il existait un camp du bien. Elle était un chevalier blanc en croisade contre le camp du mal.

La question qui la taraudait était : se pouvait-il qu'il y ait un troisième camp ?

Nooon !

Se pouvait-il que Simon le non-croyant navigue entre deux eaux ?

Ouiiii !

Emma atteignit le Central où le barman reconnut sa description de Garnier. Il lui indiqua une brasserie où il avait ses habitudes, rue Argote, quartier Saint-Esprit, à deux pas de la maison d'arrêt. Elle courut jusqu'au De La Voie et le trouva, enfin, accoudé au comptoir.

Elle visionna la salle. Deux Espagnols jouaient aux cartes, dans le fond. Le barman était pendu au téléphone et prenait des notes sur un carnet. Un vieil homme tétait un blanc sec, face aux tireuses à bière. Les enceintes fixées au-dessus du bar crachaient les derniers numéros du tirage du Loto. La présentatrice émit un petit cri et adopta sans

transition un ton larmoyant du style : Oh, comme c'est triste, aucun gagnant aujourd'hui !

Emma rejoignit Garnier et lui délivra une tape sur le sommet du crâne. Il était ivre.

Elle dit :

— Ce n'est pas bien de mentir à ses amis.

Il vacilla. Il s'accrocha à l'accoudoir de sa chaise et siffla le fond de sa pression.

— J'ai essayé de le tuer.

— Qui ?

Il ne l'écoutait pas.

— J'ai trouvé la force, mais j'ai échoué.

— Tu parles de Javier Cruz ?

— Maintenant, je suis un homme mort.

Il porta son verre à ses lèvres et s'aperçut qu'il était vide. Il le reposa en ricanant. Emma l'attrapa par la manche et le secoua.

— Dis-moi ! Qui as-tu essayé de tuer ?

Garnier leva sur elle un regard vitreux et parut prendre conscience de sa présence. Elle le secoua à nouveau.

— Je sais que tu es informateur pour le contre-espionnage espagnol. Tu bosses pour Javier Cruz et pour eux.

Il jeta un œil derrière elle. Ses traits s'illuminèrent une fraction de seconde, comme s'il apercevait enfin la lumière au bout du tunnel, puis la lueur d'espoir s'éteignit subitement.

— Je me souviens de l'époque où Javier Cruz n'existait pas.

— Les types comme lui ont toujours existé.

— Tout était si simple.

Elle lui saisit le visage à deux mains et le força à la regarder dans les

yeux.

— Je veux sa tête et tu vas m'aider.

Il recula, pris de panique, comme s'il avait vu le diable en personne. Emma inspira et expira un grand coup.

— Raconte-moi ton histoire.

Il fondit en larmes :

— Aarón Sánchez veut ma peau.

*

11-M, planquez-vous, méfiez-vous des hommes et des femmes qui prétendent se battre au nom de la Liberté et de la Justice, le danger terroriste pouvait venir de n'importe où !

Emma Lefebvre grimpa les marches trois par trois. Les parois de la cage d'escalier lui renvoyaient l'écho d'une conversation entre deux infirmières, deux étages plus haut.

Le cœur battant, elle poussa la porte antifeu du troisième étage.

Elle connaissait les chiffres et les mécanismes de la peur. Elle ne laisserait personne lui obscurcir l'esprit avec des considérations d'ordre politique ou moraliste. Tous les moyens étaient bons. Elle se répéta comme un mantra destiné à la galvaniser : Euskadi Ta Askatasuna, 829 assassinats perpétrés dont 343 civils du 7 juin 1968 au 16 mars 2010. Elle se représenta la devise d'ETA. Bietan jarrai, les deux voies. Une hache figurant la lutte armée, autour de laquelle s'enroulait un serpent, illustrant la lutte politique.

Elle pensa : les barbares dissimulaient leurs visages sous des cagoules blanches, les officiers de police judiciaire Simon Garnier et Emma Lefebvre ne faisaient que leur devoir.

Pourquoi ?

Parce que tous les moyens étaient bons pour éradiquer la menace.

Mais aussi parce que :

Les barbares

Pouvaient

Recommencer.

Emma avança dans le couloir. Une sage-femme lui indiqua dans quel secteur se trouvait la chambre de Gaizka Etxandi. Elle la remercia. Sur une porte était fixé un écriteau qui disait : SERVICE DE RÉANIMATION. Elle franchit un sas. Flanqué de deux agents de police en uniforme, Axel Meyer se tenait devant une baie vitrée. Il se dirigea vers elle dès qu'il l'aperçut.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ce merdier ?

Elle leva les mains en l'air, comme pour dire : « La fatalité, commandant. Nous récoltons ce que nous avons semé. »

Elle demanda :

— Comment va le gamin ?

Il fit une grimace.

— Coma artificiel. Ils essaient de le réveiller depuis ce matin.

Emma enregistra l'information. Elle raconta ensuite son séjour au Pays basque sud. Elle résuma ce qu'elle avait appris de la bouche de Simon Garnier dans la matinée. Elle omit sciemment la partie secrète des activités espagnoles de son collègue. Elle garda également pour elle sa rencontre avec Raúl Espinosa de l'Audience nationale de Madrid. Elle mentionna à plusieurs reprises le nom d'Aarón Sánchez en guettant la réaction de Meyer.

Elle déclara :

— Nous devons agir.

— Je suis prêt à vous soutenir.

— Cet homme est un criminel multirécidiviste impliqué dans les affaires Sasco et Augusti. Il est le bras armé de Javier Cruz.

Meyer eut l'air peiné. Il mata les deux policiers derrière lui, attrapa Emma par le bras et l'emmena dans une chambre libre. Il dit :

— Je vous vois venir.

— Il nous faut un mandat d'arrêt européen contre Sánchez et Cruz.

— Pas si vite.

— Garnier est un témoin clef.

Emma désigna le service de réanimation, de l'autre côté du mur.

— Gaizka Etxandi aussi.

— Il est dans le coma.

— Sa petite amie.

— Ils étaient cagoulés, elle n'a rien vu.

Emma chassa sa remarque d'un battement de paupières. Un serpent imaginaire siffla près de son oreille. Elle chuchota :

— Laissez-moi l'aider à retrouver la mémoire.

Meyer soutint son regard.

— Alors oubliez Javier Cruz.

— Non.

Il avança d'un pas vers elle.

— Oubliez Cruz et concentrez-vous uniquement sur Sánchez Emma fut prise de vertige.

— Sánchez et pas Cruz ?

— C'est cela.

— Ni vous ni moi n'avons de sang sur les mains.

— Ce qui signifie ?

Emma répondit :

— Que nous ne courons aucun danger.

Les yeux de Meyer brillèrent d'un drôle d'éclat, puis se rembrunirent. Il secoua la tête.

— Oubliez Cruz.

Des bruits de pas et des claquements de portes les interrompirent. Belen Inchausty cria. Emma passa la tête dans le couloir et vit un interne suivi d'une infirmière se précipiter dans la chambre de Gaizka.

Elle les imita et s'immobilisa sur le seuil.

Gaizka Etxandi avait les yeux grands ouverts. Sa petite amie était à moitié allongée sur lui et le couvrait de baisers. Emma se retourna vers Meyer en souriant.

— La vie est un miracle.

Le fric.

Ça, c'était fait.

Restait le ménage.

Au pied de l'immeuble du siège bayonnais de País Vasco Seguridad, Sánchez tapotait le volant de la Clio au rythme d'un tube disco.

Il hésitait.

D'un côté, les feuilles de paie et les papiers qu'il conservait dans l'armoire de son bureau et qu'il devait à tout prix récupérer.

De l'autre, garée sur sa place de parking de président-directeur général, la voiture de Javier Cruz.

Il opta finalement pour l'option négociation. Il coupa l'autoradio, laissa le moteur tourner et pénétra dans le bâtiment.

Cruz l'attendait derrière la porte. Sánchez décoda aussitôt son regard :
Finalement, tu es venu à moi, cabrón !

Il dit :

— La drogue, c'est fini.

Cruz fronça les sourcils.

— Je sais.

Sánchez corrigea :

— En fait, tout est fini.

— Dommage.

— Ouais.

— Et à part ça ?

Sánchez haussa les épaules.

— Je prends un truc et je repars.

Cruz sourit.

— Tu élimines toutes les traces derrière toi. Moi aussi.

Il tenait un pistolet muni d'un silencieux dans la main. Il le lui tendit. Sánchez le saisit. L'arme était encore chaude. Le chargeur, vide.

Un déclic se fit dans son subconscient.

Il jeta un œil derrière Cruz.

Il sentit d'abord l'odeur de brûlé. Il vit l'armoire éventrée et renversée, les feuilles partiellement calcinées entassées à l'intérieur. Et seulement après, la traînée de sang sur le carrelage du hall d'entrée. Son regard se porta ensuite sur le cadavre de sa secrétaire puis sur celui du comptable, assis dos au mur du fond, les bras en croix, une balle dans chaque genou et une supplémentaire dans la tête. Sánchez traduisit à l'instinct : torturé.

La scène dura moins de deux secondes.

Cruz tapa dans ses mains genre « Je suis désolé, mais tu m'y as obligé ».

— Légitime défense.

Il joignit les deux mains et mima le geste de prier.

— Pourquoi les as-tu assassinés ?

Sánchez ne comprit le sens de ses paroles qu'une fois un semi-automatique pointé dans sa direction. Il eut juste le temps de se jeter sur Cruz avant que le coup ne parte. Il attrapa son poignet et maintint l'arme à distance pendant qu'il frappait, frappait de son poing libre. Cruz lâcha prise, Sánchez donna un coup de pied dans le pistolet qui alla buter contre le corps de la secrétaire. Cruz grogna et rua. Sánchez perdit l'équilibre. Cruz en profita pour se dégager et plongea en direction de l'arme. Sánchez fit une croix sur la paperasse. Il s'élança dans les escaliers.

Le premier coup de feu retentit au moment où il atteignait le deuxième étage. La deuxième balle provoqua des étincelles sur la rambarde à quelques centimètres de sa main. La troisième lui explosa un doigt. La quatrième et la cinquième sifflèrent autour de lui alors qu'il passait le perron. Il grimpa dans la Clio, laissa une traînée de gomme sur le bitume en faisant marche arrière. Il y eut d'abord un

bruit métallique sec, puis le pare-brise arrière éclata.

Sánchez écrasa la pédale d'accélérateur et jeta un œil au rétroviseur central.

Cruz ne le suivit pas.

Sánchez fit un calcul rapide. Il mesura ses chances de passer la frontière. Il pensa à la colère de Javier Cruz, aux barrages filtrants, aux téléphones qui sonnaient en ce moment même dans toutes les gendarmeries des Pyrénées-Atlantiques et aux flics des provinces de Navarre, de Guipuscoa ou de Biscaye. Il compta les soutiens qu'il possédait de ce côté-ci du Pays basque et ne trouva personne. Il dressa la liste des douaniers et des fonctionnaires de police corrompus à la botte de Cruz. Il comprit que la balance ne penchait pas en sa faveur.

S'il ne voulait pas terminer comme :

Sa secrétaire,

Son comptable,

Domingo Augusti,

Adis García,

Alirio Pinto,

Jokin Sasco...

Sánchez devait se planquer et trouver quelqu'un de confiance pour l'aider à s'enfuir. Il pensa d'abord à Constantino, mais il se dit que Cruz l'avait peut-être déjà devancé.

Il atteignit un carrefour.

À gauche, l'autoroute A10 – au choix : l'Espagne, Bordeaux, Paris, Toulouse, Nice, l'Italie...

Tout droit, le centre-ville de Bayonne.

À droite, la Côte basque, ses rivages battus par les embruns, l'océan à perte de vue, les courants du golfe de Gascogne, les valises pleines de cadavres décomposés et le Radisson Blu Hôtel de Biarritz.

Sánchez murmura :

— Macrina.

Cela sonna comme une évidence.

Il attendit sagement que le feu passe au vert, mit son clignotant et prit à droite.

Cruz dit :

— C'est un dangereux criminel.

Kleber toussa.

— Aarón Sánchez est votre créature.

— Il a abattu de sang-froid deux salariés de sa société parce qu'ils connaissaient l'existence de ses trafics, Dominica Arnaez, secrétaire de direction, et Pierre Lasserre, comptable, deux de vos ressortissants.

— Hum...

— Il a essayé de me tuer.

L'immeuble se situait à la périphérie d'Urrugne, province de Labourd, au cœur du Pays basque : quartier discret, volets rouges, accès aux berges du Larrungo Erreka, à dix minutes du péage de Bariatou – muy estrategico, stratégie optimale. Un studio aux murs lambrissés, sans vis-à-vis. La ligne fixe était équipée d'un système de brouillage de fabrication française. Javier Cruz possédait une demi-douzaine de planques de repli le long de la frontière franco-espagnole. Des hommes des GAL avaient séjourné ici, trente ans plus tôt, tous décédés ou en prison. Sánchez en ignorait l'existence.

Cruz sniffait comme un forcené. La cocaïne décuplait sa concentration. Elle aiguissait aussi sa nervosité et le rendait paranoïaque.

Il tira une chaise et s'assit face à la porte, une arme chargée sur les genoux.

— Je veux des garanties.

Kleber éclata de rire.

— Vous n'êtes plus en position d'exiger quoi que ce soit.

— Permettez-moi d'être franc avec vous, commissaire divisionnaire Kleber. J'ai des documents sur vous, sur tout le monde en fait, vous ne pouvez pas me planter. Ne prenez surtout pas ce risque.

— OK, OK.

Cruz transpirait. La paume de ses mains était moite. Ses vaisseaux sanguins vibraient comme si des essaims de mouches s'y déplaçaient à grande vitesse et entraient en collision. Il crut entendre du mouvement dans le couloir. Il bondit pour jeter un œil au judas. Ce n'était que la septuagénaire du dessus qui remontait avec son caniche.

Il retourna s'asseoir et reprit le combiné.

— Voilà ce que vous allez faire.

Derrière la baie vitrée de la chambre, Gaizka Etxandi bavait comme un nourrisson, mais ses yeux exprimaient qu'il était parfaitement conscient. Le médecin expliqua à Emma que ce n'était qu'un état passager.

— Tous les indicateurs sont au vert.

— Quand pourrons-nous l'interroger ?

Il promit une réponse positive dans la journée et disparut. Emma se retrouva seule dans le couloir avec Meyer, Belen Inchausti et son avocat. Le commandant passait son temps au téléphone. L'avocat consultait alternativement sa montre et l'écran de son portable.

Dopée par le réveil de son petit ami, Belen ne lâchait pas Emma.

— Et la Justice ?

— Quoi ?

— Ceux qui ont agressé Gaizka doivent être jugés. Ceux qui les ont payés pour cela aussi. Et ce Cruz dont ils ont parlé, vous l'arrêtez quand ?

Emma leva les yeux au ciel et s'abstint de tout commentaire. Les joues du commandant Meyer virèrent au rouge à l'évocation de Javier Cruz. Il la menaça de la sortir de l'hôpital pour qu'elle cesse de lui rebattre les oreilles avec ses revendications basques et ses sous-entendus. Emma buvait du petit-lait en observant sa réaction.

L'avocat de Belen intervint et prit la défense de sa cliente. Emma décida de calmer le jeu :

— Laissez-nous faire notre travail, s'il vous plaît.

L'avocat la toisa. Meyer se réfugia dans le fond du couloir.

Belen n'insista pas et retourna dans la chambre, au chevet de Gaizka.

Le policier chargé du portrait-robot débarqua avec une heure de retard. Il déposa sur la table un ordinateur portable, un logiciel de dessin et un tas de paperasses à remplir et à signer – vive le progrès !

Gaizka, encore dans les vapes, répondait par des grognements et des signes de tête approximatifs. La procédure fut lente et fastidieuse. Une infirmière passait toutes les dix minutes prendre sa tension. Quand la machine cracha enfin le visage d'Aarón Sánchez, Emma poussa un cri de victoire.

Elle se pencha vers Meyer :

— On peut lancer un mandat d'arrêt, maintenant.

Il sourit.

— Quel nom dois-je inscrire sur ma requête auprès du juge ?

— Aarón Sánchez.

Il reluqua le portrait sur l'écran, l'air de dire : quelle sale gueule, ce type ! Emma confirma d'un hochement, attendant sa réponse.

Meyer releva la tête.

— Vous êtes certaine ?

— Oui.

— C'est exactement ce que je voulais entendre.

Il sourit.

— Bon travail, lieutenant.

Il brandit son portable et se précipita dehors pour obtenir toutes les autorisations nécessaires à une interpellation. Emma pensa : « Quel faux-cul ! » Gaizka fut pris d'une crise d'épilepsie et se mit à gesticuler. L'avocat grimaça, comme si c'était le truc le plus écœurant qu'il ait jamais vu. L'infirmière s'énerva et mit tout le monde à la porte.

Emma jeta un dernier coup d'œil à Gaizka et à sa petite amie. Une sensation qui ressemblait peut-être à du remords lui noua le ventre avant de s'évanouir aussitôt.

*

L'article 73 du code de procédure pénale définit la manière et les conditions d'appréhension et d'arrestation d'un suspect dans une affaire criminelle. Les textes étaient clairs, nets et précis.

Voilà pour la théorie.

La pratique était plus excitante, heureusement.

Du moins, pour le lieutenant Emma Lefebvre.

Meyer appela le juge d'instruction qui contacta son homologue espagnol afin d'obtenir un mandat d'arrêt européen en doublon. Les deux hommes s'entretenaient une heure au téléphone, le temps de faire le point sur l'enquête et régler les détails du document, puis se refilèrent l'adresse d'un centre de thalassothérapie qui proposait des services de masseuses d'un genre un peu particulier, avant de raccrocher.

Meyer obtint son papier en début de soirée et mit en branle la Grosse Machine.

Emma dansait sur des charbons ardents.

Roulements de tambours, bruits de bottes, trémolos des sirènes et saltatos vibrants de l'orage qui grondait au-dessus de Bayonne depuis le matin et qui s'étendait à présent sur les Pyrénées.

C'était beau comme l'acte I de la Walkyrie de Wagner.

Le préfet retira sa main de la culotte en coton de sa cuisinière. Il quitta à regret la cuisine qui fleurait bon les épices et se fit conduire au bureau du responsable de l'opération pour y faire son travail. Les grands chefs signèrent et donnèrent des ordres. Leurs ordres muèrent en directives et en plans d'action. Les différentes unités spécialisées préparèrent leur équipement et s'entassèrent dans des camions. Fax et imprimantes crachèrent le portrait d'Aarón Sánchez. Il lut ensuite affiché en format A4 sur les murs des postes de police et des gendarmeries de tout le pays. Les caméras de vidéosurveillance des grands axes, de Biarritz, Pau, Bordeaux et Saint-Jean-de-Luz et des postes douaniers furent programmées et commencèrent à le traquer.

Le mot d'ordre était sans équivoque :

— Ce type a essayé de tuer un policier espagnol.

Le mot d'ordre enfla en rumeur.

— Il est à la tête d'un véritable cartel de la drogue.

La rumeur préfigurait l'acte II. Personne ne l'énonça à voix haute, mais

tout le monde le pensait :

— Sánchez est un tueur de flics et un baron de la drogue.

Arrivée des cuivres et du motif du drame lyrique : le service communication fut saisi, une dépêche AFP fut concoctée et diffusée en grande pompe dans tous les bureaux de presse.

Il était stipulé, en lettres majuscules :

ENNEMI PUBLIC NUMÉRO UN.

Ouh ! Ouh !

Regardez voir cette sale gueule.

Et signalez-nous le moindre mouvement suspect !

Le timing était parfait. Les médias relayèrent. Le présentateur de l'édition régionale de France Télévision prit sa tête des mauvais jours. Les réseaux basques s'en saisirent. Certains crurent le reconnaître. Les clients de País Vasco Seguridad qui dînaient en regardant le JT décrochèrent leur téléphone et s'en donnèrent à cœur joie.

Vint enfin l'acte III.

Secret, celui-là.

D'autres mandats d'arrêt s'alignèrent à côté de celui de Sánchez.

D'autres visages.

D'autres noms.

À consonance hispanique.

Mexicaine.

Emma était aux anges. Elle enfila un gilet pare-balles, régla son casque et vérifia le chargeur de son arme de service. Elle concentrait l'essentiel de ses pensées sur Javier Cruz et le meilleur moyen de profiter du désordre ambiant pour le faire tomber.

Un accident était si vite arrivé.

Une balle perdue.

Mais Cruz ne participait pas aux opérations et il se terrait probablement dans un trou.

Emma soupira et plaça un gyrophare sur le toit de sa voiture. Meyer grimpa à l'avant. Emma démarra, passa une vitesse et dit :

— J'assume l'entière responsabilité de mes actes.

Meyer crut qu'elle parlait de Sánchez et rit de bon cœur.

Radisson Blu Hôtel, 00 h 35.

Macrina sortit de la salle de bains en frissonnant.

La fenêtre était ouverte. Un vent glacial s'engouffrait dans la chambre. Il soulevait les rideaux à intervalles irréguliers, laissant entrapercevoir des zébrures blanches au-dessus de l'océan.

L'idée de refermer lui traversa l'esprit, mais l'odeur désagréable de l'après-rasage de son dernier client planait encore dans la pièce. Macrina se contenta d'éteindre la lumière et se dirigea vers le lit.

Elle s'allongea, tira la couette sur elle, rectifia la position de l'oreiller et alluma le téléviseur sur une chaîne d'information espagnole.

Un officier répondait au micro d'une journaliste à la voix aiguë. Il prononça les mots cocaïne et vaste opération, puis il disparut de l'écran, remplacé par une image fixe.

Macrina sursauta.

Aarón Sánchez, en gros plan, l'observait, l'air de dire :

— Je te vois.

Mardi 2 avril 2013, sous une pluie battante.

À vos marques, prêts, feu... partez !

Opération éclair de police conjointe de la brigade de recherche et d'intervention et des troupes d'élite du groupe d'intervention de la police nationale au siège de País Vasco Seguridad et à la planque d'Herm.

Quand ?

Avant le lever du jour, effet de surprise garanti. Et puis c'était tellement plus excitant.

Le chevalier Emma Lefebvre se tenait aux avant-postes. Le gilet pare-balles lui comprimait les seins. En tenue de combat, trempée de la tête aux pieds, elle était tellement sexy. Les soldats mâles admiraient son engagement physique dans la bataille.

Ils disaient :

— C'est elle ?

Ils acquiesçaient.

— Elle a débusqué Aarón Sánchez dans son trou.

— Elle l'a traqué jusqu'en Espagne.

Ils sifflaient d'admiration.

— Ooooh !

À Herm, ils trouvèrent des cendres. À Bayonne, deux cadavres, un pistolet avec les empreintes de Sánchez, des liasses d'argent sale en petites coupures et une foule de relevés de comptes compromettants avec ses noms et numéros de Sécurité sociale. Ils détenaient désormais les preuves mais toujours pas l'homme. Pour tous, ce n'était qu'une question d'heures.

Ça, c'était la petite affaire d'Emma.

Mais ce n'était pas tout.

La véritable action se déroulait sur un territoire considérablement plus vaste.

Comprenez : Libérez le Pays basque du cancer de la drogue.

Kleber dirigeait des perquisitions dans près d'une vingtaine de caches d'armes et de drogue. Collaboration France – Espagne, grande solidarité transfrontalière.

Ils saisirent du matériel de chimie. Des stocks impressionnants de téléphones portables volés, de revues pornographiques et de munitions, mais aussi : caféine de synthèse, paracétamol, bicarbonate de soude, sucre, lactose et pesticides furent dénichés dans deux laboratoires clandestins de Ciboure et de Burgos.

Quoi d'autre ?

Partout les trafiquants étaient en infériorité numérique.

Mais encore ?

Partout, ils finirent par rendre les armes.

Qui ?

Des Mexicains, en veux-tu en voilà. Abrutis par la drogue ou le sommeil, en slip, en caleçon, au saut du lit, ou à poil en train de forniquer avec une jolie brune aux seins siliconés, allez hop !

Les flics s'amusaient comme des petits fous – même pas peur, nom de Dieu !

La grande blague de la nuit, entre eux, c'était :

La polémique autour des gens du voyage atteignait son point Godwin à l'échelle nationale. Un vulgaire député-maire aurait grommelé « Comme quoi, Hitler n'en a peut-être pas tué assez », après qu'un groupe de gens du voyage installé sur un terrain privé de sa commune l'avait accueilli en faisant des saluts nazis. L'homme niait mollement. Il accusait les médias de bidouiller ses propos. Ses soutiens dans le Sud-Est de la France, au Nord et au Pays basque faisaient volontiers dans la surenchère. La veille, le maire d'Ustaritz avait demandé aux employés municipaux de recouvrir de lisier de cochon le terrain de rugby de la commune pour dissuader des Tziganes de s'y installer. Il gueulait à ses détracteurs des phrases chocs du genre « Invasion » et « Récupérons nos terres ».

Hilaires, les flics reprenaient ces slogans à leur compte. Ils traitaient les trafiquants mexicains de gitans et de parasites. Les officiers laissèrent dire parce que c'était bon pour le moral des troupes.

Des fusillades éclatèrent dans la province d'Álava et dans les montagnes de Basse Navarre.

À Ciboure, l'appartement d'une famille d'Argentins fut dévasté par erreur. Au père de famille et à son fils aîné qui protestaient, un lieutenant de police demanda : « Vos papiers sont en règle ? »

À Irun, un vieillard insomniaque apparemment cinglé ressortit d'une armoire son uniforme de militaire franquiste, l'enfila et descendit dans la rue pour proposer ses services, malgré les cris de protestations de son épouse qui lui courait après, en mules, robe de chambre et bigoudis.

Un policier gueula.

— Hé papy, rentre chez toi, tu vas te blesser !

Le type lui répondit à coups de matraque, sans se démonter avant de faire un malaise cardiaque et de tomber dans les bras d'un voisin venu s'excuser pour le dérangement.

À Fontarrabie, des policiers ouvrirent le feu sur deux militants d'ETA qui crurent à une opération antiterroriste. L'un d'eux réussit à s'enfuir en dépit du dispositif impressionnant déployé autour de sa villa. Dans la cave, les policiers découvrirent des explosifs et des tracts. Des élus de la commune, rejoints par des habitants peu farouches des quartiers de Jaitzubia, Gornutz et Zimizarga, se réunirent sur la place centrale de leur ville, en pleine nuit, pour marquer leur opposition à la guérilla policière. Des journalistes étaient présents et prirent quantité de clichés croustillants qui feraient la une des quotidiens locaux le lendemain matin.

À Hendaye, dans le quartier de la gare, un groupe de sept Mexicains résista au siège des troupes du GIPN et de la BRI durant trois heures. Ils s'étaient retranchés dans un bâtiment de la SNCF isolé au milieu d'un entrelacs de voies ferrées, de l'autre côté du pont international, le genre siège de Fort Alamo, la cavalerie meurt mais ne se rend pas. Tadam ! Les balles ricochaient sur les rails. Le feu d'artifice était grandiose. Ils cédèrent avec les honneurs quand les policiers lancèrent l'assaut final à grand renfort de grenades lacrymogènes et de fusées éclairantes.

Bilan des courses : soixante-sept interpellations, douze blessés légers, onze graves dont un flic brûlé au troisième degré lorsque sa grenade lacrymo lui avait explosé à la figure, trois morts.

Gros, gros coup.

Et Numéro 7, le manitou de l'import mexicain ?

Disparu, pfut ! Évaporé. Personne ne l'avait vu, personne ne savait qu'il existait, tous répondaient invariablement les mêmes conneries : « Raúl Gonzáles, le joueur du Real de Madrid ? Non, je ne le connais pas personnellement, mais si vous avez un maillot dédicacé, je suis acheteur. »

Et Aarón Sánchez ?

Même chose, mêmes conneries – « Il a été titulaire en quelle année ? »

Les gars remballèrent leur matériel. Ils se donnèrent de grandes claques dans le dos, se félicitèrent mutuellement et firent demi-tour. Au lever du soleil, tout était terminé.

*

Chou blanc. Emma était furax. Elle avait fouillé à mains nues les cendres de la villa d'Herm et n'avait trouvé que du plastique fondu et des bris de verre. Elle balança son casque sur la banquette arrière, retira son gilet pare-balles et se brancha sur la fréquence radio de la police. Le policier qui gérait les appels du standard s'appelait Dominique. Il relayait le détail de chaque interpellation. Les nouvelles étaient excellentes mais personne n'avait mis la main sur celui qu'Emma cherchait.

— Dis-moi quelque chose d'intéressant.

— Rien.

— Vérifie encore une fois. Regarde bien la photo et le portrait-robot.

Elle prit un chewing-gum mentholé pendant que Dom-le-cibiste s'exécutait.

— S'il te plaît !

— Je suis désolé, lieutenant.

— Merde !

Le commandant Meyer la rejoignit.

Il dit :

— Vous devriez aller vous reposer.

Emma le dévisagea comme si elle ne comprenait pas le sens de ses paroles. Elle se frotta les yeux et étira ses jambes.

— Où es-tu, Aarón Sánchez ?

Son téléphone sonna. Elle bondit et décrocha. Kleber interrogeait en ce moment même un type qui répondait au nom de Constantino. L'analyse de son portable avait révélé d'innombrables appels entrants et sortants avec la ligne fixe de País Vasco Seguridad et un portable qui correspondrait à celui de Sánchez. Leur dernier échange téléphonique datait déjà du dimanche 31 mars. La stratégie du type était minable mais efficace. Il niait en bloc, mais le flic qui le surveillait en garde à vue jurait l'avoir entendu murmurer en espagnol : « Vous ne l'aurez jamais, bande de connards ! »

Kleber ajouta :

— Il faut qu'on se voie.

— Quand ?

— Tout de suite.

Emma lança un regard à Meyer. Elle sortit de la voiture et s'éloigna.

Elle demanda :

— Seule ?

— Oui.

— D'accord.

Emma raccrocha en pensant : « Où es-tu, Javier Cruz ? »

Elle.

Ce serait elle, il l'avait décidé.

Sánchez dévorait Macrina à travers la baie vitrée. Elle était installée au bar. Ses fesses paraissaient comme suspendues au-dessus du tabouret. Il regardait les ondulations élégantes de sa chevelure. Il ne pouvait s'en détacher les yeux.

Elle ignorait encore qu'il l'observait.

La tête lui tournait. Sa main pissait le sang. Il avait colmaté la blessure avec de l'essuie-tout récupéré dans une station-service. Le pansement de fortune avait tenu pendant dix minutes, mais à présent il était saturé et suintait.

Un homme en polo et pantalon de toile beige se présenta, maladroit. Des regards mauvais se tournèrent vers lui et se détournèrent aussitôt. Elle feignit un sourire que Sánchez prit pour lui et qu'il lui rendit. Ils prirent un apéritif. L'homme se resservit cinq fois. C'était étrange et amusant. Il sifflait ses flûtes de champagne d'une traite, comme pour se donner du courage. Ses lèvres à elle ne firent qu'effleurer le rebord de son verre. Ils montèrent. La lumière de la chambre de Macrina s'alluma, s'éteignit, puis se ralluma. L'homme quitta le Radisson Blu et s'engouffra dans une Audi blanche. Sánchez crut apercevoir une silhouette à la fenêtre avant que la lumière ne s'éteigne à nouveau.

Il décida qu'il était temps et traversa le parking en courant.

La mort lui souffla :

— Baise-moi, Aarón.

Il se boucha les oreilles à deux mains pour ne pas l'entendre et grimpa les marches.

Le commissaire divisionnaire Kleber déjeunait à la terrasse de son repaire, face à la Nive. Le Victor Hugo avait été entièrement refait à neuf, deux ans plus tôt. Deux niveaux, style mixte, mélange de chic, de vieilles boiseries et de couleurs tape-à-l'œil. Par beau temps, on y croisait des élus décontractés, des avocats et des hommes d'affaires au carnet d'adresses fourni.

La plupart des clients s'étaient réfugiés à l'intérieur à cause de la pluie et des bourrasques de vent. Kleber s'empiffrait consciencieusement, une serviette passée dans l'échancrure de sa chemise. Son menton était luisant de graisse. Devant lui, une cafetière, une pleine assiette de saucisses, œufs brouillés au bacon, pain et croissants à volonté. Un labrador bavait sur sa cuisse en remuant de la queue. Il portait un collier à clous et une minerve.

— Je vous présente Kill-Bill.

Kleber balança un bout de pain à son chien et fit signe à Emma de prendre une chaise.

— Vous voulez quelque chose ?

Emma secoua la tête. Elle s'assit en prenant soin de rester à distance du chien et remonta le col de sa veste. Son air écoeuré fit rire Kleber qui commanda un thé pour elle et une bière pour lui.

— C'est une sorte de rituel, après chaque grosse opération.

— Vous ne m'avez pas fait venir pour me parler de vos préférences culinaires, si ?

Kleber enfourna un reste de saucisse et l'évalua un moment en mâchant.

Il dit :

— Quel est votre problème ?

— Javier Cruz.

Il avala une rasade de son demi-pression en réfléchissant à sa réponse. Emma bâilla. Le serveur lui amena une tasse de thé brûlante. Elle la saisit à pleine main et but une gorgée pour se réchauffer.

Kleber termina ses œufs et sauça son assiette. Son chien louchait sur le quignon de pain. Kleber le fit languir un instant puis le lui donna.

— Je peux vous parler franchement ?

Ce n'était pas une question, mais Emma fit mine de ne pas l'avoir deviné.

— Bien sûr.

— Cruz est aussi mon problème.

— Oh !

— Un autre problème est qu'il y a des types au gouvernement qui militent pour que la question basque soit résolue, en douceur, mais avec fermeté.

Emma but une autre gorgée.

— Une main de fer dans un gant de velours, c'est ça ?

Kleber cligna de l'œil, comme pour dire Vous comprenez vite, c'est bien, nous allons gagner un temps précieux.

Il dit :

— Ces types ne savent pas trop ce qu'ils veulent, en définitive. Un coup, ils privilégient le dialogue avec l'Espagne. Un autre, ils tirent sur tout ce qui bouge, embauchent des mecs comme Javier Cruz pour faire le sale boulot et prônent des slogans définitifs du style « Pas d'amnistie, pas d'autonomie ». Les temps changent, les méthodes aussi, mais la République demeure. Les mandats d'arrêt européens, c'est la nouvelle trouvaille des technocrates géniaux de Paris, Berlin et Madrid. Leur nouveau joujou juridique pour faire chier les terroristes et glousser de plaisir les braves citoyens adeptes du grand complot international terroriste basque. Les MAE, c'est le shoot paranoïaque garanti. Mieux que l'héroïne et la cocaïne de ce brave Javier Cruz. Le pied intégral, vous voyez ?

— Je vois.

— Tant mieux, tant mieux...

Kleber rota et s'essuya avec sa serviette. Son petit cinéma distancié faisait marrer Emma. Elle lisait dans ses pensées à livre ouvert. Le premier chapitre de son roman d'espionnage s'intitulait Je suis dans la

merde jusqu'au cou, mais je me soigne en chiant sur mes anciens partenaires.

Elle coupa court :

— Qu'attendez-vous de moi ?

Il se passa la main sur le ventre.

— Si seulement c'était si simple.

Sous-entendu : si seulement Javier Cruz s'était noyé avec Domingo Augusti et sa valise avait coulé à pic dans les profondeurs du golfe de Gascogne.

Emma décoda :

— Il s'agit d'un rébus, c'est ça ? Je cherche la bonne formulation et vous vous contentez de répondre par oui ou par non ?

— Peut-être.

— Ce qui signifie ?

— Que le coupable, c'est ce Sánchez.

Emma nota qu'il disait « ce Sánchez » comme s'il ne le connaissait pas. Elle le traita mentalement d'enfoiré de première et dit :

— Ce Sánchez, on l'aura, faites-moi confiance, mais Javier Cruz en sait trop et il représente une menace pour la démocratie. J'en fais une affaire personnelle.

Kleber fronça les sourcils.

— Je ne suis pas certain de bien comprendre.

Elle précisa :

— Je ne veux nuire à personne. Je suis prête à prendre mes responsabilités comme une grande fille.

Kleber retrouva le sourire.

— Nos projets convergent.

— C'est encore un message codé ?

Il gloussa.

— Pas cette fois, lieutenant.

Il sortit un stylo de sa poche, griffonna sur un bout de papier et le lui tendit. Emma lut attentivement, mémorisa l'adresse et l'heure du rendez-vous, le froissa et le jeta dans le cendrier. Elle se leva aussi sec et remit sa chaise en place.

Kill-Bill aboya pour saluer son départ. Emma demanda :

— Pourquoi l'avoir appelé comme ça ?

Kleber caressa le crâne de l'animal.

— Ce chien est étonnant. On peut lui planter un sachet de poudre sous le nez, il ne remuera pas une oreille, mais figurez-vous qu'il hurle à la mort dès qu'il entend le générique d'un film de Tarantino.

— Sans déconner ?

Kleber aboya en guise de réponse avant d'éclater de rire.

Dix heures du matin. Simon Garnier se réveilla avec un mal de crâne tenace. Il siffla un fond de bière qui traînait sur la table basse du salon et se précipita dans la salle de bains pour vomir.

En se relevant, il croisa son reflet dans le miroir au-dessus de l'évier et faillit ne pas se reconnaître. Il s'empoigna l'entrejambe et s'adressa un doigt d'honneur en grimaçant.

Dans l'armoire à pharmacie, il trouva deux Doliprane qu'il glissa sur sa langue. Il but au robinet pour les faire passer. L'eau glacée sur sa gorge lui fit l'impression d'une coulée de lave brûlante.

Il alluma le poste radio, prit une longue douche et entreprit de se raser. Il reconnut la voix d'Axel Meyer qui déblatérerait sur les arrestations de la nuit et sur un suspect en fuite, de race blanche, type hispanique, trente et un ans, considéré comme dangereux. Quiconque susceptible de nous fournir des informations, bla-bla-bla...

Garnier se coupa.

Un déclic se fit dans l'œil du type rasé de près qui le dévisageait dans le miroir. Un mince filet carmin coulait de sa pommette, jusqu'à l'arête de sa mâchoire. Des gouttes de sang se diluèrent dans le mélange eau savonneuse / poils de barbe qui émaillait le fond du lavabo.

Garnier tendit la main et la passa sur sa joue. Le reflet l'imita.

Il murmura pour lui-même :

— Aarón, mon ami, je sais où tu te caches.

— Je ne te veux aucun mal.

Ce furent ses premières paroles quand Macrina ouvrit la porte. Il se rendit compte trop tard qu'il n'aurait pas dû les prononcer. Elle lui lança le regard qui tue. Elle plissa les yeux et se couvrit la bouche de la main. Il pencha la tête. Du sang coulait de sa blessure sur la moquette du couloir. Macrina referma lentement. Il glissa son pied dans l'entrebâillement et la repoussa. Elle abdiqua et recula d'un pas, un sourire sardonique aux lèvres – Oh, c'est vrai, tu ne me veux aucun mal et tu n'es pas le genre d'homme à me contraindre à faire ce que je refuse, n'est-ce pas !

Il se figea. Son portrait-robot s'étalait en grand sur l'écran du téléviseur. Il n'avait absolument pas la tête du type qui voulait faire le bien sur terre. Il lut : DOUBLE HOMICIDE À BAYONNE, LE SUSPECT EST EN FUITE. Sa vue se brouilla. L'HOMME EST ARMÉ ET DANGEREUX. Il battit des paupières et reporta son attention sur elle.

Sánchez avança et verrouilla derrière lui. Il chercha les mots, ne les trouva pas. Il esquaissa un sourire pour masquer son embarras. Macrina l'observait, stoïque. De l'eau dégoulinait de sa chevelure jusque dans l'échancrure de son peignoir. Il aperçut un sein rond parsemé de taches de rousseur. Il frémit. Il tendit la main. Macrina frissonna. Il tira en tremblant sur la ceinture du peignoir dont les pans s'écartèrent. Il effleura son ventre du bout des doigts. Il les retira brusquement, comme si la peau était brûlante.

Il lâcha :

— Nom de Dieu...

Sa vue se brouilla. La silhouette de Macrina ondula. L'écran de télé disparut et la pièce devint rouge. Sánchez fit un pas en arrière pour s'appuyer à la porte mais il ne trouva que le vide. Il trébucha, s'affala sur le tapis et perdit connaissance.

*

— Tu as perdu beaucoup de sang. Il te faudra un médecin.

Sánchez claquait des dents. Macrina avait passé un pull et un jeans. Elle comprimait sa blessure à l'aide d'un gant de toilette.

Il lui demanda combien de temps il était resté dans les vapes. Elle eut une mimique qui signifiait : Pas longtemps ou Ne t'inquiète pas, je n'ai passé aucun coup de fil.

Il essaya de se redresser en réprimant un râle de douleur. La tête lui tourna. Il ferma les yeux et fit une nouvelle tentative. Elle s'écarta pour le laisser faire, s'assit sur le canapé et s'alluma une cigarette. Il parvint à se mettre debout. Du sang coulait toujours de sa main. La plaie avait pris une sale couleur.

Elle croisa les jambes et souffla la fumée.

— J'en connais un côté espagnol qui ne te posera pas de questions.

Sánchez avança au centre de la pièce. Il vacilla mais tint bon. Macrina plongea la main dans son sac. Un petit revolver apparut dans son poing. Sánchez l'ignora. Il fouilla ses poches et lui balança les clefs de la Honda.

— Fais-moi passer la frontière, emmène-moi à Madrid avec toi. Cache-moi. J'ai du fric, beaucoup de fric. Pour toi, pour ta fille.

Il désigna la chambre du menton.

— De quoi arrêter ces conneries.

Elle tira une bouffée sur sa cigarette d'un geste nerveux. Elle fit non de la tête. Elle rafla les clefs et les lui renvoya.

Il les attrapa à la volée et avança encore dans sa direction.

— L'argent est dans la Honda.

Elle jeta un œil au téléviseur et écrasa son mégot dans le cendrier.

— C'est hors de question.

Sánchez fut le plus rapide. Il lui saisit le poignet et la contraignit à se lever. Elle se débattit. Un coup de feu claqua. La balle ricocha sur la table basse, près de Sánchez. Une lampe de chevet explosa. Il lui tordit le bras. L'arme roula sous le canapé. Il dit :

— Les flics savent pour nous.

— Il n'y a pas de nous.

Il ricana :

— Ces flics-là sont particuliers. Ils ont une imagination débordante.

— Fais chier.

— Que tu le veuilles ou non, ils pensent qu'un lien existe entre toi et moi et que tu es impliquée dans mes petites affaires. Ils se disent que tu possèdes une partie des réponses aux questions qu'ils se posent.

Il resserra son emprise et l'attira à lui. Il colla ses lèvres aux siennes. Elle détourna la tête et le gifla de toutes ses forces.

— Réveille-toi ! Je ne rentrerai pas dans ton délire. Tu es là, à faire le guet sous mes fenêtres pendant des heures, tu fouines dans ma vie, tu m'espionnes, tu te rencardes sur mes clients, tu joues au mac ou à l'amoureux transi, tu t'inventes des histoires à dormir debout et tu te pointes pour me proposer du fric et des vacances au soleil avec ma fille. La pute et le mercenaire. Quel petit couple exemplaire ! Merde, remets les pieds sur terre ! J'ignore ce que tu espères, mais tu te trompes de femme, crois-moi !

Sánchez se raidit et chercha son souffle. Il s'efforça de sourire. Sa blessure laissa échapper un mince filet de sang mêlé de pus.

Il grogna :

— La pétarade a dû réveiller tout l'hôtel. Nous devons dégager.

Une lueur d'exaspération passa dans les yeux de Macrina. Elle dit :

— Non.

Sánchez se frotta les yeux et la fixa tristement.

— Je n'ai que toi.

Meyer était aux anges. Marie-Line l'appela aux aurores. Des journalistes de chaînes nationales parlaient de lui. Son nom apparaissait en grosses lettres. La plus grosse saisie de drogue des dix dernières années.

Elle dit :

— Les garçons sont avec moi. Ils n'en reviennent pas. Ils sont tellement fiers de leur père.

Il rit, les larmes aux yeux. Elle lui annonça qu'elle avait déjà mis du champagne au frais pour fêter ça, dès son retour.

Il dit :

— Tu penses à tout, mon amour.

Kleber pénétra dans son bureau sans frapper et marcha droit sur lui. Un sourire de conquérant illuminait son visage.

Meyer s'excusa auprès de sa femme, raccrocha et se leva pour l'accueillir.

— Bon sang, quelle nuit !

— Nous avons serré tant de monde qu'il y en a pour des années de paperasse.

Les deux hommes s'esclaffèrent. Des cris de victoire et un brouhaha continu leur parvenaient depuis le couloir. Les salles d'interrogatoire étaient combles et grouillaient d'avocats commis d'office. Chaque heure apportait son lot de dénonciations et de nouvelles listes de noms à consonances hispaniques ou maghrébines. Les demandes d'extradition des ressortissants marocains tombaient, en veux-tu en voilà. Bizarrement, personne ne réclamait les Espagnols. Le procureur de la République de Bayonne n'avait pas bossé autant depuis la fac de droit.

Meyer ferma la porte et invita Kleber à s'asseoir.

— Pour Aarón Sánchez, où en sont les recherches ?

Kleber leva les yeux au ciel comme pour dire : « Seul Dieu décide de

ces choses-là. Ni vous ni moi n'y pouvons rien. »

— Il finira bien par quitter le trou à rat dans lequel il se planque.

— L'homme est blessé. On a retrouvé un doigt lui appartenant dans le hall du siège de sa société. Et une belle quantité de sang. J'ai donné son signalement aux hôpitaux de la région et contacté les services vétérinaires.

Kleber se dandinait sur son siège. Meyer contourna son bureau et s'assit.

— Je serais curieux de savoir qui lui a tiré dessus.

Kleber eut un sourire énigmatique qui dissimulait mal sa nervosité. Il tendit le bras et saisit le combiné du téléphone de Meyer.

— Vous permettez ?

Meyer hocha la tête. Le cinéma du divisionnaire l'agaçait prodigieusement mais il se garda bien de le montrer. Il s'installa contre son dossier et l'observa. Kleber composa un numéro, salua son interlocuteur, lui expliqua où il se trouvait puis il pressa la touche haut-parleur.

La voix du commissaire Maldjian résonna dans la pièce :

— Axel, quel succès !

— Tous nos hommes sont sur le pont, commissaire.

Kleber intervint :

— Allons, allons, ne jouez pas les modestes. Ce résultat est le fruit d'un minutieux travail d'investigation mené par votre équipe depuis des semaines.

Maldjian applaudit.

— Vous allez pouvoir clore définitivement le dossier Domingo Augusti.

Meyer et Kleber échangèrent un regard. Le fantôme de Javier Cruz s'évapora dans les airs comme s'il n'en avait jamais été question. Meyer reçut le message cinq sur cinq.

Il dit :

— Je n'ai fait que mon travail.

Le hall du Radisson Blu grouillait de beau linge en partance. L'ambiance, c'était : pas feutrés sur moquette, couinements de valises à roulettes, conversations étouffées, froissements satinés de robes, baumes après rasage subtils et odeur de café.

Un coup de feu retentit à l'étage. Le beau linge se pétrifia et suspendit sa respiration dans l'attente du deuxième qui ne vint pas.

Garnier empoigna son arme de service et brandit son insigne.

— Police !

Le beau linge s'ébroua et s'éparpilla en émettant des petits cris stridents.

Garnier se retrouva seul.

— Fait chier.

Il visualisa les options qui s'offraient à lui. Il compta deux ascenseurs, un escalier principal et un autre de secours. Il calcula ses chances de louper sa cible. Il choisit la vue d'ensemble. Il fit demi-tour et sortit sur le perron juste à temps pour voir Aarón Sánchez émerger de l'entrée du personnel de l'hôtel, sur la droite.

Leurs regards se croisèrent au moment où Macrina apparaissait à son tour à l'air libre. Sánchez jeta un œil au parking et tira la femme par le bras dans la direction opposée. Le couple disparut aussitôt derrière le bâtiment.

Garnier vit la blessure à la main de Sánchez. Il n'aperçut aucune arme. Il misa tout là-dessus et s'élança.

Terrasse de l'hôtel avec vue sur l'Espagne et les Pyrénées. En contrebas, la plage de la Côte des Basques à marée haute – accès impossible. Entre les deux, un entrelacs apparemment désert de falaises, de rochers, de sentiers en lacets et d'escaliers bordés de tamaris en fleur.

Garnier s'immobilisa et scruta la pente en quête de bruits de course. Il ne vit le mouvement sur sa gauche qu'au dernier instant. Il esquissa un pas de côté et se jeta en arrière de tout son poids. Sánchez le percuta de plein fouet et ils chutèrent lourdement sur les graviers.

Garnier encaissa le choc mais son arme lui échappa et il la perdit de vue. Deux bras l'enlacèrent. Il se débattit. Sánchez tint bon et le plaqua sur le dos, immobilisant ses bras et son bassin.

Garnier chercha son cou à tâtons. Ses doigts effleurèrent la veste de Sánchez sans jamais parvenir à l'agripper. Il ramassa une pleine poignée de gravier et la balança sans même atteindre son agresseur.

— Va te faire foutre !

Il lui cracha au visage et chercha son arme des yeux. Il la repéra, hors de portée, au pied du parapet.

Sánchez suivit son regard et sourit.

Garnier banda ses muscles et rua de toutes ses forces, en pure perte. Sánchez raffermi sa prise, puis il changea de position avec mille précautions. Il exerça une pression du genou contre le plexus de Garnier et lui colla l'avant-bras sur la trachée.

Il se racla la gorge.

— Tu cherches encore la gloire, Simon ?

Garnier toussa.

— J'espérais que tu témoignes contre Javier Cruz.

— Quelles garanties m'offres-tu ?

— Cruz ne s'en tirera pas, cette fois-ci.

— Et moi ?

— Tu restes vivant.

Sánchez leva les yeux au ciel.

— Pauvre taré.

Il transpirait abondamment. Son teint était cadavérique. Il asséna pourtant à Garnier deux coups de poing rapides et puissants à la tête. Garnier hurla quand son nez céda à nouveau. Sánchez remit ça. Macrina se précipita et lui laboura le dos en criant « ¡ Basta ! Basta ! », mais Sánchez accentua sa pression sur la carotide. Garnier se sentit partir, bercé par le flux et le reflux des vagues. Un voile rouge lui embua les yeux. Les cris et la douleur s'estompèrent doucement

comme de vieux souvenirs. Des gouttes de pluie s'écrasèrent au ralenti autour de lui. Un sentiment de paix l'envahit.

Soudain :

Un coup de tonnerre claqua, tout près. À moins qu'il ne s'agisse d'un coup de feu.

Ou des deux.

L'effet fut similaire à une puissante décharge électrique. Garnier s'arc-bouta comme pris de convulsions. Il inspira un grand coup. De l'air frais s'engouffra dans ses poumons. Il battit des cils, cracha un mélange bile, morve, sang, sueur, dents et réalisa qu'il vivait encore.

La pluie s'intensifia.

Garnier remua sans que Sánchez lui oppose la moindre résistance. Une grosse quantité de sang maculait leurs vêtements. L'homme l'écrasait de toute sa masse. Il ne respirait plus. Garnier le repoussa et roula sur le côté pour se dégager. Il se redressa en grimaçant. Sánchez l'avait cogné de tout son cœur. Son nez, sa mâchoire et son œil tuméfié lui faisaient un mal de chien, mais il tenait debout. C'est alors qu'il la vit.

Macrina.

La pute espagnole.

Terrorisée, les jambes écartées, les yeux écarquillés, les deux mains accrochées à l'arme de service de Garnier encore fumante pointée en direction du cadavre d'Aarón Sánchez.

Il avança, trébucha, se releva péniblement et avança encore.

Elle dit :

— Reste où tu es.

Garnier écarta les bras pour montrer qu'il ne lui voulait aucun mal. Il continua de progresser dans sa direction.

Il se força à rire.

— Tu ne crains rien. Regarde dans quel état cet enfoiré m'a mis.

— Reste où tu es, maldita sea !

À présent, Macrina visait son ventre.

Elle supplia :

— Reste où tu es ou je tire, je le jure.

Garnier s'arrêta et tendit la main.

— Rends-moi cette arme.

Elle secoua la tête en reniflant. Des larmes coulèrent sur ses joues.

Garnier insista :

— Tu ne risques plus rien. Rends-moi cette arme.

Il désigna le corps sans vie de Sánchez comme s'il s'agissait d'une preuve irréfutable.

— Cet homme est un assassin de la pire espèce. Il a déjà menacé, violenté, torturé une prostituée comme toi, en Espagne, il y a plusieurs semaines de cela. Dieu seul sait combien d'autres avant et après elle. Dieu seul sait ce qu'il s'apprêtait à te faire subir. Il a eu ce qu'il méritait.

Macrina tremblait de plus en plus. Garnier tendit à nouveau la main.

— Rends-moi cette arme, Macrina.

Elle se raidit.

— Mon nom est Yaiza Gonzáles.

— Je sais.

— Tu ne sais rien.

Garnier décida de se montrer conciliant.

— Tu as raison, Yaiza.

Elle cria :

— Bien sûr que j'ai raison ! Mais la vérité, c'est que tu ne comprends rien. Je ne suis pas une pute. Tu es une pute. Ce type, là, Aarón est une pute. Mon ex-mari qui m'a plantée avec ma gosse est une pute. Ce Javier Cruz dont tout le monde parle et le vieux Giraud sont des putes.

Ce sont les hommes comme toi les véritables putes ! Vous vous cachez derrière des grands principes, vous êtes arrogants, vous méprisez les gens comme moi, mais personne n'est dupe : vous roulez pour le fric sous les ordres d'autres putes magouilleuses encore plus pourries que vous.

Elle releva le menton et tapota sa poitrine du canon de l'arme.

— Pas moi, por Dios ! Pas moi. Je ne suis pas comme vous. Je m'appelle Yaiza Gonzáles et je t'emmerde, sale pute !

Elle ravala ses larmes et baissa sensiblement la garde.

— Pas moi.

Garnier crut qu'il s'agissait du signal. Il fit deux pas vers elle, le regard rivé sur l'arme. Elle ne réagit pas. Il prit ça pour un accord tacite et avança de deux pas supplémentaires. Elle pencha la tête sur le côté, visa et tira sans hésiter.

La détonation prit Garnier par surprise. Il porta la main à son flanc et mit un genou à terre en toussant. Il y eut comme un léger flottement avant que Macrina se précipite sur le cadavre de Sánchez et lui fasse les poches.

Quand elle eut trouvé ce qu'elle cherchait, elle revint se pencher sur Garnier. Elle braqua l'arme sur sa poitrine. Il recula précipitamment et perdit l'équilibre. Elle se rapprocha et pressa cette fois-ci le canon contre son front.

Elle murmura :

— Bang ! Bang !

Elle leva ensuite le bras en l'air, vida le chargeur sans cesser de le fixer, clic, clic, puis déposa l'arme à ses pieds.

Garnier la dévisagea d'un air hagard. Macrina réajusta ses cheveux et agita un jeu de clefs sous son nez.

Elle éclata de rire.

— Relax, policía ! Le grand méchant Aarón Sánchez est mort. Tu ne risques plus rien.

Macrina avisa la Honda de Sánchez à l'autre bout du parking. Son pull et son jeans trempés lui collaient à la peau. Un frisson lui parcourut le corps.

Elle balaya les lieux du regard.

Elle vit :

Un rideau de pluie s'épaississant crescendo, des clients curieux et inquiets regroupés en grappes autour du personnel de l'hôtel, des valises entassées derrière la baie vitrée du hall, une opportunité.

Elle entendit :

Le flic-floc de l'eau sur la tôle des voitures, le rugissement des vagues à l'assaut de la Côte des Basques, une sirène de police encore lointaine, une opportunité.

Le cadre général vira à la vision surréaliste. L'averse masquait à présent la pointe nord de la plage et l'horizon. Elle dressait une barrière de sécurité entre le Radisson Blu et le reste du monde. Le parking se mua en un havre cotonneux et humide. Personne n'entrait ni ne sortait.

Macrina se fondit dans le décor.

Elle expira tout l'air qu'elle avait dans ses poumons, inspira à fond et se dirigea d'un pas décidé vers la Honda.

Elle inséra les clefs dans la serrure de la portière côté conducteur et s'assit. Elle caressa le volant du bout des doigts. La radio était allumée. Flash d'information. Le ministre accusé de planquer son argent sur un compte suisse faisait son mea culpa. Aux juges d'instruction, il avouait avoir mal agi. Il geignait « Je suis tellement désolé, mes amis. Pardonnez-moi, je vous en prie. Je ne me ferai plus prendre, promis, juré, craché ! » Le gouvernement et le Parlement au grand complet hurlaient : « Trahison ! Punition exemplaire ! Transpareence ! » Le président de la République française annonçait une série de mesures draconiennes de lutte contre la corruption.

Macrina éteignit.

Elle inspecta l'habitacle. Le sac de sport dont Sánchez avait parlé

reposait comme prévu sur la banquette arrière. Elle l'attrapa et le ramena sur ses genoux. Pas de cadenas, aucune sécurité. Son cœur fit un bond dans sa poitrine.

La fermeture éclair coulissa sans difficulté.

Macrina plongea en frémissant la main à l'intérieur. Elle en ressortit des quantités incroyables de billets de banque, des sachets de poudre blanche et des papiers d'identité sur lesquels figurait le portrait d'Aarón Sánchez affublé d'une moustache et d'une perruque blonde.

Elle songea qu'il lui faudrait peut-être trouver de nouveaux patronymes pour elle et Lihuen. Elle connaissait un type qui connaissait un type. Elle saisit une liasse de billets de cinquante euros, la porta à son nez, la renifla et se dit que ça ne poserait sans doute pas de problème.

Ça et le reste, d'ailleurs.

La règle des quatre P, la prostitution, les préservatifs, toute cette merde, les chambres d'hôtels, les vieillards lubriques et les Macrina Bolivar, c'était terminé pour de bon.

Elle pensa également : « Bienvenue dans l'ère nette d'impôts des trois R : Rentabilité, rentabilité, rentabilité ! »

Elle se sentit aussitôt infiniment plus légère.

Elle balança les clefs et les faux papiers sur la banquette arrière et referma le sac, puis elle sortit de la voiture et regagna la Laguna. Elle ouvrit le coffre, répartit le fric et la drogue dans deux sacs plastiques qu'elle dissimula dans la roue de secours. Elle remit le tapis de sol en place, ferma le coffre et s'installa au volant. Elle se recoiffa, alluma une cigarette, en tira quelques bouffées et l'écrasa dans le cendrier, puis elle régla le rétroviseur, jeta un œil à son reflet et ne se reconnut pas. Elle murmura :

— Yaiza, c'est toi ?

Le saint des saints.

Le naos version Javier Cruz.

Le portail était ouvert. Emma s'engagea dans l'allée et coupa le moteur. Elle frissonna, un peu, mais elle était déçue.

La villa de Labenne était le point d'orgue de l'empire de Cruz. Elle ressemblait pourtant à l'un de ces vulgaires zulo, les planques des militants d'ETA en France, dont on abreuvait de photos et de plans les policiers lors des formations aux méthodes employées par l'ennemi terroriste indépendantiste. Rien que de très banal et discret.

Elle leva les yeux. Une silhouette apparut et disparut furtivement à l'une des fenêtres de l'étage. Emma tira de la boîte à gants une pochette plastique. Elle en sortit un semi-automatique récupéré cette nuit, chez un trafiquant. Elle vérifia que l'arme était bien chargée, la glissa dans sa ceinture et s'extirpa du véhicule.

La porte d'entrée était déverrouillée. Elle pénétra dans le hall, ferma derrière elle et attendit. Une voix ne tarda pas à lui dire de la rejoindre à l'étage. Le ton était grinçant comme des clefs rayant la carrosserie d'une voiture.

Elle gravit les marches. Javier Cruz se tenait à contre-jour, devant une fenêtre, au fond d'une vaste pièce. Emma s'avança. Cruz fit de même. Elle prit le temps de l'observer en détail. Nouvelle déception. L'homme tant redouté avait des allures de guichetier et de gratte-papier. Physique désagréable, petite taille, traits émaciés, mains sèches et veineuses. Elle pensa avec ironie : « C'est ça, la terreur du Pays basque ? »

Elle marcha jusqu'à la fenêtre et jeta un coup d'œil. La rue était déserte.

Elle se retourna :

— Il pleut toujours autant, au printemps, dans le coin ?

Cruz se gratta le nez d'un geste nerveux.

— Où sont Kleber et Maldjian ?

Emma avisa le canapé et s'assit. Elle repéra les traces de poudre sur la table basse. Elle se pencha, passa l'index pour en récupérer une infime quantité qu'elle étala à l'aide de son pouce. Elle le porta à ses lèvres et lécha les fragments de poudre. Cocaïne. Encore une déception. Elle eut une moue désapprobatrice qui agaça Cruz et se frotta les doigts sur sa cuisse.

Il la toisa.

— Vous êtes qui, putain ?

— Vous le savez très bien.

— Officier de police judiciaire Emma Lefebvre.

— On ne peut rien vous cacher.

— La femme flic qui fouine dans mon passé et se mêle de ce qui ne la regarde pas.

Emma acquiesça avec gravité.

— C'est avec moi que vous traitez désormais.

Elle tapota l'accoudoir du canapé, à côté d'elle, pour signifier à son interlocuteur qu'il devrait se mettre à l'aise pour discuter. Cruz feignit de ne pas voir son geste. Emma soupira et s'installa confortablement. Son rythme cardiaque passa à cent soixante pulsations par minute – nom de Dieu, elle avait l'impression d'avoir travaillé toutes ces années dans le seul but d'être ici, face à Cruz, à ce moment précis, comme si elle avait toujours été faite pour ça !

Elle se concentra sur sa voix.

— Alors ?

— J'ai de quoi négocier.

— Voyez-vous ça !

— J'ai de quoi négocier et croyez-moi, nous allons négocier !

Emma secoua la tête.

— Laissez-moi deviner.

Elle fit mine de réfléchir un instant, puis son visage s'éclaira soudain.

— Ah oui. Aarón Sánchez !

— Un traître.

— Un homme qui aime la violence, c'est vrai.

— Tout a capoté à cause de lui.

Cruz haussa le ton.

— Dites-moi ce que vous voulez savoir sur lui. J'ai de quoi le charger et l'envoyer en taule pour le restant de ses jours.

— Je vous trouve dur.

Cruz manqua de s'étouffer.

— Vous plaisantez, j'espère !

Emma sourit.

— Voyons les choses sous un autre angle, si vous le voulez bien. Pour Sánchez, vos grands projets cocaïne – immobilier, c'est de la connerie en barre. Peu importe les méthodes, pour lui, c'est vous qui vous êtes foutu dedans tout seul. Vous avez oublié pour quoi vous vous battiez.

Cruz fulminait.

— C'est-à-dire ?

— Éliminer les salauds d'en face. Éradiquer les terroristes. Et pas : faire du fric et fricoter avec des politiciens véreux et des chefs d'entreprise. Vous avez perdu la foi en chemin. La voilà l'erreur. Personne ne croit à la volonté de paix des Basques activistes. Les terroristes restent des terroristes. Leurs plans foireux d'autonomie et leurs conneries de serpents et de haches, tout ça... Leurs idées passeront toujours avant le commerce et la démocratie. C'est comme ça. Ni vous ni moi n'y pouvons rien. Vous croyez résoudre ce problème, mais vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Et vos fiascos à répétition dans les affaires Sasco et Augusti ne plaident pas en votre faveur.

— C'est le point de vue de Sánchez ou celui de ceux que vous représentez ?

Emma croisa les jambes.

— Le mien, aussi.

Cruz contourna la table basse, se planta devant elle, la contraignant à rester assise, à moins d'entrer en contact physique avec lui.

— Vous savez que dalle.

— Sans blague !

Il passa le dos de la main sur la joue d'Emma. Elle se détourna. La main de Cruz glissa dans son cou jusque sur son épaule. Emma frissonna.

Il lui susurra à l'oreille :

— Belle. Jeune. Amitieuse. Désirable. Baisable.

Elle le gifla. Il feignit de paraître offusqué. Il ne retira pas sa main.

— Tout le contraire de moi. L'ancien monde. Le nouveau monde. Les mecs doivent ramper à vos pieds. Vos supérieurs, vos collègues...

Emma capta l'allusion au procureur Boyer. Elle tenta de se redresser. Cruz la repoussa sèchement en arrière. Elle dégaina son arme et la planta violemment sur les parties génitales de Cruz.

Il éclata de rire, leva les mains en signe de reddition et recula au milieu de la pièce. Elle se releva d'un bond et braqua son arme dans sa direction. Il lui jeta un regard qui sous-entendait : « Chiche ! »

Il dit :

— Vous tremblez.

Elle répondit :

— Vous êtes fou à lier.

Il rit de plus belle, puis il gagna la commode qui se situait contre le mur et ouvrit un tiroir d'où il sortit une liasse d'épaisses enveloppes brunes. Il s'écarta, fit signe à Emma que tout cela était pour elle et alla tranquillement s'asseoir sur un siège.

— Dites-moi ce que vous en pensez.

Elle s'avança, posa son arme, étala le contenu des enveloppes devant elle et le passa en revue.

Le trésor de guerre de Javier Cruz.

Des documents officiels concernant ses affectations au cours des dix dernières années. Les signatures de différents responsables de la police et de l'armée. Les noms de Maldjian, de Boyer et d'autres qu'Emma n'avait jamais rencontrés. Des copies des rapports de Cruz classés secret défense concernant des expéditions punitives menées à l'encontre de militants basques : Patxi Errecart, Bixente Hirigoyen, Julen Bertiz, Iñaki Goya, Txomin Zunda, Elea Viscaya, Andoni Sarasola et des dizaines d'autres encore. Le cas spécifique d'Ohian Borotra, jeune militant d'ETA, enlevé le 10 février 2007 par Javier Cruz, Adis García et Domingo Augusti. Suivaient les détails de sa séquestration.

Encore :

Les mêmes rapports visant cette fois-ci les protagonistes de l'affaire Domingo Augusti. Les ordres de mission, les plans de l'attaque, les hommes présents, la liste des policiers ayant touché de l'argent en échange de leur coopération ou de leur silence, le montant du pot-de-vin. Les preuves de la corruption de Garnier et Kleber. Encore d'autres documents ayant trait à l'affaire Jokin Sasco. Adis García, Alirio Pinto, Marko Elizabe, Iban Urtiz. Les noms des personnes impliquées. Quatre colonnes : qui, quoi, quand et combien de fric.

Et encore :

D'autres dossiers, d'autres affaires, d'autres colonnes.

Javier Cruz archivait tout et notait scrupuleusement chaque fait et chaque dépense.

Une putain de mine d'or.

Ou une bombe à fragmentation.

Cela dépendait des intentions.

Emma remit tout en place. Une clef USB lui échappa et tomba par terre. Elle la ramassa.

— Qu'est-ce que c'est ?

De l'index, Cruz dessina un énorme ballon imaginaire dans les airs.

Il dit :

— L'enregistrement de l'enlèvement de Jokin Sasco le 3 janvier 2009 et l'interrogatoire de Domingo Augusti, le 18 février 2013.

Emma émit un sifflement admiratif.

— Ce sont les originaux ?

Cruz répondit du tac au tac :

— Demandez à Maldjian, Kleber ou Boyer s'ils acceptent de vous laisser consulter leurs propres exemplaires.

Emma observa un instant la clef et la glissa dans une enveloppe avec le reste. Elle confectionna une belle pile et considéra le tout comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art.

Cruz la désigna du menton.

— Ça vaut combien, à votre avis ?

Emma haussa les épaules.

— Une retraite bien méritée.

Sans attendre la réaction de Cruz, elle brandit son arme de service et tira trois coups à bout portant. Incrédule, Cruz porta les mains à sa poitrine et s'affaissa lentement. Emma le rejoignit en quelques enjambées, l'acheva d'une balle en pleine tête et s'assura qu'il était bien mort.

Puis elle fit ce qu'elle jugea bon, étant donné les circonstances.

À commencer par les enveloppes qu'elle jeta dans la cheminée, enflamma et remua avec le tisonnier jusqu'à ce que plus aucun mot lisible ne subsiste.

*

Le téléphone sonnait quand elle sortit de la douche, couvrant à peine les bruits de la circulation sous ses fenêtres ouvertes. Emma saisit le combiné et reconnut le numéro de Kleber. Elle se passa de la crème sur le visage, entra dans le salon et enfila un tee-shirt avant de décrocher.

Elle écouta son supérieur, hocha la tête à deux reprises et dit :

— C'est fait.

Elle raccrocha, saisit la télécommande et alluma le téléviseur en prenant soin d'éviter les chaînes d'information continue.

Alternance d'averses et de bourrasques de vent, deux jours durant. Des cohortes de nuages noirs descendaient en tourbillonnant vers le sud, buttant et rebondissant contre les marées au-dessus de l'océan comme sur un mur invisible.

Alternance des fantômes d'Aarón Sánchez et de Domingo Augusti, deux jours durant.

De fil électrique gainé de bleu et de chatterton noir.

Après le départ de l'escort, Simon Garnier s'étonna d'être encore en vie. Il regarda autour de lui, palpa sa blessure au ventre. La balle était ressortie. Il tenta de se relever. Il réussit.

Sous l'œil horrifié de femmes de ménage venues prendre leur service au Radisson Blu, il traîna en boitant le cadavre de Sánchez jusque dans sa vieille Renault 21. Il démarra et roula jusqu'à sa propriété de Linxe dans un état fiévreux.

Deux jours durant :

Il délira. Il but. Il chassa les fantômes qui se cachaient derrière les arbres. Il se couvrit les oreilles pour ne pas entendre les voix qui répétaient Assassin, Assassin, Assassin. Il but davantage et ne dessoûla pas. Les voix surenchérirent : Complice pour la cause, complice pour la corruption, complice pour les morts. Le jour, la nuit. Il se rendit à la voiture, ouvrit la portière et, assailli par une nuée de mouches, supplia Sánchez de les faire taire et de leur demander de partir. Il se réveilla quelques heures plus tard, hébété, assis contre la roue arrière et tenant la main du mercenaire. Il s'éloigna en courant comme s'il avait le diable à ses trousses. Les voix reprirent en chœur : Lâche, Lâche, Lâche.

Il hurla :

— Foutez-moi la paix !

Les voix ne cessèrent pas pour autant.

Il démarra sa tronçonneuse et la fit rugir pour les couvrir. Il abattit les pins autour de sa cabane les uns après les autres pour démasquer les intrus qui le harcelaient. Sa blessure s'infecta, mais les cris à l'intérieur de son crâne redoublèrent. À bout de forces, il cessa de

boire, s'affala auprès d'une souche et attendit la mort.

Le compte à rebours fut interminable.

Il ferma les yeux sans parvenir à trouver le sommeil, il les rouvrit, il délira, il vit des vers se tortiller sur son ventre, il implora le ciel et la pluie de lui accorder leur pardon. Il tenta même de se relever et de partir, sans succès.

Le matin du troisième jour, les nuages disparurent et le soleil grimpa, grimpa haut au-dessus de sa tête.

L'air devint lourd et humide. Des insectes le harcelèrent. Les effets de la fièvre supplantèrent ceux de l'alcool. Simon entendit un bruit de moteur. Un véhicule déboucha à l'entrée du chemin et s'immobilisa à quelques mètres de lui. Une portière claqua. Il distingua une silhouette à contre-jour.

Il crut tout d'abord qu'il s'agissait d'une femme. Il pensa que la pute espagnole lui avait pardonné. Il bredouilla des « Yaiza, Yaiza, merci, merci ! »

Les contours de la silhouette se précisèrent. Un homme de type mexicain se pencha sur lui. Des chaînes en or pendaient à son cou. Sa main tenait un pistolet de gros calibre. Le portrait du footballeur Raúl Gonzáles supplanté du numéro 7 était tatoué sur son avant-bras. L'homme tâta la blessure de Simon du canon de son arme et secoua la tête.

— Tu n'as plus besoin de mes services, on dirait.

Samedi 6 avril, alerte disparition inquiétante. Le lieutenant de police Simon Garnier avait été aperçu pour la dernière fois à Biarritz, sur le parking du Radisson Blu Hôtel.

Il n'était fait mention nulle part que son arme de service, retrouvée sur place, portait les empreintes et l'ADN d'un suspect de sexe féminin inconnu des services de police français.

Emma Lefebvre s'assura personnellement que l'information ne fuite pas.

Par ailleurs, une cliente de l'hôtel répondant au nom de Macrina Bolivar et soupçonnée de vendre ses charmes avait quitté sa chambre à la même heure. Elle avait abandonné derrière elle ses effets, du matériel de travail, des boîtes de préservatifs et une enveloppe contenant deux mille quatre cents euros. Un portrait-robot avait été dressé par le personnel de l'hôtel. Tous se souvenaient par le menu de ses mensurations et de la qualité de ses tailleurs. L'escort était une fidèle qui réservait toujours la même suite, au troisième étage. Ses clients étaient des gens bien sous tous rapports – « Non, lieutenant, nous n'avons pas pour habitude de nous immiscer dans la vie privée de notre clientèle. Nous ignorions leur identité et la nature exacte de leurs activités ! »

Aucun lien n'était clairement établi entre les deux événements. Cela aussi, Emma y veilla. Selon la formule consacrée, la police n'excluait cependant aucune hypothèse.

À la tête d'une équipe de six hommes rompus aux enquêtes de terrain, Emma cherchait Simon et Macrina partout. Elle était précédée d'une campagne de presse savamment orchestrée par sa hiérarchie. En période de manifestations pour le rapprochement des prisonniers politiques basques, leur leitmotiv sonnait comme une revanche et un avertissement : Policier français enlevé, ETA renoue avec le terrorisme. La presse régionale s'était fait l'écho d'un communiqué alarmant citant des sources proches de l'enquête sur Domingo Augusti. Il y était question de représailles et de collusion entre le démantèlement du trafic de cocaïne et l'organisation séparatiste. Les parangons de la vertu antiterroriste avaient inondé les journaux des provinces du nord-ouest de l'Espagne – on ne sait jamais, n'est-ce pas ! Les associations basques protestèrent par communiqué interposé, accréditant la rumeur.

Garnier ne répondait pas au téléphone. Emma laissa des dizaines de messages. Elle força la porte de son appartement. Une fine pellicule de poussière recouvrait les meubles. Elle écuma les boîtes, les brasseries et les salles de jeu. Aucun des habitués n'avait vu le policier depuis quatre jours. Ses contacts espagnols jouèrent à plein. Elle fit le tour de toutes les planques d'ETA connues d'un côté et de l'autre de la frontière. Elle obtint des tête-à-tête et interrogea chaque Mexicain interpellé. Elle les harcela.

Elle brandit la photo de Simon Garnier et la leur fourra sous le nez :

— Un flic a été enlevé. C'est grave. Très grave. Bien plus grave que tout ce dont on vous accuse jusqu'à présent, croyez-moi.

Si le type manifestait le moindre signe de nervosité, elle le menaçait.

— Bon sang, n'essayez même pas de me mentir ou de me cacher quoi que ce soit !

Elle dénicha finalement l'adresse de sa propriété de Linxe presque par hasard, en compulsant ses avis d'imposition et ses relevés bancaires. Elle pensa « Petit cachottier, va ! » et réquisitionna deux voitures dans l'heure qui suivit.

*

La forêt de pins paraissait avoir été dévastée par une tempête de type Klaus. Les troncs en quinconce évoquaient l'œuvre d'un fou.

Sur la banquette arrière de la Renault 21, gisait le cadavre criblé de balles d'Aarón Sánchez. Les balles extraites du corps correspondaient au calibre de l'arme de Garnier.

Ils découvrirent Simon de l'autre côté de la cabane, étendu, la tête calée contre une souche de pin fraîchement coupé, une tronçonneuse à ses côtés.

Emma n'éprouva aucune émotion. Deux mois d'enquête sur l'affaire Augusti avaient suffi à l'immuniser. L'antipathie que lui inspirait le lieutenant Garnier n'y était pas étrangère, mais c'était davantage le caractère sournois de son rôle d'agent double qui lui asséchait le cœur.

Le décès remontait à deux ou trois jours, maximum. Emma comptabilisa deux blessures par balles. La première, infectée, dans le ventre, juste en dessous de l'estomac. Aucun organe vital touché. La balle était ressortie. La deuxième, celle qui l'avait tué, était la plus

récente. Elle avait été tirée en pleine tête, à bout portant. Quarante-huit heures plus tôt, tout au plus.

Elle couvrit son corps d'une bâche en plastique, fit un signe de croix et se recueillit un instant. Ses hommes observèrent une minute de silence avec elle. Les larmes qu'ils virent couler sur ses joues leur donnèrent le sens des mots compassion et injustice. Ils ne doutèrent pas un instant de sa sincérité.

Elle murmura :

— Terroristes...

Ils serrèrent les poings et échangèrent des regards qui disaient « Simon, nous te vengerons ! »

Emma s'essuya les yeux, se redressa et tapa dans ses mains.

— Au travail !

Les policiers se dispersèrent. Au milieu d'un amas de pins couchés, ils fouillèrent les fougères, les buissons de ronces et de bruyère à la recherche de l'arme du crime et de la balle perdue qui avait traversé le corps de leur collègue. Emma doutait qu'ils trouvent quoi que ce soit. Elle se concentra sur le cadavre.

Elle enfila une paire de gants chirurgicaux et vida méthodiquement chacune de ses poches. Sur son téléphone portable, elle identifia le numéro de Javier Cruz, et deux autres enregistrés au nom de Macrina Bolivar, un fixe et un mobile. Elle les composa. Aucun n'était encore en service.

Emma songea « À quoi bon tout compliquer ? » et fit appel à la magie noire.

Des picotements lui parcoururent les bras et le dos. Des taches sombres lui obscurcirent la vue une fraction de seconde.

Un, deux, trois :

Abracadabra !

Elle effaça la totalité du répertoire de Garnier, remit l'appareil dans la poche de la veste du défunt et décida de garder cela pour elle. Elle sortit ensuite un sac hermétique qu'elle dissimulait sous son blouson. Il contenait l'arme de service du policier. Elle le vida, badigeonna avec

soin la crosse et le canon de sable et de sang séché, glissa l'arme sous le dos de Garnier, rempocha le sachet et appela ses collègues :

— Je l'ai trouvée !

Ils se précipitèrent. Elle brandit le semi-automatique d'un air déterminé, genre : Vous voyez ? Je vous ai pourtant prévenus ! Le camp du bien triomphe toujours des forces du mal.

Elle déclara :

— Simon est mort des suites de deux blessures par balles en traquant et mettant hors d'état de nuire un dangereux criminel.

Le policier le plus proche, un gardien de la paix discret et opiniâtre, clama d'une voix forte :

— Il est mort en héros.

Emma lui sourit. Elle leur sourit à tous. Elle posa la main sur le cadavre de Garnier.

Sa voix vibra :

— Un héros de la lutte antiterroriste, un modèle pour chacun d'entre nous.

Des larmes sincères lui montèrent aux yeux. Elles prirent Emma au dépourvu. Elle se détourna pour que personne ne les aperçoive, ravala son émotion et donna l'ordre de prévenir la police scientifique, puis de sécuriser la scène de crime.

Bake Bidea – le Chemin de la Paix.

Soleil radieux et grondement de la foule. Des tracts estampillés PAIX et RÉSOLUTION tourbillonnaient dans les airs au-dessus du cortège.

La manifestation fut organisée à la suite des interpellations de trois membres d'un collectif d'exilés politiques basques. Des mandats d'arrêt européens avaient été délivrés à leur encontre, deux semaines plus tôt. La date du mardi 9 avril avait été retenue parce qu'elle coïncidait avec la sortie d'hôpital de Gaizka Etxandi, érigé en quelques jours avec son père au rang de martyr.

L'annonce médiatique du démantèlement d'un vaste trafic de drogue et les soupçons d'implication à peine déguisée de terroristes liés à ETA avaient été perçus comme une provocation de trop.

Belen souriait, radieuse. Gaizka observait le défilé autour d'eux. Ses béquilles l'obligeaient à marcher lentement. Il reconnut des visages présents pendant l'occupation du terrain de la Sargentis. Des hommes et des femmes venaient lui serrer la main. Il vit aussi d'anciens collègues de son père. Certains le saluèrent d'un geste discret, d'autres lui donnèrent l'accolade en le félicitant pour son action en faveur des ouvriers malades et des morts.

Gaizka riait :

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Ils répondaient invariablement :

— Aitor serait fier de toi.

Les rues de Bayonne grouillaient de monde. Des cars de CRS et de gardes mobiles stationnaient dans les ruelles adjacentes. Les slogans tournaient autour de quatre mots d'ordre : Respect des droits de l'homme, Arrêt de la répression, Résolution du conflit basque et Avancée du processus de paix. Les messes basses leur préféraient ceux de Mensonges, mensonges et mensonges.

Le cortège était parti de la place des Basques, une heure plus tôt. Cinq mille manifestants venus de toutes les provinces basques. De nombreux élus locaux, des eurodéputés écologistes, un ancien parlementaire européen abertzale, des députés, des conseillers

régionaux, des maires et des représentants de tout ce que le pays comptait de partis et d'associations impliqués dans la défense des droits de l'homme et des réfugiés. Les cocardes tricolores côtoyaient les couleurs du Pays basque.

Gaizka était sidéré. Merde, tout le monde était présent ! À l'exception de quelques escarmouches et des provocations, ici ou là, ça ressemblait vraiment à une manifestation pacifiste.

Derrière eux, un type vêtu d'un tee-shirt Nun da Jokin ? hurlait dans un mégaphone. Gaizka captait deux mots sur trois et imaginait le reste. Le type condamnait les arrestations touchant des membres de collectifs engagés dans la résolution du conflit basque. Il invoquait la dynamique de paix et réclamait l'application d'outils juridiques pensés et mis en place durant les années de confrontation. Il concluait chacune de ses phrases du mot Justice en français, en espagnol et en basque.

Gaizka pensa à son père. Des souvenirs d'enfance remontèrent. L'émotion le submergea. Il la refoula en prenant son temps. Belen vit son expression et l'interrogea du regard. En guise de réponse, il se pencha vers elle et l'embrassa dans le cou.

Il dit :

— Ma mère accepte de témoigner dans le procès contre Giraud.

— Je sais. Elle m'a avertie, ce matin.

— Je n'en reviens pas. Elle gardait tous les certificats médicaux de papa depuis son embauche à la Sargentis. Comme si elle savait ce qui allait se passer.

Belen sourit. Elle lui rendit son baiser et caressa tendrement sa joue.

— Tu ne trouves pas que mes seins ont grossi ?

Gaizka écarquilla les yeux. Belen éclata de rire devant son air ébahi et l'embrassa à nouveau.

Elle murmura :

— Si c'est un garçon, nous l'appellerons Aitor.

Lundi 8 juin, cérémonie protocolaire dans la salle des conférences du commissariat central de Bayonne. Ça fleurait bon les costumes d'apparat, l'après-rasage et la naphthaline.

Le temps des manifestations était oublié. Le vacarme des rues ne passait pas le double vitrage de la grande baie avec vue sur l'Adour. La devise *Pro patria vigilant* – « Ils veillent pour la Patrie » – s'étalait en lettres d'or sur le mur, face à l'entrée.

Un pupitre et une estrade avaient été dressés spécialement pour l'occasion. Des chaises supplémentaires, installées. Les policiers en uniforme jouxtaient les familles des officiers venues assister à l'événement. Des serveurs indifférents s'affairaient dans le fond, devant une table garnie de petits fours, de sodas et de jus de fruits – le champagne et l'armagnac attendraient le dîner prévu dans un restaurant chic de la ville.

Axel Meyer se racla la gorge.

Il avait été prévenu deux jours auparavant par un coup de fil de Maldjian. Il avait juste eu le temps de prévenir sa femme de ne rien programmer et de porter son costume au pressing.

Il jeta un œil aux garçons et posa une main sur le genou de Marie-Line.

Elle gloussa :

— Commissaire ?

L'orateur au micro mentionna son nom. Meyer fit signe à sa femme de se taire et se concentra sur le discours. Le divisionnaire Kleber ne tarissait pas d'éloges sur la façon dont Meyer avait mené le démantèlement d'un trafic de stupéfiants d'envergure, en avril dernier. Il rendit ensuite hommage au lieutenant Simon Garnier, mort pendant les opérations, ainsi qu'à Javier Cruz, un officier de la Guardia Civil espagnole, tombé également alors qu'il œuvrait dans le cadre de l'affaire Domingo Augusti.

— Deux héros de la lutte antiterroriste.

Des trémolos dans la voix, des policiers au garde-à-vous et des chaussures cirées qui rutilaient. Meyer se leva sous une salve

d'applaudissements, bomba le torse et gagna la tribune.

Le capitaine Emma Lefebvre lui fit un signe de la main quand il parvint à sa hauteur. Elle eut ce petit sourire qui signifiait « Nous sommes promis à un bel avenir, toi et moi, pas vrai ? »

23 juin 2013, Costa del Sol, une poignée de kilomètres au sud de San Pedro de Alcántara. Les trois tours de l'hôtel Parador surplombaient la plage et les villas de luxe voisines. La piscine semblait se déverser directement dans la mer Méditerranée. La vue était à couper le souffle.

Le téléviseur de la chambre diffusait LCI en continu.

Le visage en gros plan de Bobby Bland chantant *Further Up the Road* occupait la totalité de l'écran. Des gouttes de transpiration perlaient sur son front. Le crooner y mettait tout son cœur.

Yaiza ferma les yeux.

Peu après, la musique fut interrompue par la voix du présentateur qui déclara sur un ton faussement affecté que le bluesman était décédé pendant la nuit. Ses obsèques auraient lieu à Memphis, en présence de multiples personnalités, bla-bla-bla...

Agacée, Yaiza s'étira, repoussa les draps et s'assit sur le lit. Elle avisa son peignoir qu'elle enfila, puis elle attrapa ses lunettes de soleil et gagna la terrasse. Assise dans un fauteuil blanc, à l'ombre d'un pin parasol, sa mère lui tournait le dos. Un paréo aux couleurs douces enveloppait négligemment ses épaules. Lihuen était pendue à son cou. Pour une raison inconnue, elle poussait par intermittence des petits cris stridents ponctués de grands éclats de rire.

Yaiza contempla longuement le tableau comme s'il lui était étranger. Elle en chercha la raison jusqu'à ce que les traits d'Aarón Sánchez s'imposent à son esprit.

Après sa mort, les journaux espagnols brossèrent le portrait d'un sociopathe solitaire, d'une ordure de la pire espèce – bien sûr, ils omirent de mentionner les donneurs d'ordres. Ils dressèrent la liste de ses victimes et des sévices qu'il leur infligea. Ils publièrent des photos et des témoignages accablants, tant et si bien que Yaiza fit un effort pour se souvenir de ce qui l'avait touchée chez lui. Elle ne trouva rien.

Elle avait accepté son argent sale et revendu en quelques jours la totalité de sa cocaïne sans hésiter, un vrai pactole ! Cela faisait-il d'elle une ordure ou même seulement une complice ?

Yaiza frissonna.

Elle se demanda si quelqu'un se chargeait d'enterrer les types comme Sánchez.

Elle y pensa, un instant.

Pas longtemps – à peine le laps de temps qu'il lui avait fallu, ce jour-là, pour fouiller dans les poches de son cadavre, prendre ses clefs de voiture et se tirer avec le fric et la drogue.

Yaiza prit la décision d'oublier.

Rouge ! Verte !

Oooooooooh, la belle blanche !

Les pyrotechniciens bayonnais travaillaient d'arrache-pied depuis le matin. Le feu d'artifice du 14 Juillet s'annonçait grandiose. Des employés municipaux installaient des barrières pour sécuriser la fête. Un couple de touristes en tongs prenait en photo les cars de CRS stationnés devant la mairie.

Emma Lefebvre éteignit sa cigarette et grimpa les marches du perron trois par trois. Des étincelles illuminaient ses yeux à chaque pas. Elle se dirigea vers l'ascenseur, monta au deuxième étage. Là, sa carte de police en évidence, elle longea un long corridor parsemé d'hommes armés en faction et se présenta à la porte de la salle du conseil.

Le tableau était touchant : au milieu des crépitements de flashes, Meyer et Kleber, béats, main dans la main, entourés par des représentants de la société civile basque, devant un parterre de journalistes qui buvaient leurs paroles comme du petit-lait.

Emma se glissa à l'intérieur le plus discrètement possible, salua des visages connus et s'adossa au mur, le regard rivé sur Meyer.

Depuis le 17 juin, le commissaire divisionnaire Kleber occupait de hautes fonctions à l'antiterrorisme. Son nouveau territoire tenait dans un triangle Pau – Bordeaux – Bayonne. C'était un homme très occupé. Il n'avait plus une minute à lui. Sa dernière trouvaille consistait à organiser des pourparlers avec ETA. Il appelait ça « Commission pour la promotion du processus de paix et avancées vers la fin du conflit », mais comme l'intitulé était trop long, pas assez sexy en langage marketing, il lui préférait le maître-mot dialogue.

Meyer se chargeait des aspects pratiques – comment réunir des grands pontes de l'organisation séparatiste, vestiaire pour déposer les armes et les cagoules à l'entrée, ce genre de blagues.

Le principe était simple. Huit personnalités composaient la commission du jour – en réalité, des amis de Kleber. Juges, avocats, journalistes, politologues, un bâtonnier du barreau de Biscaye et des défenseurs des droits de l'homme espagnols et français.

Ajoutez le sujet du jour, par exemple le rapprochement des prisonniers

basques, saupoudrez de promesses et arras de type « Nous nous engageons à mettre sous scellés et hors d'usage opérationnel notre arsenal militaire, terminée la violence ! », secouez le tout et vous obtenez la paix. En jargon militaire, comprenez : l'assurance d'un climat de sécurité au Pays basque et la résolution de l'ensemble des conséquences du conflit politique.

Emma réprima un sourire. Un enfumage dans les règles de l'art. Dans sa tête, un schéma beaucoup plus brut se dessinait, du genre : La paix ? Mouais, pourquoi pas, mais pas à n'importe quel prix, hein ! Donnez-moi des preuves, bande de sales terroristes ! Les journalistes n'étaient là que pour relayer la bonne parole, mais c'était bon pour les affaires et ça calmait les esprits. Rien de tel qu'une belle photo de groupe pour souder une équipe. Avec Internet, Facebook, Twitter, tout allait vite désormais. C'était selfie contre selfie. ETA postait un cliché ou une vidéo mettant en scène des militants du groupe présentant un petit stock d'armes à feu et de munitions. La Commission répliquait par la photo d'un juge espagnol de l'Audience nationale qui n'avait pas l'air sceptique et souriait de toutes ses dents à l'objectif. Plutôt simple, non ?

Stéphane Boyer, qui faisait partie de la commission, la dévorait des yeux. Emma évita soigneusement de croiser son regard. Elle tripota son portable. Elle avait préparé un message dans lequel elle remerciait « Stéphane » pour les bons moments et exprimait son désir de ne pas abîmer une belle amitié. Elle ne s'était toujours pas décidée à l'envoyer. Le procureur de la République Boyer était le cadet de ses soucis, aujourd'hui.

Elle pensait :

« La paix, mon cul ! 829 morts, bande d'enfoirés ! »

Elle tourna la tête du côté de Meyer et vit enfin le signal tant attendu. Elle hocha la tête, Meyer pinça les lèvres, l'air absent. Elle fila sans perdre une minute, de peur qu'il ne change d'avis à la dernière minute.

*

— Tout est prêt ?

— Oui, capitaine.

— Alors démarrez et roulez !

Emma referma le pavillon du fourgon banalisé. Elle quitta son uniforme, enfila le treillis que lui tendait l'un de ses hommes et s'installa sur la banquette avec les autres.

Le trajet devait durer moins d'une heure. Deux véhicules. Une Renault Clio verte et le Peugeot Partner blanc dans lequel Emma se trouvait. Cinq agents de terrain et juste ce qu'il fallait d'armes de défense et d'adrénaline.

La cible était un etarra espagnol soupçonné d'avoir participé le 16 mars 2010 à une fusillade ayant entraîné la mort d'un brigadier-chef de police. Il était planqué dans le nord des Landes. Le type avait été dénoncé par un voisin indélicat dans le cadre des négociations préalables au grand barouf médiatique de la Commission pour la paix. Entre eux, ils le surnommaient Peio-le-veinard. Le voisin en question était pointilleux et particulièrement bien renseigné. Il avait également parlé de drogue. Il était resté évasif sur ce point.

Ça, c'était le prétexte pour obtenir un mandat d'arrêt européen.

Le Grand Projet de Cruz avait fait des émules. La cocaïne était plus que jamais dans l'air du temps. L'imagination des dealers et des stupés ne connaissait plus de limites.

Deux semaines plus tôt, c'était Pannunzi, le numéro 1 mondial du trafic de cocaïne qui avait été expulsé de Bogota vers l'Italie. L'actualité du jour, à Pau, c'était l'arrestation de trois suspects dont un militaire du 5e Régiment d'hélicoptères de combat pris en flagrant délit avec sept kilos de poudre magique dissimulée dans des colis de patates douces et d'ignames. Après les carottes, vive les variétés exotiques ! La cocaïne revenait d'un long, très long voyage postal entre le Suriname et les Pays-Bas, avec escales en Guyane, à Pau, à Bordeaux et en Belgique. Les petites mains vidaient les tubercules, les remplissaient de drogue à la paille, s'en foutaient plein le nez au passage, puis les envoyaient à l'adresse suivante, accompagnés d'un petit mot du style « Bon appétit, mon chéri ! »

Emma avait tiré les leçons de l'affaire Augusti, même si sa philosophie de vie n'avait pas varié d'un pouce. Le fossé séparant l'empire du Mal d'un côté et les centaines de civils innocents de l'autre s'était juste creusé davantage.

11-M, plus jamais ça !

Quoi qu'il advienne.

Elle vérifia que sa radio fonctionnait, consulta sa montre et jeta un œil par la vitre arrière.

Autoroute A63, sortie numéro 16, Labouheyre. Des forêts de pins entrecoupées d'immenses champs de maïs à perte de vue. Le cadre idéal pour une promenade estivale. Colchiques dans les près, fleurissent, fleurissent...

Emma tapa au grillage qui séparait le conducteur de l'arrière du Partner. Elle lui ordonna de prendre à droite, direction la forêt domaniale de Ligautenx. L'agent s'exécuta et s'enfonça sur un chemin goudronné parsemé de branches mortes et de nids-de-poule.

Emma enfila une cagoule et des gants, aussitôt imitée par les autres occupants du véhicule.

Elle cria :

— Vive la démocratie !

*

Ambiance bucolique.

La bâtisse croupissait sur les berges d'un étang. Un canot à moitié immergé était amarré à un piquet planté au milieu d'une langue de sable dénuée de végétation. Une clôture surmontée de barbelés encerclait la propriété au nord et au sud.

Le Partner freina brutalement derrière une vieille Mercedes piquée de rouille, garée devant une grange en ruine. Six portières claquèrent en chœur. Les policiers se divisèrent aussitôt en deux groupes. Trois d'entre eux foncèrent à l'arrière de la maison. Les autres se répartirent la porte d'entrée et les deux fenêtres du rez-de-chaussée de la façade.

Le propriétaire des lieux apparut à l'étage, sur le balcon. C'était un homme d'une quarantaine d'années. Il portait un tee-shirt blanc et un caleçon de couleur sombre. Ses cheveux poivre et sel n'avaient pas été coupés depuis des mois.

Une jeune femme en sous-vêtements se tenait en retrait. Elle poussa un cri quand Peio-le-veinard enjamba la balustrade et sauta.

Emma fut plus rapide.

Le type roula sur le côté et bondit sur ses pieds, prêt à s'échapper.

Emma le frappa derrière les genoux à l'aide de sa matraque et le faucha. Peio chuta lourdement sur une bordure. Son arcade sourcilière éclata et du sang lui obscurcit la vue. Emma le plaqua sur le ventre, lui attrapa le bras et le tordit dans son dos.

Elle murmura :

— Tueur de flic.

Le type blêmit et gesticula dans tous les sens. Deux agents se précipitèrent. L'un ceintura la cible, tandis que l'autre exhibait une paire de menottes qu'il lui passa aux poignets.

L'interpellation avait pris moins de vingt secondes.

Emma se releva.

— Bien.

Elle épousseta sa veste et ajouta :

— On l'emmène à l'intérieur.

Le type se mit à les insulter en espagnol et en basque. Ils le traînèrent dans la maison où l'attendait sa petite amie, bâillonnée, rhabillée et gentiment installée sur le canapé entre deux agents. En bon petit soldat, le troisième avait commencé à faire le ménage. Il avait disposé un fauteuil au milieu de la pièce. Il tenait un rouleau de chatterton et du fil électrique bleu entre les mains – ça, c'était l'idée d'Emma.

Ils le contraignirent à s'asseoir, lui lièrent les poignets et les chevilles et rempochèrent les menottes. Emma envoya trois hommes pour la fouille de la baraque.

Elle tira une chaise et s'installa à califourchon, face à Peio. La fraîcheur de la pièce contrastait avec la fournaise extérieure.

Elle désigna la fille.

— C'est une nouvelle ?

Le type ne répondit pas. Emma soupira. Elle se pencha, rafla le fil électrique qui traînait à ses pieds et se mit à jouer avec.

— Ça ne te rappelle rien ?

Peio fit non de la tête. Emma resoupira et déplia le fil électrique.

Sur le ton de la confidence :

— Il paraît que Domingo Augusti et ses amis étaient attachés avec le même quand des esprits malveillants les ont largués en haute mer, le 19 février dernier. Tu te souviens de Domingo Augusti, n'est-ce pas ?

Le type comprit instantanément. Une lueur d'inquiétude éclaira ses yeux, mais il garda le silence. Sa petite amie lui lançait des œillades paniquées.

Emma reposa le fil électrique.

— Il n'y a aucune arme, ici, n'est-ce pas ?

Le type haussa les sourcils. Emma se retint de le frapper.

Elle dit :

— Donne-moi des noms et des adresses.

Elle regarda la petite amie et revint sur Peio.

— J'ai tout mon temps.

Elle répéta :

— Des noms et des adresses.

Peio soutint son regard, comme pour dire « Tu sais très bien que je ne dirai rien, alors, à quoi bon tout ce cirque ? » Du sang maculait la partie gauche de son visage et perlait jusque sur sa poitrine.

Emma se leva, contourna le canapé et se plaça juste derrière la petite amie. Peio serra les dents. Il voyait très bien où elle voulait en venir mais il était décidé à ne pas céder.

Emma revint s'asseoir, un sourire narquois aux lèvres. Elle tapota en rythme sur le dossier de la chaise.

— La pudeur, je comprends...

Elle fit signe à l'agent le plus proche de sortir la fille de la pièce. Elle attendit patiemment que la porte se referme sur eux, puis elle repoussa sa chaise, s'avança jusqu'au prisonnier et le frappa violemment dans l'estomac.

Peio hurla.

Elle dit :

— Un nom ?

— ¡ No !

Emma ouvrit les bras d'un air victorieux.

— Alléluia, il parle !

Elle le frappa. Peio hurla. Emma lui souffla à l'oreille :

— Une adresse ?

— ¡ No !

— Un nom ?

— ¡ No !

— Une adresse ?

— ¡ No !

Emma soupira à nouveau.

— Il me faut pourtant des résultats.

— Va te faire foutre !

— À moins que...

Emma fouilla dans les poches de son treillis. Un sachet de cent grammes de cocaïne pure apparut miraculeusement entre ses mains. Elle le balança sur les genoux de Peio.

Elle fit :

— Oh, oh, petit dealer !

Peio protesta :

— Je n'ai rien à voir avec ça.

Emma mima l'innocence et consulta ses collègues en silence.

Peio haussa le ton :

— Vous ne me mettez pas la drogue sur le dos. Tout le monde sait que je ne touche pas à cette merde.

Emma ironisa :

— Tout le monde ?

— Merde, vous voyez très bien ce que je veux dire.

Emma redevint sérieuse.

— Donne-moi des noms et des adresses.

Au lieu de répondre, Peio cracha par terre. Emma s'apprêtait à le frapper quand deux agents de police déboulèrent soudain dans la pièce en traînant un groupe électrogène flambant neuf et des câbles de démarrage.

Ils exultaient.

— Regardez ce que nous avons déniché dans la grange.

Le type se mit à gueuler :

— Processus de paix ! Processus de paix !

Emma passa la tête dehors et siffla. L'agent revint en pressant la petite amie devant lui. Emma démarra le groupe électrogène, puis elle brancha les pinces électriques et les agita en l'air. Des étincelles fusèrent à chaque fois qu'elles entraient en contact. Les trois agents présents se donnèrent des coups de coude en se marrant. La compagne de Peio-le-veinard ouvrit des yeux horrifiés.

Emma ricana :

— La paix ? De quoi est-ce que tu parles, astapito ?

1 Militant d'Euskadi Ta Askatasuna, ETA.

2 La Ley de paridos (Loi des partis) est une loi organique espagnole votée en juin 2002 et dont l'objectif affiché est de réguler certaines pratiques des partis politiques, entraînant en particulier l'interdiction de certaines factions politiques affiliées au nationalisme basque.

3 « Agent de sécurité, vigile », en langue espagnole.

4 En langue basque, herriko tabernak signifie « taverne du peuple » et

désigne les bars où se réunissent les sympathisants de la gauche abertzle.

5 « C'est parti ! », en langue basque.

6 « Sale menteur ! », en langue basque.

7 Insulte basque.

8 « Attention ! », en langue basque.

9 « Maman », en langue basque.

10 « Être en paix avec sa conscience », en langue basque.

11 « Ceux qui parlent basque ».

12 Monnaie locale basque depuis le 31 janvier 2013.

13 « Allons-y ! », en espagnol.

14 Juge espagnol et magistrat de l'Audience provinciale de Biscaye, tué par balles le 7 novembre 2001 par des membres d'ETA, alors qu'il sortait de chez lui en voiture en compagnie de son épouse et de l'un de leurs fils.

15 « À jamais », en langue espagnole.

16 Café allongé de cognac.

17 « Le Roi », en langue espagnole.